



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation


Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 2044 010 166 023

FX 1486.110



HARVARD

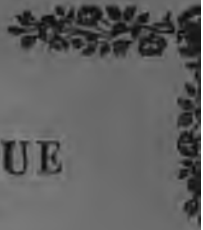
COLLEGE

LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

ma



PRÉCIS HISTORIQUE

DES

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LYON

EN 1814,

Par **Albert du CASSE,**

Capitaine d'état-major.

Les mauvaises intentions commençaient à se glisser parmi nous ; la fatigue, le découragement gagnait le grand nombre. Mes lieutenants devenaient vus, gauches, maladroits et conséquemment malheureux. Ce n'étaient plus là les hommes du début de notre révolution, ni ceux de nos beaux moments.

[Rapporté à Saint-Hélène, *Mémoires* de M. de Las-Casas.]

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE

DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE.

Rue Christine, 5.

1849





PRÉCIS HISTORIQUE
DES
OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LYON
EN 1814.

IMPRIMERIE DE A. LACOUR,

Rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

PRÉCIS HISTORIQUE
DES
OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LYON
EN 1814,

Par Albert du CASSE,

Capitaine d'état-major.

Les mauvaises intentions commençaient à se glisser parmi nous ; la fatigue, le découragement gagnaient le grand nombre. Mes lieutenants devenaient mous, gauches, maladroits et conséquemment malheureux. Ce n'étaient plus là les hommes du début de notre révolution, ni ceux de mes beaux moments!...

(Napoléon à Sainte-Hélène, *Mémoires* de M. de Las-Cases.)

PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, n° 1.

1849.

Fr 1487.110

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

11

26.4

PRÉFACE.

A la mort du général baron du Casse, mon père, jadis chef d'état-major général de l'armée de Lyon, je trouvai dans ses papiers des documents précieux sur la campagne qu'il fit, en 1814, sous les ordres du duc de Castiglione. Je résolus dès lors d'étudier avec le plus grand soin cet épisode détaché du grand drame militaire dont les événements principaux avaient eu lieu sur les bords de la Marne et de la Seine, afin d'en rédiger un jour le récit.

Bien souvent mon père m'avait raconté les faits les plus saillants de cette campagne de trois mois qu'il était mieux que personne à même de bien apprécier.

Quelques pièces, quelques rapports officiels m'étaient cependant encore nécessaires pour me permettre de coordonner l'ouvrage que je voulais entreprendre. Ces pièces se trouvaient aux archives du ministère. Je m'adressai pour en obtenir la commu-

nication au lieutenant-général baron Pelet, directeur général du dépôt de la guerre, et l'un des débris glorieux de nos armées impériales. Le général m'accorda avec empressement l'autorisation de compulsier les cartons du dépôt, et après deux années de recherches et d'études, je me décide à publier le précis historique des opérations de l'armée de Lyon.

En mettant au jour cet ouvrage, je me suis proposé deux buts : le premier, celui de fournir quelques documents véridiques à l'auteur qui ne craindra pas d'entreprendre de traiter à fond l'histoire militaire de la campagne de 1814, si intéressante pour nous autres Français ; le second, celui de prouver combien il serait facile, au moyen des magnifiques matériaux qui se trouvent au dépôt de la guerre, de faire rédiger, par les officiers du corps d'état-major, une histoire militaire vraie et complète des guerres de la révolution et de l'empire.

Le grand travail de la carte de France touche à sa fin, pourquoi ne chercherait-on pas à utiliser les études d'un certain nombre d'officiers d'état-major, en leur confiant la rédaction d'un ouvrage qui manque à nos bibliothèques ?

On a , pour cela , tout sous la main , il ne faudrait
que vouloir.

A. DU CASSE.

Paris, ce 1^{er} décembre 1848.



PRÉCIS HISTORIQUE

DES

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LYON

EN 1814.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I^{er}.

Dénuement des places-frontières des 6^e, 7^e et 19^e divisions militaires à la fin de 1813. — Causes de ce dénuement. — Neutralité de la Suisse. — Esprit des populations dans ce pays. — Conduite des alliés. — Détails sur l'organisation militaire des départements de la 7^e division. — Mesures générales prises par Napoléon. — Leur peu d'efficacité. — Passage du Rhin par les alliés. — Marche de Bubna sur Genève. — Situation critique de cette ville. — Conduite du général baron de La Roche, commandant la 7^e division militaire. — Mesures ordonnées par l'Empereur pour renforcer la garnison de Genève. — Conduite du baron Capelle, préfet du Léman. — Conduite du général Jordy. — Entrée des Autrichiens dans la ville. — Réflexions.

Lorsqu'on étudie avec soin les documents officiels relatifs à la campagne de 1814, on est stupéfait en reconnaissant combien le Gouvernement impérial, à la fin de 1813, avait négligé la défense des départements situés au sud et à l'ouest de la Suisse.

On peut affirmer que le 21 décembre, jour où les premières colonnes des alliés franchirent le Rhin, les départements du Jura et de l'Ain, dans la 6^e division militaire; ceux du Léman, du Mont-Blanc, de l'Isère, de la Drôme et du Simplon, dans la 7^e; celui du Rhône,

PRÉCIS HISTORIQUE.



PRÉCIS HISTORIQUE
DES
OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE LYON
EN 1814.

dans la 19^e ; étaient presque entièrement dégarnis de troupes, et dépourvus de moyens de résistance.

Nous ne parlons pas ici des trois départements des Alpes, ni de celui du Var, parce qu'ils se trouvaient, les uns et les autres, couverts par la ligne des montagnes, ainsi que par les provinces défendues par l'armée du prince Eugène, et que l'ennemi ne pouvait, par conséquent, s'en approcher sans envahir l'ancien Piémont.

Cette imprévoyance du Gouvernement ne saurait s'expliquer autrement que par deux causes : la première, l'espoir que Napoléon conserva jusqu'au dernier moment, de voir les alliés respecter la neutralité de la Suisse ; la seconde, l'urgence de garnir d'abord, avec les soixante mille hommes, seuls et nobles débris de l'armée française, les lignes de l'est et du nord-est de l'Empire, plus sérieusement menacées que celle du sud-est.

Nous nous efforcerons toujours d'éloigner de notre récit, les considérations politiques qui ont pu influencer sur les événements généraux, notre but étant d'écrire une relation purement militaire. Cependant, nous ne saurions passer sous silence ce qui a trait à la neutralité de la Suisse, puisque, selon nous, on ne peut raisonnablement attribuer qu'à l'espoir du maintien de cette neutralité, le dénuement dans lequel furent laissés nos départements limitrophes, et surtout Lyon, la seconde ville de l'Empire.

Napoléon mit, à cette époque, dans ses relations avec les puissances étrangères, une bonne foi dont il fut la victime. Telle est du moins notre opinion à cet

égard. Abusé par les notes, les tergiversations des conférences de Francfort, il crut longtemps à la sincérité des négociations. Dès-lors, il pensa que seul, sans le secours de la nation, il pourrait conserver à la France ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes, les Pyrénées. Il recula devant la convocation des corps législatifs, commit la faute de ne pas faire de la cause impériale la cause de la patrie, et s'aperçut trop tard qu'il avait été joué par les souverains coalisés, trahi peut-être par quelques-uns de ses agents.

Comment lui faire un crime d'avoir cru à la loyauté des empereurs de Russie et d'Autriche, lorsqu'avant l'ouverture des conférences, ces princes posaient eux-mêmes les bases des conventions immédiatement adoptées par la France? N'est-il pas naturel qu'il ne se soit point aperçu de suite que les négociations entamées et la feinte reconnaissance de la neutralité n'étaient que des leurres pour lui inspirer une fausse sécurité, retarder ou ralentir ses préparatifs de défense, donner aux armées ennemies le temps de se concentrer sur le Rhin, et le détourner de l'idée de prendre lui-même l'initiative, en occupant la Suisse?..... C'était, de la part de ces mêmes souverains, singulièrement reconnaître la belle et généreuse conduite que Napoléon avait tenue à leur égard, le lendemain de la bataille d'Austerlitz!.....

Vers le commencement de décembre, un des principaux agents de la France en Suisse, ainsi que les préfets du Simplon et du Léman (1), prévinrent l'Em-

(1) Voir Pièces justificatives, n^{os} 1 et 2.

peureur que si les puissances faisaient une démonstration un peu sérieuse pour violer la neutralité, elles rencontreraient de la part des cantons, à l'exception de cinq, plus de sympathie que d'opposition. Que ce fait résultait de l'état de mollesse et d'apathie qui régnait dans les populations autres que celles qui s'étaient prononcées fortement pour l'acte de médiation, et que si la Suisse faisait mine de résister, ce serait pour la forme seulement.

Toutes les correspondances affirmaient en outre qu'on ne pouvait compter sur plus du tiers de la population totale, c'est-à-dire celle des cinq cantons que l'acte avait soustraite à la domination des autres.

Celui de Berne avait un parti très prononcé pour rendre aux anciens patriciens l'exercice exclusif de l'autorité. Il était mécontent et, par cela même, très enclin à se laisser faire violence par les armées ennemies. On assurait même qu'il avait envoyé à Francfort deux agents secrets, ayant pour mission de présenter des demandes contraires à celles des députés de la Confédération.

Mais, tandis qu'on écrivait dans ce sens à Napoléon, les puissances agissaient de manière à le rassurer. Elles voulaient, à tout prix, lui donner de l'espoir, endormir sa vigilance, et lever le masque le jour seulement où il ne serait plus temps pour la France de contre-balancer leurs projets. Pour atteindre ce but, tous les moyens leur furent bons; ainsi, ils laissèrent intercepter à dessein une lettre de la princesse de Weymar, sœur de l'empereur de Russie, par laquelle aucun doute

n'était élevé sur la non-violation du territoire suisse.

Ainsi, le 16 décembre, on vit arriver d'Aarau à Berne, en courrier, le colonel de *Luterneau*, annonçant *officiellement* que la neutralité était admise et serait respectée.

Mais, le 19, c'est-à-dire *trois* jours après, les choses avaient bien changé d'aspect. L'instant du passage du Rhin était fixé; de nombreux corps de troupes se trouvaient réunis sur la rive droite du fleuve; Napoléon ne pouvait être informé de la violation des traités, assez à temps pour s'opposer d'une manière efficace à l'envahissement des cantons, les souverains crurent inutile de déguiser davantage leurs projets.

Le comte Senft de Pilsach arriva à Berne dans la matinée. Un conseil secret, composé d'une partie des membres du petit conseil, fut aussitôt convoqué pour entendre la lecture d'une note, par laquelle les puissances déclaraient que le même jour 19, de grand matin, leurs troupes traverseraient la Suisse pour se porter vers la France. M. de Pilsach ajouta que les souverains alliés ne voulaient pas traiter avec ceux des cantons qui reconnaissent l'acte de médiation, qu'en conséquence, le Gouvernement actuel était *invité*, ou à se démettre de ses pouvoirs et à les concéder à une commission provisoire composée de membres de l'ancien Gouvernement, ou à réintégrer ce Gouvernement lui-même.

A cette nouvelle, le grand conseil du canton s'empressa de s'assembler pour entrer en délibération, et la fermentation devint très vive. Un grand nombre de

députés et surtout ceux des campagnes, réunis aux membres du petit conseil s'élevèrent avec force contre un pareil acte de violence, on traîna alors les délibérations en longueur afin d'attendre le courrier qui devait venir annoncer le passage du Rhin, et rendre ainsi toute discussion sans objet.

Pendant ce temps, on négociait à Bâle contre la neutralité. Le 20, le général *Bubna* (que nous allons voir bientôt prendre une part si active dans les opérations dirigées contre l'armée de Lyon), fut envoyé au commandant de la force armée à Bâle, et aux bourgmestres, pour demander formellement le passage des troupes autrichiennes. Il déclara que la Suisse ne pouvait refuser aux alliés ce qu'en 1809 elle avait accordé à Napoléon. Le conseil de guerre s'assembla, et les troupes de la Confédération reçurent l'ordre de se préparer à la retraite. Le passage des Autrichiens devait commencer le soir même, mais le colonel *Herrenschwand*, qui commandait les bataillons suisses, cantonnés à Bâle, déclara que, n'ayant pas des instructions suffisantes, il défendrait le passage tant qu'il le pourrait, si on ne laissait pas le temps d'envoyer au quartier-général à Arau, pour avoir des ordres formels. Le quartier-maître général de *Langenau* consentit au délai demandé, et quelques heures après le colonel *Herrenschwand* reçut l'injonction d'accorder le passage.

Tels sont les faits qui ont précédé la violation de la neutralité helvétique. L'histoire a déjà apprécié et appréciera encore la conduite des puissances alliées dans

cette circonstance ; pour nous, nous croyons devoir nous borner à raconter.

Il sera curieux d'entrer maintenant dans quelques détails sur les moyens de défense alors à la disposition de l'autorité militaire dans 7^e division et le département du Rhône.

La 7^e division, formée par les six départements du *Simplon*, du *Léman*, du *Mont-Blanc*, de *l'Isère*, de *la Drôme* et des *Hautes-Alpes*, était, à la fin de 1813, sous les ordres du général de division baron de La Roche. Cét officier, d'un caractère peu agréable, d'un commerce difficile, ainsi que cela semble résulter de tous les rapports adressés à cette époque au ministère, n'avait aucune influence dans le pays. Nous le verrons du reste bientôt à l'œuvre, au commencement de l'invasion, et l'on pourra se faire une idée exacte de ses talents comme militaire et de son énergie dans un moment aussi critique. Le général de brigade Daumas, était sous ses ordres immédiats, à Grenoble, chef-lieu de la division. Deux mille conscrits des dernières levées, armés, mais à peine habillés, formaient la garnison de la ville où se trouvait un matériel assez considérable, des munitions de guerre en assez grande quantité, cent cinquante pièces, soit de siège soit de campagne, la plupart en mauvais état, pas un seul canonnier pour servir, pas un seul attelage pour les traîner, et mille fusils. Il y avait en outre un directeur de l'artillerie, le colonel baron Fiereck, et un directeur du génie, le colonel d'Haupoult. Le préfet, le baron Fourier, savant actif et plein d'énergie, était fort disposé à seconder les

deux généraux de tout son pouvoir. La population de l'Isère comme celle de presque tous les départements de l'ancienne France, aurait concouru avec chaleur à la défense de ses foyers, si elle avait eu pour encouragement matériel, des armes, des canons, des troupes prêtes à la soutenir, pour encouragement moral, des chefs influents lui parlant au nom sacré de la patrie en danger.

Le fort Barreaux, situé à quelques lieues de Grenoble, sur l'Isère, seule place forte du département, était à peu près abandonné et sans garnison.

Le Simplon avait pour préfet, M. de Rambuteau, pour commandant de la force armée, l'adjudant commandant d'Hénin de Cuviller, pour garnison un capitaine d'artillerie, un adjudant de place de première classe, un détachement de *cinquante* fantassins, et pour matériel et munitions de guerre dix pièces en batterie sur les remparts, et cinquante mille cartouches à balles.

Ce département, formé par les deux versants et la vallée du Haut Rhône dont il renfermait les sources, s'avancait en pointe du sud-est au nord-ouest vers la Suisse. Très fortement accidenté, d'un accès difficile, il était propre à la guerre de chicane, aisé à défendre, mais ses habitants qui regrettaient leur incorporation à la France, montraient des dispositions hostiles, et ce n'était pas avec cinquante hommes que l'on pouvait espérer les contenir d'une part et de l'autre faire face à l'ennemi.

Le Léman avait pour préfet le baron Capelle, pour commandant le général *Jordy*, vieux et brave soldat

couvert de blessures, âgé et malingre. A Genève, sous ses ordres, se trouvaient : un directeur de l'artillerie, le colonel de Montfort, et cinq cents hommes des dépôts des 23^e, 60^e de ligne et 8^e léger. De l'artillerie en assez grande quantité, garnissait les remparts, mais il n'y avait pas un seul canonnier dans la place. L'approvisionnement était suffisant. La garde nationale, nombreuse et bien armée, paraissait très décidée à maintenir l'ordre, ainsi qu'à s'opposer à *toute disposition de défense* contre l'ennemi.

Le fort l'Écluse, poste des plus importants, puisque, situé à quelques lieues de Genève, sur le Rhône, il commande la navigation de ce fleuve, avait *vingt* hommes de garnison, pas de canonniers, et pour commandant le capitaine Le Camus, militaire âgé, dont le changement fut ordonné trop tard. Il fallait, pour occuper un poste aussi périlleux, un homme qui en comprit l'importance, ferme et décidé à sauver son fort ou à s'ensevelir sous ses décombres. Les remparts étaient armés de deux pièces de seize, approvisionnées à neuf cent cinquante-quatre boulets; deux de douze, à mille boulets; deux de six, sans gargousses; un mortier de six pouces ayant cinq bombes sans fusées. La poudrière contenait, outre des cartouches à balles, treize cents grenades à main, non chargées.

Chambéry, chef-lieu du département du Mont-Blanc, renfermait sept cent soixante-douze hommes d'infanterie, savoir : deux cent soixante-et-onze du 81^e de ligne, deux cent un du 19^e et trois cents non habillés des 5^e, 11^e de ligne et 18^e léger.

Le département de la Drôme se trouvant en seconde ligne, nous ne nous en occuperons pas pour le moment.

Dans celui des Hautes-Alpes il y avait bien quelques places, quelques forts tels que Queyras, Embrun, Mont-Dauphin, Briançon, mais ces postes étaient presque abandonnés et ne renfermaient pas à eux tous six cents hommes d'infanterie.

Quant à Lyon, voici ce que le général de brigade Poncet, commandant par intérim la 19^e division militaire, écrivait, le 27 décembre, au ministre de la guerre le duc de Feltre. « Il m'est extrêmement pénible de « n'avoir dans la division aucune force réelle. Je n'ai « dans les dépôts du 24^e de ligne et du 1^{er} hussards que « six cents recrues valides. Je cache soigneusement ce « résultat aux habitants de Lyon ; etc., etc. »

Nous devons ajouter ici, cependant, que la veille, le général Poncet avait, d'après l'ordre du ministre, dirigé sur Genève deux détachements, l'un du 32^e léger, l'autre du 24^e de ligne, formant environ six cents hommes.

C'était donc avec trois à quatre mille conscrits à peine habillés, presque sans instruction militaire, n'ayant jamais vu le feu, et disséminés dans les places de cinq à six départements qu'il fallait contenir des populations peu bienveillantes en plusieurs endroits, et faire tête à une armée nombreuse et pourvue de tout?.. quelques douaniers, quelques brigades de gendarmerie furent bien mis en réquisition, et les gendarmes à cheval, surtout, rendirent comme ordonnances et même comme cavalerie d'importants services, mais en suppo-

sant même que le général de La Roche fût parvenu à réunir sur un seul point toutes les forces dont il pouvait disposer, il était évident que, manquant d'artillerie et de cavalerie, et lui eût été difficile de s'opposer longtemps avec succès à un ennemi entreprenant. Son rôle devait donc se borner à disputer une à une toutes les places qui lui avaient été confiées, à se retirer pas à pas, en occupant toutes les positions propres à une bonne défense sur la ligne de Genève, Chambéry, Grenoble, afin de couvrir Lyon et de donner le temps d'organiser une armée dans le sud-est de l'Empire.

Les troupes alliées ne pouvaient heureusement croire à un si fâcheux état de choses. Craignant de se faire couper de leurs lignes de retraite si elle avançaient trop rapidement, elles mirent dans leurs premières opérations, ainsi qu'on le verra bientôt, une prudence qui fut taxée à tort, par quelques auteurs militaires, de timidité.

Par un sénatus-consulte du 12 novembre, Napoléon avait bien ordonné la levée de trois cent mille hommes dont la moitié devait être mise en activité sur-le-champ pour être incorporée dans l'armée de ligne, et l'autre moitié tenue en réserve. Par un décret impérial de 17 du même mois, il avait bien ordonné également la formation de quatre cent cinquante-sept cohortes de gardes nationales et de cinquante-quatre compagnies d'artillerie, ce qui faisait un total de cent soixante-seize mille cinq cents hommes, non compris six mille sept cent cinquante canonniers. Mais entre ces mesures ordonnées et ces mesures exécutées, il fallait un temps plus considé-

nable que celui qui restait avant l'invasion des armées ennemies.

Aussi, à la fin de décembre, ces levées n'avaient-elles encore reçu qu'un commencement d'exécution, surtout dans le sud-est de la France ? Les hommes de l'armée de ligne qui avaient pu rejoindre étaient absolument à l'état de recrues, et quant aux cohortes de gardes nationales la plupart n'existaient que sur les contrôles. On n'avait pas un fusil à leur donner. En outre les alliés en envahissant l'est de l'Empire rendirent inexécutables dans les départements frontières de cette ligne, les deux mesures adoptées.

On ne saurait se faire une idée de l'inquiétude qui se répandit tout-à-coup parmi les populations, à la nouvelle du passage du Rhin par l'armée de Schwarzenberg. Les ordres, les contre-ordres se croisèrent de toutes parts. Le ministère fut accablé de demandes d'armes, de munitions, de chevaux, d'hommes, de canonniers. Il répondit, non pas en envoyant ce qu'il ne pouvait donner, mais en adressant aux généraux, aux fonctionnaires civils des reproches fondés ou non, des blâmes, des injonctions qui n'étaient souvent pas exécutoires ; en imposant des plans de campagne offensifs ou défensifs reposant sur des hypothèses devenues fausses depuis l'occupation de positions ou de places sur lesquelles on basait les données de ces projets impossibles.

Nous allons essayer de débrouiller ce chaos. Nous chercherons, en nous appuyant sur des documents officiels, à rendre le plus clairement possible les premières opérations militaires dans le sud-est, jusqu'à la concen-

tration de nos troupes sous Lyon et l'organisation définitive du corps d'armée du maréchal duc de Castiglione.

Le 20 décembre 1813, le cordon de neutralité ayant été retiré ; le jour suivant, à huit heures du matin, le corps du prince de Schwarzenberg commença à franchir le Rhin. La 1^{re} division légère autrichienne, aux ordres du comte de Bubna, composée de cinq bataillons et trente escadrons, en tout dix mille cinq cents hommes traversa le pont de Bâle et se dirigea sur Soleure. Arrivée dans cette dernière ville, elle appuya fortement à gauche, se porta sur Berne où elle pénétra le 23, et s'apprêta à prolonger son mouvement sur Lausanne. Mais parvenue dans le pays de Vaud, elle fut retardée deux jours dans sa marche par la menace d'une insurrection. Le peuple se figurant qu'il allait devenir sujets bernois fit mine de se soulever, et les magistrats ne purent l'apaiser qu'en l'effrayant par la crainte de la vengeance des alliés. Bubna, continuant sa route, atteignit Lausanne le 27 et se présenta le 29 au soir aux portes de Genève laissant son arrière-garde à Versoix et Lyon. Sa colonne n'avait avec elle que de l'artillerie de campagne. Elle montrait beaucoup d'ordre et de discipline, mais frappait le pays de nombreuses réquisitions. — Son but était de couper nos communications avec l'Italie et le Piémont.

Le même jour 21 décembre, cinq autres colonnes passaient également le Rhin, trois à Bâle, celles commandées par le prince Aloys de Lichtenstein, le comte de Giulay, et le général de Wrède. Une quatrième, celle

du prince de Hesse-Hambourg le franchissait à Schaffouse; le cinquième aux ordres de Collorédo, à Laufenburg.

Nous ne nous occuperons de ces divers corps ennemis, qu'autant qu'ils détacheront des troupes contre l'armée de Lyon.

Ainsi que nous l'avons fait pressentir, Genève était loin d'avoir les moyens de résistance suffisants pour s'opposer au brusque mouvement d'une division de dix mille hommes. Napoléon qui comptait sur cette ville et comprenait son importance, placée qu'elle est à l'extrémité d'un lac et à l'entrée des montagnes, Napoléon avait prescrit par un décret daté de Mayence, du 6 novembre, de l'approvisionner pour trois mois et quatre mille hommes de garnison. Ce décret d'abord peu explicite, commenté par l'ordonnateur en chef comte Daru, renvoyé au ministre de la guerre, n'avait le 19 décembre reçu qu'une demi-exécution, et le 23, seulement, 55,000 francs furent mis à la disposition du préfet. La ville, cependant, sous le rapport des subsistances et des munitions de guerre, était parfaitement en état de soutenir un siège puisqu'elle renfermait des provisions pour trois mois, vu sa faible garnison. Mais c'était là son seul côté brillant. La population nous était entièrement hostile. On en jugera par l'extrait d'une lettre confidentielle écrite au ministre par le préfet du Léman le 21 décembre.

« V. E. est sûrement informée que rien n'est prêt à
« Genève, ni pour la défense, ni pour l'armement de
« la place etc., etc. Il est de mon devoir de vous si-

« gnaler une autre espèce de danger pour cette place
 « frontière, danger que j'ai, dans mes précédentes let-
 « tres, fait pressentir à V. E. ; ce sont les dispositions
 « de la population.

« Elles ne sauraient être plus mauvaises. Des Genève-
 « vois expatriés depuis longtemps se trouvent, en ce
 « moment, employés auprès des puissances coalisées.
 « Des lettres écrites par eux, ont promis à leurs conci-
 « toyens l'intérêt de celles-ci ; les ont flattés du prompt
 « retour de leur indépendance, de l'espoir de devenir
 « un canton suisse, et ce projet a tourné toutes les
 « têtes.

« Or, la population genevoise offre une masse de
 « 3 à 4,000 hommes armés depuis longtemps, habi-
 « tués aux séditions, capables d'un coup-de-main, et
 « qui, encouragés par l'exemple de la Hollande, se flat-
 « tent de pouvoir au besoin l'imiter.

« Les extravagantes idées seraient plutôt faites pour
 « inspirer la pitié que l'indignation, si la place ne se
 « trouvait en ce moment critique *aussi dépourvue de*
 « *troupes qu'elle l'est.*

« Tout désarmement serait, dans ce moment, une
 « haute imprudence. D'abord, parce que les Genevois
 « qui tiennent à leurs armes au delà de toute expres-
 « sion, ont, dès longtemps, pris tous les moyens
 « pour les cacher et y sont parvenus quelques re-
 « cherches qu'on ait, à différentes époques, tentées
 « pour les désarmer. Ensuite, parce que cette mesure
 « qui réunirait contre nous tous les partis, pourrait
 « produire une sédition *que nous n'aurions pas les*

« *moyens de contenir*. Sans doute elle deviendra indispensable, mais il faut attendre que la garnison soit plus forte qu'elle n'est. Voilà pourquoi les dispositions ordonnées par la lettre de V. E., du 14 du mois dernier, n'ont pu avoir qu'une exécution presque infructueuse. »

Le préfet de Genève terminait sa lettre en disant que de concert avec le général Jordy, il avait retardé les visites domiciliaires; que la ville renfermait bien des citoyens amis de l'ordre, mais que si l'ennemi approchait, leurs dispositions changeraient par crainte d'un siège, et espoir de l'indépendance. Enfin, que la partie avoisinant l'ancienne Savoie, était contraire au gouvernement.

Et c'était le 21, le jour même où l'ennemi envahissait la Suisse, lorsque déjà ses avant-postes n'étaient plus qu'à quarante-huit lieues de Genève, quarante-huit lieues d'un pays où il ne devait trouver aucun obstacle, que cette lettre était écrite!.... Certes, nous sommes loin, en parlant ainsi, de vouloir déverser un blâme sur le préfet du Léman et sur le général Jordy, et nous leur rendrons au contraire la justice de dire, que, dans toutes les lettres adressées par eux, soit au ministre, soit au général de La Roche, la vérité n'a pas été atténuée une seule fois. Ils ont toujours exposé franchement la situation de la ville, son dénuement, leurs craintes, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire ressortir ici combien peu avaient été exécutés les ordres de l'Empereur !

Dans ce péril, dans ce cas extrême, lorsque le 23, par

une dépêche de Jordy, le commandant de la division baron de la-Roche apprit le passage du Rhin et la direction prise sur Genève par la colonne de Bubna, que fit-il ?

Il écrivit au ministre de la guerre pour *lui demander des instructions*. Des instructions, lorsque l'ennemi n'avait plus qu'un pas à faire pour mettre le pied sur le territoire dont la défense lui était confiée ! Des instructions, lorsqu'une heure de retard pouvait compromettre le salut d'une place aussi importante que Genève ?....

Puis il enjoignit à un détachement de soixante-dix canonniers du 2^e régiment d'artillerie à pied, de partir de Valence pour se rendre moitié dans le Léman, moitié dans le Simplon ; à 472 fantassins de Chambéry de se porter également au secours de Jordy ; il autorisa ce dernier à faire évacuer les caisses des dépôts des 23^e, 60^e de ligne et 8^e léger sur Nantua (Ain). Quant à lui, il resta tranquillement à Grenoble, attendant, sans doute, les *instructions* qu'il venait de demander. Ceci se passait le 24 décembre.

Était-ce là ce que l'on pouvait attendre d'un ancien officier-général, du chef militaire d'une division prête à être envahie ? Ne devait-il pas, à la première nouvelle de la marche de Bubna, partir avec ses deux mille conscrits de Grenoble, rallier en passant les huit cents hommes de Chambéry, donner l'ordre à tous les détachements de sa division de se hâter de le rejoindre sous Genève ? Se porter alors au-devant de l'ennemi, s'il se croyait assez fort pour lui tenir tête ; dans le cas contraire, occuper une forte position près de la

ville pour l'inquiéter, déjouer, ou au moins traverser ses projets ? Et il le pouvait d'autant mieux, et, selon nous, il est d'autant plus blâmable de ne pas l'avoir tenté, que, par un hasard providentiel, ce jour même 23, une brigade italienne, aux ordres du général Saint-Paul, traversait sa division, venant de l'armée de Catalogne par Perpignan, et se rendant en Italie par le Mont Cénis. Vu l'urgence, le général de la Roche ne pouvait-il donc arrêter cette colonne forte de mille deux cents hommes, et profiter de ce noyau de vieilles troupes pour grouper autour d'elles ses conscrits ?.....

Au lieu d'agir ainsi, de La Roche se borna à des demi-mesures qui n'aboutirent qu'à des déplacements inutiles de troupes.

On trouvera peut-être notre jugement sévère, et on objectera que la 7^e division n'ayant pas été encore mise en état de siège, à cette époque, son chef n'avait pas osé agir sans instructions, sachant d'ailleurs que Napoléon aimait que tout se fit par ses ordres, mais de telles excuses, admissibles à la rigueur en temps ordinaires, ne sauraient l'être dans ce cas. Le général de La Roche devait bien voir que l'ennemi ne lui laisserait pas le temps de recevoir les ordres du ministre. Son devoir était donc d'aller au plus pressé, de prendre l'initiative : en rendant compte de ces dispositions, l'Empereur n'aurait pu le trouver mauvais.

Napoléon, au reçu du courrier qui lui annonçait (le 23) la marche d'un corps sur le Léman, prescrivit à l'instant, par dépêche télégraphique, les dispositions

les plus sages et les plus vigoureuses, mais il était trop tard, l'ennemi l'avait gagné de vitesse.

Il fut enjoint au commandant militaire de Chambéry de faire partir de suite pour Genève toutes les troupes dont il pouvait disposer. Au général Poncet, à Lyon, de mettre en route pour la même destination deux détachements des 32^e léger et 24^e de ligne. Au préfet de l'Ain, de diriger sur la même ville deux cohortes de gardes nationales, et d'extraire des quatre autres cohortes, deux cents hommes avec de bons officiers, pour garder le fort de l'Écluse ; de faire occuper Seys-sel, et de se tenir prêt à couper les ponts sur le Rhône, si l'ennemi se présentait avec des forces trop considérables pour qu'il fût possible de les défendre.

Plusieurs aides-de-camp du ministre de la guerre partirent en poste pour se rendre dans les départements menacés. Le chef de bataillon Verdun fut désigné pour se porter à Genève. Ses instructions lui enjoignaient en substance : de requérir le concours des autorités civiles et militaires, pour mettre cette place en état de défense, et réunir de suite les approvisionnements de tout genre ;

De porter son attention sur le fort l'Écluse ;

De se procurer des renseignements sur les mouvements de l'ennemi par la Suisse ;

D'annoncer partout des renforts nombreux en marche sur Genève ;

De prendre des renseignements sur l'état de l'habillement et armement des gardes nationales ;

Enfin, le même jour, le général de division baron

Musnier de la Converserie reçut l'ordre de visiter la ligne des places de Bedford à Genève, pour en organiser la défense.

Toutes ces dispositions étaient fort judicieuses, mais il n'était plus temps. La rapidité de la marche de Bubna, l'apathie du général de la Roche, le retard mis dans les ordres de Napoléon de renforcer la garnison de Genève, ne permirent pas de la sauver.

Les canonniers de Valence n'arrivèrent à *Grenoble* que le 30, jour de l'investissement de Genève. Les trois cent dix-sept hommes de Grenoble, et les huit cents conscrits de la garnison de Chambéry, ne parvinrent à quelques lieues de leur destination que le jour même où la place fut évacuée ; les deux détachements de Lyon, apprenant à la hauteur de Nantua que le Léman était envahi, rétrogradèrent sur Cerdon.

Voilà sans doute ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques auteurs militaires, entre autres le général de Vaudoncourt (1), qui prétendent que Genève avait une garnison de mille huit cents hommes de troupes de ligne, et pouvait se défendre quelque temps.

La garde nationale de Bourg ne fut pas envoyée parce qu'elle n'était pas même armée, la ville ne renfermant que trois cent quarante-sept fusils, dont *quarante* seulement en bon état.

Nous ne voudrions pas incriminer la conduite du préfet de Genève, le baron Capelle, qui, après avoir été ministre du roi Charles X, en 1830, vient récem-

(1) Il y avait à Genève une garnison de dix-huit cents hommes. (*Vaudoncourt*, volume 1^{er}, page 212).

ment de terminer sa carrière, mais nous devons cependant dire ce qu'il fit en cette circonstance. Nos lecteurs tireront de notre récit les inductions qu'il leur inspirera.

Le 23 décembre, le baron Capelle ayant reçu l'ordre d'exécuter le décret du 6 novembre, relatif à l'approvisionnement du Léman, sort de Genève pour ravitailler le fort l'Écluse. Le 28, après avoir organisé les moyens de résistance de cette place, il revient à Genève. Là, il est informé que, le jour même, les éclaireurs ennemis se sont montrés à Versoix et Nyon (six lieues de la ville) ; que, le lendemain, la colonne de Bubna sera sur notre territoire, et probablement devant Genève. Le 29, cependant, dès le matin, il sort de nouveau de cette place, y laissant le général Jorcy, et écrivant au ministre : *qu'il se porte sur plusieurs points de la Savoie menacés d'insurrection*. Le 31, il écrivit de nouveau de *Bellegarde*, près de l'Écluse, mais c'est pour annoncer à Paris et à Grenoble que Genève est au pouvoir des alliés (1).

Le 4 janvier, paraissait au *Moniteur* le décret qui suspendait de ses fonctions le baron Capelle, préfet du Léman.

Il est hors de doute que sa présence n'aurait pas sauvé Genève, parce que Genève n'avait pas les moyens d'être sauvée, mais son préfet devait-il l'abandonner, et l'Empereur eut-il tort en donnant un si grand ressentissement à sa destitution ? voilà ce qu'il faut se

(1) Pièces justificatives, n° 3.

demander..... Nous ne déciderons pas la question.

Le 29 décembre, les avant-postes de la division Bubna furent poussés jusqu'auprès de Genève, et les communications de la place interceptées de tous côtés, excepté avec la route du sud, celle de Chambéry. Le général Jordy venait de recevoir deux nouvelles : une du baron de la Roche qui lui annonçait l'envoi de *faibles détachements*, l'autre du commandant Verdun l'assurant (conformément à ses instructions particulières) que des *renforts nombreux* marchaient à son secours. Il lui était malheureusement trop facile de deviner laquelle de ces deux assertions était la vraie.

Le général Bubna le prévint le soir même qu'il allait être attaqué, et lui fit des propositions pour qu'il eût à rendre la place qu'il commandait.

L'honneur seul dictera ma conduite, répondit le vieux soldat.

Mais, comme il l'écrivait lui-même en ce moment à son chef le général de la Roche, que pouvait-il avec les moyens dont il disposait ?....

Le 30, dès le matin, l'ennemi se rapprocha de la place et déploya des forces considérables. Jordy, voyant que les renforts annoncés ne se présentaient pas, comprenant que différer d'un instant l'abandon de Genève c'était perdre à la fois la ville et sa faible garnison; Jordy, la douleur dans l'âme, se décida enfin à donner l'ordre fatal de l'évacuation. Il prescrivit au major Blois, du 8^e léger, de prendre le commandement des troupes et d'effectuer sa retraite sur Grenoble par Aix et Chambéry, en prévenant le général de la Roche par

ordonnance et le plus promptement possible dès qu'il serait hors des murs.

Lui-même, afin de maintenir l'ordre, annonça hautement l'intention d'attendre l'ennemi. A neuf heures, il courut avec le colonel de Montfort à la porte Cornavin, afin de reconnaître si le comte de Bubna ne faisait pas entrer de cavalerie pour se mettre à la poursuite du major Blois. Voyant que les Autrichiens n'occupaient pas encore la porte, il pria le colonel de Montfort de s'assurer immédiatement que la garnison tout entière avait franchi la Porte Neuve, puis il se rendit à son logement pour faire ses préparatifs de départ, et rejoindre ses troupes. Mais il n'y fut pas plus tôt arrivé que la douleur agissant sur lui d'une manière violente déterminait une attaque d'apoplexie terrible. Lorsqu'au bout d'une heure il reprit l'usage de ses sens, lorsque sa mémoire lui retraça la perte de Genève, il éprouva une réaction qui déterminait d'affreuses convulsions au milieu desquelles, se débattant en furieux, il s'écriait d'une voix de stentor : *Non, Jordy n'est pas un traître*. Le colonel de Montfort, revenu près de lui, assistait à cette scène déchirante, tandis que sous les fenêtres la division autrichienne défilait pour aller se mettre en bataille sur la place.

Bubna s'empressa d'envoyer deux aides-de-camp auprès de l'infortuné commandant de Genève dont il connaissait la bravoure, s'étant rencontré avec lui sur les champs de bataille en Allemagne, et il l'autorisa ainsi que le colonel de Montfort à quitter la ville dès que sa santé le permettrait, sous la condition que ni l'un ni l'autre ne serviraient pendant la campagne.

Le baron Capelle ne s'était pas trompé sur les sentiments de la majeure partie des habitants de Genève, car l'ennemi ne fut pas plus tôt dans la ville que les notables demandèrent à être présentés au général Bubna. Ce dernier les accueillit très bien, mais refusa d'obtempérer à la prière qu'ils lui firent de caserner ses troupes. La veille de l'entrée des Autrichiens, Jordy n'avait pu réussir à rassembler quelques gardes nationaux ; le lendemain, quatre mille vinrent se mettre à la disposition des alliés.

Nous nous sommes étendus beaucoup, et à dessein, sur la prise de Genève. Plusieurs raisons nous ont engagé à en agir ainsi :

D'abord, parce que cet évènement eut un grand retentissement en Europe. Genève était pour la France, en 1813, d'une haute importance politique et militaire.

En second lieu, parce que tous les auteurs, trompés par les apparences de secours envoyés et non arrivés, d'ordres réitérés mais non exécutés de l'Empereur de mettre cette place en état complet de défense, ont commis la grave erreur de lui donner dans leurs ouvrages une garnison et des moyens de résistance qu'elle était loin de posséder (1).

Enfin parce qu'on a attribué fort à tort à l'accident arrivé au malheureux général Jordy, lors de l'entrée des

(1) Les auteurs militaires sont excusables, jusqu'à un certain point, d'avoir porté un jugement erroné sur la force de la garnison de Genève, et sur la prétendue faute de son chef de n'avoir pas défendu la ville, puisqu'ils ont pu baser leur opinion sur une lettre confidentielle, écrite de Lyon le 7 janvier 1814, par le commissaire extraordinaire, sénateur Chaptal, comte de Chanteloup, au ministre, et dans laquelle il dit :

Autrichiens, *la cause unique* de la prise de la ville, ce qui est faux, car cet accident n'y contribua même pas.

Nous avons donc pensé qu'il était bon, les preuves officielles en main, de rétablir les faits, et nous pouvons affirmer que nous n'avons avancé dans notre récit que des choses scrupuleusement exactes.

Genève ne pouvait être sauvée, nous le répétons, que par une démonstration rapide et hardie du général de La Roche. Il ne l'a pas tentée, mais nous lui rendrons la justice de dire que, n'imitant pas en cela la conduite du gouvernement qui, plus d'une fois, à cette époque fit retomber sur ses agents les fautes dont seul il était coupable, il s'empessa, après la prise de Genève, d'écrire au Ministre (le 1^{er} janvier 1814) :

« J'ai toujours craint ce qui est arrivé, parce que, avec une garnison aussi faible et sans un seul canonier pour le service des pièces de position, il est difficile de défendre une place de guerre. »

Voilà selon nous la justification la plus complète pour le commandant de Genève.

• Le commandant de Genève qui avait vingt pièces de canon sur les remparts et au moins autant qu'il aurait pu y placer, qui avait en outre dix-huit cents hommes de ligne sous ses ordres, paraît avoir cédé lâchement à une vile populace. Les militaires prétendent qu'il pouvait tenir au moins trois semaines. »

D'après cela il n'est donc pas extraordinaire que le général Vaudoncourt, par exemple, soit tombé dans l'erreur que nous signalons ici ; mais le colonel Koch qui avait entre les mains les documents du dépôt de la guerre, documents auxquels nous avons eu nous-mêmes recours si souvent, aurait pu mieux apprécier les faits.

CHAPITRE II.

Évacuation du Simplon. — Le général de la Roche se porte à Chambéry. — Force et composition de son petit corps de troupes. — Mouvements des alliés sur Saint-Claude. — Prise du fort l'Écluse. — Bubna assure ses communications avec la gauche de la grande armée alliée. — Réflexions. — L'ennemi envahit le département de l'Ain. — Combat de Nantua et de Châtillon-de-Michaille. — Nominations de commissaires extraordinaires. — Formation de la division dite Réserve de Genève, sous les ordres du général Musnier. Décret du 5 janvier portant organisation, sous le commandement en chef du maréchal duc de Castiglione, du corps d'armée dit de Lyon.

Tandis que Bubna marchait sur Genève, la nouvelle du mouvement de sa colonne le précédait dans le Simplon, et mettait en émoi les autorités de ce département. Le 23 décembre, le préfet, M. de Rambuteau, se fondant sur les dispositions hostiles des habitants et sur le peu de troupes qui se trouvaient à Sion, le préfet, disons-nous, en prescrivit l'évacuation. En conséquence, le jour même il réunit les employés civils, la gendar-

merie, les douaniers, et partit avec eux, se dirigeant sur Genève. En route, il changea de projet, et enjoignit à sa colonne de gagner Pont-Beauvoisin.

Le commandant militaire du Simplon, cependant, était resté à Sion pour enclouer ses dix pièces, et détruire ses cinquante mille cartouches ainsi que tout son matériel d'artillerie. Il ne quitta la ville avec sa petite garnison que deux jours après le préfet, le 25, pour suivre la même route que lui. Il fit placer au centre de sa colonne dix charrettes chargées de femmes et d'enfants. — A Saint-Maurice, il fut informé de la nouvelle direction prise par M. de Rambuteau, rallia les quelques hommes qui occupaient ce poste, et se dirigea sur Grenoble, où il entra le 31 fort tard. A son arrivée, il se rendit chez le général de la Roche, qui lui infligea les arrêts de rigueur, jusqu'à décision du ministre, pour avoir quitté son commandement sans ordre, et avant que l'ennemi eût signalé sa présence.

Ainsi fut évacué ce département. Sans aucun doute, il était impossible à l'adjutant-commandant d'Hénin de Cuviller, de songer à se maintenir avec ses cinquante hommes dans la ville ou dans le département qui lui avaient été confiés, mais ne devait-il pas avant de se retirer, demander des ordres à son chef immédiat, le général de la Roche? Il aurait appris qu'un détachement du deuxième d'artillerie était en route pour Sion, il aurait reçu des instructions pour opérer sa retraite sur tel point plutôt que sur tel autre, et il n'aurait pas montré une précipitation toujours fâcheuse, dans certains cas, pour un militaire. D'ailleurs une fois décidé

à quitter le Simplon, sans attendre les ordres de la Roche, ce qu'il avait de mieux à faire n'était-il pas de se jeter dans Genève, emmenant avec lui ses munitions ainsi que la partie la plus mobile de son matériel? Cet officier a prétendu, dans son rapport, qu'il s'était cru obligé de prendre la même route que le préfet, de suivre ses traces dans les défilés des montagnes, et qu'en marchant sur Genève, il aurait craint d'attirer l'ennemi sur ses pas. Mais ces raisons ne nous paraissent pas valables. Ne quittant Sion que deux jours après M. de Rambeuteau, il n'était plus d'aucune utilité pour la colonne du préfet. Son mouvement pouvait donc être indépendant de celui de ce fonctionnaire. Quant à l'ennemi, il était bien loin, puisque Bubna ne se présenta devant Genève que le 29 au soir. Le 28, à la vérité, le général autrichien détacha de sa division, à Lausanne, le colonel Simbschen avec six cents fantassins et quelques cavaliers, en lui prescrivant d'occuper les passages du Haut-Valais, le Saint-Bernard et le Simplon. Mais ce colonel n'arriva à Saint-Maurice que le 29, quatre jours après le passage en retraite de l'adjutant-commandant d'Hénin. Rien ne pressait donc ce dernier. Quoi qu'il en soit, voici ce qui advint au détachement de Simbschen. Ses soldats et lui furent reçus à bras ouverts dans le Simplon; les habitants leur firent fête, et allèrent bientôt jusqu'à organiser un bataillon de chasseurs, fort de mille à douze cents hommes, qu'ils mirent à sa disposition. Le colonel autrichien profita de cette bonne volonté pour établir des postes au Saint-Bernard et au Simplon, puis il se dirigea sur Thonon pour y exciter

les Savoisiens à se soulever en masse contre la France.

Les autorités du département de l'Ain, dans la sixième division militaire, montrèrent plus de fermeté, ainsi que nous le prouverons par le récit de leur belle défense. Pour ne pas anticiper sur les autres événements, nous ne décrirons pas de suite les combats qu'ils soutinrent, mais nous désirons qu'un fait soit ici constaté : c'est que si nous sommes parfois un peu sévères dans nos appréciations sur la conduite de quelques officiers, nous saisissons toujours avec empressement et bonheur l'occasion de faire ressortir la bravoure et l'énergie de beaucoup d'autres.

Le 31 décembre, en apprenant l'évacuation de Genève, le général baron de la Roche parut comprendre enfin qu'il ne pouvait rester plus longtemps inactif à Grenoble, et qu'il lui fallait faire au moins une démonstration pour s'opposer à la marche probable de l'ennemi vers le cœur de sa division. Peu rassuré pour les siens et pour les caisses de dépôts des régiments sous ses ordres, en voyant la rapidité des mouvements de Bubna, il fit partir pour Lyon sa famille et celle du général de brigade Daumas et envoya des instructions à Chambéry pour diriger de cette ville sur le département du Rhône, les caisses et pièces de comptabilité des 79^e et 81^e de ligne. Le départ des familles de ces généraux produisit à Grenoble un mauvais effet. Nous n'aurions pas parlé de ce fait particulier, si les rapports adressés à cette époque au ministre ne lui avaient attribué les craintes de la population. Un fonctionnaire a sans doute le droit d'être aussi père et mari, mais il

est des circonstances où les gens haut placés sur lequel soat tournés tous les regards, doivent savoir sacrifier au bien général leurs intérêts privés. De la Roche et Daumas auraient dû comprendre qu'en éloignant les leurs de Grenoble, il effrayaient naturellement ceux que leur premier devoir était de rassurer.

Le commandant de la 7^e division décidé à sortir de son inconcevable apathie, et à ne pas attendre pour agir les ordres du ministre, retint auprès de lui la brigade italienne du général Saint-Paul et partit avec elle pour Chambéry afin d'y établir son quartier-général. Son but était de rallier la garnison de Genève en retraite sur l'Isère, ainsi que les divers petits détachements envoyés inutilement au secours de cette ville, et de s'opposer, à la tête de toutes ses troupes réunies, au projet de Bubna de couper nos communications avec l'Italie.

Le 1^{er} janvier 1814, il visita le fort Barreaux. Le trouvant dépourvu de tout, il y jeta de suite les soixante-dix canonniers de Valence qui n'avaient pu atteindre Genève, et donna des ordres pour que ces hommes, concrits de la dernière levée, fussent exercés six heures par jour. Après avoir fait compléter l'armement et l'approvisionnement de la place, il continua sa route pour Chambéry, où il entra le lendemain. Il trouva dans cette ville le général de brigade Jouan envoyé de Paris par l'Empereur pour remplacer Jordy dans le commandement du Léman, et comme ce département était au pouvoir des alliés, il lui confia celui du Mont-Blanc, alors sous les ordres intérimaires du commandant d'armes Massot. Le ministre de la guerre auquel il rendit compte de

ces dispositions les approuva en ajoutant : *Vous êtes sur les lieux, vous seul pouvez savoir ce qu'il convient de faire.* C'était la réponse à sa demande d'instructions spéciales.

Le 3 janvier, de la Roche poussa une reconnaissance en avant de Chambéry pour chercher à pénétrer les projets de l'ennemi et sa force. Il apprit alors que Bubna paraissait avoir renoncé à envahir sa division, et se dirigeait sur le département de l'Ain, laissant à Genève la brigade du général Zechmeister forte de trois bataillons et six escadrons. En conséquence de cette nouvelle il ne crut pas devoir retenir plus longtemps la brigade du général Saint-Paul, et la laissa poursuivre sa route pour l'Italie, en engageant son chef à ne séjourner nulle part. Les soldats de cette brigade dont les officiers étaient fort dévoués avaient paru mécontents qu'un général de division français se permit de suspendre leur marche, et ils accueillirent avec joie l'annonce de leur départ.

Le même jour, le baron de la Roche écrivit à Paris pour demander son remplacement rendu urgent, disait-il, par ses blessures et l'état de sa santé. Nous devons sans doute attribuer à ces deux causes le peu d'activité que nous avons reproché à cet officier-général au commencement de notre relation. Il ne fut remplacé qu'au bout de dix-sept jours, et resta jusqu'au 18 à Chambéry à la tête d'un petit corps composé de la manière suivante :

5° de ligne.	500 hommes.
11° <i>Id.</i>	500
18° léger.	492
8° et 9° compagnies d'ouvriers d'artillerie.	160
Gendarmerie.	128
	<hr/>
Total.	1,780 hommes.

Le 5, il fit placer des postes avancés dans le département du Mont-Blanc, sur les routes qui conduisent à Genève, et garder ainsi les défilés qui se trouvent en avant d'Aix, entre Rumilly et Annecy.

Bubna, cependant, entré le 30 à Genève, n'avait pas perdu de temps dans cette ville. Le 31, il avait jeté 5,000 hommes du côté de l'Écluse et de Saint-Claude. Ce détachement, arrivé à Logrono (une lieue et demie du fort) à quatre heures du soir, s'était cantonné dans les villages environnants, frappant des réquisitions pour l'acquittement desquelles il forçait les habitants à prendre des bons signés par les généraux autrichiens. Il n'exerça du reste aucun mauvais traitement sur les populations. Il investit bientôt le fort dont il coupa les communications avec Chambéry.

Le fort l'Écluse, situé sur la rive droite du Rhône, près du coude formé par ce fleuve, et à la limite des départements du Léman et de l'Ain, avait acquis, par les événements qui s'étaient récemment accomplis, une importance militaire très grande. Interceptant la route de Genève à Nantua, Montluel et Lyon; il pouvait, par

une bonne défense, arrêter plusieurs jours l'ennemi, occuper une partie assez considérable de ses troupes, empêcher surtout le transport de son artillerie et retarder l'envahissement de la 6^e division militaire. Il semblait un moment destiné, sur une échelle moins grande, à jouer le rôle du fort de Bard lors de la descente des Alpes par l'armée française, en 1800. Tout devait donc faire présumer qu'il serait défendu avec vigueur pour peu qu'il eût des moyens suffisants. A la fin de décembre, le baron Capelle n'avait rien négligé pour le ravitailler. On se rappelle que, lors de sa première sortie de Genève, il avait fait entrer dans ce fort soixante hommes d'infanterie, quelques canonniers, dix mille rations de viande et des munitions de guerre en assez grande quantité. Mais son commandant, le capitaine Le Camus, dont l'âge (soixante-cinq ans) avait probablement affaibli l'énergie, paraissait peu disposé à soutenir un siège. Par une lettre écrite le 27, directement au général Poncet, à Lyon, exposant qu'il était coupé de Grenoble, il se déclarait hors d'état de se maintenir deux jours s'il était attaqué. Ceci avait donné l'éveil, en sorte qu'on lui aurait ôté son commandement si la chose eût été possible encore. Le 31, le général Jouan, nouveau commandant de Genève, lui avait fait passer l'ordre formel de tenir jusqu'à la dernière extrémité, lui mettant sous les yeux l'importance de sa position.

Il ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre tout cela. Le 4, dès le point du jour, l'ennemi le fit sommer, et lui envoya quelques obus, il répondit par *un seul* coup de canon, et sans soutenir de siège, avant d'avoir à

repousser la plus légère attaque de vive force, il se rendit prisonnier de guerre lui et sa garnison. On l'envoya avec les siens à Genève pour être de là dirigé sur la Bohême. Deux hommes seulement parvinrent, pendant le trajet, à s'échapper, et ne tardèrent pas à confirmer au général de la Roche cette triste nouvelle. La prise du fort l'Écluse laissa sans défense la route de Nantua, c'est-à-dire un des principaux débouchés du département de l'Ain, et fut pour nous un événement fâcheux moralement et matériellement.

Le 4 janvier, Bubna, qui avait organisé à Genève un gouvernement provisoire, pensa qu'il devait, avant de marcher sur Lyon ou Chambéry, assurer ses communications avec l'extrême gauche de la grande armée alliée formée par le corps de Collorédo, et la 2^e division légère commandée par le prince Aloys de Lichtenstein. En conséquence, il occupa Sainte-Claude, et le 5 il se porta sur Poligny et Salins, d'où il envoya des partis de cavalerie du côté d'Ornans, afin de se lier avec les corps opérant sur Pontarlier.

Des auteurs militaires ont beaucoup blâmé Bubna de ne s'être pas porté rapidement sur Lyon, alors sans défense, et d'avoir perdu trois jours à Genève. D'autres ont trouvé qu'il avait eu raison de ne pas tenter une pointe aussi hardie.

De deux choses l'une, ou Bubna était informé de la situation critique de Lyon, ou il l'ignorait.

Raisonnant dans la première hypothèse nous sommes prêt à convenir que le général autrichien se montra inhabile et sans énergie en retardant d'un seul jour sa

marche sur la seconde ville de l'empire. Car, que pouvait-il craindre ? Les habitants du département du Rhône ? Non, puisqu'ils étaient démoralisés, sans armes et dépourvus de troupes régulières. Une diversion opérée sur son flanc gauche par le baron de la Roche ? Pas davantage, puisque le commandant de la 7^e division n'avait pas sous ses ordres, à Chambéry, plus de dix-huit cents jeunes soldats. Or, que pouvait tenter de sérieux avec cette poignée d'hommes le général français ? Rien. S'il abandonnait ses positions pour marcher sur Lyon, il découvrait et laissait sans défense l'ancien Dauphiné et Grenoble. S'il se portait sur la route de Nantua et Montluel, il se trouvait pris entre le fort de l'Écluse alors au pouvoir de l'ennemi, et la brigade renfermée dans Genève, ayant de plus à redouter le corps principal de l'ennemi opérant dans le département du Rhône. En outre il était facile à Bubna de détacher, pour contenir de la Roche, quelques escadrons de cavalerie légère, et de prévenir le prince de Schwartzemberg de son mouvement sur Lyon pour que le généralissime autrichien le fît soutenir par une de ses nombreuses réserves.

Les troupes de la dix-neuvième division, celles de la septième, n'offraient donc aucun obstacle réel aux alliés.

Mais est-il permis d'admettre que le général autrichien connaissait la fâcheuse situation dans laquelle se trouvait cette partie de notre territoire ? Est-il permis de croire qu'il pût être bien informé du dénûment extraordinaire dans lequel on avait laissé le Dauphiné,

la Bresse, le Lyonnais? Ne devait-il pas, au contraire, se défier même des rapports qui pouvaient lui parvenir à ce sujet?

Ces considérations nous amènent donc à raisonner maintenant d'après la seconde hypothèse qui, selon nous, est la seule admissible, et alors, au contraire, nous approuverons le comte de Bubna d'avoir été prudent. Il devait naturellement craindre de s'aventurer avec dix mille hommes loin de sa base d'opérations, de se détacher aussi complètement de l'armée autrichienne, s'il n'était pas sûr de réussir devant Lyon, puisqu'en supposant qu'il vint à éprouver un échec à quatre journées de marche de Genève, il risquait de trouver sa ligne de retraite coupée par les troupes du Dauphiné, et peut-être Genève reprise par ces mêmes troupes.

La conduite du général Bubna fut celle d'un général qui veut se donner toutes les garanties de succès. En courant étourdiment sur Lyon, il eût agi en partisan qui cherche une affaire brillante, sans s'inquiéter si le lendemain il ne sera pas ramené vigoureusement par un ennemi revenu de sa stupeur première, ou écrasé par des populations soulevées. En assurant avant tout ses communications avec Collorédo, il se conduisit en capitaine qui prend pour base de ses mouvements, les règles de la stratégie. Nous pensons donc que si Lyon fut, à cette époque, sauvée du danger imminent qui la menaçait, elle le dut uniquement à la défiance des alliés, et à l'ignorance où ils se trouvaient de son peu de moyens de résistance. Car, nous le répétons, comment Bubna aurait-il pu se figurer qu'une ville de cette

importance, située à trois jours de notre frontière, loin d'être le centre d'une forte réserve, manquait même d'une garnison capable de la mettre à l'abri d'un coup de main ?

A cette époque, d'ailleurs, les armées ennemies plus habituées à éprouver, en luttant contre nous, de grandes défaites que des succès éphémères, ne posaient pas sans crainte le pied sur un sol défendu par un peuple qui les avait vaincus depuis quinze années, et à la tête duquel se trouvait l'homme de guerre le plus prodigieux qui eût encore existé. C'étaient des chasseurs peu rassurés par les blessures du lion, s'approchant avec prudence de sa retraite.

Dès le 1^{er} janvier 1814, les cavaliers d'avant-garde du parti lancé par le comte de Bubna sur le fort l'Écluse, Seyssel et Saint-Claude, se montrèrent à la limite du département de l'Ain. Mais ils ne prirent pas à l'improviste le chef militaire de ce département. En effet, Pillioud, commandant-supérieur des troupes, ne connut pas plus tôt, à Bourg, l'invasion du Léman, qu'il se prépara à se défendre autant que lui permettaient ses faibles moyens de résistance.

Son premier soin fut de se servir de ses gendarmes comme d'éclaireurs, et de renforcer les brigades de Châtillon, de Michaille et Seyssel, et de donner l'ordre de barricader ou couper au besoin le pont de cette dernière ville (1). D'après un avis prématuré de la mar-

(1) Les habitants s'opposèrent à cette mesure, disant avec raison que le Rhône était guéable à quelques pas de distance.

che de l'ennemi sur Nantua par Saint-Claude, la gendarmerie se replia sur la première de ces deux villes, afin de ne pas se laisser couper de sa ligne de retraite. Le commandant Pillioud, informé de ce mouvement rétrograde, prescrivit à toutes les brigades de se porter en avant, après avoir établi sur les principales communications des postes pour la correspondance. Mais pendant ce temps, les Autrichiens avaient envahi Seyssel laissé sans défense, et un escadron d'une centaine de leurs hussards, avait même paru à Châtillon-de-Michaille en deçà du fort l'Ecluse.

Deux détachements, l'un du 32^e léger, l'autre du 24^e de ligne, envoyés de Lyon sur Genève, ainsi que nous l'avons vu déjà, n'ayant pu atteindre le Léman, battaient en retraite sur Cerdon (Ain). Le commandant Pillioud, informé de la présence de ce renfort, résolut de mettre à profit, pour la défense de son département, cette circonstance heureuse et inespérée. Il se rendit immédiatement en poste à Cerdon, pour organiser l'occupation des routes de Nantua et Saint-Claude. A son arrivée, il trouva le sous-préfet de la première de ces deux villes et apprit par lui qu'un parti de hussards autrichiens s'y était établi. Il s'avança aussitôt de ce côté, et prit position au village de Saint-Martin-Dufresne d'où il observait les deux routes dont il vient d'être question. Les habitants s'empresèrent d'offrir à ses troupes les vivres dont elles pouvaient avoir besoin.

A l'entrée de la nuit, le commandant, prenant avec lui une compagnie de voltigeurs du 24^e de ligne et se

faisant éclairer par quelques gendarmes, poussa une reconnaissance sur Nantua. A deux portées de fusil de la ville, les gendarmes crurent surprendre l'ennemi et se portèrent au galop sur son poste avancé. Mais les hussards étaient sur leurs gardes, ils échangèrent quelques coups de sabre avec eux jusqu'à l'arrivée des voltigeurs du 24^e qui forcèrent les Autrichiens à prendre la fuite.

On était au 3 janvier. Le lendemain 4, le préfet de l'Ain, M. Rivet, ayant envoyé aux sept cents hommes du commandant Pillioud deux mille cartouches dont ils manquaient presque totalement, ce dernier se porta sur la ville dans l'espoir d'envelopper le parti ennemi. Les Autrichiens ne l'attendirent pas; ils se retirèrent précipitamment sur Châtillon-de-Michaille, et le détachement français rentra dans Nantua au milieu des marques d'allégresse de tous les habitants.

La nuit venue, la petite troupe fut augmentée par quelques gendarmes de Trévoux amenés par leur chef de lieutenant Monnier. Cet officier, brave et entreprenant, supplia le commandant Pillioud de lui permettre de tendre une embuscade aux ennemis pour les déloger de Châtillon. En ayant obtenu l'autorisation, il fit tourner le poste autrichien par une compagnie que guidaient des habitants du pays. Lui-même, se mettant alors à la tête de ses braves gendarmes, tomba sur les hussards beaucoup plus nombreux que les siens, en tua, prit et blessa plusieurs, et il s'appréta à les poursuivre vigoureusement lorsque, par une méprise fatale causée par l'obscurité, nos hommes en embuscade tirèrent sur les gendarmes au lieu de faire feu sur les alliés.

Deux furent blessés et trois chevaux tués. Cette fâcheuse circonstance arrêta la poursuite et les hussards se dirigèrent en désordre sur le Jura.

Ce petit combat fit le plus grand honneur au lieutenant Monnier et à ses gendarmes, il remonta le moral de la troupe et des habitants.

Le commandant Pillioud, voyant l'ennemi en retraite, en profita pour revenir à Bourg, laissant à Nantua le détachement du 24^e de ligne, sous les ordres de son brave chef de bataillon, M. Ivaldi.

Avant de poursuivre le récit de la belle défense du département de l'Ain, nous croyons utile de jeter un coup-d'œil sur les mesures qui venaient d'être ordonnées tout récemment par l'Empereur, et sur la situation morale des villes de Lyon et Grenoble.

Le gouvernement ne s'attendait pas à une invasion aussi brusque dans le sud-est de l'Empire. Effrayé pour Lyon et Grenoble en apprenant les fâcheuses nouvelles du Léman et du Simplon, il chercha immédiatement tous les moyens de rassurer les esprits, et de remonter le moral des populations, afin de sauver les provinces laissées à découvert. L'Empereur attachait à la conservation de Lyon et de Grenoble, un intérêt d'autant plus grand, que le passage du Rhin à Bâle et la violation du territoire suisse lui avaient à l'instant même révélé le parti qu'il pouvait retirer d'un corps opérant de ce côté.

Il prit donc immédiatement la résolution de rassembler une armée assez considérable et bien commandée dans le triangle formé par Bourg, Lyon et Grenoble, de

la lancer sur le Léman et la Suisse pour prendre à revers la base d'opération des alliés, inquiéter le prince de Schwartzberg et le contraindre à manœuvrer avec circonspection. Il était incontestable, en effet, qu'une diversion opérée habilement dans l'ancienne Savoie, pouvait peser d'un poids immense dans la balance des affaires. A la vérité, Genève était perdue, mais si on parvenait à se maintenir sur le Rhône et à conserver Grenoble et Lyon assez longtemps pour permettre aux troupes destinées au corps d'opération d'entrer en ligne, on pouvait espérer reprendre le Léman et menacer le flanc de l'armée ennemie. Cette considération militaire engagea Napoléon à faire tous ses efforts pour gagner du temps, ramener la confiance et hâter le moment où une armée véritable serait prête à agir dans le sud-est.

En conséquence, *le Moniteur*, journal officiel, commença à faire grand bruit des moyens de guerre rassemblés dans les départements du Rhône et de l'Isère; il vanta les bonnes dispositions des habitants des villes et des campagnes; il affirma que l'ennemi n'osait s'aventurer au-delà du Rhône, et déclara formellement qu'an moment où il mettait sous presse, de nombreux corps de troupes de ligne, étaient réunis de ce côté (1).

(1) Extrait du *Moniteur*.

Grenoble, 29 décembre 1813.

La levée de 120,000 hommes, par le sénatus-consulte du 9 octobre, est terminée depuis longtemps.

La nouvelle s'effectue sans interruption et dans le plus grand ordre. Les conscrits partent avec gaité et enthousiasme.

(*Moniteur* du 1^{er} janvier 1814.)

On se figure aisément quel devait être l'étonnement de ceux qui se trouvaient sur les lieux ; mais, sous l'Empire, on usait largement du droit d'en imposer aux masses. Le gouvernement, par l'organe de ce même journal, n'oubliait rien pour jeter de l'odieux sur la conduite des alliés, dans les départements envahis. D'après lui, leurs troupes frappaient les pays sur lesquels ils pouvaient mettre le pied, de réquisitions nombreuses, iniques, forcées ; ne reculaient devant aucun crime pour obtenir ce qu'elles voulaient, insultaient, assassinaient même ceux qui voulaient résister à leurs ordres, enfin se conduisaient non en soldats, mais en brigands.

Les rapports officiels des autorités françaises, font connaître au contraire que les généraux ennemis maintenaient, parmi les leurs, une discipline ferme et sévère.

Lyon, le 1^{er} janvier 1844.

La population de cette ville a manifesté le plus grand enthousiasme lorsqu'on y a appris l'invasion du territoire français. Déjà plus de 20,000 citoyens ont demandé des armes et se disposent à seconder les efforts du gouvernement pour repousser l'ennemi.

(*Moniteur* du 4 janvier.)

Lyon, le 6 janvier.

Les corps-francs s'organisent avec beaucoup d'activité.

Les mouvements de l'armée coalisée sur Genève avaient répandu des inquiétudes dans notre ville. Quelques partis ennemis s'étant formés du côté de Seyssel, avaient augmenté les craintes. Aujourd'hui qu'on connaît les mesures adoptées pour s'opposer à ses progrès, aujourd'hui que des levées en masse sont prêtes à agir ; aujourd'hui enfin qu'on sait que les troupes alliées inquiétées à leur tour sur les suites d'une invasion téméraire, hésitent, nos habitants reprennent leurs habitudes et leurs travaux ordinaires.

On sait que le général baron de la Roche réunit en ce moment beaucoup de forces, et qu'il pourra bientôt les employer avec succès.

(*Moniteur* du 19 janvier.)

Ajoutons bien vite que des mesures plus sérieuses, étaient prises aussi par le gouvernement. Le 27 décembre, à la suite d'un décret impérial, les sénateurs Chaptal, comte de Chanteloup, et comte de Saint-Vallier recevaient l'ordre de se rendre le premier à Lyon, le second à Grenoble en qualité de commissaires extraordinaires pour les 19^e et 7^e divisions militaires. Leur mission était de donner à l'esprit public une forte impulsion, de prendre sur les lieux toutes les mesures d'urgence que nécessiterait la situation, de hâter la levée des troupes et des gardes nationales, d'organiser ces dernières, et enfin de concentrer les efforts des diverses autorités.

L'empereur nomma en même temps les généraux Marchand et Dessaix, l'un commandant de l'insurrection de l'Isère, l'autre commandant de celle du Mont-Blanc. Ces deux officiers généraux, alors à Grenoble et à Chambéry, où ils jouissaient de l'estime de tous et où ils possédaient la plus grande influence, paraissaient encore très souffrants de blessures récentes. Ils n'en acceptèrent pas moins avec joie la mission difficile dont on les chargeait, et ils déployèrent pour la remplir un zèle, une énergie, une activité admirables.

Le 3 janvier, le ministre de la guerre envoya une dépêche au général de division Musnier de la Converserie que nous avons vu chargé d'organiser la défense des villes de l'est, pour lui enjoindre de partir, toute affaire cessante, pour Lyon, afin d'y prendre le commandement d'une division dite *réserve de Genève* qui s'y organisait. Cette division devait être formée :

Des troupes de la 7^e division militaire.

De celles rassemblées à Lyon et dans le département du Rhône.

De seize cents hommes en marche, venant de Toulon.

Des gardes nationales du Rhône.

« Au reçu de cette lettre, écrivait le duc de Feltre au général Musnier, vous vous rendrez à Lyon, sans perte de temps, pour y remplir le deuxième objet de votre mission. Vous reporterez entre cette ville et Genève, dans la position qui vous paraîtra la plus favorable, et le plus en avant possible de Lyon, les troupes de la division de réserve destinées pour Genève, et qui n'auraient pas pu entrer dans cette place (1), afin de vous porter sur cette place s'il en est temps encore et couvrir au moins Lyon d'une manière efficace. L'Empereur vous autorise à employer toutes les ressources locales, à appeler à vous les gardes nationales de l'Ain, etc, etc.
« Si vous pouvez vous jeter à temps dans Genève, vous rendrez à l'État et à l'Empereur un important service.

« Vous avez à examiner s'il ne convient pas d'occuper les environs de Ballon et le défilé entre le coude du Rhône et la chaîne du Jura. Vous armerez le fort l'Écluse en avant de vous, que l'ennemi pourrait investir. Vous borderez le Rhône de paysans armés de fusils de chasse, de piques. Il faudrait que

(1) On voit que le 3 janvier, au matin, la prise de Genève n'était pas encore connue à Paris.

« Seyssel fût occupé par quelques forces ainsi que les
« principaux passages du fleuve et Cordon. »

Par une seconde dépêche adressée au général Poncet à Lyon, le ministre lui ordonnait de prendre le commandement de la division de réserve de Genève, jusqu'à l'arrivée du général Musnier, d'exécuter ce qui était enjoint à cet officier, et, en *post-scriptum*, de la main même du duc de Feltre, on lisait :

« Surtout gardez Seyssel en force et Cordon, ravi-
« taillez l'Écluse, faites occuper une position au coude
« du Rhône à Ballon ; quoiqu'il faille sortir de votre
« division pour cela, je vous y autorise. Il ne faut pas
« faire sauter le fort l'Écluse, mais le défendre à toute
« extrémité. »

En parcourant ces instructions détaillées, précises, la première pensée qui dut venir au général Poncet, fut sans doute celle-ci : mais comment veut-on que j'exécute de semblables ordres ? Quels moyens, quelles troupes met-on, pour cela, à ma disposition ? Et d'ailleurs, l'ennemi n'occupe-t-il pas déjà Genève, l'Écluse, Seyssel ? . . Nous allons donc chercher à expliquer la conduite du gouvernement. Sourd et aveugle, avec intention et préméditation, il se trouvait dans la position d'un homme qui demande plus pour obtenir moins, et qui craint de laisser voir qu'il sait qu'on ne peut exécuter ses ordres. Ainsi, malgré tout ce qu'avaient écrit les préfets de l'Ain, du Rhône, de l'Isère, du Mont-Blanc, il refusait avec obstination de comprendre, de se faire à l'idée :

1° Que la levée et l'organisation des troupes de ligne

étaient entravées par le manque d'argent et de magasins. (*Voir aux pièces justificatives, n° 4*).

2° Que le rassemblement des cohortes de gardes nationales étaient rendu illusoire, par le manque presque absolu de fusils et d'autres armes à leur donner. (*Pièces justificatives, n° 5*).

3° Que les insurrections se trouvaient paralysées par l'absence de troupes, et surtout le dénûment de l'artillerie; les populations effrayées par la menace de l'ennemi, de fusiller tous les hommes pris les armes à la main et n'appartenant pas à l'armée de ligne, ne voulant pas se défendre sans être soutenus. (*Pièces justificatives, n° 6*).

Il résultait de là une correspondance vraiment bizarre entre le Ministère et les autorités. Ils avaient l'air de jouer aux propos interrompus. Le premier, répétant sans cesse : marchez à l'ennemi avec vos troupes de ligne, et faites garder les forts et les places par votre garde nationale; les seconds, ne se lassant pas de répondre : mais nous n'avons, en fait de troupes de lignes, que quelques milliers de conscrits, pas de cavalerie, pas d'artillerie? En fait de gardes nationales, que des cadres impossibles à organiser, faute d'armes à distribuer?

Voici du reste, quelle était, le 4 janvier 1814, la force et la composition de cette fameuse division de réserve de Genève, dont le *Moniteur* parlait avec tant d'emphase :

DIVISION DE RÉSERVE DITE DE GENÈVE.

Commandant en chef, le général de division, baron Musnier de la Converserie. } à Besançon.

Commandant par intérim, le général de brigade Poncet. } à Lyon.

24° de ligne.	500 hommes.	} à Lyon.
1 ^{er} hussards.	100	
Gardes d'honneur (4 ^e régiment).	30	
Artillerie de marine (2 ^e régiment).	430	
	1060	

Troupes du général de la Roche 1780

{ A Chambéry, occupant par des avant-postes, An-nery et Aiz.

Troupes en marche :

24° de ligne (5° bataillon), arrêté à Besançon, le 26 décembre. 500 hommes.

Troupes occupées dans le département de l'Ain, envoyées à Genève, et alors à Bourg ou Nantua :

24° de ligne.	300 hommes.
32° léger.	300
145° de ligne.	250

On le voit, les troupes de la division de réserve, fort peu nombreuses encore, étaient en outre, bien loin de se trouver réunies de manière à pouvoir être utilisées pour marcher contre Bubna, puisque le 4,

1060 hommes se trouvaient à Lyon.	
1780	à Chambéry.
380	à Nantua.
550	à Bourg.
<hr/>	
3690	

Quant aux cohortes de gardes nationales, elles n'existaient pas.

Le 5, un décret impérial ordonna l'organisation d'une armée de Lyon, qui dut être composée de la manière suivante :

Commandant en chef : Le maréchal duc de Castiglione, ayant sous ses ordres toutes les troupes des 7^e et 19^e divisions militaires, ainsi que des gardes nationales.

Chef d'état-major général, l'adjutant-commandant du Casse.

1 ^{re} division, dite réserve de Genève :		} Général de division, Musnier de la Converserie.
8 ^e léger.. . . .	3 ^e et 4 ^e bataillons.	
18 ^e id.	1 ^{er} et 2 ^e id.	
32 ^e id.	2 ^e	
5 ^e de ligne	4 ^e	
11 ^e id.	3 ^e	
23 ^e id.	3 ^e	
24 ^e id.	2 ^e et 6 ^e	
60 ^e id.	7 ^e	
64 ^e id.	7 ^e	
79 ^e id.	7 ^e	
81 ^e id.	7 ^e	
16 ^e id.	7 ^e	
145 ^e id.	2 ^e	
		} Général de brigade, Poncet.

2^e division : corps de gardes nationaux , dits de Lyon, corps des gardes nationaux du Dauphiné.

En somme :

17 bataillons de ligne.

36 bataillons de gardes nationaux.

Plus, les insurrections de l'Isère et du Mont-Blanc.

Telle fut l'organisation première du corps de Lyon. Nous le verrons prendre de jour en jour un développement plus considérable, et devenir enfin, au milieu de février, une armée véritable et composée d'excellentes troupes.

On pourrait s'étonner, avec raison, de la formation à deux jours de distance de la division de réserve et du corps de Lyon ; nous avons cherché inutilement la trace officielle de ce fait, mais en rapprochant les dates et en se rappelant que la prise de Genève ne fut connue à Paris que dans la journée du 3 janvier, il est hors de doute, que cet évènement détermina l'Empereur à donner immédiatement plus de consistance à la concentration des troupes entre Lyon et Grenoble, et à accélérer les mesures qu'il avait arrêtées en principe, depuis le passage du Rhin par les alliés.

CHAPITRE III.

Arrivée des sénateurs Chaptal et Saint-Vallier à Lyon et Grenoble. — Situation de ces deux villes. — Musnier prend le commandement des troupes. — Singulière position dans laquelle le ministère place le général de la Roche. — Il n'obéit pas aux ordres qui lui sont envoyés. — Réflexions. — Mouvements du comte de Bubna dans les départements de l'Ain et du Jura. — Combats de Saint-Etienne et de Thoirette. — Les alliés entrent à Bourg. — Retraite des détachements français sur Pont-d'Ain et Meximian. — Tableau de Lyon. — Mesures et arrêtés pris par le sénateur Chaptal. — Ordres et instructions envoyés au maréchal Augereau, duc de Castiglione, par le major général et le ministre de la guerre. — Arrivée d'Augereau à Lyon, le 4 janvier, à onze heures du soir.

Suivant leurs instructions, le comte de Chanteloup et le comte de Saint-Vallier s'empressèrent de se rendre à leurs nouveaux postes. Le premier arriva à Lyon le 4 janvier. Il trouva les habitants très effrayés de la marche des Autrichiens, et totalement démoralisés en voyant la faiblesse de leur garnison. Le comte de Bondy, préfet du Rhône, et les autorités civiles avaient bien toute leur sympathie, toute leur confiance; trois à quatre mille gardes nationaux au lieu de quinze cents requis par le décret impérial s'étaient bien empressés de se rendre à l'appel; mais les perquisitions, les recherches les plus minutieuses n'avaient produit dans la ville et les campagnes environnantes que *trois cents*

fusils ; mais le département ne renfermait pas une *seule* pièce de canon ; mais enfin, l'ennemi avait un pied déjà dans les 6^e et 7^e divisions militaires limitrophes de la 19^e.

Le général Poncet, brave et digne homme, ne semblait pas réunir toutes les qualités nécessaires pour la gravité des circonstances, n'étant d'ailleurs que général de brigade. D'un autre côté les prisonniers Espagnols occupés aux travaux vers Tarare murmuraient sourdement. On apercevait circulant avec eux dans les rues, cette population hideuse et terrible qui n'a ni feu ni lieu, qui n'aspire qu'au pillage, et qu'à certaines phases critiques, les grandes villes voient surgir tout-à-coup comme de dessous terre, sans savoir d'où elles sortent, pour le malheur et l'effroi des gens honnêtes et paisibles.

Lyon craignait donc d'une part les horreurs d'un siège, les malheurs, suite inévitable de la prise d'une ville par l'ennemi ; d'une autre, le désordre, le pillage même, attendus avec impatience par cette classe abjecte et nombreuse, si ardente à profiter de toute crise pour se livrer aux excès les plus violents.

Regardant autour d'eux, les Lyonnais apercevaient, il est juste de le dire, des autorités fermes ayant de l'énergie et de la bonne volonté, mais pas de troupes pour s'opposer à l'ennemi et mettre la ville à l'abri d'un coup de main, pas même de gardes nationaux en armes pour contenir les gens mal intentionnés. Les familles riches quittaient la ville ; les marchands fermaient leurs magasins ; les ateliers étaient à la veille de laisser sans

ouvrage et par conséquent sans pain les ouvriers ; la terreur régnait partout.

Voilà le tableau effrayant qui s'offrit au sénateur Chaptal lors de son arrivée dans le chef-lieu du département du Rhône. Comme le préfet, comme le maire, comme le général, il comprit le mal, reconnut le peu de ressources dont il pouvait disposer, et sentit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour essayer de conjurer l'orage qui s'amoncelait terrible à l'horizon. Il commença par rassurer les habitants en prenant une mesure de prudence, ce fut de diriger sur Guéret (Creuse) sous l'escorte des gendarmes disponibles, deux cent cinquante des prisonniers espagnols dont les menaces et les propos séditieux étaient parvenus à effrayer la ville. Ensuite, il distribua les trois cents fusils trouvés aux gardes nationaux les plus fermes ; fit confectionner des cartouches dont manquaient les troupes du département de l'Ain, et les leur envoya ; ordonna, de concert avec le général Poncet, le départ pour les gorges de Saint-Rambert des trois cents canonniers du 2^e régiment d'artillerie de marine, et celui pour Bourg, de soixante cavaliers des 4^e régiment de gardes d'honneur et 1^{er} de hussards. Enfin, il écrivit au général de la Roche pour le prier d'envoyer de suite et en poste à Lyon, deux pièces de canon qui lui parvinrent peu de jours après. Il adressa aussi une proclamation aux Lyonnais (1).

On le voit, le comte de Chanteloup ne négligeait

(1) *Pièces justificatives*, n° 7.

rien pour remplir consciencieusement sa pénible et périlleuse mission.

De son côté, le sénateur comte de Saint-Vallier, arrivant à Grenoble le 6, trouva des populations peu rassurées ; cependant, les habitants des campagnes et de la ville, laissaient voir des dispositions meilleures que celles des Lyonnais. L'esprit public était plus favorable que dans le département du Rhône. Cela résultait de l'hésitation que paraissaient montrer les Autrichiens auxquels la prise de Genève avait ouvert les vallées qu'ils n'avaient pas encore envahies. En outre, tout annonçait que Bubna portait ses regards sur Lyon, de préférence à Grenoble, et cette dernière ville était d'ailleurs couverte, et par le fort Barreaux, entièrement approvisionné, armé, palissadé, et par le petit corps, réuni à Chambéry, sous les ordres du baron de la Roche. Cet officier-général, malheureusement, n'inspirait aucune confiance ; on lui reprochait ouvertement de n'avoir rien fait pour sauver Genève, il était dur dans ses relations avec les habitants, et son caractère se ressentait des douleurs que lui causaient journellement ses blessures. A côté de lui, au contraire, paraissait le général Marchand, aimé, estimé de toute la population de l'Isère, dont il était un des enfants. Le comte de Saint-Vallier, ne fut pas longtemps à s'apercevoir de la nécessité de remplacer le général de la Roche, et des avantages qu'on retirerait, selon toute apparence, des services du général Marchand.

Néanmoins, malgré les pouvoirs étendus dont il était investi ; il n'osa donner, de sa propre autorité, le com-

mandement de la 7^e division à Marchand, mais il écrivit dans ce sens à l'Empereur, et prit le lendemain de son arrivée à Grenoble deux arrêtés : le premier pour confier à ce chef de l'insurrection, le commandement des gardes nationales des départements de l'Isère et du Mont-Blanc ; le second, pour nommer commandant supérieur du fort Barreaux, le colonel d'artillerie en retraite Fiereck. En outre, il supplia le ministre de la guerre de l'autoriser à employer, sous Marchand, MM. Béranger et de Marcieux cadet, qui lui en avaient fait la demande, ainsi que le général Chabert, impliqué dans la capitulation de Baylen, et depuis cette époque, mis en surveillance dans son château de Saint-Robert.

Le général Poncet, cependant, avait reçu le 7, à Lyon, la dépêche du ministre qui lui annonçait la formation de la réserve de Genève. Conformément aux instructions qui lui étaient adressées, en l'absence du général Musnier de la Converserie, il se prépara à rejoindre les troupes en position, dans le département de l'Ain. En outre, il s'empessa d'écrire au général de la Roche, de lui envoyer à Lyon, le petit corps avec lequel il tenait Chambéry ; au général Ponchelour, chargé de l'organisation de six bataillons de nouvelle levée à Grenoble, de hâter l'armement et le départ de cette infanterie ; au prince d'Essling, à Toulon, pour le prier de mettre en route les hommes destinés à renforcer la division de réserve.

Lui-même, devait le lendemain 8, de grand matin, gagner les gorges de Saint-Rambert, sur lesquelles il

venait de diriger, ainsi que nous l'avons vu plus haut, trois cents hommes de l'artillerie, lorsque le soir du 7 janvier, le général Musnier, arrivant à Lyon, prit le commandement. De concert avec le sénateur comte Chaptal, le chef de la division de réserve s'occupa de l'habillement, de l'armement et l'organisation des troupes. On venait d'envoyer de Saint-Étienne pour Grenoble trois mille fusils, il les garda. Le 9, il prescrivit à de la Roche, de diriger ses troupes par Seyssel et Saint-Rambert sur Pont-d'Ain, où il résolut de se rendre de sa personne, le 11, afin de leur faire occuper la position centrale de l'embranchement de quatre routes de Bourg, Nantua, Seyssel et Lyon. Mais il fut bientôt obligé de modifier ses projets, par la nouvelle qu'il reçut du refus du général de la Roche et du sénateur Saint-Vallier, d'envoyer à Lyon ou à Pont-d'Ain, le petit corps cantonné dans le département du Mont-Blanc. Nous allons voir bientôt ce qui avait motivé cette mesure. Le 10, et conformément à de récentes instructions ministérielles, Musnier tira de Fort-Barreaux quatre pièces de canon, qu'il fit mettre en batterie à Pierre-Châtel, envoyant en même temps dans ce fort cinquante hommes du 32^e léger, douze canonniers de marine et deux mille cartouches. Il donna le commandement de ce poste à M. Lebœuf, chef de bataillon en retraite, bon officier, brave et intelligent. Il écrivit ensuite d'une manière encore plus formelle au général de la Roche, pour lui demander ses troupes, et il prescrivit au général de gendarmerie Beteille de partir pour se mettre à la tête des forces réunies à Bourg, décidé à attendre la concentra-

tion, du côté de Pont-d'Ain, de toute sa division de réserve, pour en prendre le commandement et se jeter au-devant de l'ennemi.

Expliquons, maintenant, la position critique dans laquelle le ministère avait placé le baron de la Roche, en donnant des ordres impossibles à exécuter, et en s'obstinant à ne prêter aucune attention au rapport des autorités civiles et militaires.

Le commandant de la 7^e division, que nous avons laissé depuis le 2 janvier, à Chambéry, occupant l'entrée des vallées de l'Isère, n'avait pas tardé à voir ses avant-postes en face de ceux de l'ennemi, car le comte de Bubna, confiant à deux bataillons de chasseurs, organisés à Genève, le soin de défendre la ville, avait prescrit au général Zeischmeiter, dont il s'était empressé de renforcer la brigade, d'inquiéter et de maintenir les troupes du Mont-Blanc et de l'Isère. Son but, selon toute apparence, était de faire en même temps une démonstration sur Chambéry et une sur Lyon. Si Zeischmeiter pouvait culbuter le général de la Roche et pénétrer dans le Dauphiné par le Mont-Blanc et Chambéry, Lyon se trouvait attaqué de deux côtés à la fois, par un corps descendant du Jura d'une part, de l'autre par la brigade opérant sur Grenoble. Si, au contraire, Bubna réussissait seul dans ses projets sur Lyon, la Roche, maintenu de front par l'ancienne garnison de Genève, était pris à revers, après l'occupation du département du Rhône, et forcé de céder la 7^e division toute entière, en opérant une retraite très difficile. Depuis le 6 janvier, les avant-postes français à Annecy,

étaient continuellement aux prises avec ceux des alliés. Or, c'était dans ce moment, lorsque la moindre hésitation de notre part à l'entrée des vallées de l'Isère, découvrait et livrait même le Dauphiné et la Savoie, que le baron de la Roche recevait à trois jours de distance, trois ordres différents, partis de trois points distincts, pour les mille sept cent quatre-vingts hommes à la tête desquels il se trouvait!....

1° Du général Poncet, le 7, la demande d'envoyer immédiatement à Lyon ses troupes, destinées à former le noyau de la division de Genève. Poncet s'était des instructions du ministre.

2° Du général Mûsnier commandant en chef la division de réserve, l'injonction, le 9, de faire partir, sans retard tout ce qu'il avait avec lui, pour Pont-d'Ain afin de défendre la 6^e division militaire.

3° Du ministre lui-même, l'ordre de jeter dans Grenoble et fort Barreaux *dix-huit cents hommes de bonnes troupes!*.... Et pourtant de la Roche, Saint-Vallier, les préfets de l'Isère et du Mont-Blanc avaient mandé dix fois à Paris que le total de toutes les troupes réunies dans la 7^e division, à part les faibles garnisons de quelques forteresses, ne se montait qu'à *dix-sept cent quatre-vingts conscrits!*....

Placé dans la triste alternative de désobéir ou de livrer à l'ennemi sa division, le baron de la Roche prit le parti de référer au commissaire extraordinaire comte de Saint-Vallier des demandes qui lui étaient adressées de toutes parts. Ce sénateur l'autorisa formellement à n'obtempérer à aucune sommation et à ne pas aban-

donner ses positions. Alors, de tous les côtés à la fois, on écrit au ministre pour rendre compte de cette décision, et demander ce qu'il fallait faire. Musnier, Poncet, Chaptal, d'une part; Saint-Vallier, de la Roche, de l'autre. Comment se termina cette difficulté? Quel arrêt lumineux le ministère, juge en dernier ressort, porta-t-il sur ce qui avait été fait? En un mot quelle solution donna-t-il? Aucune!.... le duc de Feltre répondit *le 18 seulement*, à Saint-Vallier, pour lui répéter son éternelle et inutile observation : *La garde nationale doit faire le service des places jusqu'à ce qu'elle soit en état de former la réserve de l'armée de Lyon, tandis que la troupe de ligne doit former la partie active devant l'ennemi.....*

D'où l'on peut conclure que si le général de la Roche s'était laissé aller à exécuter les ordres formels qu'il avait reçus, et si le comte de Saint-Vallier avait été moins ferme, dès le 8 janvier, les vallées de l'Isère étant sans défense, les villes de Chambéry, Grenoble et Lyon tombaient sans coup férir au pouvoir de l'ennemi?

Tandis que du Mont-Blanc et de l'Isère on demandait des renforts, des troupes, des armes; de Paris on répondait : reprenez Genève, marchez sur Genève, Genève n'a plus que huit cents hommes de garnison, profitez de la circonstance, culbutez la brigade qui se trouve devant vous, et emparez-vous du Lemman!..... Ordres ridicules,..... absurdes, Genève à cette époque semblait être *le delenda est Carthago* du duc de Feltre ou plutôt de l'Empereur. Ne croirait-on pas voir un lut-

teur haletant, prêt à être terrassé, implorant du secours, auquel on crie : Accablez, anéantissez votre adversaire?..

Le Gouvernement ne pouvait, sans aucun doute, dégarnir les bords du Rhin et les Vosges, pour envoyer des renforts à Lyon et Grenoble, mais il ne devait pas exiger des choses impossibles. Il ne devait pas surtout mettre les généraux dans l'alternative de désobéir ou de hâter la perte de plusieurs provinces, en leur adressant des instructions dangereuses à exécuter. Ou il fallait qu'il eût pleine confiance dans les officiers généraux auxquels il donnait de si faibles moyens d'action, ou il fallait qu'il leur ôtât leur commandement.

Elaborer de Paris, du fond d'un bureau, d'après les cartes, des plans de campagne tardifs, c'était vouloir ajouter des obstacles à ceux, qui, déjà, s'élevaient de toutes parts. C'était joindre le dégoût au découragement chez les militaires, décidés à sacrifier tout pour sauver le pays ; c'était en un mot, ne pas vouloir comprendre la position critique où se trouvaient la Savoie, le Dauphiné, et le Lyonnais. Le général de la Roche et le comte de Saint-Vallier montrèrent donc une fermeté digne d'éloges, en conservant les positions d'Annecy, au risque de déplaire à un gouvernement absolu, qui n'avait jamais voulu avoir tort et qui se fût volontiers adjugé un brevet d'infailibilité.

Dans les premiers jours de janvier, le comte de Bubna, tout en cherchant, ainsi que nous l'avons vu, à se lier fortement avec la gauche de l'armée du prince de Schwartzemberg, avait jeté des partis dans le département de l'Ain. Ces troupes légères, repoussées suc-

cessivement de Nantua, Châtillon-de-Michaille et Saint-Claude par les détachements des 32^e et 24^e, s'étaient portées vers le département du Jura, où elles n'avaient pas tardé à rejoindre la division autrichienne. Bubna, continuant son mouvement sur Pontarlier, occupa le 4 Lons-le-Saulnier avec six mille hommes, et le même jour, Poligny, avec trois mille chevaux et une batterie de six pièces. Il fit en même temps inquiéter Dôle et Quingey, entre Salins et Besançon. A Poligny, sa division fut renforcée par la brigade de Longueville, forte de six bataillons, et appartenant au corps du prince Aloys de Lichtenstein, ce qui porta ses troupes à un effectif de dix mille fantassins et six mille chevaux.

Le 5, il tourna Salins ainsi que le fort Saint-André, et entra dans la première de ces deux places, tandis que la faible garnison française opérait sa retraite sur Orchamp. Le 6, il se présenta devant le pont de Dôle. Le général Lambert, qui venait d'être investi du commandement de la 6^e division militaire, avait fait enlever à l'avance le tablier de ce pont ; il dut néanmoins céder la ville aux forces considérables déployées par le général autrichien, et il se retira sur Auxonne. Le 7, l'avant-garde des alliés contraignit le poste d'observation, établi au village de Roche, à se replier sur Beaune.

Enfin, le 8, apprenant que les généraux Musnier et Legrand réunissaient à la hâte, tous les hommes disponibles des départements de l'Ain, du Rhône et de Saône-et-Loire, le premier à Lyon, le second à Châlons, Bubna résolut de s'opposer à ce rassemblement des troupes françaises. Envoyant donc un fort détachement de ca-

valerie du côté de Châlons, il marcha lui-même à la tête du reste de sa division sur Saint-Amour, dans le but d'occuper Bourg, et de faire une tentative sur Lyon. A partir de ce jour, son mouvement sur le département du Rhône, fut bien prononcé.

Le commandant-supérieur du département de l'Ain, qui, lors de son retour à Bourg, après le combat de Châtillon, avait trouvé un renfort de soixante cavaliers envoyés de Lyon, et appris l'arrivée à Saint-Rambert de trois cents canonniers du 2^e d'artillerie de marine, ne tarda pas à être instruit de la direction prise par l'ennemi sur Saint-Amour. Il s'empressa d'appeler à Bourg les troupes de Saint-Rambert, ces gorges n'étant pas menacées, et il partit avec tout son petit détachement, pour aller reconnaître l'avant-garde autrichienne. Trois cents hussards, commandés par le prince Jidzit, occupaient déjà le village de Saint-Etienne du Bois, à deux lieues de Bourg.

Le commandant Pillioud, bivouaqua avec sa troupe en dehors de la ville, et dans la nuit du 9 au 10, il fut rejoint par une soixantaine de volontaires de Bourg, tous habitants fort aisés, formés en compagnie franche, par les soins du préfet de l'Ain. Ces volontaires venaient offrir leurs services, qui furent, ainsi qu'on le pensa bien, acceptés avec empressement. Comme ils avaient une connaissance parfaite du pays, on les fit partir de suite par des chemins détournés, avec mission de dépasser le village de Saint-Etienne, pour le prendre à revers, dès que la troupe de ligne l'aborderait de front. Au point du jour, les canonniers de marine, électrisés d'ailleurs par

l'exemple des citoyens de Bourg, se jetèrent franchement sur ces hussards ennemis. Ces derniers tournèrent bride, et vinrent donner en plein dans l'embuscade des volontaires. Quarante-neuf furent mis hors de combat, quinze pris, ainsi que dix chevaux. Beaucoup d'hommes et de chevaux, restèrent en outre sur la place.

La nuit précédente, le détachement du 24^e de ligne, laissé à Nantua, informé à temps de l'intention d'un parti ennemi, de remettre à flot le bac de Thoirette, s'était porté vers ce point, sous la conduite du chef de bataillon Iralde. Il avait culbuté les Autrichiens, les avait empêché de remplir leur mission, leur tuant quatre hussards, au nombre desquels le chef du détachement ; il avait pris dix hommes et dix-neuf chevaux.

Nous éprouvons, ici, une difficulté dont nous devons compte à nos lecteurs. Si l'on en croit le rapport du commandant Pillioud, rapport que nous avons sous les yeux, cet officier, aurait seul commandé les troupes du département de l'Ain, opéré à leur tête sa retraite sur Lyon jusqu'à Mirebel, pris toutes les mesures, ordonné tous les mouvements. Nulle part, il ne parle du général Beteille, que nous avons vu envoyer de Lyon à Bourg, le 9, exprès pour prendre le commandement supérieur de tous les détachements réunis. M. Pillioud affirme aussi qu'en remettant ses troupes entre les mains du général Musnier à Mirebel, où ce dernier venait d'arriver, il reçut de lui l'accueil le plus flatteur, ainsi que l'assurance positive qu'il serait rendu compte au ministre, de *la manière distinguée avec laquelle il avait défendu son département*. Or, d'un autre côté,

en lisant le rapport du général Musnier, daté de Mirebel du 14 janvier, nous ne trouvons écrit en aucun endroit le nom du commandant Pillioud ; il n'est fait mention que du chef de bataillon Iraldi du 24^e de ligne, et du général Beteille. Musnier dit même formellement que la petite colonne *se retira sur* Pont-d'Ain, sous les ordres de cet officier-général de gendarmerie. Comment concilier ces deux versions ? Parti le 9 de Lyon, le chevalier Beteille pouvait être le 10 à Bourg. Pourquoi n'avait-il pas reçu de M. Pillioud le commandement des troupes ? Pourquoi, maintenant, s'il s'est mis à leur tête, le commandant ne parle-t-il pas de lui ? Pourquoi, surtout, Musnier, dans son rapport, ne prononce-t-il point le nom du chef militaire du département de l'Ain, et cite-t-il ceux de MM. Beteille et Iraldi. Heureusement, les évènements sont racontés d'une manière identique dans les deux rapports. Là est le point important. Nous continuerons donc le récit des opérations militaires, sans nous occuper davantage de ce fait particulier, qui, cependant, nous a paru ne pas devoir être passé sous silence.

La troupe rentra à Bourg le 10 janvier, à onze heures du matin, de retour de sa petite expédition sur le village de Saint-Étienne. Quelques heures plus tard, elle fut renforcée par un détachement du 32^e de ligne auquel l'ordre avait été envoyé à Nantua de rejoindre la colonne principale. L'ennemi ne se montra pas de la journée. Le lendemain 11, toute la gendarmerie du département ainsi que soixante hommes d'infanterie partirent pour effectuer l'évacuation de la prison d'État

de Pierre-Châtel, ordonnée par le ministre de la police générale. A dix heures du matin, peu de temps après le départ de ce convoi, l'avant-garde autrichienne parut aux avant-postes de Bourg. Toutes les troupes, c'est-à-dire cinq cents fantassins et soixante cavaliers, marchèrent à sa rencontre, et se déployèrent en avant de la ville; malheureusement les volontaires, qui, l'avant-veille, avaient montré tant de courage, voyant que l'ennemi était fort nombreux, refusèrent de se joindre à la troupe de ligne. Une fusillade assez vive commença et se soutint pendant quelque temps. Les Autrichiens paraissaient craindre de tomber dans une embuscade semblable à celle de Saint-Étienne, car ils ne s'engageaient pas franchement, et ils firent même tous leurs efforts pour nous attirer un peu plus loin de la ville. Au bout de quelque temps, voyant que nous ne voulions pas quitter nos positions, et sans doute aussi le gros de leur division étant parvenu à la hauteur de leur avant-garde, ils nous montrèrent une colonne de dix à douze mille hommes et démasquèrent une forte batterie.

Essayer une résistance plus longue sans une seule pièce de canon, eût été de notre part une folie, l'ordre de la retraite fut donc donné et, un cavalier d'ordonnance partit à toute bride pour prévenir le détachement du 24^e de ligne de se retirer sur Pont-d'Ain.

Nos troupes se dirigèrent en bon ordre vers cette ville, où elles arrivèrent sans avoir été inquiétées par la nombreuse cavalerie autrichienne. L'ennemi montrait toujours une prudence extrême, nous dirons même une grande méfiance, depuis l'affaire de l'avant-veille.

Une petite colonne détachée pour garder les routes de Viriat et de Mâcon se retira par Chalamont sur Meximieux où elle rejoignit le corps principal qui déjà, à Pont-d'Ain, avait rallié les trois cents hommes du 24^e de ligne.

Le comte de Bubna entra le jour même à Bourg, à onze heures et demie du matin, et fut s'installer à la préfecture que le préfet avait quittée pour se rendre avec une centaine de gardes nationaux, à Meximieux. Ses troupes montrèrent le plus grand ordre. Aucune exécution militaire n'eut lieu, bien que l'affaire de Saint-Étienne où les volontaires avaient fait le coup de feu, eût donné beaucoup d'humeur au général autrichien. Aidé par le général de division Klopstein, il maintint la discipline la plus ferme parmi les soldats. La ville ne fut donc nullement livrée au pillage, ainsi que l'affirment Vaudoncourt et Kock (1).

Bubna reçut le maire de la ville et demanda même à ce que M. Gauthier, le plus ancien membre du conseil de préfecture de l'Ain, remplît provisoirement les fonctions de préfet. M. Gauthier y consentit, mais à la condition formelle qu'il exercerait au nom de l'Empereur, ce qui lui fut accordé. Douze mille hommes couchèrent le 11 dans la place et aux environs. Le parc aux bœufs et l'artillerie (trente pièces dont trois de siège) y arrivèrent dans la soirée. Le 12, les bivouacs furent levés, les troupes entrées dans la ville se portèrent en avant sur les routes de Pont-d'Ain, Meximieux et Châtillon, tandis qu'une

(1) *Pièces justificatives*, n° 8.

seconde colonne vint coucher dans les murs de Bourg.

Revenons maintenant à Lyon, où la nouvelle de la marche de l'ennemi avait répandu la plus vive inquiétude, et dont la position devenait, de jour en jour, d'heure en heure, plus critique.

Le général Musnier s'y trouvait encore, et l'on attendait le duc de Castiglione qui n'arrivait pas. En voyant l'attitude craintive des habitants, leur peu d'empressement à défendre leurs foyers, le commandant de la division de réserve songea un instant à rappeler ses troupes, et à se jeter avec elles dans les montagnes voisines, abandonnant une ville qui offrait une aussi mauvaise position militaire, puisqu'elle est dominée de toutes parts et qu'on ne peut la défendre qu'en occupant ses approches. Le sénateur Chaptal et le préfet ouvrirent un avis contraire, et il fut décidé qu'on tiendrait jusqu'à l'arrivée d'Augereau, si la chose était possible. Musnier résolut même de partir le 12 au point du jour, pour se poster à Pont-d'Ain, mais un verglas tel, que ni hommes, ni chevaux, ne pouvaient tenir sur pied, le força à rester jusqu'à onze heures dans la place.

La ville, cependant, offrait alors l'image de la désolation. Elle était presque déserte. Tout ce qui avait le moyen de la quitter, s'enfuyait vers les montagnes. Les boutiques se fermaient ; on ôtait les enseignes, les écriteaux. Les caisses publiques étaient complètement vides. En outre, l'esprit des ouvriers des fabriques était détestable, et donnait de jour en jour des craintes plus sérieuses. Déjà on avait été obligé d'employer la force pour les contenir. On redoutait tout de cette populace,

plus dangereuse mille fois que l'ennemi lui-même. La garde nationale ne s'armait que pour défendre ses propriétés contre ces hommes terribles, et refusait de se porter contre les Autrichiens, d'autant qu'elle n'ignorait pas la menace de ces derniers, de passer par les armes tous les prisonniers de guerre n'appartenant point à l'armée de ligne.

Le cardinal-archevêque s'apprêtait à partir, les administrations avaient emporté leurs caisses et leurs pièces de comptabilité, les tabacs fabriqués étaient dirigés par le Rhône sur Avignon. Les magasins militaires avaient reçu la destination de Valence. Tous les bateaux et moyens de transport étaient, depuis huit jours, mis en mouvement, pour opérer le déplacement par terre et par eau, des habitants et des marchandises. Enfin Lyon paraissait un véritable tombeau. Seuls, le sénateur Chaptal, le préfet, M. le comte de Bondy et le maire, M. d'Albon, montraient un calme et une fermeté inébranlables.

Le 12, le comte de Chanteloup remit à la garde nationale et à quelques centaines de recrues arrivées de la veille, les mousquetons destinés à la garde urbaine. Il prescrivit au commandant de la gendarmerie, de faire venir à Lyon tous les gendarmes qui n'étaient pas indispensables au service des localités. Il fit enlever par réquisition tous les chevaux des propriétaires. Il en obtint ainsi deux cents, en donna douze à des gendarmes démontés, en garda quelques-uns pour former l'attelage de deux obusiers trouvés dans l'arsenal, et pour lesquels on fabriqua à la hâte des affûts en bois, et

distribua les autres aux hussards du 1^e régiment.

En outre, il prit les deux arrêtés suivants : •

PREMIER ARRÊTÉ.

ART. 1^{er}.

Les militaires de tout grade en retraite ou en congé définitif, appelés à coopérer à la défense de la patrie par l'arrêté du 5 de ce mois, sont requis de se rendre à Lyon, dans la caserne Saint-Georges, pour y être mis à la disposition du général de division Musnier, en attendant l'arrivée de Son Excellence le duc de Castiglione.

ART. 2.

Les préfets, au reçu du présent arrêté, leur feront faire ces réquisitions, par les maires, à domicile.

ART. 3.

Les individus appelés seront tenus de se mettre en route dans les vingt-quatre heures et de se rendre à Lyon.

ART. 4.

Nul n'est excepté de cette réquisition, à moins qu'il ne justifie d'une infirmité, attendu qu'il ne s'agit que

d'un service momentané, et pour repousser l'ennemi jusqu'aux frontières.

ART. 5.

Ces militaires recevront, en arrivant à Lyon, les vivres de campagne, l'indemnité de route et la partie de leur équipement qui pourrait leur manquer.

ART. 6.

Les inspecteurs aux revues leur feront délivrer une feuille de route, et, à leur départ, l'indemnité.

ART. 7.

Les préfets feront connaître de suite ceux de ces militaires qui pourraient refuser ce service, sans une excuse valable, pour en référer à l'Empereur.

ART. 8.

MM. les préfets sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

DEUXIÈME ARRÊTÉ.

Le sénateur, etc., etc....., aux habitants du département du Rhône,

L'ennemi menace vos foyers.

N'attendez pas qu'il soit à vos portes. Garantissez vos femmes, vos enfants, vos propriétés. Armez-vous pour défendre vos plus chers intérêts. La colonne qui marche vers nous n'est *pas nombreuse*. Armez-vous, et elle fuira plus vite qu'elle n'est venue.

ART. 1^{er}.

Tous les habitants du département du Rhône, en état de porter les armes, se formeront en corps de partisans.

ART. 2.

Chaque compagnie de cinquante hommes se nommera un chef qu'elle présentera à l'approbation de M. le maire de la commune. Ce chef nommera le lieutenant, les deux sergents et les quatre caporaux.

ART. 3.

Les compagnies de partisans s'armeront de fusils de chasse. MM. les maires les prendront chez tous les particuliers. Il pourra être délivré quelques mousquetons de l'arsenal de Lyon, etc., etc.

ART. 4.

Les compagnies sont mises sous le commandement du général Musnier. Leur direction provisoire sera dori-

née par le chef d'état-major de Lyon. Dès qu'elles seront formées, elles se rendront à la caserne de la nouvelle douane à Lyon, etc., etc.

Ces deux arrêtés et la proclamation assez mensongère qui précédait le second, restèrent presque sans effet pour les causes que nous avons énoncées déjà.

Le lendemain 13, sur les nouvelles de la prise de Mâcon et de la marche d'une colonne par la route de Villefranche, Chaptal fit partir de Lyon cinq cents hommes de la garde active, avec ordre d'occuper une forte position sur cette route. Il nomma, pour commander ce détachement, un ancien lieutenant-colonel nommé *Pellion*, homme d'énergie et bon militaire. Enfin, pour inspirer plus de confiance à ses gardes nationaux, il leur fit prendre les deux obusiers de campagne destinés primitivement aux troupes du général Musnier, et envoya à ce dernier quatre cent quarante hommes de la nouvelle levée, armés, mais non équipés, ainsi que soixante-six élèves de l'école vétérinaire. Il prescrivit au colonel Pellion de se mettre en rapport avec Musnier au moyen de la gendarmerie.

Voilà où en étaient les choses à Lyon, lorsque le maréchal duc de Castiglione arriva dans cette ville, le 14 janvier, à onze heures du soir.

Nous croyons utile d'interrompre encore une fois le récit des événements militaires, pour remonter aux premiers jours de janvier, et mettre sous les yeux de nos lecteurs les ordres et instructions donnés au maréchal Augereau.

Le duc de Castiglione avait quitté en novembre 1812 le commandement de Francfort, pour venir soigner sa santé à Paris. Il se trouvait dans cette dernière ville, lorsque, le 5 janvier 1814, il reçut l'avis de sa nomination au commandement du corps d'armée de Lyon, les instructions du major-général, et l'état approximatif de la composition des troupes mises sous ses ordres.

Nous avons donné plus haut cet état. Nous ne parlerons donc que des instructions envoyées au maréchal.

Le 6, le major-général prince de Neufchâtel, écrivit à Augereau :

« Monsieur le duc,

« L'Empereur me charge de vous faire connaître que
« son intention est que vous partiez avant demain,
« dix heures du matin, pour vous rendre en toute di-
« ligence à Lyon, où vous prendrez le commandement
« et donnerez l'impulsion à l'esprit public. Vous ferez
« des proclamations, vous organiserez la garde natio-
« nale, vous annoncerez la prochaine arrivée de forces
» considérables, et vous ferez tout ce que vous pourrez
« faire par votre nom, jusqu'à ce que les troupes, qui
« doivent composer l'armée de Lyon, arrivent.

« Ecrivez-moi tous les jours, pour que l'Empereur
« soit bien exactement instruit de l'état des choses.

« Je vous donne par une autre lettre les détails
« concernant l'organisation des troupes et gardes na-
« tionales qui doivent former l'armée de Lyon. »

Le lendemain 7, le maréchal Augereau reçut, du ministre de la guerre, la lettre ci-dessous :

« Monsieur le maréchal,

« L'Empereur vous ayant nommé commandant en
« chef de l'armée de Lyon, ainsi que des 7^e et 19^e di-
« visions militaires, j'ai l'honneur d'adresser à Votre
« Excellence, les ordres et instructions relatifs au com-
« mandement qui lui est confié par Sa Majesté.

« Votre Excellence trouvera ci-joint l'état des trou-
« pes, etc., etc.

« Votre Excellence jugera combien il importe, dans
« les circonstances présentes, de faire accélérer par sa
« présence, la prompte réunion de ces troupes, et de
« donner à l'esprit public l'impulsion nationale qui
« doit animer tous les Français pour la défense et
« l'honneur de la patrie.

« Je ne doute point, monsieur le Maréchal, que votre
« Excellence ne trouve parmi les Lyonnais, ainsi que
« dans tous les départements de son commandement,
« tout le zèle et le dévouement que commandent les
« circonstances, pour la défense de leur pays, de leurs
« familles et de leurs propriétés. Je vous engage, au
« surplus, à vous concerter avec MM. les commis-
« saires extraordinaires, envoyés par Sa Majesté à Lyon,
« à Grenoble, et dans les autres départements qui doi-
« vent concourir à la formation de l'armée de Lyon.

« Votre premier soin, Monsieur le maréchal, étant de

« rassembler le plus promptement qu'il sera possible
 « et avant de Lyon, des forces suffisantes pour couvrir
 « cette grande ville et empêcher l'ennemi de débou-
 « cher, soit par le fort de l'Écluse, soit par le pont
 « Beauvoisin, soit enfin par le fort Barreaux, situés dans
 « les départements de l'Ain et de l'Isère. Vous aurez à
 « examiner, Monsieur le Maréchal, s'il ne convient pas
 « d'abord de couper ou de défendre le pont de *Seysse*,
 « d'occuper les environs de Balon ainsi que le défilé
 « entre le coude du Rhône et la chaîne du Jura, et sur-
 « tout de faire soutenir le fort de *l'Écluse*, par de
 « nouveaux renforts.

« Votre Excellence jugera que le fort de l'Écluse qui
 « ferme la gorge du Rhône ne pouvant être investi, il
 « suffirait d'établir le long du Rhône des postes de
 « gardes nationaux, pour appuyer votre ligne de dé-
 « fense, en faisant occuper également *Seysse*, *Cerdon*
 « et les autres points susceptibles de favoriser le passage
 « de l'ennemi.

« J'ai donné des ordres pour que le fort Barreaux
 « soit défendu par une garnison de six cents hommes,
 « avec un approvisionnement de siège pour trois mois.

« Il me paraît également nécessaire de faire occuper
 « le passage des *Echelles*, entre le pont Beauvoisin et
 « Chambéry.

« Votre Excellence jugera d'ailleurs combien il im-
 « porte d'empêcher l'ennemi de déboucher des mon-
 « tagnes, et de se répandre dans les pays de plaines,
 « où il pourrait développer sa cavalerie.

« Je ne puis, Monsieur le Maréchal, qu'appeler votre

« attention sur cet objet important, et je vous prie de vous
« faire rendre compte, par les généraux commandant
« les 7^e et 19^e divisions militaires, ainsi que par le gé-
« néral Musnier, des ordres et instructions que je leur
« ai adressés, et des mesures qu'ils ont dû prendre
« contre les mouvements de l'ennemi.

« Je me réserve, Monsieur le Maréchal, de vous faire
« connaître les mesures prescrites par Son Excellence
« le ministre de l'Intérieur, pour la levée et la prompte
« organisation des gardes nationales, qui doivent être
« réunies sous le commandement de Votre Excel-
« lence.

« Mais, en attendant, l'Empereur vous autorise, Mon-
« sieur le Maréchal, à employer toutes les ressources
« locales des départements de la 7^e et de la 19^e division
« militaire, en ayant soin de vous concerter avec
« M. le comte de Saint-Vallier et M. le comte Chaptal,
« sénateurs, commissaires extraordinaires à Grenoble
« et à Lyon, pour l'exécution de toutes les mesures que
« vous aurez jugées nécessaires au bien du service et
« pour la défense du pays.

« Des levées en masse étant ordonnées, vous profi-
« terez de cette force auxiliaire, dont vous pourrez tirer
« un grand parti, pour seconder vos opérations sur tous
« les points.

« Sa Majesté se repose pleinement, Monsieur le Ma-
« chal, sur vos dispositions et sur le succès qu'elle doit
« attendre de la part de Votre Excellence. »

41 janvier.

Le ministre de la guerre au duc de Castiglione.

« Monsieur le Maréchal, d'après les intentions de
« l'Empereur j'ai mandé le 9 janvier au général de la
« Roche, commandant la 7^e division militaire, que s'il
« est vrai que l'ennemi n'ait laissé que huit cents hom-
« mes à Genève, il doit tâcher de rentrer dans cette
« place.

« L'Empereur me charge de renouveler cet ordre à
« Votre Excellence afin qu'elle fasse les dispositions né-
« cessaires pour rentrer dans Genève.

« L'intention de Sa Majesté, est qu'aussitôt que les
« troupes sous vos ordres seront rentrées dans cette
« place, vous fassiez réunir sur ce point tout le corps
« de réserve. La garde nationale de Genève devra être
« immédiatement désarmée et les armes distribuées
« soit aux troupes de ligne soit aux gardes nationaux
« employés.

« Votre Excellence fera prendre en otage tous les in-
« dividus qui ont formé le gouvernement provisoire
« et les enverra en France.

« Vous veillerez, Monsieur le Maréchal, à ce que la
« place soit de suite armée et approvisionnée, et le gé-
« néral Musnier y restera en qualité de commandant
« avec une garnison de cinq à six mille hommes.

« Je vous invite, Monsieur le Maréchal, à donner
« des ordres nécessaires pour remplir à cet égard les

« intentions de l'Empereur et à me donner connais-
« sance du résultat de cette opération afin de me met-
« tre à portée d'en rendre compte à Sa Majesté. »

Le 14 janvier.

« Monsieur le Maréchal, j'ai eu l'honneur de faire
« connaître à Votre Excellence, par ma dépêche du 11
« de ce mois, les intentions de l'Empereur relativement
« à la nécessité de rentrer dans Genève.

« Sa Majesté me charge de nouveau de vous faire
« sentir que la meilleure manière de garantir Lyon est
« de reprendre Genève ; qu'il faut donner ordre au gé-
« néral Dessaix qui commande la levée en masse du
« Mont-Blanc, au général Marchand qui commande
« celle de l'Isère, au général la Roche qui commande
« la 7^e division militaire et aux directeurs de l'artille-
« rie et du génie de cette division, de concerter une
« opération sur Genève, d'y jeter trois mille hommes,
« d'armer les remparts et de désarmer la garde natio-
« nale.

« Si cette opération réussit, il sera convenable de
« réunir le plus de forces possible sur Genève. Sa Ma-
« jesté autorise Votre Excellence à en donner le com-
« mandement au général Marchand et à nommer le
« général Dessaix gouverneur de la place avec des pou-
« voirs extraordinaires.

« Les préfets de l'Ain, du Léman et du Mont-Blanc
« auraient à prendre des mesures pour approvisionner

« promptement la ville. Aussitôt qu'on y serait entré,
« on ferait arrêter les signataires de la proclamation
« qui a rétabli la république de Genève. Leurs biens
« seraient sequestrés et leurs personnes seraient en-
« voyées dans l'intérieur et traitées comme prisonniers
« d'État.

« Sa Majesté ne doute pas que les huit cents Autri-
« chiens qui sont dans la ville ne s'empressent de l'a-
« bandonner lorsqu'ils se verront menacés d'être cer-
« nés, la population paraissant disposée à se soumettre.

« Je vous prie, Monsieur le Maréchal, de donner sur
« le champ tous les ordres nécessaires pour remplir à
« cet égard les intentions de l'Empereur et de m'in-
« former de leur résultat.

« Je prie en même temps Votre Excellence de com-
« muniquer cette dépêche à MM. les commissaires ex-
« traordinaires comtes de Chaptal et de Saint-Vallier,
« l'intention de Sa Majesté étant qu'ils en aient con-
« naissance afin de seconder votre opération de toute
« l'influence que leur donne la mission qui leur est
« confiée. »

Nous avons cité en entier les instructions envoyées au maréchal Augereau, afin de bien faire connaître l'importance que, dès cette époque, Napoléon attachait à la reprise de Genève. Certes, les ordres prescrits à ce sujet au baron de la Roche et au duc de Castiglione, étaient alors impossibles à exécuter, mais le moment ne tarda pas à se présenter où l'occupation de cette place devint chose facile, et nous verrons bientôt comment

le Maréchal sut interpréter et remplir les volontés de l'Empereur.

Voulant donner plus de consistance encore à l'armée du sud-est, Napoléon décida le 15 janvier que vingt mille jeunes soldats destinés d'abord pour le gouvernement du prince de Borghèse seraient dirigés sur Lyon ; que les bataillons organisés à Nîmes par le général Mesnard iraient grossir également le corps d'Augereau ; et que les gardes nationales mobiles de Toulon et Marseille, ainsi que celles du centre de la France y seraient envoyées sans retard. Déjà, le 10, l'ordre avait été expédié au duc d'Albuféra de mettre en route, sans le moindre délai, pour Perpignan et Lyon, le 13^e de cuirassiers ainsi que la moitié de son artillerie légère avec ses batteries organisées. Enfin, le 15, mission fut donnée à l'adjudant-commandant Tancarville de se rendre en poste à Bordeaux et Toulouse afin de presser l'organisation et le départ des conscrits qu'on y avait rassemblés, et qui étaient destinés, ceux de Bordeaux pour Paris, ceux de Toulouse pour Lyon.

Nous allons, dans le chapitre suivant, reprendre le récit des événements ou point où nous l'avons laissé.

CHAPITRE IV.

Opérations du comte de Bubna, sa marche de Bourg sur Lyon. — Musnier se replie sur Meximieux, Montluel et Lyon. — Le duc de Castiglione part pour Valence, et Chaptal pour Clermont. — Mollesse des Autrichiens. — Un petit corps de troupes envoyé par Augereau arrive à Lyon. — L'ennemi se retire au château et sur les hauteurs de la Pape, après avoir essayé en vain de parlementer avec le général Musnier d'abord, et l'autorité civile en second lieu. — Lyon est sauvé momentanément. — Coup d'œil sur la position du général de la Roche, en avant de Chambéry. — Le Dauphiné est menacé par la brigade du général autrichien Zeischmester. — Le comte de Saint-Vallier, par un décret, remplace le baron de la Roche par le comte Marchand. — Un conseil de guerre décide que Grenoble n'étant pas en état de défense, le matériel que renferme cette place sera évacué sur Valence et les Hautes-Alpes.

Le petit corps de troupes françaises qui, le 11 janvier, avaient dû se replier devant les forces trop considérables déployées en avant de Bourg, s'était concentré le même jour à Meximieux. Il se composait de neuf cents hommes d'infanterie et cent cinquante de cavalerie. Il avait, pendant sa marche, rallié tous les détachements épars, et s'était renforcé d'une centaine de volontaires ayant à leur tête le préfet de l'Ain.

C'était une bien faible colonne pour lutter contre la nombreuse division autrichienne du comte de Bubna, et il n'est pas douteux que si ce dernier eût osé montrer un peu de vigueur, nos troupes auraient été facilement culbutées. Mais l'ennemi, comme nous l'avons fait remarquer déjà, semblait presque étonné de se trouver sur le sol de la France. Il ne s'y avançait qu'avec hésitation. On eût dit qu'il tremblait de voir à chaque instant la terre s'entr'ouvrir sous ses pas pour l'engloutir.

Ce ne fut que le lendemain 12, à la pointe du jour, que l'avant-garde autrichienne, composée en grande partie de cavalerie légère, sortit de Bourg pour se porter en avant par les deux routes de Pont-d'Ain et Chalamont. Le général baron Musnier quitta Lyon le même jour dans l'après-midi, et arriva de son côté à Meximieux, point de jonction des routes de Bourg, Pont-d'Ain et Genève, sur le département du Rhône (1). Il amenait avec lui deux cents hommes de la nouvelle légion lyonnaise, cent de la garde départementale et deux pièces de 4 fort mal organisées.

Son intention avait été d'abord de tenir dans cette position de Meximieux, bien qu'elle fût dominée et mauvaise; mais, ayant reçu l'avis positif que des husards autrichiens avaient pu traverser sans coup férir la Saône, à Mâcon, sur le pont de cette ville, et pensant

(1) Il est indispensable, pour l'intelligence des mouvements des troupes françaises et autrichiennes autour de Bourg, de Lyon, de Chambéry, etc., d'avoir sous les yeux une bonne carte bien détaillée, comme celle, par exemple, du Dépôt de la guerre, qui s'achève en ce moment sous la direction du général Pelet.

que le comte de Bubna, maître de la route de Villefranche, pourrait déboucher brusquement sur ses derrières et le couper de sa ligne de retraite, il n'hésita plus à se rapprocher de Lyon.

En conséquence, le 13, il occupa Miribel, distant des faubourgs de la ville de deux lieues.

Cette nouvelle position, dominant le Rhône, commandait en outre la route que devait suivre l'ennemi pour nous aborder de front; elle eût été excellente pour nos troupes, si la crainte d'être pris à revers par un corps marchant sur la rive gauche de la Saône n'eût inquiété continuellement le général Musnier, fort peu confiant dans les cinq cents gardes nationaux jetés sur la route de Villefranche et commandés par le colonel Pellion. Il résolut néanmoins de tenir là le plus longtemps possible et d'y attendre l'arrivée prochaine du duc de Castiglione.

Dans la journée du 14 il apprit que les Autrichiens, ayant dépassé Châtillon, s'avançaient sur lui, marchant en trois colonnes, dont la principale, celle du centre, forte en cavalerie et en artillerie, tenait la route de Meximieux et Montluel. Le soir de ce même jour, on annonça enfin l'entrée à Lyon d'Augereau, attendu par tout le monde comme le Messie. Le maréchal ne fut pas médiocrement surpris, en mettant le pied dans la ville, de trouver les choses dans l'état désespéré où elles étaient. D'après ce qu'on lui avait dit et écrit lors de son départ, il comptait voir le général Musnier à la tête d'un petit corps de six à sept mille hommes de toutes armes bien organisé, et capable de former le noyau

d'une armée véritable. En apprenant qu'il n'y avait en avant de Lyon que onze à douze cents conscrits découragés, il entra dans une violente colère et considéra la seconde ville de l'empire comme perdue. Malgré cela il prit l'énergique résolution de tenter tout ce qui était humainement possible pour la sauver, et il réunit sur-le-champ auprès de lui le commissaire extraordinaire comte de Chanteloup, le général baron Musnier, le préfet comte de Bondy, et le maire, M. d'Albon, pour aviser aux moyens de faire face aux événements.

De leur côté, les habitants de Lyon, qui s'attendaient à voir Augereau suivi d'une armée assez forte pour les délivrer de l'ennemi, furent stupéfaits en apprenant qu'il n'amenait aucune troupe et qu'il arrivait seul dans leurs murs. Cette nouvelle mit le comble au découragement général. Les propriétaires qui n'avaient pas abandonné leurs maisons ne songèrent plus qu'à les défendre contre les vingt-cinq mille ouvriers jetés sans pain sur le pavé des rues depuis la fermeture des ateliers, et dont les figures sinistres étaient bien propres à porter l'effroi au cœur de citoyens paisibles. Nul ne chercha même à déguiser l'intention où il était de ne s'opposer en rien à l'entrée de l'ennemi, et les proclamations, les arrêtés, les mesures de toute espèce, tentées par les autorités militaires ou civiles, pour ramener le courage des Lyonnais, restèrent sans effet.

L'avant-garde autrichienne, cependant, s'approchait de Miribel. Elle occupait Montluel à une lieue des avant-postes français, poussait des reconnaissances jusque sur nos grand'-gardes et ne semblait plus attendre pour

attaquer que d'être soutenue par le gros de la division. Le comte de Bubna était maître du passage des Rousses, du château de Belley, et ses troupes pouvaient marcher sur Lyon par les deux rives du Rhône et la rive gauche de la Saône.

Le moment était des plus critiques.

Tout devait faire présumer que le lendemain 15, la ville serait assaillie de tous côtés et sans doute prise; car le général Musnier ne se dissimulait pas qu'il ne pourrait se maintenir longtemps en face des Autrichiens, et il en vint à craindre, en restant à Miribel, de les voir pénétrer pêle-mêle avec ses troupes dans les rues de Lyon, s'il était délogé de vive force. En outre il ne se dissimulait pas que si sa petite colonne était coupée de la route de Saint-Étienne, c'en était fait de cette ville et de sa magnifique fabrique d'où l'armée française tirait en partie ses armes et ses munitions. Cette perspective était effrayante.

Le duc de Castiglione s'empressa d'écrire au ministre de la guerre pour lui donner connaissance du danger, lui témoigner son étonnement de n'avoir trouvé à Lyon aucune force réelle, et il termina sa lettre en lui disant : « La vérité n'est qu'une, et Votre Altesse
« n'ignore point que je ne sais pas la-déguiser. Qu'elle
« regarde donc Lyon comme pris si les mille à douze
« cents hommes qui couvrent une partie de ses abords
« sont poussés avec un peu de vigueur. . . . »

Lorsqu'on réfléchit à une situation aussi extraordinaire pour une place de l'importance de Lyon, lorsqu'on pense à un dénuement semblable, on est prêt à

révoquer en doute la vérité des rapports écrits à cette époque. Mais ils s'accordent tous si bien à présenter les choses de la même manière, qu'on est forcé de se rendre à l'évidence, et qu'on ne peut que déplorer l'incurie qui s'était introduite dans la haute administration de la guerre.

Il fut décidé dans le conseil réuni par Augereau :
1° Que le maréchal se rendrait immédiatement à Valence, pour tâcher d'y organiser les dépôts qui s'y trouvaient, diriger sur Lyon les bataillons qui devaient arriver dans le département de la Drôme, les 17 et 18, et faire partir en poste tout ce qu'il pourrait réunir de troupe de ligne ou de gardes nationales ; 2° que Chaptal irait à Clermont dans le même but ; 3° que le préfet serait investi des pleins pouvoirs délégués par l'empereur au commissaire extraordinaire, et s'entendrait avec le maire pour seconder les efforts du général Musnier ; 4° que ce dernier se maintiendrait le plus longtemps possible à Lyon, en occupant la position qu'il jugerait la plus favorable, et se replierait sur Clermont, s'il était contraint d'abandonner la ville.

Ces mesures furent à l'instant même mises à exécution.

Le 15, dès le matin, le général Musnier, réfléchissant au danger de rester plus longtemps à Miribel, l'abandonna pour se porter en avant du faubourg de Vaise. Il pensait avec raison que, tel rapproché que Miribel fût de Lyon, il lui serait impossible de s'y maintenir avec une poignée de monde, et qu'alors il serait contraint de se retirer avec des soldats sans expérience et

démoralisés, pour effectuer sa retraite à travers une ville immense, poursuivi par un ennemi supérieur en nombre et surtout en cavalerie. Il était de plus tourmenté par la crainte perpétuelle que le comte de Bubna, maître de Mâcon, ne prescrivit à une partie de ses troupes de filer par la route de Villefranche pour le prendre à revers. Le cas échéant, que deviendraient, se disait-il, quelques centaines d'hommes excédés de fatigue par des alertes continuelles, des bivouacs sans abri par un temps affreux, et qui, cédant au découragement général, abreuvés de dégoût, étaient décimés par la maladie et la désertion ? Au faubourg de Vaise, au contraire, il ne pouvait être tourné par la route de Villefranche, et il se trouvait toujours en mesure de prendre le parti le plus convenable, en raison du plus ou moins de forces que déploierait l'ennemi.

Les journées du 15 et du 16 se passèrent sans aucune tentative de la part des Autrichiens ; ils se renforcèrent du côté de Meximieux, mais ne firent aucune démonstration.

Le 17, cinq mille hommes et vingt pièces de campagne occupèrent cette position, et le comte de Bubna porta son quartier-général à Monteillier. Il envoya au général baron Musnier un parlementaire chargé de lui remettre à lui-même une dépêche importante. Musnier refusa de le recevoir.

Ainsi donc Bubna, au lieu d'agir, cherchait à parlementer ; les Autrichiens avaient mis sept grands jours (du 11 au 17) pour franchir les quelques lieues qui séparent Bourg de Montluel, et cela sans avoir été retardés

un seul instant dans leur marche par des combats ou des démonstrations de défense (1) ! Quarante-huit heures encore et l'occasion de s'emparer de la seconde ville de l'empire était perdue pour eux. Le 17, en effet, le duc de Castiglione dirigeait de Valence un premier renfort. Il fallait que le général ennemi crût devoir mettre dans ses mouvements une singulière prudence, pour marcher avec autant de circonspection. Il est impossible de ne pas blâmer une lenteur qui allait être si préjudiciable aux intérêts de l'armée coalisée, et qui aurait pu changer les destinées de la France, si, un mois plus tard, le duc de Castiglione avait déployé l'énergie qu'il montrait alors. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le 18, au matin, le général Musnier reçut du maréchal Augereau l'avis du départ de Valence de mille hommes d'infanterie, deux cents de cavalerie et deux pièces de canon. Il s'empressa de répandre par toute la ville cette bonne nouvelle, et voyant qu'elle paraissait produire un moment d'enthousiasme chez les habitants, il voulut tâcher d'en profiter pour les déterminer à prendre les armes et à se joindre à son petit corps de troupes. Beaucoup d'entre eux allaient criant par les rues qu'ils étaient prêts à marcher à l'ennemi; mal-

(1) Le général Vaudoncourt (page 248), prétend que les inondations avaient empêché le comte de Bubna de déboucher sur Lyon par la route de Meximieux. Nous n'avons vu ce fait consigné dans aucun des rapports détaillés envoyés chaque jour par Chaptal, Musnier et Poucet, et nous sommes d'autant plus disposés à le croire inexact, que le récit de cet auteur militaire, relativement à la tentative des Autrichiens sur Lyon, est en dissidence complète avec tous les documents officiels.

heureusement, c'étaient précisément ceux qui n'avaient pas d'armes. Les Lyonnais auxquels la municipalité en avait distribué, pour la plupart propriétaires et chefs de famille, ne se présentèrent pas, déclarant qu'ils ne voulaient que protéger leurs biens contre l'avidité de la populace, et qu'ils ne marcheraient pas tant qu'ils n'auraient point devant eux cinq à six mille hommes de bonnes troupes de ligne et de l'artillerie.

Le général Musnier n'obtint donc aucun secours de ce côté, pas plus ce jour là que les précédents.

Il se trouvait de sa personne à la municipalité avec le préfet et le maire, quand, sur les trois heures de l'après-midi, on vint le prévenir qu'une colonne d'attaque de six à sept cents fantassins et deux cents chevaux ennemis se présentait à l'entrée du faubourg de Bresse. Trois coupures retranchées faites la veille et garnies d'un piquet d'une centaine d'hommes couvraient les approches de ce faubourg. Les habitants avaient promis de soutenir au besoin ce détachement. Les Autrichiens l'abordèrent de front, mais sans beaucoup de vigueur, et la position eût été conservée par nos soldats, si des ouvriers, Allemands de naissance, qui habitaient Lyon et avaient des intelligences dans le camp ennemi, ne s'étaient offerts pour servir de guides à une colonne de la division Bubna, et n'avaient mené les Autrichiens à travers des chemins réputés impraticables jusque vers la gorge des retranchements. Il fallut en abandonner deux ainsi que le faubourg, et se retirer jusqu'à la barrière de Saint-Clair. Content de ce léger succès dû à la trahison, l'en-

nemi ne poussa pas ses attaques; il parut même craindre de se compromettre en restant aussi près de nos avant-postes, car, à l'entrée de la nuit, il se retira sur les hauteurs voisines de la Croix-Rousse, se bornant à tenir quelques maisons intermédiaires. Le général Musnier profita, dès le point du jour du 19, de ce mouvement rétrograde pour faire occuper le faubourg par la moitié de son infanterie. Il ne perdit pas un seul instant pour se retrancher fortement et faire déblayer la première des trois coupures comblée la veille par les Autrichiens. Ces derniers, au nombre de mille à douze cents hommes d'infanterie et deux cents chevaux environ, passèrent une partie de la journée du 19 à nous observer; cependant ils se décidèrent, sur les deux heures, à attaquer notre position, mais ils ne purent nous en déloger et regagnèrent la leur.

A quatre heures de l'après-midi, un officier des husards de Lichteinsten, envoyé en parlementaire par le comte de Bubna, se présenta à nos avant-postes, demandant à être conduit près du maire de Lyon, pour lequel il avait une lettre. Le commandant des avant-postes français, conformément à ses instructions, le retint auprès de lui, et envoya la lettre dont il était porteur au général Musnier, qui, après l'avoir lue, la renvoya au comte de Bubna, en lui faisant dire qu'il devait s'adresser au commandant des troupes et non aux autorités civiles, avec lesquelles il ne pouvait avoir aucune communication (1).

(1) Voici cette lettre du comte de Bubna.

Cette réponse fit croire au général autrichien que le maire avait reçu son message et l'avait remis au baron Musnier, tandis que le dernier seul en avait eu connaissance. Si l'on examine la manière d'agir des Autrichiens depuis le 11, jour où ils entrèrent dans la ville de Bourg, on est étonné de voir leur mollesse et les fautes qu'ils accumulèrent les unes sur les autres. Elles parurent telles au duc de Castiglione, qu'il en conclut que le comte de Bubna n'avait voulu faire sur Lyon qu'une simple démonstration, pour attirer de ce côté notre attention et favoriser l'attaque tentée avec succès sur Chambéry par la brigade de Genève. Mais il n'en était rien : Bubna, en marchant sur Lyon, avait l'intention de s'en emparer ; seulement il n'avait osé, en face de cette ville, brusquer le dénouement. Il savait qu'elle n'était défendue que par une poignée de conscrits qu'il croyait incapables d'une résistance un peu prolongée. On lui avait affirmé que les habitants le recevraient à bras ouverts. En conséquence, il avait voulu parlementer d'abord avec Musnier. Ses ouvertures n'ayant pas même été accueillies de ce côté, il avait essayé d'enlever le dernier des trois retranchements des faubourgs ; voyant que là encore il avait échoué, il s'était décidé à

Monsieur le Maire,

Je désire avoir l'honneur de vous parler et vous prie de vous rendre à mes avant-postes. Les sauf-conduits vous attendent.

Agréez, Monsieur le Maire, etc.

Le général commandant les troupes autrichiennes,

BUBNA.

Miribel, ce 19 janvier 1814.

faire des propositions à l'autorité civile ; mais comme le message qu'il adressait au maire fut apporté à Musnier, et que ce dernier lui fit répondre de manière à lui persuader que le premier magistrat de Lyon avait reçu sa lettre et l'avait remise à l'autorité militaire, il montra beaucoup d'humeur, s'écria qu'on l'avait trompé sur les dispositions des habitants, et fut fort embarrassé de ce qui lui restait à faire (1). Telle était la clé de sa conduite. Son hésitation s'accrut dans la soirée, lorsqu'il apprit l'entrée dans les murs de la ville d'un renfort assez considérable de troupes fraîches. En effet, pendant la nuit du 19 au 20 janvier, trois compagnies du 16^e de ligne et trois du 145^e, en tout sept cents hommes, une pièce de canon et un obusier, arrivèrent en poste de Valence. Les Lyonnais, que commençait à rassurer l'incertitude de l'ennemi, reprirent courage à la vue des forces qu'on leur envoyait, et qu'on annonçait devoir être suivies le lendemain d'un nouveau détachement. Nos soldats furent reçus avec de grandes démonstrations de joie, les rues par lesquelles ils passèrent se remplirent en un instant d'une foule considérable. La ville parut illuminée et l'espérance succéda

(1) Le fait des deux parlementaires envoyés par le comte de Bubna, l'un au général Musnier, l'autre au maire de Lyon, est raconté d'une manière complètement inexacte dans l'ouvrage du général Vaudoncourt. Aucun parlementaire, ainsi qu'il l'affirme, ne fut introduit dans la ville et ne faillit devenir victime de l'indignation des Lyonnais, qui, au dire de cet auteur militaire, auraient fort mal accueilli l'officier autrichien.

La lettre du maréchal duc de Castiglione, en date du 22 janvier, adressée au ministre de la guerre, et le rapport du général Musnier, ne laissent aucun doute à cet égard.

sans transition au plus profond découragement. Le général Musnier voulut profiter de cette heureuse circonstance et porter l'effroi au cœur des Autrichiens. Il fit immédiatement attaquer leurs avant-postes, qui occupaient encore les premières maisons (du côté de la ville) du faubourg de la Croix-Rousse. Il espérait les surprendre, et cela n'aurait pas manqué d'arriver, si la maladroite d'un de nos hommes ne leur eût donné l'éveil. Quoiqu'il en soit, le comte de Bubna, mécontent d'avoir échoué dans ses négociations, persuadé que les habitants de Lyon étaient prêts à se défendre, se décida à la retraite. Il se replia jusqu'au hameau de Verney, à un quart de lieue de la Croix-Rousse et y prit position.

Ainsi, grâce à l'énergie du général Musnier, à la diligence du maréchal Augereau et à l'hésitation des Autrichiens, le 20 janvier au matin, Lyon paraissait sauvé, contrairement à toute prévision. Le général Musnier, avec les sept cents hommes qu'il venait de recevoir, se trouvait à la tête de dix-huit cents soldats, dont deux cents de cavalerie ; il était parvenu à organiser deux bons escadrons avec les gendarmes qu'il avait retirés des départements voisins ; il possédait en outre quatre pièces d'un petit calibre, et il avait sous ses ordres les généraux de brigade Poncet et Pouchelau, ce dernier arrivé le 19 seulement.

Sans doute cette faible colonne était encore peu imposante, mais enfin, avec elle on pouvait prolonger la défense de Lyon. Le moral des habitants s'était relevé, et il y avait lieu d'espérer qu'au besoin quelques-uns

d'entre eux se joindraient à la troupe de ligne. Le terrible orage prêt à éclater sur la ville semblait donc se dissiper peu à peu.

Le 20, dès l'aurore, les six compagnies de Valence relevèrent celles qui occupaient la Croix-Rousse et l'entrée du faubourg de Bresse; il était temps. Nos malheureux soldats, sur pied et aux avant-postes depuis près de huit jours, étaient excédés de fatigue.

L'ennemi se maintint toute la journée en position au château de la Pape, sur des hauteurs, à une lieue de la ville, mais sans tenter aucune démonstration offensive. Le général Musnier le fit reconnaître par un escadron et une centaine de fantassins, et apprit que son avant-garde, forte de huit cents chevaux, un bataillon, une batterie de six pièces, avait bivouaqué la nuit précédente autour des villages de Sathonay, Cuire et Fontaines, sur les deux routes de Bourg. Soit que cette reconnaissance fit présumer au comte de Bubna qu'il allait être attaqué, soit qu'il crût son avant-garde compromise s'il la laissait aussi près de Lyon, il la replia le soir même sur Miribel. Au moment où il faisait ce nouveau mouvement rétrograde, une seconde colonne de quatre cents hommes du 32^e léger, cent hussards du 1^{er} régiment et trois pièces de canon entraient en ville venant de Valence. L'intention du général Musnier était de reconnaître et de tâter, le 21, de grand matin, avec la majeure partie de ses forces, le corps en position devant lui, mais il n'en eut pas le temps. Dans la nuit, les Autrichiens s'étaient repliés sur Montluel et Meximieux. Rassuré, quant au présent, pour Lyon, Musnier songea

à couvrir les approches de la ville par des ouvrages de campagne, afin de retarder la marche de l'ennemi dans le cas où il se déciderait à un retour offensif. Il donna l'ordre de construire deux redoutes sur le plateau de la Croix-Rousse, point dont il faut nécessairement s'emparer pour attaquer les faubourgs du côté de la Bresse. Il s'occupa ensuite à organiser sa cavalerie et son artillerie, bien décidé, si le maréchal ne prenait pas de suite le commandement des troupes, à pousser l'ennemi dès qu'il aurait pu réunir quelques bataillons et escadrons, ainsi qu'une batterie attelée.

Le 22, le duc de Castiglione revint lui-même, ramenant encore cent cinquante hommes des 4^e, 31^e de chasseurs et 1^{er} de hussards. Il avait déployé pour sauver Lyon une activité et une énergie dont on ne lui a peut-être pas tenu assez compte, parce qu'elles contrastent d'une manière frappante avec sa conduite quelques semaines plus tard. Sans nul doute, cependant, le maréchal, dont la réputation militaire était faite depuis longtemps, dont la fortune était assurée, aurait pu refuser la mission plus que difficile qu'on venait de lui confier, en se retranchant derrière l'impossibilité presque absolue et réellement évidente de sauver Lyon. Il aurait pu dire au ministre de la guerre, à l'empereur lui-même : Vous m'envoyez de gaieté de cœur commander une armée qui n'existe pas. A mon arrivée dans la 19^e division, je ne trouve qu'une poignée de conscrits à peine armés, je n'ai pas de cavalerie, pas une pièce de canon ; les populations, démoralisées, effrayées par les menaces de l'ennemi, me refusent leur concours, et j'ai

en face de moi un corps autrichien de quinze mille hommes, à proximité de ses réserves, traînant à sa suite un parc de trente bouches à feu?.. Or, que voulez-vous que je tente?.. Croyez-vous donc que je possède un pouvoir surnaturel pour faire sortir de terre une armée?.. Non, non, reprenez ces lettres de service, ou donnez-moi les moyens de soutenir la lutte?...

Au lieu de tenir ce langage, au lieu d'abandonner la seconde ville de l'empire, Augereau montra une fermeté digne de ses plus beaux jours, et que sa conduite postérieure ne doit pas faire totalement oublier si l'on veut être juste.

Sa position était alors si critique, le gouvernement l'ignorait tellement peu, Napoléon lui-même croyait si bien qu'il était impossible de sauver Lyon, que le 19 janvier, il dicta une note fort détaillée d'après laquelle le ministre de la guerre rédigea pour le maréchal un nouveau plan de campagne reposant tout entier sur l'hypothèse de l'occupation de la place (1). La retraite

(1) A Monsieur le maréchal duc de Castiglione, commandant en chef l'armée de Lyon.

Le 19 janvier 1814.

Monsieur le Maréchal,

L'Empereur me charge de vous faire connaître ses intentions relativement aux mesures qu'il serait nécessaire de prendre, d'après les derniers mouvements de l'ennemi sur Lyon.

.....
 Sa Majesté me mande que le vrai chemin pour rentrer dans Lyon est de se tenir sur la route de Chambéry et sur celle de Vienne, parce que la retraite de l'ennemi est sur la Suisse, et qu'en menaçant Bourg, il ne peut pas tenir sur Lyon, etc., etc.

du comte de Bubna rendit heureusement inutile cette nouvelle combinaison stratégique.

Si vers la fin de janvier l'horizon parut s'éclaircir du côté du Lyonnais, il n'en fut pas de même dans le Dauphiné et la Savoie.

Nous avons laissé le général baron de la Roche en position avec dix-sept cent quatre-vingts jeunes soldats, dans les premiers jours de 1814, en avant de Chambéry, ayant ses avant-postes en face de ceux des Autrichiens à Annecy et Aix. Jusqu'au 15 janvier, il ne s'y passa rien, à l'exception peut-être de quelques escarmouches sans importance. D'un côté, le commandant de la 7^e division militaire, ne recevant aucun renfort malgré ses réclamations réitérées au commissaire extraordinaire de l'Empereur et au ministre, malgré l'exposé véridique de la faiblesse de ses troupes, ne pouvait songer à prendre l'offensive et à marcher sur Genève, ainsi qu'on le lui prescrivait de Paris (1) ; d'un autre, le général autrichien Zeischmester, placé par Bubna dans le Léman, n'osait pas nous attaquer avant de s'être assuré d'une forte position en cas d'échec. Le premier se bornait donc à entretenir avec le comte de Saint-

(1) Obsédé de recevoir continuellement l'injonction de se porter sur Genève, le 16 janvier, le baron de la Roche, qui n'avait plus avec lui que douze cents conscrits, parce que six cents avaient été rappelés à Grenoble, écrivit au duc de Feltre pour lui exposer de nouveau le dénuement dans lequel il se trouvait, et termina sa dépêche par ces mots :

« Si malgré mes observations, Votre Excellence croyait devoir me donner l'ordre de marcher sur Genève sans artillerie, j'ai l'honneur de lui affirmer que le même jour où je le recevrais, il serait exécuté avec toute la ponctualité voulue en pareille circonstance. »

Vallier une correspondance pleine d'aigreur, et à adresser au duc de Feltre des rapports journaliers, tandis que le second s'efforçait de mettre Genève en état de défense. Bientôt, grâce aux soins de ce dernier, la capitale du Léman fut entièrement palissadée et armée. Des pièces de campagnes, et de gros calibre, montées, les unes le long des courtines, les autres aux angles des bastions, couronnèrent ses remparts. Des armes furent ensuite distribuées à ceux d'entre les habitants qui, en se déclarant pour les alliés, s'étaient le plus compromis vis-à-vis du gouvernement français, et deux forts bataillons bien en état de défendre la ville furent complètement organisés.

Ces préparatifs terminés, le général autrichien se mit en mouvement avec sa brigade pour seconder les opérations sur Lyon du comte de Bubna.

Avant de commencer le récit des combats qui eurent lieu dans le Dauphiné, jetons un coup d'œil rapide sur l'état dans lequel se trouvait, au 15 janvier, la 7^e division.

Elle était, ainsi que la 19^e, sous le commandement supérieur du duc de Castiglione, mais de fait, sous l'autorité plus immédiate du comte de Saint-Vallier.

Le département du Léman, ainsi que la partie nord de celui de Mont-Blanc, se trouvaient au pouvoir des Autrichiens. Les vallées de l'Isère, les routes de la Suisse et de l'Italie n'avaient pour défenseurs que les conscrits du général de la Roche, en avant de Chambéry, et trois cents soixante-seize soldats ou douaniers sous les ordres du commandant des douanes Adine, en position à Ru-

milly (1). Fort-Barreaux seul, dans le département de l'Isère, avait une garnison de soixante-dix canonniers. Les généraux de division Marchand et Dessaix et le général de brigade Rémond, chargés, les deux premiers de l'organisation des gardes nationales et de l'insurrection, le troisième de celle des troupes de ligne de trois dépôts, faisaient tous leurs efforts pour arriver à quelque résultat; mais, arrêtés à chaque instant par le manque d'habillements, d'argent et d'armes, ils n'avançaient pas au gré de leurs désirs, et surtout en raison du besoin que l'on avait de soldats. Un décret impérial du 4 janvier, ordonnant la mise en état de siège des places de la division, et portant à sept mille quatre cents hommes la force totale des garnisons destinées à celles des Hautes-Alpes, n'avait pu recevoir son exécution faute de troupes. En vain le ministre de la guerre et le comte de Saint-Vallier avaient expédié courrier sur courrier, dépêche sur dépêche au vice-roi et au prince Camille, pour obtenir l'envoi de quelques bataillons destinés à défendre ces postes si importants pour le Piémont et l'Italie; il était arrivé de Turin seulement deux compagnies d'artillerie qui avaient été immédiatement dirigées sur Briançon.

Telle était donc la triste situation des choses, lorsque l'on apprit à Grenoble la marche de Bubna sur Lyon. Malgré la faiblesse de ses ressources, le comte de Saint-Vallier, voulant faire face aux événements et aller au

(1) Le 12 janvier, le comte de Saint-Vallier, avait, par un décret, organisé en corps franc les réposés aux douanes du Simplon.

plus pressé, envoya l'ordre au général de la Roche de détacher six cents hommes qu'il mit sous le commandement du général Marchand avec six pièces de campagne, pour voler au secours du duc de Castiglione. Mais ce faible renfort ne put quitter Grenoble, car le 15 janvier, au moment où il allait se mettre en route, le commissaire extraordinaire reçut en même temps deux fatales nouvelles qui changèrent brusquement sa détermination. Son collègue Çhaptal lui écrivit en partant de Lyon de ne pas envoyer de troupes au secours de la ville, puisqu'elle était à la veille de tomber entre les mains des alliés, et le général de la Roche le prévint que le général Zeischmester faisait mine de prendre l'offensive pour pousser ses avant-postes.

De toutes parts les choses empiraient. L'avenir devenait menaçant pour les défenseurs du Dauphiné. D'un côté, la prise de Lyon, dont ils ne pouvaient douter, coupait leurs communications avec Paris, et découvrait leur flanc droit; d'un autre, la marche des Autrichiens de Genève sur Chambéry menaçait leur front mal garanti par les faibles troupes du baron de la Roche, faisait craindre pour la ligne de l'Isère, pour Chambéry, et pour la route de l'Italie par le Mont-Cenis; car il n'était véritablement pas permis d'espérer que le commandant de la 7^e division, avec ses douze cents hommes, pourrait tenir assez longtemps devant des forces quintuples, pour qu'il fût possible de lui envoyer des secours efficaces.

Dans ces circonstances critiques, Saint-Vallier ne désespéra pas plus du salut de Grenoble que le duc de

Castiglione n'avait désespéré de celui de Lyon ; mais, profitant de la situation de la Savoie et du Dauphiné pour l'exécution d'un projet qu'il caressait depuis son arrivée dans ces provinces, et s'appuyant sur l'autorité dont l'avait investi l'empereur, il ôta, par un décret du 16, le commandement des troupes au général baron de la Roche, pour le donner au général comte Marchand. En prenant cette grave résolution, qu'il sollicitait du ministre, et dont il s'empressa de rendre compte au maréchal Augereau, il n'est pas douteux qu'il consulta plutôt l'intérêt de la patrie que l'intérêt du général Marchand ; toutefois nous n'oserions affirmer que son amitié pour cet officier-général et son peu d'affection pour le baron de la Roche n'ont influé en rien sur sa détermination (1). Il basa, du reste, son décret sur le mauvais état de santé du commandant de la division, et la demande qu'il avait faite lui-même de résigner son commandement. En outre il lui conserva l'administration des troupes, chose fort illusoire, et lui prescrivit de rentrer sans délai à Grenoble.

L'homme dans lequel le pays avait le plus de confiance se trouvant ainsi placé à la tête de toute la force militaire, il restait encore un grand embarras pour Saint-Vallier, c'était de savoir ce qu'il devait faire à l'égard de Grenoble. Cette ville, d'autant plus importante qu'elle renfermait un immense matériel d'artillerie

(1) Il est facile de reconnaître, par la correspondance établie entre Saint-Vallier et de la Roche, que ces deux hommes ne se convenaient nullement. Sans doute le général mérita quelque blâme, mais nous croyons que bien souvent le sénateur fut injuste à son égard.

(cent cinquante bouches à feu de tout calibre, trente mille kilogrammes de poudre de guerre), n'étant pas en état de soutenir un siège, une attaque un peu vigoureuse de l'ennemi pouvait même la forcer à se rendre ; et cependant l'empereur, ne voulant pas admettre qu'il était à peu près impossible de la défendre, avait donné l'ordre formel de ne point l'abandonner, et de relever à la hâte les fortifications passagères qui l'entouraient. Désobéir aux volontés de Napoléon était chose grave ; d'un autre côté, laisser le matériel exposé à être pris par l'ennemi était inadmissible. Quant à défendre la place, sans doute de Paris on pouvait bien l'exiger, mais pour cela il fallait en avoir les moyens ; or si Grenoble, direction d'artillerie et du génie, avait dans ses murs des canons et de la poudre, sa salle d'armes ne présentait pas plus de mille fusils. Les Autrichiens, de beaucoup supérieurs aux forces qui leur étaient opposées, menaçaient de replier nos conscrits, et tournant Barreaux, de se montrer inopinément aux portes de la ville. Il fallait donc prendre un parti.

Saint-Vallier se décida à réunir un conseil de guerre composé des généraux Marchand et Daumas, des colonels Fiereck et d'Haupoul, du commissaire des guerres Bourgeois, du commandant d'armes Bourgade, de l'auditeur au conseil d'État Beyle, et lui ayant exposé la position critique dans laquelle on se trouvait, il demanda que les questions suivantes fussent résolues séance tenante :

1° Si et comment il faut évacuer l'artillerie existante à Grenoble.

2° Si et comment il faut évacuer les poudres?

3° Quel est l'état des places des Hautes-Alpes?

4° La place de Grenoble peut-elle se défendre? Que faudrait-il faire pour la mettre à l'abri d'un coup de main?

Le conseil, à l'unanimité, fit les réponses suivantes :

1° L'artillerie de siège de Grenoble et accessoires sera évacuée sur Valence, l'artillerie de campagne en bon état sera évacuée sur les places des Hautes-Alpes; celle pouvant encore servir restera pour l'armement de Grenoble, celle en mauvais état sera embarquée pour Valence avec l'artillerie de siège.

2° Les poudres, à l'exception de celles reconnues nécessaires pour le service des troupes, gardes nationales et corps francs, seront dirigées sur les places des Hautes-Alpes.

3° Les places de Briançon, Mont-Dauphin, Queyras et Embrun, sont à l'abri d'un coup de main, et seront en état de défense lorsqu'elles auront reçu des garnisons.

4° Grenoble *n'est pas même susceptible dans cette saison d'être mis à l'abri d'un coup de main*. On ne peut défendre cette place qu'au Fort-Barreaux, à la position du château Bayard et à la position de Voreppe ou à celle de Pique-Pierre, du côté de Lyon. Cependant, vu les ordres positifs de S. E. le ministre de la guerre, il a été convenu qu'on exécuterait les travaux de campagne ordonnés par lui.

Quant aux moyens d'exécution, les caisses étant vides, on aura recours aux réquisitions.

Il fut requis en effet :

Cent attelages de quatre chevaux pour le transport des canons et caissons, cinquante charettes à deux chevaux pour le transport des poudres, vingt gros bateaux pour le transport de l'artillerie de siège.

Les habitants du Dauphiné déployèrent pour ces diverses opérations le plus louable empressement ; aussi l'évacuation, commencée le 20, était terminée le 22.

Quatre-vingt-dix-neuf bouches à feu avec leurs affûts, cinq affûts de rechange, neuf mille six cents kilogrammes de poudre, douze cents kilogrammes de balles de plomb et des plateaux de mitraille furent embarqués pour Valence.

Trente-et-une bouches à feu de campagne avec leurs caissons, six caissons de rechange, seize mille cent kilogrammes de poudre furent transportés par terre et dirigés sur les places des Hautes-Alpes.

Pendant que ceci s'effectuait à Grenoble, le général Marchand courait se mettre de sa personne à la tête de nos soldats qui se repliaient sur l'Isère. L'est et le midi de la France étaient perdus si d'une part le comte de Bubna agissait avec vigueur sur Lyon, et si, d'une autre, les troupes de la septième division ne parvenaient pas à contenir la brigade du général Zeischmester.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le général Zeischmester prend l'offensive. — Affaire de Rumilly le 18 janvier. — Retraite des généraux de la Roche et Dessaix sur Fort-Barraux et Montmeillan. — Evacuation du poste des Echelles. De la Roche prend position le 20 à Chapareillan, et Dessaix à Pont-Charra. — Marchand part le 20 de Grenoble pour remplacer de la Roche dans le commandement des troupes. — Réoccupation du poste des Echelles par le général baron de Barral. — Position difficile où se trouvent les autorités du département de l'Isère à cause de la défense de Grenoble. — Position militaire de nos troupes sur les deux rives de l'Isère. — Le 25, Dessaix entame une canonade à la Chavanne, tandis que Marchand se porte sur Chapareillan. — Le 26, Marchand fait une démonstration sur les Marches. — Zeischmeister appelle à lui toutes les troupes de Chambéry. — Il se décide à tourner le poste des Echelles. — Combat du 31 aux Echelles. — Retraite de nos troupes. — Affaire du fort Barraux, le 6 février. — Conduite de Bubna. — L'armée de Lyon profite de l'inaction de ce dernier pour compléter son organisation.

Vers le 15 janvier, ainsi qu'on l'a vu dans le cha-

pitre précédent, le général Zeischmester parut vouloir faire un mouvement sérieux et pousser nos avant-postes sur Chambéry. Sa brigade, renforcée par de nouvelles troupes, se composait alors d'environ trois mille fantassins, mille cavaliers et une batterie de huit pièces de campagne dont un obusier.

Le baron de la Roche, quoique remplacé dans le commandement supérieur de la 7^e division militaire par le comte Marchand, se trouvait cependant encore à la tête des troupes. Son quartier-général était à Chambéry. Sa faible colonne avait subi une réduction toute récente par le départ de 600 hommes envoyés à Grenoble, et les 14 à 15 cents conscrits qui lui restaient occupaient les positions suivantes :

A Rumilly et formant une pointe à l'extrémité de la ligne, quelques compagnies d'infanterie, quelques chasseurs à cheval et 164 préposés aux douanes du Simplon, en tout 376 combattants sous les ordres de l'inspecteur divisionnaire aux douanes, Adine.

A Annecy, appuyé au petit lac du même nom, un bataillon (ancienne garnison de Genève), sous le commandement du major Bois.

A Alby, un autre bataillon; un poste de cent hommes au passage des Echelles sur le Guiers.

Une brigade de douaniers à Pont-Beauvoisin.

Enfin, le reste à Chambéry où se trouvait aussi le général de division Dessaix, chargé de l'orga-

nisation de la levée en masse , mission pour laquelle il déployait un zèle très louable mais sans résultat.

Le 17 , le général de la Roche fut informé d'une manière positive que l'ennemi se renforçait à Seyssel (1) et dans les villages situés le long du Rhône, et que déjà même il occupait Belley par un fort détachement. Il crut devoir resserrer au plus vite ses avant-postes. En conséquence , par ses ordres , dès le jour suivant , le bataillon d'Annecy rétrograda sur Alby. Les troupes d'Alby sur Albens, point de jonction des deux routes de Genève sur Rumilly et Annecy, enfin, celles d'Albens s'établirent à Aix. Seul, le détachement de Rumilly ne bougea pas.

Tandis que ces divers mouvements s'opéraient dans la matinée du 18 , une avant-garde ennemie forte de 1000 fantassins, 350 chevaux et 6 pièces de campagne , s'avancait sur Rumilly. Dans la journée , entre une heure et deux , elle engagea la fusillade avec les avant-postes du commandant Adine qu'elle chercha

(1) Seyssel, petite ville située en grande partie sur la rive droite du Rhône, est le point de jonction des routes de Genève :

- 1° Sur Lyon par Belley, St-Rambert et Meximieux ;
- 2° Sur Grenoble par Belley et Voreppe ;
- 3° Sur Chambéry par Belley, Pont-Beauvoisin et les Echelles ;
- 4° Sur Chambéry par Aix.

En y rassemblant ses forces, l'ennemi semblait donc vouloir prendre à revers les positions du général de la Roche , pour l'isoler de Grenoble.

à déborder sur sa gauche. Deux faibles détachements français occupés à exécuter l'ordre reçu la veille au soir de couper le pont de Saint-André, et de fougasser celui de Coppet sur la grande route, prirent aussitôt position pour résister à l'attaque des Autrichiens. Le commandant Adine leur amena du renfort, et pendant plus d'une grande heure le combat se soutint de part et d'autre. Cette résistance donna le temps aux troupes d'Alby de se reposer sur Albens sans être inquiétées. Forcé cependant de céder au nombre, Adine opéra sa retraite en bon ordre sur Rumilly. Au moment où sa petite colonne, ayant traversé la ville, arrivait à la porte dite de Chambéry, les cris de quelques lâches jetèrent dans les rangs un moment de confusion, mais la fermeté du commandant et des officiers qui furent jusqu'à menacer de tuer celui qui ne ferait pas son devoir, en imposa aux hommes et l'ordre se rétablit. Adine se jeta alors hardiment dans la montagne en appuyant vers Marigny, il s'engagea dans des chemins affreux, tiraillant sans cesse avec l'ennemi qui n'osa le charger à fond, et vers le soir, parvint à atteindre la grande route en avant d'Albens. Là il trouva le bataillon du major Bois auquel il remit le commandement.

Ainsi, avec 376 hommes, Adine était parvenu à retarder d'une grande demi-journée la marche des Autrichiens, à lutter avec avantage contre des forces

quadruples des siennes, et à faire éprouver à l'ennemi des pertes sensibles. Son faible détachement n'avait pas obtenu ce résultat sans souffrir beaucoup. Cent hommes, pris, blessés ou tués manquaient à l'appel du lendemain.

Le combat de Rumilly ne pouvait laisser aucun doute au général de la Roche sur les intentions du général Zeischmester. Il était évident que l'ennemi, se sentant plus fort que nous, allait tenter de nous rejeter de la Savoie, soit en nous attaquant de front, soit en tournant nos positions. De la Roche ne crut pas pouvoir entreprendre de disputer Aix ni même Chambéry, et dès le 19, son projet de retraite sur le fort Barraux et l'Isère fut arrêté. La faiblesse de ses troupes qui, d'ailleurs, jeunes et épuisées de fatigue, ne dissimulaient pas leur frayeur à l'approche de l'ennemi; les dispositions fâcheuses des habitants du pays à notre égard; la crainte d'être tourné par Pont-Beauvoisin, s'il cherchait à se maintenir dans le Mont-Blanc, le décidèrent à ne pas attendre l'attaque des Autrichiens. Il donna donc l'ordre à tous ses détachements épars, de se tenir prêts à battre en retraite sur Fort-Barraux, prescrivant seulement à la brigade de douaniers de Pont-Beauvoisin de se retirer sur Voiron, et aux cent hommes d'infanterie qui occupaient les Echelles de se rendre à Bourgoin.

Ces dispositions, si l'on en excepte l'abandon du

poste des Echelles, étaient peut-être un peu timides, mais, à coup sûr, fort sages. Il était impossible au général de la Roche de tenir avec ses quatorze ou quinze cent conscrits effrayés, devant les quatre mille hommes de bonnes troupes de Zeischmester. Il ne pouvait espérer défendre longtemps une ville comme Chambéry, ouverte et facile à tourner. En l'essayant, il risquait de se faire couper de sa ligne de retraite sur Grenoble, et de priver cette place de la seule force qui pût couvrir ses approches. En se concentrant, au contraire, sous le fort Barraux, en appuyant à l'Isère toutes ses troupes, il commandait l'entrée de la vallée du Grésivaudan, il tenait les deux routes qui, par les deux rives de l'Isère, mènent à Grenoble, et maintenait ses communications avec le Piémont, d'où le ministre de la guerre faisait espérer sans cesse des secours en hommes ou en armes. Il eut seulement le grand tort, le tort immense et inexplicable pour un militaire d'abandonner volontairement un poste des plus importants et des plus faciles à défendre, celui des Echelles, où il aurait dû s'empresser d'envoyer des troupes (1).

(1) Le passage des Echelles, point de jonction des routes de Pont-Beauvoisin et de Chambéry sur Grenoble et Lyon, semble avoir été fortifié par la nature elle-même. Trois pièces de canon et trois à quatre cents hommes de bonnes troupes, bien commandées, devaient faire de
de véritables Thermopyles

Le 19, l'ennemi continua son mouvement offensif. Pendant la nuit, il dirigea une colonne sur Montmeillan par Annecy, dans le but évident de couper la retraite aux troupes de Chambéry, ce qui détermina de la Roche à évacuer lui-même la place, dès que l'obscurité lui permettrait de masquer sa retraite aux Autrichiens.

pour la brigade de Zeischmester. Aussi, abandonner volontairement un poste pareil, un poste qui couvrait notre flanc gauche et maintenait nos communications avec le Lyonnais et l'armée d'Augereau, était une faute grossière.

On a fait, au général de la Roche, un grand reproche de cet abandon, et on a eu raison, mais on lui a reproché aussi de n'avoir pas cherché à défendre Chambéry en occupant le *Mont-du-Chat*, et on a eu tort.

Il existe dans le Mont-Blanc un passage escarpé qui fait communiquer le valon de Yenne sur le bord du Rhône, avec Aix et les villages voisins jusqu'à Chambéry, par le hameau du *Bourget*. En tournant la montagne dite du *Chat*, on arrive au passage des Echelles. Trois chemins, dont un est accessible à l'artillerie, aboutissent de cette position du Mont-du-Chat aux villes de St-Genis, Pierre-Chatel et Pont-Beauvoisin.

Rien de plus facile, avec *de bonnes troupes*, que de défendre cette position qui ne peut être tournée. Ainsi, sans nul doute, le baron de la Roche, en l'occupant, aurait pu inquiéter l'ennemi pris à revers, mais pour cela il fallait pouvoir compter sur deux choses qui malheureusement n'existaient pas : des soldats aguerris, une bonne et forte garnison à Grenoble. Or, de la Roche n'avait avec lui que des conscrits démoralisés, et savait Grenoble dépourvue de toute force militaire capable d'en imposer aux Autrichiens.

Neuf cents hommes, sous ses ordres directs, se dirigèrent sur Chapareillan ; six cents, plus les douaniers, organisés en bataillon par les soins du général Dessaix, se replièrent, commandés par ce dernier, sur Montmeillan (1).

La retraite de ces deux colonnes s'opéra en bon ordre. Le 20 au matin, de la Roche voulant tenir la campagne, le plus longtemps possible, en avant du fort Barraux, afin de faire vivre plus facilement ses troupes, ordonna d'occuper le village et les hauteurs de Chapareillan. Il fit en même temps reconnaître une bonne position sous le fort, afin d'y établir son monde, si les Autrichiens nous délogeaient, fit entrer dans Barraux les bestiaux nécessaires à l'approvisionnement de la garnison, et s'empressa d'adresser son rapport à Grenoble.

Le général Dessaix, arrivé de bonne heure à Mont-

(1) Nous n'avons pas été peu étonné de lire dans le deuxième volume du colonel Koch, page 220 : « le général de la Roche, commandant la 7^e division militaire, qui avait porté son quartier général à Chambéry, instruit de cet échec (celui de Rumilly, qui n'en était pas un), n'eut que le temps de songer à la retraite, et la marqua sur *les Echelles* et Montmeillan. » Comment cet auteur militaire a-t-il pu commettre une erreur semblable ? Comment de la Roche aurait-il pu marquer la retraite sur les Echelles, lorsqu'il donnait l'ordre d'évacuer ce poste ? Ce n'est pas sur les Echelles, poste que l'on abandonna, faute énorme, mais sur le fort Barraux que la retraite fut marquée.

meillan , trouva dans cette petite ville le préfet du Mont-Blanc avec lequel il se concerta aussitôt , pour ramener sur la rive droite de l'Isère tous les bacs , traillles ou bateaux encore sur la gauche . Cette mesure ne peut être entièrement exécutée . Dessaix se disposait aussi à faire sauter une arche du pont de Montmeillan , lorsque la colonne autrichienne qui avait filé par les montagnes sur St-Pierre d'Albigny se présenta en force et empêcha d'exécuter cette opération . Opération du reste qui n'eût guère retardé le passage de l'ennemi , puisque n'ayant pas d'artillerie pour répondre au feu de la sienne , ses travailleurs n'auraient pu être inquiétés par nous pendant le rétablissement de la communication . La colonne française continua donc son mouvement rétrograde sur Pont-Charra , assez vivement inquiétée par la cavalerie autrichienne . Nos soldats abimés de fatigue fuyaient devant elle , jetant leurs sacs pour courir plus vite . Dessaix ne parvint pas sans peine à arrêter leur déroute et à leur faire prendre position à Pont-Charra .

A l'arrivée de la dépêche du baron de la Roche , qui informait le comte de St-Vallier de l'évacuation de Chambéry et du Mont-Blanc , le commissaire extraordinaire de l'empereur jeta feu et flammes , accusant le général de manquer d'énergie et de talent ; disant hautement , écrivant même au ministre de la guerre que si un autre avait commandé les troupes , on n'au-

rait pas perdu ainsi la Savoie. Reproches injustes en grande partie, comme nous l'avons fait voir, et qui prouvent encore une fois combien ces deux hommes se convenaient peu. De la Roche, du reste, n'avait agi que de concert avec le général Dessaix, St-Vallier ne pouvait ignorer ce fait, et cependant tout en blâmant avec force la conduite du premier, il accablait le second d'éloges. Le sénateur déploya beaucoup d'activité pour faire face aux circonstances. Il s'empressa d'expédier au général de la Roche l'ordre formel de rentrer immédiatement à Grenoble pour y soigner sa santé, et de laisser au major Bois, excellent officier supérieur, le commandement provisoire des troupes. Il nomma, pour commander le fort, le colonel en retraite Riverot, militaire plein d'énergie; pour commander Briançon, le général Jouan, officier général de mérite et dévoué. Il pria le général Marchand de se rendre en toute hâte au bivac de nos soldats, pour prendre la direction de nos forces, et tâcher de remonter le moral de nos jeunes conscrits. Il donna les ordres les plus précis pour la réoccupation immédiate du poste des Echelles, dont Marchand et lui sentaient l'importance militaire. Ainsi, les douaniers du Pont-Beauvoisin, les cent hommes d'infanterie qui s'étaient repliés sur Bourgoin, enfin un nouveau détachement de 200 hommes se mirent en marche pour les Echelles. Le 25 janvier neuf cents

hommes et deux pièces de canon s'y trouvaient réunis sous le commandement supérieur du vieux général de brigade en retraite de Barral (1). Deux jours après, un bataillon du 18^e léger, sous les ordres du chef de bataillon Roberjeot, renforçait encore ce petit corps de troupes. Il fut enjoint de défendre le poste à outrance, et si l'on était forcé de faire sauter la route, un ingénieur des ponts-et-chaussées s'y rendit dans ce but. Comme on le pense bien, la marche des Autrichiens sur le Dauphiné, l'occupation si brusque de Chambéry et de la Savoie ne laissèrent pas que de jeter un grand trouble à Grenoble. Cependant l'impression produite par ces douloureux événements y fut moins forte qu'on aurait pu s'y attendre. Les habitants du Dauphiné étaient aussi hostiles aux alliés, que ceux de la Savoie leur étaient favorables, et il n'est pas douteux que l'on eût facilement formé quelques bataillons parmi la brave jeunesse de l'Isère, si on avait eu des fusils à lui donner. Deux compagnies s'organisèrent et s'armèrent à leurs frais, ne demandant que des cartouches et du pain pour aller se placer à la tête de nos conscrits. Malheureusement on ne possédait pas assez d'armes pour compléter l'armement des hommes qui arrivaient journellement dans les trois dépôts de Grenoble, et l'on fut forcé de dis-

(1) Pièces justificatives, n° 9.

tribuer des fusils de chasse en mauvais état à la garde nationale de la ville.

Les autorités de l'Isère se trouvaient alors dans une triste perplexité ; l'ennemi était à la limite du département, il semblait difficile de le contenir longtemps ; on devait s'attendre à le voir sous très peu de jours aux portes de Grenoble ; cette ville était hors d'état de résister à quelques attaques poussées avec un peu de vigueur, le procès-verbal de la séance du conseil de guerre semblait le prouver. On n'avait ni armes, ni argent, et cependant l'empereur ne voulait pas entendre parler d'évacuation. Le ministre de la guerre écrivait lettre sur lettre pour donner les ordres les plus formels d'armer la place et de la défendre ?

Le colonel du génie d'Haupoult faisait bien réparer les brèches du grand mur à redant, raccomoder les portes, placer des barrières, construire des plateformes pour l'artillerie, mais tout cela inspirait peu de confiance, et chacun comprenait que la ville ne pouvait être défendue qu'à fort Barreaux, Gières et Voreppe, et que si l'ennemi poussait un peu nos conscripts, c'en était fait du Dauphiné (1).

(1) Le comte de St-Vaillier ne parut jamais être partisan de la défense même momentanée de Grenoble, lui qui reprochait si amèrement au baron de la Roche de n'avoir pas attendu à Chambéry, ville ouverte, le choc d'un ennemi bien supérieur, il semblait fort décidé à évacuer un premier coup de canon, Grenoble,

Le Comte Marchand partit néanmoins en toute hâte pour Barraux, dès le 20 janvier, en apprenant la

ville fermée et munie d'artillerie. Il mit toujours très peu de zèle à exécuter les ordres formels de Napoléon, à l'égard de cette place. Il est même assez curieux de donner ici le résumé de la correspondance qui eût lieu entre lui, le duc de Feltre, le comte Marchand et quelques autres officiers employés dans le département de l'Isère, relativement à ce sujet.

Ainsi : Napoléon, dès qu'il connut le procès-verbal de la séance du Conseil de guerre tenu à Grenoble le 16 janvier, prescrivit aussitôt au ministre de la guerre d'ordonner la mise en état de défense de cette ville, d'abord en réparant les fortifications passagères qui l'entouraient, ensuite en les armant.

Néanmoins, le 25 janvier, St-Vallier, dans sa réponse au duc de Feltre, insiste de nouveau sur l'impossibilité de défendre la place.

« Grenoble, écrit-il, n'est nullement une place susceptible de défense. C'est l'avis de tous les militaires que j'ai trouvés ici. Il serait important que V. E. voulut bien prendre un parti. Par respect pour ses ordres, on laisse dans la place des canons et un approvisionnement qui seraient fort utiles à l'ennemi en cas de malheur. »

Cela écrit, il ne répond même pas aux demandes réitérées du baron de la Roche, lequel mécontent de voir qu'on ne met à la disposition du génie ni travailleurs, ni matériaux, en prévient le ministre de la guerre par lettre du 26.

Le même jour, St-Vallier écrit encore au duc de Feltre que : « quand aux travaux de défense et d'armement ordonnés par sa dépeche du 22, il s'en réfère entièrement au procès-verbal du Conseil de guerre. Il affirme de nouveau que la place ne peut être mise à l'abri d'un coup de main, ni *définie même une demi-heure.* »

L'empereur n'en prescrit pas moins au ministre de donner une

nouvelle de notre retraite. Il trouva nos troupes en position , partie à Chapareillan sur la rive droite de

troisième fois l'ordre formel et à St-Vallier, et à Marchand, et au colonel du génie d'Haulpoult et à l'ordonnateur en chef d'armer, d'approvisionner et de défendre Grenoble.

L'ordonnateur cependant ne peut obtenir que le commissaire extraordinaire veuille bien mettre à sa disposition les fonds nécessaires, ni même le fixer sur le nombre d'hommes, et le temps pour lesquels l'approvisionnement doit être fait. Bien plus, Saint-Vallier lui répond :

« Que Grenoble n'étant pas même à l'abri d'un coup de main, « il y aurait contradiction et imprudence d'y former un appro-
« visionnement de siège. »

Une quatrième dépêche ministérielle vient, le 30 janvier, prescrire encore l'armement, spécifiant que l'ennemi a peu de forces de ce côté de la France qu'il ne fait pas de siège, qu'ainsi Grenoble peut et doit être défendue. Malgré cela les travaux continuent à marcher avec une lenteur incroyable, et l'ordonnateur est obligé de rendre compte au ministre des difficultés qu'il rencontre de la part du préfet.

Napoléon , fort mécontent de cette négligence, ordonne encore au duc de Feltre d'écrire pour la cinquième fois au comte de St-Vallier, et le 8 février, nous trouvons la réponse du commissaire extraordinaire, elle contient en substance :

« La dénonciation est facile , mais ce qui est difficile, c'est ce « que nous faisons. La défense s'organise pour empêcher un coup « de main, non un siège, malgré l'avis du Conseil de guerre. Cent « bœufs sont entrés dans la place. Les portes sont palissadées, les « canons placés. L'approvisionnement se complète. Le préfet est « excellent, l'ordonnateur s'occupe de son affaire, il me paraît « avoir un peu légèrement dénoncé un des meilleurs préfets de « l'empire, etc., etc. »

L'ordonnateur n'avait pas dénoncé le préfet , il avait écrit ce

**l'Isère, partie à Pont-Charra en arrière de Montmeil-
lan, sur la rive gauche. Le fort Barraux était armé,
en bon état et bien capable d'une bonne défense (1).**

qui se passait, et avait fait son devoir. Or, il est bien certain que, si au lieu de disséminer inutilement ses forces dans le département de l'Ain, le comte de Bubna avait envoyé quelques bataillons et escadrons de renfort à Zeischmester, dans les derniers jours de janvier ou les premiers de février, et si ce général avait osé montrer alors de la vigueur, l'ennemi serait entré presque sans coup férir à Grenoble.

Nous terminerons la note relative à l'approvisionnement de Grenoble, en donnant aux pièces justificatives (n° 10), l'extrait d'une lettre du baron Denniée au chef de la 3^e division, au ministère de la guerre, et une lettre du général Marchand au ministre, en date du 2 février. Cette dernière est d'autant plus importante, qu'elle peut être aussi considérée comme le rapport officiel sur la prise du poste des Echelles.

(1) Le baron de la Roche y avait fait entrer un officier, un sous-officier, 2 caporaux, 1 tambour, 55 soldats de chacun des 5^e, 11^e, 23^e, 60^e, 79^e, 81^e de ligne, 8^e et 18^e léger, et quatre jours plus tard, le 25, Marchand y envoya le 7^e bataillon du 60^e de ligne dont il donna le commandement au chef de bataillon en retraite Moulin.

Le major Guérin (qui fut rappelé le 22 à Lyon par ordre du duc de Castiglione), un état-major complet, 2 officiers et 97 sous-officiers ou cannoniers non montés du 2^e d'artillerie à cheval étaient déjà dans la place, où le colonel Riverot arriva le 20.

L'armement était presque complet, et l'approvisionnement fut complété le 20 par l'entrée de 26 bœufs.

Les autres places de guerre de la division étaient loin de se trouver dans le même état.

Mais Pont-Charra n'était guère tenable avec des hommes toujours prêts à lâcher pied au premier coup de feu. Il prescrivit cependant d'y rester tant que les Autrichiens ne nous attaqueraient pas avec trop de résolution.

Comme il était fort à craindre que le général Zeischmester, poursuivant ses succès, et accumulant d'ailleurs déjà des forces à Montmeillan, ne nous délogeât et ne marchât ensuite rapidement sur Grenoble par la rive gauche de l'Isère, afin d'éviter le canon du fort Barraux, le général Marchand pria le comte de St-Vallier de rassembler au plus vite les trois ou quatre cents hommes des dépôts, et de les envoyer avec deux pièces de canon à la Tour-Tenein pour nous recevoir et nous protéger. Il donna ensuite l'ordre à Dessaix, dans le cas où il serait obligé de quitter sa position de Pont-Charra, de se replier sur Goncelin et de s'y maintenir aussi longtemps que pos-

Briançon n'avait pour garnison que	180	hommes;
Mont-Dauphin.	227	;
Embrun	60	;
Queiras.	0.	

Il était impossible, d'ailleurs, de renforcer ces garnisons sans ôter des troupes de devant l'ennemi, ce qui eût été par trop imprudent.

La garde nationale dont parlaient toutes les lettres du ministre, pour en faire les garnisons des places fortes, n'était ni armée, ni même organisée.

sible. Malgré toutes ces précautions, le nouveau commandant supérieur de la 7^e division militaire ne se dissimulait pas qu'il était facile aux Autrichiens de se trouver en moins de deux jours devant Grenoble. Un seul espoir lui restait, c'est que Zeischmester n'ose-rait s'aventurer dans la vallée de l'Isère, de crainte d'être pris en flanc par un corps descendant du Piémont (1).

On le voit, vers les derniers jours de janvier 1814, notre situation dans la Savoie et le Dauphiné n'était pas brillante. Cela n'empêchait pas les deux organes officiels du gouvernement, le *Moniteur universel* et le journal de l'Empire de vanter la bravoure et la

(1) L'ennemi devait effectivement craindre d'être pris en flanc par les troupes du prince Borghèse descendant du Mont-Cenis, mais aucun mouvement n'eut lieu de ce côté. Soit que le prince voulût se borner à suivre l'ordre de l'empereur (ordre donné par dépêche du 13 janvier), de rassembler à Alexandrie une division de 8,000 hommes, et de conserver à tout prix cette place, soit qu'il craignît de s'aventurer en venant au secours de l'Isère, il ne bougea pas. Seulement, lorsque le 20, le commandant du mont Cenis, le chef de bataillon Vauquelin, apprit l'entrée des Autrichiens à Chambéry, il détacha de sa garnison, forte de 857 fantassins et 30 canonniers du 4^e régiment, 150 hommes pour prendre position à Modène, et le 23 janvier, 140 autres pour occuper le poste de Termignon et éclairer Braban et Modène.

Ce n'était pas là un secours assez efficace pour opérer une diversion utile pour nous.

constance de nos jeunes soldats, d'exagérer nos moyens de défense, d'assurer que l'ennemi tremblait devant nous, et regrettait d'avoir osé s'aventurer dans le pays. Rien de bizarre comme les bulletins du *Moniteur* rapprochés des rapports des officiers généraux et commissaires extraordinaires. Les seconds sont littéralement la contre-partie des premiers. Mais reprenons notre récit.

Nos troupes occupaient à Chapareillan et à Pont-Charra une position déplorable au point de vue militaire, mais que l'on avait dû pourtant adopter sous peine de laisser sans défense l'une des deux routes de Grenoble. Fractionnées en deux corps séparés l'un de l'autre par une rivière non guéable, elles n'avaient, pour se porter mutuellement secours et établir entre elles une communication, qu'un simple bac. Par suite de cette disposition vicieuse, notre petite armée déjà si faible ne formait plus que deux tronçons auxquels il était impossible ni de se secourir, ni de se réunir pour opérer ensemble, et que l'ennemi pouvait écraser l'un après l'autre en les attaquant séparément. Grâce au ciel, ce que le comte Marchand avait prévu arriva. Le général Zeischmester craignait d'une part de s'aventurer sous le canon du fort Barraux, et de l'autre de marcher sur Grenoble par Pont-Charra et Goncelin, de peur d'être pris en flanc par l'armée du prince Camille. Aussi, loin de profiter de la fai-

blesse et de la démoralisation de nos troupes, de leur morcellement, pour nous attaquer, le général autrichien s'établit à Montmeillan, paraissant vouloir se borner à une défensive prudente. Il ordonna de dépaver le pont, fit ôter les planches de deux arches en bois, ne conservant que les poutres, comme s'il avait à redouter de nous une attaque sérieuse, et nous laissa nous fortifier en avant de Barraux et à Pont-Charra sans rien entreprendre.

Ainsi que nous allons le voir tout à l'heure, il portait ses espérances d'un autre côté. C'est ce qu'auraient dû prévoir les généraux français. c'est ce qu'ils ne paraissent pas avoir compris.

Le 24 janvier, le comte Marchand reçut un renfort de 300 hommes du 11^e de ligne qu'il dirigea sur Barraux, et un de 400 des 5^e et 79^e régiments qu'il envoya à Pont-Charra. Le 25, profitant de cette augmentation de troupes pour faire une démonstration et inquiéter l'ennemi, il se porta sur Chapareillan qu'il fit réoccuper, tandis que Dessaix s'établissait à la Chavanne, enlevé la veille, par le commandant Escard, en sorte que nos avant-postes se trouvèrent à une portée de fusil de ceux des Autrichiens, nos sentinelles gardant les abords du pont de Montmeillan sur la rive gauche de l'Isère, celles de l'ennemi, les abords du pont sur la rive droite.

Le 26, Marchand, pour inspirer de la confiance à

ses soldats et les aguerrir, fit un mouvement sur les Marches, et de son côté Dessaix commença à huit heures du matin une canonnade qui se termina à dix heures, quelques hommes furent tués des deux côtés, et une de nos pièces démontée.

Etonné de notre audace et redoutant une attaque de la part des troupes de Chapareillan, le général Zeischmester appela bien vite à lui tout ce qu'il avait à Chambéry où il ne laissa que 300 hommes, et s'établit fortement aux Marches que nous évacuâmes pour rentrer dans nos positions.

Ainsi, les rôles étaient presque changés, nous devenions agresseurs. Si une forte division de l'armée d'Italie avait pu s'avancer alors seulement jusqu'à une ou deux journées de marche au-delà du mont Cenis, tandis qu'un corps détaché de l'armée d'Augereau se serait porté par Meximieux sur les Echelles, nous aurions, sans nul doute, repris la capitale du Mont-Blanc.

La situation des Autrichiens et la nôtre de ce côté de la France étaient assez singulières. Ils avaient trop peu de troupes pour oser s'aventurer dans les vallées, et enlever Grenoble, ce qui leur eût été facile, et nous, notre faiblesse était telle, qu'il nous eût été impossible de défendre le Dauphiné; car, nous ne pouvions rien espérer du Piémont, rien non plus de

'armée du duc de Castiglione encore à l'état d'enfance.

Le général autrichien n'osant donc tenter de nous forcer à Barraux et à Montmeillan , résolut de porter ses efforts du côté des Echelles, et d'entreprendre soit d'enlever, soit de tourner le passage. Ce projet n'était pas sans danger pour nous, parce qu'en cas de réussite, nos communications avec Lyon se trouvaient coupées, et la brigade de Zeischmester avait la facilité de combiner ses opérations avec la division du comte de Bubna, toujours en position dans le département de l'Ain.

Dans la soirée du 23, le chef de bataillon Roberjeot vint s'établir avec ses deux cents hommes et cent douaniers un peu en avant du *pas de l'Echelle* et du chemin souterrain taillé dans le roc appelé *la Grotte*, au village de St-Jean-de-Cou, détachant un poste de 66 hommes commandés par un capitaine, à une portée de fusil en avant. Vers les dix heures du soir, ce poste fut attaqué par un parti d'infanterie autrichienne soutenu de quelques cavaliers et conduit par un habitant. Au premier coup de feu, et malgré les efforts du capitaine, les hommes de ce poste lâchèrent pied, abandonnant quatre blessés. Le commandant Roberjeot prit aussitôt les armes, envoya reconnaître l'ennemi et se prépara à faire une vigoureuse défense, mais il ne vit rien paraître. Le peu de fermeté de ses

soldats lui faisant craindre pour son poste, il se décida à évacuer St-Jean et à se replier sur la Grotte. En passant à la Roche-Percée, il y laissa 40 hommes, établit un second détachement à la sortie du passage, et prit position lui-même au village de la Grotte. Il s'occupait ensuite à faire miner la route, couper le chemin souterrain et détruire le pont de St-Martin sur le Gueris.

Le 24, à 10 heures du matin, une compagnie hongroise d'environ 150 hommes se porta sur le poste de la Roche-Percée espérant s'en emparer aussi facilement que de celui de St-Jean-de-Cou. Mais ce poste fit la plus belle résistance.

Ces attaques indiquaient un projet plus sérieux sur les Echelles, aussi le commandant Roberjeot se hâta-t-il de pousser les travaux pour mettre sa position à l'abri d'un coup de main. Le chemin de la Roche-Percée, celui de la Grotte, le pont, se trouvaient, le soir de ce même jour, prêts à être rendus impraticables à l'ennemi.

Le général Zeischmester, comme nous l'avons dit, voyant qu'il ne pourrait nous forcer devant Montneillan et fort Barraux, ne doutant pas que nos meilleures troupes ne fussent rassemblées sur ces deux points, résolut, malgré la difficulté que présentait ce projet, d'enlever le passage des Echelles.

Il fit filer sur la droite une partie de ses forces, et

le 31, tandis qu'il faisait sur notre front et notre droite une fausse démonstration pour nous induire en erreur et nous maintenir, il attaqua sérieusement le poste défendu par le général de Barral.

Ce dernier avait alors sous ses ordres 900 hommes de troupes de ligne, presque tous arrivés des dépôts, à peine habillés et armés, et n'ayant jamais vu le feu, quelques gardes nationaux et deux pièces de quatre.

A une heure de l'après-midi, une fusillade assez vive s'engagea au poste avancé de la Grotte, entre nos jeunes soldats et la première colonne autrichienne. Le poste était bien retranché, facile à défendre, et pendant quelque temps le combat se soutint sans désavantage marqué. Mais bientôt cinq colonnes ennemies descendant de la montagne par des chemins couverts de neige, entourèrent la position. L'une d'elles tournait la Grotte, une autre marchait sur les crêtes qui dominent les Echelles à une portée de fusil, une troisième cherchait à prendre à revers le poste d'Aiguebelette. En moins d'une heure nos troupes étaient aux prises avec des forces triples. Le poste d'Aiguebelette ne sut pas contenir la colonne qui l'attaquait, les hommes se replièrent en désordre sur le Guiers, et les Echelles furent investis : 1° du côté de la route qui mène au pont Beauvoisin, par la hauteur de la Commanderie qui les domine ; 2° par la route de la Grotte ; 3° enfin du côté d'Aiguebelette.

Le général de Barral qui, malgré ses 71 ans, déployait l'énergie d'un jeune homme pour la défense de son pays, se voyant sur le point d'être coupé de son principal poste, celui de la Grotte, occupé par le commandant Roberjeot, se décida à retirer une de ses deux pièces pour la mettre en batterie au pont des Echelles, et défendre, à la tête de 60 hommes qu'il avait ralliés, ce passage important.

Tous ses efforts furent inutiles. A cinq heures du soir, les Autrichiens le forcèrent sur tous les points. Nos conscrits abandonnèrent leurs positions, les gardes nationaux se sauvèrent et l'ennemi entra dans la ville de trois côtés à la fois. Il poursuivit les fuyards jusqu'à 200 pas en deçà du Guiers, et la nuit mit fin au combat.

Le vieux général de Barral se trouva un instant fort embarrassé. En vain il avait tout tenté pour ramener son monde au combat. Ses troupes s'étaient éparpillées dans tous les sens, et il se trouvait, à la nuit close, sans nouvelle du commandant Roberjeot, sans nouvelle de ses deux pièces de canon qu'il avait dû laisser de l'autre côté du Guiers pour soutenir la retraite, et entraîné lui-même dans la déroute. Apprenant enfin que beaucoup de ses hommes se sauvaient du côté de Miribel, il y courut, en rallia une trentaine, avec lesquels il voulut défendre le passage du Crossey. Mais ceux-ci, profitant des ténèbres, lui échappèrent en-

core une fois , en sorte qu'il arriva presque seul et épuisé de fatigue à Voiron.

Le commandant Roberjeot , cependant , était parvenu à maintenir une partie de ses troupes et à battre en retraite avec elles sur St-Laurent et St-Etienne-du-Crossey, précédé de deux pièces de canon. Il espérait trouver là quelque détachement en position , entr'autre celui rejeté d'Aiguebelette. Il n'en était rien ; le défilé n'avait pas un seul défenseur. Ne se croyant pas assez fort pour garder et le défilé et le col de la Placette (1) , il préféra ne pas s'affaiblir et continua son mouvement rétrograde sur ce dernier point. Il y laissa 130 hommes et se rendit sur le champ à Voreppe où finirent par arriver les débris de notre faible colonne.

Nous avons perdu environ 100 hommes tués par le feu de l'ennemi et quelques prisonniers. Une soixantaine de lâches avaient profité de la déroute pour abandonner leurs armes et déserté.

La nouvelle de cette malheureuse affaire jeta de nouveau le trouble à Grenoble, et en effet la prise du poste des Echelles remettait en problème la présence prochaine des Autrichiens sous les murs de cette ville. St-Vallier se hâta de prévenir le duc de Castiglione

(1) Le défilé du Crossey mène à Voiron, et le col de la Placette à Voreppe. Ces deux passages sont faciles à défendre et couvrent Grenoble du côté de Lyon.

avec lequel ses relations pouvaient se trouver momentanément interceptées, puis il envoya un renfort de quelques compagnies dont il disposait, jusqu'à Voreppe où se rendirent aussitôt Marchand et le préfet de l'Isère. Mais le général Zeischmester ne sut pas profiter du succès qu'il venait d'obtenir, il se borna à faire occuper le passage des Echelles par 5 à 600 hommes et à jeter des partis qui, pendant quelques jours, inquiétèrent le pays, et poussèrent jusqu'au-près de Voiron.

Du premier au 6 février, aucun engagement n'eut lieu, et de part et d'autres on paraissait sur la défensive. L'ennemi seulement se hasarda dans la Tarentaise, ce qui fit craindre pour les mines de Pezay. Dessaix envoya aussitôt quelques patrouilles sur la rive gauche de l'Isère, jusqu'à la hauteur de St-Pierre d'Albigny et Conflans. A leur approche, les détachements autrichiens se replièrent sans combattre. Nos communications avec l'Italie par le mont Cenis ne furent pas même interrompues. Enfin, le 6, dans la matinée, les alliés parurent vouloir culbuter nos postes du côté de fort Barraux. Il est assez difficile de définir quel était leur but, car, si c'eût été, comme au 31 janvier, de faire une fausse démonstration pour appeler notre attention de ce côté et protéger une attaque réelle sur un autre point, on le comprendrait, mais ils n'attaquèrent ni le général

Barral au col de la Placette, ni le général Dessaix à la Chavanne. Or, ils ne pouvaient vraiment concevoir l'espérance d'enlever, par un coup de main et sans siège, le fort Barraux. Aussi, le petit combat qui eut lieu de ce côté n'aboutit qu'à faire tuer de part et d'autre quelques hommes.

Le 6, donc, 1,500 Autrichiens, soutenus par deux pièces de canon, se présentèrent sur huit colonnes devant la position que nous occupions en avant de fort Barraux, à Chapareillan. Nos jeunes soldats ne laissèrent pas intimider, et continrent l'ennemi plus d'une grande demi-heure. Pendant ce temps, une autre colonne se portait au poste de Bellecombe défendu par une compagnie du 11^e de ligne. Cette dernière attaque avait pour but de tourner Chapareillan, et de nous prendre à revers. Mais le général Zeischmester ne réussit ni sur un point ni sur un autre. Il ne put forcer le poste de Bellecombe devant lequel il perdit inutilement trente hommes, grâce à l'intrépidité du capitaine du 11^e qui, blessé de deux balles au même bras, n'en continua pas moins à commander sa compagnie; et le major Bois s'étant replié avec les troupes de Chapareillan, sous le canon du fort, la colonne autrichienne n'osa s'aventurer à portée des premières redoutes.

Pendant ce combat, où nos conscrits montrèrent de la détermination, quelques Piémontais, engagés

dans nos rangs, désertèrent avec armes et bagages, mais les habitants de Barraux déployèrent un grand courage. Sous le feu de l'ennemi, des hommes, des femmes et des enfants ne cessèrent d'apporter à nos soldats des munitions et des vivres.

Cette affaire fut la dernière démonstration offensive de l'ennemi dans le Dauphiné, à cette époque. Le moment s'approchait où nous allions à notre tour prendre une attitude menaçante et le replier sur tous les points, en combinant nos mouvements avec ceux de l'armée du duc de Castiglione.

Résumons en quelques mots la position des Autrichiens et la nôtre dans la 7^e division, vers les premiers jours de février.

Avec une brigade forte de près de 5,000 hommes, soutenue par une belle cavalerie et huit pièces de canon, le général Zeischmester se bornait à occuper le passage des Echelles, les hauteurs du château de la Marche et Montmeillan. Montrant une indécision incroyable, il ne sut pas appeler à lui quelques renforts de la division Bubna, pour profiter de ses premiers succès sur la Savoie et Chambéry, et de son second avantage sur notre gauche, aux Echelles. Il perdit un temps précieux à attendre l'arrivée de régiments russes en marche sur Genève, sans savoir mettre à profit notre faiblesse et les dispositions favorables des habitants de la Savoie pour les alliés. Il nous laissa

ainsi le temps de nous reconnaître, de nous organiser, de recevoir des renforts de Toulon, d'Espagne et même du Piémont, le temps et la facilité de remonter le moral de nos jeunes soldats et de fortifier Grenoble.

Pour nous, nous avons alors perdu la Savoie, et dans l'Isère, nos forces consistaient en 3,049 hommes d'infanterie, 146 chevaux et 289 canonniers, sous le commandement supérieur du général comte Marchand, les troupes étaient réparties de la manière suivante :

A notre gauche, à Voiron et Voreppe, occupant les défilés du Crossey et le col de la Placette, sous les ordres du général de brigade en retraite de Barral, environ 1200 hommes et deux pièces de quatre.

Au fort Barraux, une garnison de 500 soldats, en avant de ce fort, à Chapareillan, centre de notre position, 500 à 600 hommes commandés par le major Bois.

Enfin, à la Chavanne et Pont-Charra, sur la rive gauche de l'Isère, le général de division Dessaix à la tête de 1000 hommes, ayant quatre pièces en batterie à l'entrée du pont de l'Isère.

Notre droite et notre centre, bien que se touchant, étaient malheureusement séparés par une large rivière, et notre gauche n'avait d'autre communication avec eux que par Grenoble, notre ligne était donc

fort défectueuse, mais il eût été difficile d'en adopter une autre pour couvrir le département et le chef-lieu de l'Isère.



CHAPITRE II.

Réflexions sur la conduite du comte de Bubna. — Différentes phases de l'organisation de l'armée du duc de Castiglione. — Arrivée successive des renforts : 1^o réserve de Nîmes ; 2^o division de l'armée d'Espagne ; 3^o gardes nationales des départements du centre.

Depuis le 20 janvier, jour où le comte de Bubna, effrayé par les renforts envoyés de Valence à Lyon, rebuté d'ailleurs par le peu de succès qu'avaient obtenus ses parlementaires, se décida à abandonner ses projets sur cette ville, jusqu'à la mi-février, il resta dans une inaction dont on serait fort embarrassé de donner une explication valable.

Non seulement il ne cherche pas à inquiéter le Lyonnais, à traverser, par des démonstrations, l'organisation de notre armée de ce côté de la France, à harceler enfin notre petit corps de troupes, mais il ne s'établit pas même fortement dans les départements de l'Ain et de Saône-et-Loire. Chose plus

extraordinaire encore , il ne détache pas la moindre partie de ses neuf mille cinq cents hommes , pour renforcer la brigade Zeischmester qui avait repris l'offensive vers Chambéry. Il la laisse lutter seule contre les troupes françaises de la 7^e division militaire , tandis qu'en les faisant soutenir par quelques escadrons et par une ou deux batteries , elle aurait pu s'emparer de Grenoble.

Et cependant il disposait d'une nombreuse division , forte surtout en cavalerie et artillerie; en outre, il ne lui était pas possible d'ignorer que les quelques bataillons français de la 19^e division étaient hors d'état de rien entreprendre contre lui.

Abandonnant donc le noble rôle de général pour adopter celui de partisan , il se borna à disséminer ses troupes afin de lever partout des contributions , donnant comme prétexte à son inertie , l'attente de renforts en marche pour le joindre. Pendant ce temps-là, son ennemi, lui aussi, recevait des renforts, concentrait ses soldats autour de Lyon , organisait une artillerie puissante. Encore quelques jours, et 15,000 hommes de bonnes et vieilles troupes, réunis à 8,000 conscrits rassurés , allaient commencer leurs opérations et le forcer à accepter la défensive!.....

C'est bien à la guerre qu'on peut dire avec raison : L'occasion perdue ne se retrouve pas.

Afin de mettre nos lecteurs à même de suivre, pour

ainsi dire, jour par jour, les différentes phases de l'organisation de l'armée du duc de Castiglione, nous allons consacrer, au récit de cette organisation, le reste de ce chapitre.

Faisons d'abord une observation importante, c'est que dès le principe et jusqu'au dernier moment de son existence, cette armée fut scindée en deux corps très distincts l'un de l'autre, opérant presque toujours à part, quoique dans un but commun, et bien que placés tous deux sous les ordres du même chef supérieur le maréchal Augereau.

On a vu par quel concours de circonstances, les troupes de la 7^{me} division qui devaient composer avec celles de la 19^{me}, le noyau de la réserve de Genève, n'ayant pas rejoint le général baron Musnier, étaient restées jusqu'au 16 janvier sous les ordres du baron de la Roche, pour passer à cette époque sous ceux du comte Marchand. On a vu aussi, que du 5 au 31 janvier, la division Musnier et celle de Marchand, formées primitivement, la première à Lyon, des dépôts des 24^e, 16^e, 145^e de ligne, 32^e léger, et 1^{er} de hussards; la seconde, à Grenoble, des dépôts des 60^e, 125^e de ligne, et 8^e léger, s'étaient successivement renforcées, l'une de quelques compagnies envoyées de Valence et de la gendarmerie départementale, l'autre, des conscrits versés dans ses trois dépôts et des douaniers du Simplon.

Le moment arrivait où l'armée de Lyon allait enfin sortir de ses langes en se renforçant en très peu de jours :

- 1° De la division de réserve organisée à Nismes ;
- 2° De deux colonnes détachées de l'armée d'Espagne ;
- 3° Des gardes - nationales des départements du centre et de l'est ;
- 4° Des troupes venues d'Italie.

Nous allons donner successivement l'historique de l'organisation et de la marche de ces diverses fractions de l'armée du Rhône , en les prenant à partir du jour où elles ont été destinées à concourir à la formation de cette armée , et en ne les quittant qu'au moment où elles sont arrivées à leur destination.

Présentons d'abord une situation exacte des troupes sous les ordres d'Augereau dans les 19^{me} et 7^{me} divisions militaires , à la date du 20 janvier 1814.

Le maréchal d'empire duc de Castiglione commandant en chef,
Du Casse, adjudant commandant, chef d'état-major,
Comte Marchand, commandant les troupes de la 7^e division militaire, à Grenoble.

Dessaix, sous ses ordres, à Pontcharra.

Baron de la Roche, commandant la 7^e division, mis à la retraite à la fin de janvier , à Grenoble.

Généraux de brigade.

Pouchelon, arrivé à Lyon le 19.

Bardet, nommé, non arrivé le 20.

Poncet, commandant le département du Rhône, à Lyon.

Daumas, id. de l'Isère, à Grenoble.

Baron de Barral (en retraite), commandant les troupes en position aux Écheltes.

De Chabert (en retraite), chargé de l'organisation des gardes nationales de l'Isère.

Division de réserve de Genève, quartier général à Lyon.

2 ^e et 5 ^e bataill. du 24 ^e de ligne.	25 off. 517 h.	} au camp	500 h.	} détachés à Mirebel
9 ^e d'artillerie de marine.	5 id. 255 h.			
32 ^e léger	4 id. 209 h.	} sous	300 h.	} et
2 ^e bat. du 145 ^e de ligne.	12 id. 390 h.			
7 ^e bat. du 16 ^e de ligne.	9 id. 320 h.			
Gendarmerie.	6 id. 140 h. 96 ch.			
4 ^e de hussards.	9 id. 165 h. 174 id.			
4 ^e et 81 ^e de chasseurs.	0 71 h.	} Lyon.	51 h.	} Limonest
Artillerie à cheval.	1 id. 50 h. 51 id.			
Total.	71 2517 391		351	

Troupes de la 7^e division militaire.

60 ^e de ligne.	38 hommes.	} sous les ordres de l'inspecteur aux douanes, Adine, jusqu'à la retraite de Rumilly, passés alors sous le commandement du major Bois le 20, en position à Pontcharra.
8 ^e léger.	165 id.	
Douaniers.	160 id.	
4 ^e de chasseurs.	17 id. 17 ch.	
	376 homm. 17 ch.	

500 hommes formant la garnison du fort Barreaux (voir au chapitre précédent pour le détail).

900 id. sous le fort, en position, amenés par le général de la Roche le 20.

600 id. à Pontcharra, détachés du corps en retraite de Rumilly.

Total général. . . 4,913 hommes 408 chevaux 51 canonniers.

Matériel et arsenal.

12 pièces, dont un obusier, tirées de l'arsenal de Lyon ou amenées en poste devant la voiture du maréchal Augereau, à Lyon.

4 pièces à Pontcharra (voir pour l'artillerie de la place de Grenoble le chap. iv de la 1^{re} partie).

1508 mousquetons.

2700 sabres de dragons.

828 id. de cavalerie légère.

900 mousquetons (délivrés à la garde nationale par ordre du sénateur comte de Chanteloup).

3 tonneaux de poudre dont un avarié.

Le 20 janvier il y avait encore à Lyon, dans les dépôts, 200 hommes sans souliers, 400 sans schakos, plus 1,400 hommes du 24^e de ligne, 20 du 1^{er} de hussards, et 42 gardes-d'honneur non armés.

Le 25, 900 hommes, partie du 18^e léger, partie des douaniers du pont de Beauvoisin, sous les ordres du major Roberjot et du général de brigade de Barral, occupèrent le poste des Echelles. Ce petit corps reçut de Grenoble deux pièces de quatre et deux caissons.

Les gardes nationales n'étaient pas même encore organisées sur le papier.

Pour compléter le tableau de la position et des ressources de la ville de Lyon, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la copie d'une lettre confidentielle, écrite le 30 janvier 1814, par le commissaire extraordinaire de la 19^e division, et adressée au ministre de la guerre.

La voici dans son entier :

Lyon, le 30 janvier 1814. Dimanche.

Monsieur le duc,

Je vous dois la vérité sur les difficultés de tout genre qu'on

éprouve dans cette division, pour former, équiper et nourrir l'armée qui s'organise à Lyon.

La levée des conscrits est très difficile, pour les hommes qui ont plus de vingt ans; elle s'opère très imparfaitement dans les montagnes de l'Auvergne et du Velay. L'esprit public est mauvais dans ces départements; les moyens d'échapper aux appels y sont d'autant plus faciles, qu'il n'y a plus de colonne mobile pour appuyer l'autorité; les maires craignent les vengeances, et secondent faiblement l'autorité supérieure. Il n'y a plus d'autre force que la persuasion, et cette force devient nulle contre la résistance ou la mauvaise volonté. Il y a eu des appels par désignation d'individus, sans qu'il se soit présenté un seul homme; il y a eu des départs de 100 hommes et de 200 conscrits, sans qu'un seul soit arrivé à sa première étape. La conscription a toujours été difficile dans ces montagnes; mais les circonstances du moment lui ont donné le vrai caractère de la résistance; et malheureusement on ne peut pas détacher encore 50 hommes de la force armée de Lyon; pour les diriger en colonne mobile, sans compromettre le sort de la ville.

Le décret du 6 janvier concernant la levée d'un ou deux bataillons par département voulait que les hommes fussent armés et habillés par les départements. L'impossibilité d'exécuter cette disposition dans le Cantal et la Haute-Loire, qui n'offrent aucune ressource, a été bientôt reconnue, et on s'est borné à exiger qu'on donnât à chaque homme des souliers et un chapeau, avant de les diriger sur Lyon, où l'on devait compléter l'habillement.

On devait espérer de trouver à Lyon de grandes facilités, soit dans le commerce, soit de la part des fournisseurs de l'armée. Mais ces derniers n'ont plus ni argent, ni crédit, ni

matière ; leurs produits fabriqués sont saisis par leurs créanciers ; j'ai été forcé d'écrire aux tribunaux pour arrêter les poursuites dirigées contre eux , dégager les objets saisis et transporter l'hypothèque des créanciers sur les mandats à échéance délivrés par le Trésor.

Jusqu'ici , les 5,000 hommes qui composent l'armée de Lyon vivent sur des réquisitions qu'on exerce , sur les magasins du commerce de Lyon , en blé , vin , eau-de-vie , bois , fourrage , avoine , paille , etc. ; mais ces ressources sont déjà épuisées ; et comme nous ne payons pas ce qu'on prend , il est à craindre que bientôt les arrivages pour Lyon ne cessent par la peur qu'on a des réquisitions. Cette crainte me parait d'autant plus fondée , que les arrivages par eau sont à présent impossibles , et que les départements de l'Aisne , de la Bourgogne et de la Franche-Comté , qui fournissent Lyon , sont occupés par l'ennemi.

Par ces moyens forcés , nous nous sommes procuré quelques milliers de capotes , de souliers , de schakos , et tout ce qui a été nécessaire jusqu'ici ; mais on ne peut pas aller plus loin. Les particuliers dont nous avons pris les marchandises nous pressent pour le paiement , et les magasins sont épuisés. Les caisses publiques ne présentent aucune ressource , leurs recettes étant engagées pour le paiement des mandats du Trésor fournis pour services antérieurs.

Nous venons de frapper des contributions en nature et en argent sur les cinq départements de la division ; nous établissons la nécessité de cette mesure sur l'urgence des besoins de l'armée destinée à les protéger ; mais ces réquisitions sans paiement seront mal remplies et nos magasins de réserve seront d'un faible secours.

Nous manquons également de fusils pour armer nos sol-

daté. Votre Excellence a donné des ordres pour faire diriger sur Paris toute la fabrication de Saint-Etienne. Il ne nous reste donc plus de ressource de ce côté-là. Les fusils de chasse, malgré les mesures les plus sévères, n'ont presque rien fournis; et on n'a pas plus de 6,000 fusils pour armer 25 à 30,000 hommes, qui formeront l'armée de Lyon.

Dans cet état de dénûment, une réunion à Lyon de 30,000 hommes épuîsera nos approvisionnements en tout genre, sans pouvoir espérer en tirer le parti qu'on était en droit d'en attendre.

M. le maréchal envoie à Paris un de ses aides-de-camp pour demander des armes et de l'argent. Si nous obtenons ces deux objets, nous aurons promptement une armée, des vivres et des habits; sans cela, je crains beaucoup que le service ne soit compromis, et qu'il ne devienne impossible d'assurer la subsistance et l'équipement des soldats.

Je continuerai à faire tout ce qui dépendra de moi pour tirer de notre position tout le parti possible, car je suis loin de me décourager. Je sens même que Lyon n'est pas le seul point qui occupe le gouvernement; mais j'ai cru de mon devoir d'y appeler votre attention, parce que l'armée de Lyon est dans une position à rendre de grands services, si elle pouvait être promptement organisée, et qu'il me paraît qu'elle ne pourra l'être qu'autant que nous aurons des armes à lui donner et de l'argent pour la nourrir et l'équiper.

Agréé, monsieur le duc, l'hommage de mes sentiments.

Le sénateur CHAPTAL,

comte DE CHANTELOUP.

Le 5 février, le duc de Feltre répondit à cette lettre, que le directeur de l'administration de la

guerre avait chargé le commissaire-ordonnateur de l'armée de Lyon de pourvoir à l'habillement et à l'équipement des conscrits de la levée des 300 mille hommes donnés aux dépôts établis dans les 7^e et 19^e divisions militaires, et de pourvoir également aux besoins en habillement des conscrits de 1815 destinés pour ces mêmes dépôts. Que les fonds pour cet objet étaient faits ; qu'un premier tiers pour la levée des 300 mille hommes était déjà ordonnancé , qu'on attendait les ordres de l'Empereur , pour ordonnancer les deux derniers tiers sur le service de février pour la conscription de 1815 , et que tout serait soldé en mars.

Que, quant à l'armement, le maréchal duc de Castiglione, était prévenu que des ordres avaient été donnés pour faire revenir 10,000 fusils du Piémont par Briançon , et que d'autres mesures complèteraient incessamment l'armement de toutes les troupes employées sous ses ordres.

Nous ajouterons, pour n'y plus revenir, que les fonds furent en effet mis à la disposition des deux commissaires extraordinaires dans les 7^e et 19^e divisions, et que les fusils venant du Piémont parvinrent à Briançon le 19 février.

Passons maintenant à la marche des divers corps destinés à renforcer l'armée du Rhône.

Division de réserve de Nismes, et troupes de Toulon.

La quatrième division de réserve des Pyrénées, dite division de réserve de Nismes, mise sous les ordres du général de brigade Ménard et destinée à renforcer l'armée de Lyon, commença à recevoir, dès la fin de 1813, une partie des jeunes soldats qui devaient compléter ses cadres. L'adjutant-commandant Tancarville s'était rendu de Paris à Toulouse et de Toulouse à Nismes avec mission de presser le départ des conscrits pour Nismes, leur organisation dans cette ville et leur marche vers Lyon.

Le 30 janvier, cette division se trouvant à moitié organisée, et le duc de Castiglione ne cessant de réclamer son envoi à Vienne et sur le Rhône, il fut décidé que les bataillons se mettraient en marche avant d'avoir entièrement complété leur équipement et leur habillement.

La situation de cette division, à cette époque, était la suivante :

Elle avait reçu 5,394 conscrits. 364 avaient déserté, 200 se trouvaient aux hôpitaux : restait donc 4,800 et quelques jeunes soldats présents avec lesquels le général Ménard avait complété à 600 hommes et plus, non compris les cadres, les six bataillons désignés pour

Lyon. Les hommes étaient tous armés de fusils, soit de fabrication française (arme de dragon), soit de fabrication espagnole, en général assez mauvais. Tous ces bataillons partaient sans habits ni schakos ; la moitié seulement avec des gibernes et des sacs. Leur instruction était aussi incomplète que leur équipement. Ils n'avaient reçu que des notions assez imparfaites de l'école du soldat. Les armes leur furent distribuées la veille seulement de leur départ de Nismes. Enfin il ne leur fut donné en partant ni cartouches, ni pierres à fusil, la direction d'artillerie de Montpellier n'ayant pu satisfaire aux demandes du général Ménard ; ce fut à Valence que les commandants des bataillons pourvurent leurs hommes de ces objets. Les jeunes soldats étaient tous porteurs de capotes, de vestes, de pantalons, de souliers, de chemises et de bonnets de police.

Composition, départ de Nismes et arrivée à Vienne de ces 6 bataillons.

Bat.	off.	s.-off. et cap.	conscr.	parti le	arrivé le
6 ^e du 67 ^e	20	96	680	30 janv.	6 fév.
id. du 79 ^e	19	90	664	31 id.	7 id.
id. du 20 ^e	20	id.	600	1 ^{er} fév.	8 id.
id. du 23 ^e léger	20	id.	id.	2 id.	9 id.
id. du 115 ^e de l.	22	id.	id.	3 id.	10 id.
id. du 4 ^e id.	20	id.	id.	4 id.	11 id.
Totaux. . .	121	576	3,744		

Le duc de Castiglione, informé de l'état pitoyable

dans lequel se trouvaient ces bataillons, donna ordre de les arrêter à Vienne, et en confia le commandement au général de brigade Bardet.

Le 18 février, cette division arrive enfin à Lyon, encore assez mal organisée.

Le 2^e régiment de Toulon, organisé par le prince d'Essling, et fort de 1,181 hommes, officiers compris, part de Toulon le 31 janvier, et arrive à Lyon le 17 février.

3 compagnies du 16^e de ligne, 2 du 32^e léger, partent également de Toulon le 2 février et arrivent à Lyon le 19.

Troupes venant de Catalogne.

Le 22 de janvier, à 11 heures du soir, le duc d'Albufera, commandant l'armée de Catalogne et d'Aragon, reçut du ministre de la guerre et du major-général deux lettres en date du 14, qui lui prescrivaient de détacher une partie des troupes sous ses ordres pour les envoyer à l'armée du Rhône.

La lettre du major-général contenait cette phrase : *Au surplus, tout cela tient à la situation des choses en Espagne.* Or, comme cette situation n'était pas des plus heureuses, le maréchal Suchet ne crut pas devoir se hâter d'affaiblir son armée.

Mais le 24 au matin, une nouvelle lettre lui or-

donna formellement de diriger sur Lyon , par Perpignan , 8 à 10 mille hommes.

En conséquence, six colonnes se mirent en marche pour la France dans l'ordre suivant :

La première, composée de 7 compagnies du 13^e de cuirassiers (1), une batterie d'artillerie à cheval, en tout 850 hommes, 850 chevaux et six pièces de canon, partit d'Espagne le 3, se dirigeant sur Lyon, où elle arriva le 16, en passant par Perpignan, Narbonne, Montpellier, Pont-St-Esprit, Valence, Vienne et Lyon. Cette colonne était sous les ordres du colonel du 13^e de cuirassiers, Bigarré. Elle ne fit qu'un séjour et doubla quelques étapes.

La 2^e colonne, commandée par le général de brigade Guillemet, composée du 4^e de hussards, d'une compagnie du 13^e de cuirassiers et d'une compagnie du train d'artillerie, en tout 800 hommes, 800 chevaux, partie de Perpignan le 6, arriva à Lyon le 22.

(1) Le départ de l'armée de Catalogne, du 13^e de cuirassiers, donna lieu à une réflexion du duc d'Albuféra, qui fait trop d'honneur à ce brave régiment pour que nous ne cédions pas au plaisir de la citer ici. Le maréchal, dans sa lettre au ministre, en lui annonçant l'exécution de ses ordres, dit :

« Le départ des cuirassiers sera célébré en Catalogne comme un jour de fête, et toute la cavalerie ennemie se croira dès ce moment invincible. »

Nous ne croyons pas que jamais aucun éloge plus magnifique ait pu être fait, par le commandant d'une armée, d'un seul régiment.

La 3^{me} colonne, commandée par le colonel Colbert, du 12^e de hussards, partie de Perpignan le 8, arriva à Lyon le 23. Elle se composait du 12^e de hussards et comptait environ 550 hommes et 570 chevaux.

Toute cette cavalerie était sous les ordres supérieurs du général de division Digeon, qui, après avoir mis en route le 12^e de hussards, se rendit en poste à Valence, afin d'y rejoindre le 13^e de cuirassiers et d'être à même de diriger les colonnes au fur et à mesure qu'elles y arriveraient.

La division d'infanterie, forte de six régiments, formant trois brigades, et commandée par le général Pannetier, se rendit de Perpignan en poste à Lyon, passant par Narbonne, Mèze, Lunel, Vatiguère, Montélimart et Saint-Vallier, aux époques et de la manière suivante :

La 1^{re} colonne, composée du 1^{er} léger, 1,293 hommes, partit le 4 février et arriva à Lyon le 10.

La 2^{me} colonne, 16^e et 20^e de ligne, 1,228 et 1,146 hommes, partit le 5 et arriva le 11.

La 3^{me}, 67^e de ligne, 1,203 hommes, partit le 6 et arriva le 12.

La 4^{me}, 7^e de ligne et 23^e léger, 1,203 et 1,089 hommes, partit le 7 et arriva le 13.

Toutes ces troupes étaient aussi belles que bonnes, et animées du meilleur esprit.

En outre, 80 bouches à feu et autant de caissons

furent en même temps dirigés de Perpignan sur Lyon.

Ainsi, le 16 février, c'est-à-dire au moment où les opérations offensives du duc de Castiglione allaient commencer l'armée du maréchal se trouvait composée de la manière suivante :

État major général.

Comm. en chef, le duc de Castiglione	{ Deleau, major Gautier, ch. d'esc. Cros, capitaine. Germy, id.	{ aides-de- camp.
Chef d'état-major général	{ Du Casse, général de brigade.	
Adjoint provisoire	{ Manhès, capitaine en retraite.	
Artillerie.	{ Desvaux, génér. de divis. commandant l'artillerie,	{ Bonie, capit. aide-de-camp.
	{ Gerin, colonel, chef d'état-major.	{ Levasseur, lieutenant.
		{ Modny, id.
		{ Lowel, id.
		{ Michel, id.
	{ Regnard, id.	{ adjoints.
S.-inspecteur aux revues.	{ Léorat, f. f. d'inspecteur.	{ Blanquart, comm. des guer.
Ordonnateur, Bourdon.		{ Le Lorrain, { adjoints. d'Herbeline, }

INFANTERIE.

Division de réserve de Lyon. Quartier général à Lyon.

Gén. de div. baron Musnier	{ Chateaubodeau, chef d'es. Guérin, lieutenant	{ aid.-de-c.
Généraux de brigade	{ Pouchelon, à Miribel.	
Chef d'état-major.	{ l'adjutant commandant Le Gay, à Lyon.	
2 ^e batail. du 32 ^e lég.	15 offi. 584 s.-of et sol.	103 h. aux hôpi.
2 ^e et 6 ^e b. du 24 ^e de l.	38 id 1,451 id	132 id
3 comp ^e . du 16 ^e de l.	9 id 384 id	36 id
3 comp. du 145 ^e	13 id 362 id	41 id
Détachement du 2 ^e d'artil. de marine.	6 id 290 id	14 id
Totaux...	81 id 2,971 id	320 id

Division de Catalogne. Quartier général à Lyon.

Général de brigade : Pannetier, commandant la division, Dauphin, capitaine aide-de-camp.

Général Gudin, commandant la 1^{re} brigade. Lafeuille, capitaine aide-de-camp.

Général Ordonneau, comm. la 2^e brigade. Plumancy, Lapasset, capitaines aides-de-camp.

Général Estève, comm. la 3^e brigade. Maux, lieutenant aide-de-camp.

Chef d'état-major Vigier, adjudant-commandant.

Commandant l'artillerie de la division Hazard, colonel.

Sous-inspecteur aux revues Bellard.

F. f. d'ordonnateur Gonnet.

bataillons.	colonels.	officiers.	s.-offi. et sol.	h. aux hôpit.
1 ^{er} et 2 ^e du 7 ^e de ligne.	Bougault.	41	1,149	452
— du 16 ^e de ligne.	Lamotte.	43	1,165	139
— du 20 ^e de ligne.	Esnard.	44	1,077	57
— du 67 ^e de ligne.	Teulet.	38	1,160	151
— du 23 ^e léger.	Peyris.	44	993	88
— du 1 ^{er} léger.	Pillet.	38	1,268	185
Totaux...	12 bataillons.	248	6,812	1,072

Division de réserve de Nismes à Lyon, le 18.

Général de brigade Bardet. Rousseau, lieutenant aide-de-camp.

(Voir plus haut pour les détails relatifs à cette division.)

Cavalerie venant de l'armée de Catalogne.

Général de division Digeon, arrivé à Lyon le 12. } Vidal de Lery, chef d'es. } aides-de-c.
 } Gastebois, capitaine. }
 } Escoffon, lieutenant. }

Général de brigade Guillemet, à Lyon le 22.

De Scepeaux. } adjudants-commandants.

Blisima. }
 Verninac, adjoint au commissaire des guerres.

	colonels.	officiers.	s.-offi. et s.	chevaux.
13 ^e de cuirass.	Bigarré.	35	627	659 à Lyon le 16.
4 ^e de hus.	Christophe.	20	630	702 à Lyon le 22.
12 ^e de hus.	Colbert.	20	525	574 à Lyon le 23.

Cavalerie à Lyon depuis la formation.

Général de division, comte Saint-Sulpice, colonel du 4^e régiment des gardes d'honneur.

	offic.	s.-offi. et s.	chevaux.	
Détachements des :	4 ^e de gardes d'hon.	1	22	27
	4 ^e de chasseurs.	2	22	22
	31 ^e de chasseurs.	4	12	80
	1 ^{er} de hussards.	1	92	220

179 hommes détachés à Bourg, ainsi que 164 gendarmes.

Totaux... 14 offi., 238 h. et 637 chev. à Lyon, 343 h. à Bourg.

Artillerie.

2 ^e d'artil. à cheval.	39 h.	1 cheval.	} à Lyon.
3 ^e d'artil. à pied.	2 offi.	94 h.	
7 ^e d'artil. à pied.	2 id	80 h.	
Canon. de marine.	16 id	498 h.	
Train.	2 id	100 h. 69 chev.	

Bouches à feu.

6 pièces de huit.	} total 27.
17 pièces de six.	
4 obusiers de six pouces.	

Voitures.

6 affûts et avant-trains de rechange.	} total 55.
39 caissons.	
10 voitures, forges, caissons d'infanterie.	

Le 17 février la division Musnier prit le nom de 1^{re} division d'infanterie et reçut la brigade Ordonneau composée des 20^e et 67^e de ligne. Le 19 elle fut renforcée du 2^e régiment de Toulon et d'un bataillon du 145^e.

La division Pannetier prit le même jour le nom de 2^e division d'infanterie, et se composa des brigades Gudin et Estève.

Les régiments de la division Digeon furent attachés, au fur et à mesure de leur arrivée à Lyon, aux deux divisions d'infanterie.

Division Marchand. Quartier général à Grenoble.

Généraux de div.	comte Marchand, com. la div.	Dessaix sous ses ordres.	Aides-de-camp.	
			Tarlé, chef d'esc.	Randon, capitaine.
			Grive, offi. en retraite.	Naz, capitaine.
			Porion, lieutenant.	

Généraux de brigade.	}	Serrant.
		baron de Barral, en retraite.
		Chabert.

3 ^e batail. du 8 ^e léger.	16 offi.	352 h.	à Chapareillan.
1 ^{er} batail. du 18 ^e id.	20 id	550 h.	à Voreppe.
4 ^e batail. du 5 ^e de lig.	19 id	407 h.	à La Chavanne.
4 ^e batail. du 11 ^e de lig.	19 id	560 h.	à Barreaux.
3 ^e batail. du 23 ^e de lig.	15 id	360 h.	à La Chavanne.
7 ^e batail. du 79 ^e de lig.	15 id	189 h.	à Voreppe.
7 ^e batail. du 81 ^e de lig.	12 id	263 h.	à Lacaille.
3 ^e batail. du 1 ^{er} de lig.	20 id	606 h.	à Voiron.
Douaniers.	20 id	159 h.	à Pontcharra.
Corps francs de l'Isère.	9 id	187 h.	id.
4 ^e de chasseurs.	5 id	38 h.	46 ch. à Chapareill.
31 ^e de chasseurs.	1 id	22 h.	24 ch. id.
Artillerie à pied.	1 id	23 h.	à Barreaux.
Gendarmes.	4 id	92 h.	35 ch. id.

Totaux..... 176 offi. 3,808 h. 105 ch. 155 h. aux hôpitaux.

Détachement du Mont-Cenis, sous les ordres du commandant Gros Lambert.

7 ^e de ligne.	2 offi.	67 hommes.	
9 ^e id.	4 id.	205	—
53 ^e id.	0	125	—
156 ^e id.	0	73	—
Sapeurs. id.	0	49	—
19 ^e de de chass.	1 id.	25	—
			26 chevaux.

Total général. 183 offi. 4,352 h. 131 chevaux.

Brigade de réserve (gardes nationales).

Général de brigade, Remond.

24^e de ligne, 729 hommes, attachés à cette brigade,

Gardes nationales.	}	du Rhône.	601	} Brigade organisée, non encore habillée ni armée.
		du Cantal.	585	
		de la Haute-Loire.	878	
		de la Haute-Vienne.	786	
		de l'Indre.	393	
		de la Nièvre.	188	
		du Puy-de-Dôme.	717	
		de la Creuse.	717	
		Total.	4881	

Nous donnerons un peu plus loin le détail des nouveaux renforts arrivés à cette armée :

1^{er} d'Espagne.

2^e d'Italie.

Dans le courant du mois de mars 1814.

En outre 3,000 hommes environ de Saône-et-Loire, opérant sous les ordres du général de brigade en retraite Bard (1).

Ainsi donc, vers le 1^{er} mars, l'armée de Lyon pouvait être considérée comme étant composée de :

17,000 hommes de bonne infanterie ;

2,000 id. de bonne cavalerie, sous les ordres immédiats du duc de Castiglione.

Et de : 4,600 hommes et 100 chevaux, sous le commandement direct du général Marchand.

(1) Leur réunion ne fut que momentanée.

Quant aux gardes nationales, nous ne les avons placées ici que pour mémoire.

Les deux corps distincts, mais surtout le premier, étaient abondamment pourvus de munitions et avaient une bonne artillerie, bien attelée.



CHAPITRE III.

Napoléon ordonne, dès le commencement de février, au duc de Castiglione d'entrer en Campagne. — Ce dernier se trouve hors d'état, encore, d'obtempérer à cet ordre. — Lettres de l'empereur au duc de Feltré à ce sujet. — Réflexions sur la conduite d'Augereau. — Plan qu'on lui trace. — Plan qu'il adopte. — Réflexions. — Le 17, les divisions Musnier et Pannetier commencent leurs opérations. — Leurs succès. — Reprise des Echelles le 18, de Chambéry le 19. — Marche des généraux Marchand et Dessaix sur Genève. — Lettre du duc de Feltré au comte de Bondy. — Réflexions. — Bubna a le temps de replier ses brigades et de leur assigner des points de réunion.

Napoléon, en se mettant à la tête de son armée principale vers la fin de janvier, ne perdait pas de vue celle de Lyon. Il comptait sur une coopération active et vigoureuse de cette dernière qu'il destinait à une diversion puissante; aussi, dès le commencement de février pressait-il le duc de Castiglione d'entrer en campagne.

Augereau était alors hors d'état de se conformer à de semblables désirs, car, bien que le comte de Bubna eût évacué la 19^e division militaire, il occupait encore avec plus de dix mille hommes les départements voisins. Saône-et-Loire était envahi, l'Allier fortement menacé ; en outre, les Autrichiens tenaient Mâcon, poussaient leurs avant-postes jusqu'à Meximieux et Montluel.

Quoique se bornant à des excursions et à des levées d'impôts, ils pouvaient d'un instant à l'autre se concentrer et se montrer tout à coup devant Lyon ou Grenoble.

Conservé ces deux places importantes était donc tout ce qu'on devait raisonnablement demander à Augereau et à Marchand, jusqu'à l'arrivée des renforts en marche. Le premier, s'occupait avec activité d'organiser son matériel, tandis que le second, luttait avec une admirable tenacité contre les troupes qui nous avaient repliés du Mont-Blanc. Or, si l'inconcevable inaction de Bubna contribua beaucoup à permettre au duc de Castiglione d'atteindre son but, toujours est-il qu'on ne saurait sans injustice méconnaître ses efforts pour se mettre en état d'entrer en ligne.

Depuis quelques jours cependant, les ordres de Napoléon se succédaient de plus en plus pressants. Le 10 février, il avait battu l'ennemi à Champ-Aubert et cette victoire avait ranimé ses espérances. Il com-

plait, à force de génie, triompher avec la poignée de soldats intrépides qui l'entouraient, des nombreuses armées de la coalition. Ses prétentions s'étaient accrues; il ne désirait qu'un prétexte pour rompre les négociations entamées, une forte diversion opérée par le duc de Castiglione sur les derrières de la grande armée Alliée était donc alors pour lui de la plus haute importance. Il pressait le ministre d'écrire au maréchal dans ce sens; il eût volontiers prêté l'oreille dans l'espoir d'entendre le premier coup de canon du corps du Rhône.

Mais hélas! il était encore trop tôt de quelques jours.

Ce n'était pas avec les 2,500 à 3,000 soldats qui se trouvaient à Lyon, qu'on pouvait prendre l'offensive (1). Augereau d'ailleurs, n'avait pas comme Napoléon le feu sacré.

L'esprit des grandes combinaisons stratégiques parvenait difficilement jusqu'à son imagination, trop bornée pour bien apprécier les vastes plans de son souverain. Puis, ce n'était plus le soldat intrépide de 96, appelant les combats, bravant avec enthousiasme les dangers; c'était le maréchal de l'empire dégoûté de la guerre, mécontent de ne pouvoir profiter des

(1) Voir au chapitre précédent l'état de l'armée du Rhône au commencement de février.

bienfaits d'un maître trop généreux, prêt à sacrifier tout pour conserver ses richesses, prêt à se ranger du parti de celui qui voudrait lui en assurer la paisible jouissance (1). Lorsqu'un général n'est plus animé que de tels sentiments, on doit se garder de l'employer, aussi, l'empereur fit-il une grande faute en ne remplaçant pas le maréchal dans le commandement d'une armée de la vigueur d'action de laquelle allait dépendre le salut de la France. Un peu plus tard, il le voulut ; mais il n'était plus temps.

Les dépêches de l'Empereur au duc de Feltre, relativement à l'armée de Lyon, et à partir du 14 février sont trop curieuses pour que nous résistions au plaisir de citer textuellement les plus pressantes. Elles mettront d'ailleurs nos lecteurs parfaitement à même d'apprécier, et l'importance que Napoléon attachait aux opérations militaires du duc de Castiglione, et la conduite de ce dernier.

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de
« Castiglione que le voilà bientôt avec une armée
« considérable, que je lui ordonne, dans les circon-

(1) Le duc de Castiglione répétait souvent, à cette époque, en parlant de l'empereur : Ce b.... là nous fera tous tuer, il nous donne des dotations, des honneurs, à quoi cela nous sert-il, nous ne pouvons en jouir ?

« stances actuelles, de se mettre en campagne pour
« battre Bubna et inquiéter les flancs de l'ennemi.

« Sur ce, etc.

« Meaux, 14 février, au soir.

« Monsieur le duc de Feltre, donnez ordre au duc
« de Castiglione de sortir de Lyon et de réunir toutes
« ses troupes pour marcher sur Genève et sur le can-
« ton de Vaud. Donnez le même ordre au général
« Marchand et au général Dessaix. Dites-leur que les
« Autrichiens ne sont que de la canaille, qu'avec de
« l'audace et de l'activité tout cela disparaîtra devant
« eux à peu près comme le brouillard. Dites au duc
« de Castiglione d'oublier ses cinquante-six ans et de
« se souvenir des beaux jours de Castiglione : il a
« d'ailleurs deux fois plus de monde qu'il n'en avait
« alors.

Sur ce, etc.

Au château de Surville près Montereau, le 19 février 1814.

« Monsieur le duc de Feltre, expédiez un courrier
« au duc de Castiglione, pour le presser d'entrer en
« campagne. Faites-lui connaître que les armées Al-
« liées se retirent en désordre sur Troyes ; que les
« Empereurs avaient donné l'ordre d'établir leur
« quartier-général à Fontainebleau ; qu'ils étaient le

« 17 à Bray, mais qu'au lieu de se rendre à Fontainebleau, ils se sont portés en toute hâte sur Troyes.

« Que le duc de Castiglione entre donc en campagne, réunisse sous son commandement tout ce qu'il y a dans les 7^e, 8^e, 19^e divisions militaires, tâche de s'emparer de Genève et se porte dans le canton de Vaud.

« Sur ce, etc.

Château de Surville, le 20 février.

Chacun de ces ordres de l'Empereur était développé par le duc de Feltre. Les instructions les plus détaillées, les injonctions les plus formelles partaient journellement du ministère pour le quartier-général du duc de Castiglione ; mais jusqu'au 14 février, époque où la division d'Espagne se trouva en partie réunie à Lyon, il était impossible au maréchal de se conformer à des ordres pour l'exécution desquels il fallait d'abord et avant tout des troupes. Avec de petits moyens, un grand homme tente quelquefois beaucoup, et c'était assez l'usage de Napoléon, mais avec rien, entreprendre quelque chose est impraticable même pour le génie le plus audacieux, et Augereau avait d'ailleurs perdu alors l'audace de ses premières campagnes.

Aussi, se bornait-il à répondre au ministre : que tout en partageant, à certaines modifications près, ses

idées militaires sur le plan à adopter dans les circonstances présentes, l'instant de les mettre à exécution n'était pas encore venu ; qu'il n'avait avec lui ni la division de Catalogne ni celle de Nismes, que les gardes nationales lui arrivaient des départements voisins, en corps non organisés, non équipés, non habillés, non armés, et lui étaient un embarras plutôt qu'un secours. Il se plaignait ensuite du manque d'argent, d'attelage, de magasin, de moyens de transport, et ajoutait qu'une fois les troupes réunies et reposées, il s'empresserait de commencer ses opérations et les combinerait de manière à les rattacher au but principal, en donnant la préférence à celles qui pourraient menacer l'ennemi sur ses flancs et faire par ce moyen une diversion heureuse en faveur de la grande armée. Enfin, le 16, il annonça au duc de Feltre que le jour où il commencerait le mouvement dont il préparait l'exécution n'était pas *très éloigné*, mais qu'il voulait *concentrer avant, ses troupes, assurer leurs besoins et ne les mettre en campagne qu'avec la certitude d'amener de grands résultats.*

On comprendra facilement combien cette dernière dépêche du 16, fut peu du goût de l'empereur. Une semblable temporisation, dans un moment où il croyait déjà le maréchal plus près de Genève que de Lyon, n'était pas de nature à le satisfaire ; aussi sa mauvaise humeur se fit-elle immédiatement jour par la lettre

suivante, dont le ministre osa à peine atténuer les expressions, dans sa dépêche au duc de Castiglione.

« Monsieur le duc de Feltré, je reçois votre lettre
« du 19. Ecrivez au duc de Castiglione d'entrer en
« campagne aussitôt après qu'il aura reçu votre lettre.
« Faites-lui connaître combien sa lettre du 16 m'a
« déplu. Qu'importe que dans les circonstances où
« nous nous trouvons, les bataillons de Nismes soient
« mal équipés et mal habillés, s'ils ont des fusils ?
« Dites-lui que le corps du général Gérard, qui s'est
« tant distingué dans les dernières actions, sous mes
« yeux, était tout composé de conscrits mal habillés
« et mal équipés.

« Il dit que les gardes nationaux sont mal habillés
« et dans un état pitoyable ; répondez-lui que l'Em-
« pereur en a 4,000 en chapeaux ronds, en habits
« de paysans et sans gibernes ; mais ils ont des fusils,
« et l'Empereur voudrait en avoir 30,000. Que quant
« à la pénurie de d'argent, c'est un mal sans remède,
« puisque les deux tiers de l'empire sont aux mains
« de l'ennemi. Qu'il peut remédier au défaut d'at-
« telages en requérant des chevaux dans les cam-
« pagnes.

« Enfin, quant aux magasins, il est ridicule de
« parler de magasins dans les temps où nous sommes.
« Donnez-lui ordre de sortir de Lyon douze heures

« après la réception de votre lettre, et de marcher
« avec tout ce qui pourra le suivre pour tomber sur
« les derrières de l'ennemi.

« Écrivez au général Marchand et au sénateur
« Saint-Valier de remettre tout ce qu'ils ont de dis-
« ponible sous les ordres du duc de Castiglione, et
« que tout cela doit se porter en avant.

Sur ce, etc.

Nogent, le 21 février.

Ainsi, d'un côté le grand homme de guerre, au génie immense, dans son impatience de voir comprendre et seconder ses vastes combinaisons, donne pendant quelques jours des ordres inexécutables ; d'un autre, l'homme médiocre que n'embrase plus le feu sacré de la gloire, reste froid devant une nécessité impérieuse qu'il ne comprend pas, ou qu'il ne veut pas comprendre, et perd des instants précieux à organiser, tandis qu'il faudrait marcher et combattre. Il ne voit pas qu'il importe moins pour le plan de son souverain, et pour le salut de la France, de remporter des victoires, que de jeter l'inquiétude dans les armées ennemies, en menaçant de les prendre à revers ; il ne voit pas, que dût-il n'obtenir jusqu'à l'entière réunion de son corps d'opération, que des succès partiels, dût-il ne faire pendant quelques jours qu'une guerre de partisans, pourvu qu'il dissimule aux alliés la faiblesse de

ses moyens d'action, en agissant, il rend à la patrie un service bien plus important qu'en restant à Lyon à organiser une armée qui peut être entrera en ligne trop tard de quelques heures ?

S'il est à la guerre des circonstances où tout doit être soumis aux lois de la prudence, il en est d'autres où il faut avant tout agir avec promptitude et vigueur. C'est au génie du général à deviner quelle conduite il doit tenir dans telle ou telle occasion ; Augereau , cette fois, ne sut pas ou ne voulut pas savoir. Le 14 février il pouvait se mettre à la tête d'une grande partie de ses troupes et entrer en ligne, le 17 seulement , et après avoir reçu des ordres tellement formels qu'il n'ose reculer plus longtemps , il se décide à ébranler ses colonnes.

C'étaient soixante-douze heures perdues. En tout temps, quel malheur ! dans un pareil moment, quelle calamité ! Si du moins le maréchal eût su réparer cette première faute ! Peut-être était-il temps encore ? L'Empereur avait bien raison, lorsqu'il lui faisait écrire d'oublier son âge pour ne songer qu'aux beaux jours de Castiglione.

Le 15, ainsi que nous le verrons , quand nous reviendrons aux opérations dans le Dauphiné , l'infatigable Marchand, qui avait reçu du duc de Castiglione un bataillon de renfort , avait repris le poste important des Échelles. Selon toute apparence cette nou-

velle, jointe aux dernières dépêches du duc de Feltre, décida Augereau à commencer enfin ses opérations.

Tout concourait à lui faire adopter le seul plan capable de réparer son inaction de trois jours ; celui que lui prescrivait impérieusement l'empereur ; celui dont le ministre de la guerre lui avait si souvent, dans ses lettres, développé les conséquences inmanquables, celui enfin, qu'à défaut d'autres raisons, le simple bon sens eût dû lui faire préférer dans la situation où se trouvaient la France et la grande armée. Se mettre de sa personne à la tête de ses troupes, les maintenir dans les excellentes dispositions qu'elles apportaient de la Péninsule, confier à la garde nationale la défense de Lyon, qu'il couvrait d'ailleurs par son mouvement offensif, pousser devant lui le comte de Bubna, tandis que Marchand et Dessaix, maîtres du passage de l'Isère et de celui des Echelles, pousseraient le général Zeischmester, lier ses opérations avec celles des défenseurs du Dauphiné, marcher sur Genève, s'emparer de cette place, puis tomber avec toutes ses forces réunies sur les derrières de la grande armée alliée, voilà quel était ce plan, et quel devait être le but des efforts du maréchal ; voilà ce qui, exécuté promptement et avec vigueur, eût peut-être sauvé la France, ce sur quoi comptait Napoléon ; voilà ce que le duc de Castiglione ne fit pas, et ce dont

tout Français a le droit de l'accuser avec amertume.

Le chef ne comprit-il pas alors quels intérêts puissants étaient entre ses mains, chose difficile à penser lorsqu'on parcourt les dépêches du ministre de la guerre (1), ou l'homme, soldat enrichi, crut-il devoir suborner sa conduite à quelque cause secrète qu'il ne nous a pas encore été donné d'approfondir par des preuves irrécusables ; voilà ce que nous ne saurions dire. Toujours est-il que ses opérations furent loin de répondre à ce que la patrie devait attendre d'un général intelligent et dévoué.

Le plan qu'adopta le maréchal fut celui-ci : Former ses troupes en deux colonnes, sous les ordres des généraux Musnier et Pannetier ; diriger le premier sur Meximieux, le second sur Villefranche et Mâcon, chasser l'ennemi de ses positions, dégager complètement les départements de l'Ain et de Saône-et-Loire ; *rester de sa personne à Lyon*, malgré les ordres formels de son souverain, sous prétexte d'assurer la défense de la place, d'attendre les troupes en marche, et d'organiser la division de Nîmes ; enfin, toutes ces opérations préliminaires terminées, pousser sur Genève une partie de ses troupes, tandis que l'autre partie prendrait position sur la Saône, pour couvrir Lyon. Sans doute, un mois plus tôt, quand la grande armée

(1) Voir pièces justificatives n° n.

alliée était encore sur le Rhin, une telle combinaison eût été sage et rationnelle, mais alors l'ennemi était au cœur de la France, à quatre étapes de Paris, Napoléon ne le contenait qu'avec peine à force de victoires chaque jour renouvelées; il fallait à tout prix une diversion qui forçât les souverains à donner à l'Empereur un moment de répit. Et quelle singulière contradiction entre les paroles et les actes du duc de Castiglione. Le 16, il écrit au ministre de la guerre : *Votre excellence sait qu'il n'est pas militaire de disséminer ses troupes sur divers points, et qu'il est bien plus important de les concentrer.* Le soir même il adopte un plan en opposition directe avec ces principes. Le 16, il fait entrevoir qu'il lui est impossible de commencer de quelques jours ses opérations; le 17, il ordonne à ses troupes de s'ébranler; le 18 il n'a pas encore rendu compte au duc de Feltre de son mouvement.

Que conclure de cette conduite inqualifiable du maréchal? Comment, d'ailleurs, lui qui faisait depuis si longtemps la guerre, pouvait-il penser qu'il était indispensable de rejeter la division de Bubna de positions en positions pour la forcer à évacuer l'Ain et Saône-et-Loire? N'était-il pas évident que les Autrichiens s'empresseraient, à l'approche d'une forte colonne française, de se replier jusque sous Genève?

L'important était donc bien plus de les gagner de vitesse dans le pays de Vaud, que d'aller chercher un à un tous leurs détachements pour les attaquer et les battre? Si, enfin, Augereau avait poursuivi avec vigueur l'exécution de ce plan tant défectueux qu'il fût, s'il n'eût pas arrêté trois jours le mouvement de ses troupes au moment décisif, peut-être eût-il pu réaliser en partie les espérances de l'Empereur... Mais n'anticipons pas sur la marche des événements et passons aux faits.

Le 17 février, le duc de Castiglione ordonna au général Musnier de partir le même jour avec sa division forte de 4,000 hommes d'infanterie, six bouches à feu et 200 chevaux des 1^{er} de hussards et 31^e de chasseurs, pour se porter sur Meximieux; d'en chasser l'ennemi et de le poursuivre, soit sur la route de Genève, soit sur celle de Pont-d'Ain; de marcher le 19 sur Pont-d'Ain en laissant un fort détachement à Meximieux, pour observer l'embranchement des deux routes, et quelques chevaux pour éclairer le pays et faire des reconnaissances, de s'avancer ensuite sur Bourg et de s'en emparer, après, toutefois, s'être assuré que l'ennemi était en pleine retraite.

Le maréchal prescrivit également, le même jour, au général Pannetier de partir le 18, à 6 heures du matin, avec sa division, forte de 4,500 hommes d'infanterie, une compagnie d'artillerie légère et le 13^e de

cuirassiers pour se porter sur Mâcon par Villefranche, balayant tous les bords de la Saône, de s'emparer de Mâcon et d'entrer immédiatement en communication avec la division Musnier.

Le général Bardet reçut l'ordre de se rendre à Lyon, avec la division de Nîmes. Les généraux Marchand et Dessaix, maîtres des Echelles et de Montmeillan, devaient, pendant ces opérations de l'armée du Rhône, se porter sur Chambéry et menacer Genève.

Musnier attaqua et enleva Meximieux que l'ennemi occupait avec 1,000 hommes d'infanterie, 300 chevaux, deux pièces de canon et un obusier. Les Autrichiens se replièrent sur le village de Loyes, situé sur un mamelon, et présentant une excellente position militaire. Ils avaient réuni là 1,500 fantassins, 500 chevaux et six pièces, résolus à y tenir le plus longtemps possible, mais notre infanterie n'eut pas plus tôt fait mine de tourner le village, en filant par les hauteurs, qu'ils se mirent en retraite, couverts par leur cavalerie, supérieure en nombre à la nôtre.

L'avantage du terrain rendit la perte de l'ennemi, en tués ou blessés, peu considérable. De notre côté, nous perdîmes une trentaine d'hommes. Le général de brigade Ordonneau, les chefs d'escadrons Ples-sac, du 31^e de chasseurs, et Jourdan, du 1^{er} de hus-

sards (1), se distinguèrent dans cette journée. Ce dernier eut un cheval tué sous lui. Le 19, Musnier entra à Bourg, et le 30 au matin, il marcha sur Pont-d'Ain, par la route de Bourg, tandis que la brigade Pouchelon, détachée à cet effet, prenait dans le même but celle de Meximieux. L'ennemi, qui paraissait s'être concentré dans cette position importante, où il avait réuni une nombreuse artillerie, ne voulut pas y attendre nos colonnes d'attaque. Il se hâta de l'évacuer, en se retirant précipitamment sur Nantua, où se trouvaient des magasins considérables.

Le 22, la brigade Pouchelon s'avança sur cette ville, les Autrichiens l'abandonnèrent également sans combat et nous y fîmes notre entrée le jour même, sans coup férir.

De son côté, le général Pannetier, conformément à ses instructions, s'était porté sur Villefranche, après avoir culbuté sans peine quelques postes ennemis le long de la Saône. Il se présenta le 19 devant Mâcon. 3,000 Autrichiens essayèrent de défendre cette ville. Il y eut là un combat fort vif à la suite duquel nous pénétrâmes dans la place.

L'ennemi perdit beaucoup de monde tué ou blessé

(1) Le chef d'escadron Jourdan, depuis colonel d'un régiment de chasseurs, et plus tard colonel de la garde nationale de Limoges, est parent du maréchal Jourdan, et existe encore au moment où nous écrivons.

et 300 prisonniers. Pour nous, notre perte, bien que légère comparativement à la sienne, fut rendue plus sensible par la mort du chef d'escadron du 13^e de cuirassiers, Scarampi, officier de grand mérite.

Sur les bords de l'Isère nos armes obtenaient des succès importants :

Le 6 février, comme nous l'avons dit (1), nos conscrits avaient devant Bellecombe et Fort-Barreaux lutté énergiquement contre un ennemi supérieur (2). Dans la nuit du 12 au 13, le général Marchand fit préluder à l'attaque du passage des Echelles, par la prise de la position de Saint-Pierre-d'Outremont. Situé en avant de la Chartreuse, près du col qui sépare la vallée du Guiers de celle du Grésivaudan, Saint-Pierre-d'Outremont pouvait servir à favoriser une tentative sur les Echelles. D'ailleurs l'ennemi profitait journellement de ce poste pour jeter des partis jusqu'auprès de la Tour-du-Pin, et paralyser, par des réquisitions énormes, nos ressources dans cet arrondissement. Le

(1) Chapitre 1^{er} de la 2^e partie.

(2) Nous n'avons pas vu sans étonnement, le colonel Koch confondre, dans son ouvrage, le combat du 6, avec la fausse attaque faite le 31 janvier sur Fort-Barreaux. C'est le 6 février et non le 31 janvier qu'eut lieu la démonstration contenue devant la Chavanne par notre artillerie, et pendant laquelle on vit les enfants du village de Barreaux porter des vivres et des munitions à nos soldats, sous le feu des Autrichiens.

capitaine Brun, commandant une compagnie franche, fut chargé de ce coup de main. Il descendit des montagnes de la Chartreuse à la tête de ses volontaires, surprit les 25 hommes qui s'y trouvaient, fit treize prisonniers et s'empara du village.

Le 15, Marchand avait fait ses dispositions pour la reprise des Echelles. Le général Chabert reçut l'ordre de partir de Voiron, de réunir tout ce qu'il avait pu organiser de gardes nationales et de se porter à leur tête sur le pont de Chailles, afin d'appuyer le mouvement de la troupe de ligne sur la Grotte et les Echelles. Pendant ce temps-là, le général de Barral devait diriger une colonne du 18^e léger, ayant pour chef le commandant Roberjeot sur la droite, tandis que le major Thilorié, avec un bataillon du 1^{er} de ligne, se porterait sur la gauche de la position.

D'un autre côté il avait été prescrit au général Desaix de forcer, le 16, le passage de l'Isère, l'intention de Marchand étant, si ces divers mouvements offensifs réussissaient, de se mettre en communication directe avec les troupes de Lyon et de s'emparer de Chambéry.

La plus grande difficulté était la reprise des Echelles. L'ennemi avait coupé la route, et le poste n'était attaquant que par le chemin dit de la Grotte, passage souterrain, taillé dans le roc, ne donnant accès qu'à trois hommes de front, et dont l'entrée avait été barricadée avec le plus grand soin.

Dès le point du jour, le général Chabert se porta avec les gardes nationales sur le pont de Chailles, il l'enleva à 11 heures du matin avec assez de facilité, y établit immédiatement trois cents hommes, tandis qu'il faisait prendre position au reste de sa troupe sur le plateau qui domine la rive gauche du Guiers, de telle sorte que l'ennemi ne put recevoir de renfort de ce côté, ni opérer sa retraite sur ce point (1).

Retardée par les difficultés du terrain et la glace qui couvrait le sol, la colonne du commandant Roberjeot n'arriva près des Echelles que sur les huit heures du matin.

300 hommes du 18^e léger franchirent la rivière à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et se dirigèrent sur la Grotte tandis que les voltigeurs du 1^{er} de ligne attaquaient de front. 150 hommes du même régiment étaient en réserve. En même temps, le major Thilorié après avoir passé le pont Jean-Lioud se dirigeait à gauche pour tourner les Echelles et couper la retraite à l'ennemi. Les Autrichiens abordés franchement et aux cris de vive l'empereur, ne firent une vive résistance qu'au passage de la Grotte. Nos volti-

(1) Après la prise des Echelles, l'ennemi ayant été chassé du département de l'Isère, Saint-Vallier autorisa les gardes nationales à rentrer dans leurs foyers. Le général Chabert fut mis à la disposition du comte Marchand pour continuer l'expédition.

geurs s'élançèrent vers la coupure, s'engagèrent, malgré un feu bien nourri, dans le souterrain, renversèrent les barricades, et parvinrent à déboucher du côté opposé après un rude combat.

Le lendemain, 16, le général Dessaix somma le commandant autrichien de Montmeillan de rendre sa place, fit passer l'Isère à ses troupes sur deux points, Conflans et Saint-Pierre d'Albigny. Le chef de bataillon, Gros-Lambert, commandant le détachement du mont Cénis franchit la rivière au premier point, Adine fils, au second. L'ordre était donné en même temps au major Bois, du 8^e léger, commandant les troupes de Fort-Barreaux, de se porter sur les Marches. Ces mouvements combinés contraignirent l'ennemi à la retraite, et dès le 17 au soir les trois colonnes firent leur jonction et s'établirent en arrière de Chambéry aux faubourgs de Montmeillan et Muché. Les Autrichiens occupaient les faubourgs opposés, tandis que leurs patrouilles sillonnaient la ville.

La journée du 18 fut employée par Marchand, qui avait rejoint Dessaix, en dispositions nécessaires pour s'emparer de Chambéry et rendre cette ville le moins possible victime des événements. Les deux généraux français, voyant l'ennemi faire mine de défendre la place qui pouvait souffrir beaucoup, s'accordèrent à différer l'attaque. Dans la nuit les Autrichiens se replièrent derrière le pont et couronnèrent les hauteurs,

Le pont et les hauteurs, attaqués à la bayonnette et avec une grande résolution par nos troupes, furent emportés après les combats les plus vifs et qui durèrent une grande partie de la journée. Le château de Montagny, situé sur la droite, fut pris et repris plusieurs fois, nos jeunes soldats déployèrent une rare valeur, s'emparèrent d'un obusier et bivouaquèrent sur le champ de bataille.

Le 20, l'ennemi au lieu de continuer son mouvement rétrograde parut vouloir prendre l'offensive, au grand effroi de Marchand et de Dessaix, car nos troupes avaient épuisé la veille presque toutes leurs munitions et n'auraient pu soutenir le feu pendant plus de deux heures. Heureusement les Autrichiens, que l'entrée en ligne des divisions d'Augereau commençait à effrayer, renoncèrent à toute tentative, et le lendemain Marchand, auquel était arrivé des munitions de Barreaux, ayant feint de les tourner par leur flanc droit, ils se mirent à deux heures du matin en pleine retraite sur Annecy.

Le général Dessaix ne perdit pas de temps pour se mettre à la poursuite des Autrichiens, mais la marche de ces derniers était tellement rapide que le 22 seulement il atteignit leur arrière-garde à Aix.

Cependant, les renforts en marche continuaient à arriver à Lyon.

Le 19, le 2^e régiment de Toulon fort de 700 hom-

mes, un bataillon du 145^e, 2 bouches à feu et 80 chevaux arrivés la veille, partirent pour rejoindre la division Musnier. Le 4^e de hussards et une batterie d'artillerie légère se dirigèrent également le 23 sur Bourg, tandis que le 12^e de hussards et le reste de l'artillerie venant d'Espagne se portaient sur Mâcon pour renforcer le général Pannetier.

Enfin le 25, la division de Nîmes, organisée et armée, tant bien que mal, et commandée par le général Bardet, reçut l'ordre de se trouver le 27 en avant de Nantua sur la route de Saint-Claude, d'occuper ce dernier point le 28 et d'y attendre de nouveaux ordres. Il avait été enjoint à Musnier de laisser à Nantua six bouches à feu et 200 hommes du 1^{er} de hussards et 31^e de chasseurs destinés à renforcer cette nouvelle division.

Ces dispositions faites et les trois chefs-lieux de département, Bourg, Mâcon, Chambéry étant rentrés à la fois en notre pouvoir par un mouvement, sinon rapide, du moins assez heureux, notre ligne se trouvait solidement établie, nos communications assurées, et il était encore possible au duc de Castiglione, en réunissant toutes ses troupes et en marchant à leur tête sur Genève, sans perdre une minute, d'atteindre en partie le but de l'Empereur, mais la fatalité semblait prendre à tâche de couvrir ses yeux d'un bandeau. La fortune avait beau seconder les armes de

nos soldats, leur chef restait insensible aux lois de l'obéissance et de la nécessité. Il arrêtera tout-à-coup la marche de ses diverses colonnes et perdit trois jours encore (du 25 au 28) pour aller, de sa personne, reconnaître l'emplacement de ses troupes, leur donner sur le terrain des ordres qu'il aurait pu tout aussi bien leur envoyer de Lyon, puis il revint tranquillement dans cette ville.

Rien ne peut donner une idée du mécontentement de l'Empereur lorsqu'il connut toutes ces lenteurs du maréchal ; il désapprouva complètement et avec raison ses premières opérations. En effet, ce n'était nullement là suivre les instructions qu'il avait envoyées, données, réitérées pour ainsi dire, à satiété, au duc de Castiglione. Aussi écrit-il le 22 à son ministre de la guerre : « Monsieur le duc de Feltré. « écrivez au duc de Castiglione que je vois avec peine, « par ses lettres, qu'il a disséminé ses troupes ; il faut « au contraire les réunir, marcher de l'avant et cul- « buter ce ridicule Bubna, qui avec ses mauvais sol- « dats ne soutiendra pas son approche. » Et par une lettre du lendemain, 23 : « Monsieur le duc de Feltré, « écrivez de nouveau au duc de Castiglione, que je « ne suis pas satisfait de ses dispositions, *qu'il va cher- « cher tous les points où sont les forces de l'ennemi « au lieu de frapper au cœur.* Réitérez-lui l'ordre de « réunir ses troupes en une seule colonne et de

« marcher, soit sur le pays de Vaud, soit sur le Jura
« et la Franche-Comté, en poussant devant lui le
« corps de Bubna. Que ce corps n'est pas fait pour
« lui résister, et qu'un succès de ce côté serait *décisif*
« pour le reste des affaires, qu'il est fâcheux que le
« général Musnier se soit battu n'ayant pas toutes ses
« forces réunies. »

Or, est-il possible de donner des instructions plus précises, des ordres plus formels? Que dire, que penser de la conduite d'Augereau?

En vain le maréchal, dans ses dépêches du 28 (1), adressées au ministre, cherche à justifier ses opérations préliminaires, en disant que sans doute l'Empereur ignore que les troupes qui étaient à Châlons et à Mâcon, ne font point partie du corps de Bubna, mais bien de celui du prince de Hesse-Hombourg; qu'il fallait donc d'abord dégager le point de Mâcon avant de se porter en masse sur la Suisse?

Qu'importait que les Autrichiens, occupant Châlons et Mâcon, appartenissent au corps du prince de Hesse ou à celui du comte de Bubna? Ces troupes n'étaient pas assez nombreuses pour inquiéter la marche d'une forte colonne sur Genève, puisque la seule division Pannetier avait pu, en un jour, les rejeter de Mâcon? Pourquoi d'ailleurs ne pas se borner à suivre les in-

(1) Voir pièces justificatives n° 12.

structions de l'Empereur ? Pourquoi surtout le maréchal restait-il à Lyon de sa personne, lorsque tout lui faisait un devoir de marcher avec ses troupes ? Aurait-il eu besoin d'arrêter le mouvement de ses colonnes pour aller reconnaître leurs positions, s'il se fût trouvé à leur tête ?

Devant de pareils faits il est difficile d'absoudre le duc de Castiglione, il est difficile même de ne pas se laisser aller à des réflexions pénibles pour la gloire de son nom.

Augereau partit de Lyon le 25, traversa rapidement Meximieux, Pont-d'Ain, Bourg, Mâcon, et revint le 28, après avoir reconnu l'emplacement des divisions Bardet, Musnier et Pannetier, et réglé leur marche sur Genève. Son projet avait été, d'abord, de laisser à Mâcon la division Pannetier avec mission de garder cette ville et les deux rives de la Saône, mais il n'osa résister plus longtemps aux ordres si positifs qu'il recevait chaque jour. De son côté, Napoléon inquiet de la perte de temps du maréchal, reculant encore, malgré sa désobéissance et ses fautes, devant la mesure énergique et indispensable de son remplacement, Napoléon qui ne savait comment arriver à l'intelligence du duc de Castiglione, pour lui faire comprendre ses projets, et obtenir de lui l'exécution du plan conçu sur Genève, imagina de faire écrire par le duc de Feltre au comte de Bondy, afin que ce

dernier vit Augereau, et tâchât de lui persuader qu'il ne devait pas différer davantage à se mettre de sa personne à la tête de ses troupes pour marcher sur la Suisse.

Nous allons transcrire ici cette dépêche qui motiva entre le préfet du Rhône et le maréchal, le 28, un entretien fort important, à la suite duquel Augereau sembla se décider enfin à secouer son apathie, et partit pour se rendre à Lons-le-Saulnier.

Le ministre de la guerre au préfet du Rhône, comte Taillepiéd de Bondy :

23 février 1814.

« Monsieur le comte, conformément aux ordres
 « de l'Empereur, je dois vous faire connaître qu'en
 « réunissant un corps de troupes sous les ordres de
 « M. le duc de Castiglione, l'intention de S. M. a
 « été de les faire agir en masse contre le général au-
 « trichien Bubna, qui, du point où il est resté, a di-
 « rigé de faibles colonnes dans tous les départements
 « voisins, où il est parvenu à jeter l'alarme, et dont
 « il a paralysé les ressources. Il est évident qu'en
 « marchant directement sur Genève, où est le noyau
 « de ses colonnes éparpillées, on parviendra facile-
 « ment à les couper, si elles ne se retirent en toute
 « hâte; puis en suivant cet avantage et culbutant le
 « corps qui couvre la gauche de l'ennemi, on peut

« menacer son flanc et ses derrières, attaquer ses
« communications et faire une diversion avantageuse
« en faveur de la grande armée. C'est dans ce sens
« que j'ai écrit à M. le duc de Castiglione, et non
« seulement je lui ai développé toutes ces idées, mais
« je les lui ai réitérées journellement, de toute ma-
« nière, en l'invitant à ne pas perdre un instant
« pour les exécuter. Sur ces entrefaites, et à la vérité
« avant d'avoir reçu mes dernières lettres qui sont
« les plus formelles et les plus pressantes, M. le duc
« de Castiglione a disposé des premières troupes qui
« lui sont arrivées pour les envoyer en expédition
« dans plusieurs départements contre le gré et l'in-
« tention formelle de l'empereur, qui n'a vu qu'avec
« peine cette déviation des principes qu'il avait po-
« sés, et qui m'a ordonné d'écrire à M. le duc de
« Castiglione, pour lui rappeler ses véritables inten-
« tions, qui sont de ne point disséminer ses troupes,
« de marcher en avant et d'attaquer vigoureusement
« les Autrichiens.

« A cette occasion, l'empereur me prescrit de vous
« écrire sur le même objet, pour que vous puissiez
« en parler confidentiellement à M. le maréchal, et
« l'engager à agir dans le sens que je vous ai indiqué
« ci-dessus. S. M. paraît croire que des idées de cette
« nature gagnent à être développées et approfondies
« dans un entretien particulier, et qu'elles s'incul-

« queront mieux de cette manière que sur un ordre
« écrit, où l'on ne peut entrer dans tous les détails
« nécessaires, et qui peut quelquefois avoir lui-même
« besoin d'être répété. Quoi qu'il en soit, Monsieur
« le comte, je vous prie de vouloir bien faire ce qui
« dépendra de vous pour répondre à cette marque
« de confiance de l'Empereur, et à vous entretenir de
« cet important objet avec M. le maréchal de la ma-
« nière dont S. M. le désire. Vous pouvez lui dire que
« l'Empereur jugeant, d'après l'ordre qu'il en a donné
« à M. le duc de Castiglione de quitter Lyon pour se
« mettre à la tête de son armée, qu'il avait besoin de
« votre coopération pour plusieurs objets de détail, a
« trouvé convenable de vous faire connaître ses vues
« et les directions données à M. le duc de Castiglione,
« afin que vous puissiez d'autant mieux les seconder
« et vous en entretenir avec lui. Je vous engage,
« Monsieur le comte, à ne pas perdre une minute
« pour vous conformer aux intentions de l'Empereur
« à cet égard, ayant soin de m'informer le plus tôt
« que vous pourrez du résultat de votre démarche. »

Une telle lettre, une semblable démarche auprès d'un préfet, prouve, selon nous, jusqu'à l'évidence, que l'Empereur tenait le duc de Castiglione ou pour un général inepte ou pour un soldat rempli de mauvaise volonté. Dès-lors il n'y avait plus d'hésitation à avoir ; il fallait le remplacer dans son commande-

ment, fût-ce par le général comte Marchand, fût-ce par un des divisionnaires venant de l'armée de Catalogne, si le temps manquait pour envoyer à Lyon un maréchal.

Augereau, néanmoins, n'osa cette fois désobéir complètement ; il fit partir pour Lons-le-Saulnier les équipages, le parc de l'armée, et y transporta son quartier-général le 2 mars.

Mais pendant ces quelques jours, Bubna avait eu le temps de se reconnaître. Seules, les troupes autrichiennes qui faisaient face à Marchand et à Dessaix, avaient été poussées avec vigueur. Celles des généraux Klopstein opposées à Musnier, et Scheiter opposées à Pannetier, n'avaient été nullement inquiétées après la prise de Nantua et de Mâcon, puisque les divisions françaises avaient reçu l'ordre d'attendre dans leurs positions les nouvelles instructions que le duc de Castiglione voulut leur donner sur les lieux mêmes.

Le comte de Bubna put donc replier ses brigades et ses détachements épars, leur assigner des points de réunion. Scheiter se retira sur Châlons avec ordre de défendre cette place à outrance, et de se réunir, s'il était forcé de l'évacuer (1), au corps du prince de

(1) Le mouvement de la division Pannetier et la prise de Mâcon le 19, ayant forcé l'ennemi à se replier, la brigade Scheiter

Lichtenstein occupé au blocus de Besançon. La brigade Klopstein fut dirigée de Saint-Claude sur Genève pour renforcer et rallier la brigade Zeischmester aux prises avec Marchand, occuper en force la ville et la défendre. Le prince de Schwarzenberg, prévenu immédiatement du mouvement du corps du Rhône,

opéra sa retraite sur Châlons, vivement inquiétée par trois mille gardes nationaux de Saône-et-Loire qui s'étaient réunis spontanément sous les ordres du général en retraite Bard, et par un corps de partisans levé par l'adjutant-commandant Damas. Craignant d'avoir affaire à forte partie, le général Scheiter évacua Châlons le 26 au matin, et se retira sur les hauteurs environnantes. Les partisans de Damas à cette nouvelle occupèrent la ville, mais les Autrichiens reconnaissant bientôt qu'ils n'étaient pas poursuivis par les troupes de la division Pannetier, revinrent à Châlons, que les partisans, trop peu nombreux, s'empressèrent de quitter pour tenir la campagne, inquiéter les détachements ennemis, tendre des embuscades et faire la petite guerre.

Puisque nous avons été amené à parler des partisans de Damas nous dirons qu'on a reproché à tort au duc de Castiglione de n'avoir pas encouragé la levée de ce genre de troupes irrégulières. Sans doute, les 2 ou 300 qui se réunirent, rendirent des services à l'armée de Lyon, notamment du 14 au 23 février, où ils reconquirent et inquiétèrent l'ennemi sur la route de Tarare à Roanne, et servirent d'éclaireurs à la division Pannetier, mais on n'a pas réfléchi que pour avoir des corps irréguliers, il fallait leur donner des armes, et que le maréchal Augereau n'avait pas même de quoi armer les gardes nationales qui se trouvaient à Lyon venant des départements voisins, et consumaient dans cette ville des

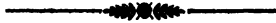
s'empressa de convoquer un conseil des souverains. La formation d'une armée nouvelle dite du Midi fut à l'instant résolue. Bubna, informé de cette détermination, reçut l'ordre de tenir le plus long temps possible pour donner le temps de marcher à son secours. Il lui fut enjoint surtout de ne rien négliger pour la défense de Genève (1).

Les trois jours perdus par Augereau du 14 au 17

vivres sans rendre aucun service. On n'a pas réfléchi non plus que l'ennemi occupait alors presque tous les départements des 8^e et 19^e divisions militaires, et que dans ceux d'où nous pouvaient venir encore des ressources en argent et en hommes, la levée des conscrits et l'organisation des gardes nationales présentaient des difficultés immenses à cause de l'apathie des populations, de leur fatigue de la guerre et des craintes que leur inspiraient les vengeances de l'ennemi. Le tiers au moins des jeunes soldats et la moitié des gardes nationaux désertaient dès qu'on les avaient mis en route. Si donc nous devons citer une exception honorable, celle des habitants d'une partie du département de Saône-et-Loire, toujours est-il que le maréchal, devant l'esprit qui animait les paysans, ne pouvait pas raisonnablement sacrifier le peu de ressources qu'il avait en armes et argent, afin d'arriver à des résultats pour le moins très douteux.

(1) Bubna en voyant les premiers mouvements de l'armée d'Augereau, et surtout les succès de Marchand, avait été tellement inquiet pour Genève, que tout en ordonnant de construire sur les hauteurs voisines des ouvrages de campagne, il avait prescrit l'évacuation par le lac de 80 bouches à feu, laissant seulement sur les remparts de la place 30 pièces de moyen calibre.

février, sa mollesse, la dissémination inopportune de ses troupes, le temps d'arrêt du 25 au 28, en un mot sa conduite tout entière depuis l'arrivée des vieux et braves soldats de l'armée de Catalogne portait donc leur fruit. Ses fautes allaient devenir irréparables.



CHAPITRE IV.

Napoléon se détermine à augmenter encore l'armée d'Augereau.

— Mouvements ordonnés par le duc de Castiglione. — Les divisions Musnier et Bardet commencent leurs opérations. — La division Pannetier est retenue par le maréchal à Lons-le-Saulnier. — Augereau reste de sa personne dans cette ville. — Opérations des généraux Marchand et Dessaix. — Ils poursuivent l'ennemi, reprennent Aix, Rumilly, Annecy. — Combat de Saint-Julien. — Bubna rappelle toute sa division et s'enferme dans Genève. — Ses Craintes. — Il entre en négociations. — Augereau change brusquement de projets. — Genève au moment d'être prise se trouve délivrée. — Réflexions.

Vers la fin de février, Napoléon , malgré les fautes du duc de Castiglione et ses désobéissances, ne pouvait croire qu'il fût plus longtemps sans comprendre ses intentions. Pour le mettre encore mieux à même de les exécuter , il résolut d'augmenter le corps sous ses ordres , et d'en faire une armée véritable , puissante par le nombre, puissante aussi par la qualité des troupes. *Lyon est le point qui doit nous dégager, écri-*

vait-il, à cette époque, au duc de Feltre. Les craintes du prince de Schwartzemberg et des souverains alliés en apprenant l'entrée en campagne d'Augereau, étaient d'ailleurs une preuve irrécusable de l'influence que devaient avoir les opérations du maréchal sur les destinées de la France.

En conséquence, l'Empereur fit prescrire au duc d'Albuféra (1) de détacher de son armée une nouvelle division de 10,000 hommes, et de l'envoyer en poste à Lyon; au prince d'Essling de diriger sur Chambéry tout ce qu'il y avait de troupes disponibles dans les places de Toulon et Marseille, ainsi que dans la rivière de Gênes. Il fit réitérer au prince Borghèse l'ordre de faire partir immédiatement pour le mont Blanc, une division tout organisée de 7 à 8,000 hommes, avec son artillerie. Les garnisons de la Toscane, d'après une convention négociée par le duc d'Otrante, et conclue avec la grande duchesse Elisa, ayant pris l'engagement de ne pas servir en Italie, il voulut qu'on les dirigeât également sur Chambéry (2).

(1) Le 1^{er} mars, l'empereur écrit au duc de Feltre : « Quant à la Catalogne, écrivez au duc d'Albuféra qu'il traite avec les Espagnols pour rendre toutes les places, excepté Figuières, à condition qu'ils rendront toutes les troupes. Cette opération est très importante, car elle nous donnera beaucoup de vieilles troupes.

(2) Dans la même lettre du 1^{er} mars, l'Empereur dit encore au duc de Feltre : Ordonnez qu'on traite pour les garnisons de

Enfin il ne renonça au projet de renforcer l'armée de Lyon de la division de réserve qui s'organisait à Montpellier, que sur les instances du duc de Feltre, qui le supplia de destiner ces troupes au duc d'Albuféra déjà si appauvri. En outre, il ordonna l'embrigadement des 12,000 gardes nationaux réunis à Lyon, leur envoya de Paris 66 officiers et 268 sous-officiers instructeurs, et fit dire au duc de Castiglione d'organiser deux nouvelles batteries à cheval et 4 à pied, ce qui lui donnerait 44 bouches à feu pour les attelages desquelles il n'avait qu'à requérir partout des chevaux; quant à leur service, il y avait à Lyon 7 compagnies d'artillerie à pied, 2 à cheval et 4 compagnies de marine. L'Empereur trouvait que c'était beaucoup trop, et engageait le maréchal à jeter dans Genève ces 4 compagnies de marine qui étaient excellentes.

Rome. Il faut faire venir toutes ces garnisons à Chambéry. Le ministre de la guerre ayant répondu le 2 : Je supplie Votre Majesté, si elle ne juge à propos de contre-mander le mouvement du duc d'Albuféra, de m'autoriser à diriger sur Périgueux, pour renforcer l'armée du maréchal, toutes les troupes qui formaient les garnisons de la Toscane. Napoléon mit en marge de la lettre et de sa main :

Les troupes de la Toscane doivent se rendre à Chambéry pour renforcer le corps du duc de Castiglione. Donnez ordre aux bureaux de voir ce qu'il y a dans le midi et de prendre tous les moyens de renforcer le corps du duc de Castiglione.

Ne voulant pas interrompre le récit des opérations militaires qui eurent lieu jusqu'au 5 mars, nous reporterons au chapitre suivant l'historique de la marche de ces divers renforts, mais nous avons dû relater dès maintenant ces dispositions, pour prouver toute l'importance que Napoléon accordait au corps du Rhône. Cette importance grandissait chaque jour, il fallait qu'elle fût alors bien réelle pour que l'Empereur lui sacrifiât sans hésitation les troupes d'Espagne, celles du Piémont et ses réserves. On ne doit donc pas être surpris, si, dans sa pensée, ce corps était destiné à sauver l'empire (1).

Que n'aurait-on pas pu attendre de telles forces, si les troupes eussent été commandées avec autant de talent et de vigueur qu'elles avaient de bravoure et de dévouement?

On a prétendu à tort que le duc de Castiglione ne s'était décidé à faire soutenir Marchand, qu'à la nouvelle des succès obtenus par cet officier général, et

(1) Par ordre de l'empereur le roi Joseph écrivait le 24 au duc de Feltre :

Ecrivez au duc de Castiglione pour lui renouveler encore l'ordre d'agir vigoureusement et lui annoncer que l'Empereur a des motifs puissants de penser que l'ennemi est fort effrayé des mouvements qu'il doit faire. Le duc de Castiglione est appelé à rendre de très importants services et à mériter par son activité et sa vigueur de nouveaux titres de gloire.

que ces succès l'engagèrent alors seulement à marcher sur Genève. Il n'en est rien, car dès le 25 février, lors de la reconnaissance qu'il fit des positions de ses troupes, il donna sur le terrain même, à chacun de ses divisionnaires, son ordre de mouvement et leurs instructions. Ainsi :

Le général Musnier dut partir avec sa division pour Lons-le-Saulnier, Chiette, Morey et Nion, et se trouver le 3 mars dans cette dernière ville.

La division Pannetier devait suivre le même mouvement. Le général Bardet avec sa division, le général Pouchelon avec deux bataillons de la division Musnier devaient franchir le Rhône à Seyssel ou à Bellegarde, s'emparer en passant du fort de l'Ecluse que l'ennemi paraissait disposé à évacuer, et se joindre aux troupes du général Marchand pour investir Genève par l'est et le sud, tandis que Musnier l'investirait par le nord.

Le général Rémond, laissé à Lyon avec un bataillon d'infanterie de ligne et 3,000 gardes nationaux presque sans armes, eut ordre de hâter leur organisation par tous les moyens en son pouvoir, et dès qu'il les aurait organisés, de les diriger sur l'armée. Il devait correspondre directement avec le ministre de la guerre.

Le 2 mars, le quartier général fut établi à Lons-le-Saulnier.

Conformément à ses instructions, le général Musnier partit de Bourg et arriva à Lons-le-Saulnier le 28. La brigade Ordonneau qui formait son avant-garde eut, à l'entrée de la ville, un engagement assez vif avec les Autrichiens. L'ennemi attaqué vigoureusement, culbuté et poursuivi sur la route de Poligny par les hussards du 4^e, et une compagnie de voltigeurs, nous laissa 3 à 400 prisonniers et une trentaine de chevaux. Le 1^{er} mars, Musnier continuant le mouvement qui lui avait été prescrit, se trouvait aux petites Chiettes. Le 2, il coucha à Morey, et se porta le 3 sur Nion, après avoir, à force de bras, déblayé les neiges qui obstruaient le passage des Rousses (1). Le 3 au matin, la brigade Ordonneau parut à St-Cergue.

La division Pannetier fit son entrée à Lons-le-Saulnier le 2 mars au soir, en même temps que le duc de Castiglione. Le maréchal modifiant encore ses premières intentions et les ordres de l'Empereur qu'il avait paru un instant disposé à suivre à la lettre, croyant sans doute que les troupes de Musnier et de Bardet, réunies à celles de Marchand devant Genève, suffiraient pour s'emparer de cette place, décidé d'ailleurs à rappeler bientôt à lui toute son armée pour

(1) Le passage des Rousses, situé entre Morey et Nion, se trouve placé au sommet du triangle formé par les monts Jura qui bordent la partie nord du lac de Genève, et la chaîne du Jura.

faire lever le blocus de Besançon, le maréchal, disons-nous, commit la nouvelle faute d'arrêter le mouvement de la division Pannetier et de l'établir à Lons-le-Saulnier pour tenir en échec les corps ennemis qui pourraient déboucher de Dôle et de Salins. Lui-même resta de sa personne avec cette division, comme s'il eût assez fait en sortant de Lyon ?

Le général Bardet, de son côté, avait franchi le Rhône à Bellegarde le 1^{er} mars, et s'était emparé le même jour du fort l'Ecluse, dont la garnison (200 h.) fut faite prisonnière de guerre, et où l'on trouva quatre pièces et beaucoup de munitions, tandis que le général Pouchelon, après avoir dépassé Seyssel, se ralliait aux troupes de Marchand.

Nous avons laissé ce dernier à la poursuite des Autrichiens le 23 février, après la prise de Chambéry. La brigade Zeischmester ne tarda pas à être ralliée par la brigade Klopstein en retraite de St-Claude, et ces deux brigades passèrent alors sous le commandement du général lieutenant Klebelsberg. Elles réunissaient environ 7,000 hommes d'infanterie, 1,000 chevaux et 30 bouches à feu.

Marchand qui ne voulait laisser aucun répit aux Autrichiens, et qui avait hâte de lier ses opérations avec celles des troupes directement sous les ordres d'Augereau, fit continuer, le 22, à pousser l'ennemi sur la route d'Aix; rejetés de cette dernière ville

après une affaire sans importance, les Autrichiens arrivèrent bientôt à Albens, point de jonction des deux routes de Genève, celle de droite par Alby, Annecy et Cruseilles, celle de gauche par Rumilly, Frangy et Saint-Julien. Là, ils se divisèrent en deux colonnes, l'une, la plus faible, prit la route d'Annecy, l'autre, celle de Rumilly. Marchand porta ses avant-postes à Albens. Le fractionnement des troupes de l'ennemi nécessitant le fractionnement des siennes, il donna ordre au général Serrant de suivre, avec 1,200 hommes (1) et trois bouches à feu, la ligne de droite, tandis que le général Dessaix prendrait avec le reste de ses forces (environ 2,300 hommes et 5 pièces) la ligne de gauche.

Le 23 au soir, le chef de bataillon Escard fut envoyé pour s'emparer du pont d'Alby, qu'il occupa effectivement sur les dix heures. Le 24, le général Serrant atteignit les Autrichiens à trois quarts de lieue au-delà d'Alby, à la hauteur de Balmont. Les tirailleurs du 8^e et ceux du détachement du mont Cenis, guidés par le capitaine Riccard du 8^e, s'élançèrent à la baïonnette. L'ennemi s'empessa de prendre position entre les bois d'Archant et le village de Saint-Sylvestre. Nos trois pièces furent aussitôt mises

(1) Le 4^e bataillon du 11^e de ligne, le 3^e du 23^e, le 3^e du 8^e léger, et le détachement du mont Cenis.

en batterie et le feu commença. Malgré une batterie de six bouches à feu, dont un obusier, malgré une défense opiniâtre, le plateau qui domine le petit affluent du Chéran fut enlevé au pas de charge, ainsi que les hauteurs de Sainte-Catherine et de la Fourche, où les Autrichiens s'étaient successivement repliés. A trois heures de l'après-midi, le général Ser rant se trouvait aux portes d'Annecy. Un bataillon ennemi occupait déjà le château qui domine la ville; des tirailleurs garnissaient les flancs et les abords de la position, tandis que le reste des troupes autrichiennes était formé en colonne sur la grande route, protégé par son artillerie. Le 8^e léger eut ordre de s'emparer du château, ce qu'il fit avec une grande résolution. Débusqué au pas de charge de toutes ses positions, l'ennemi nous abandonna Annecy où nous entrâmes aux cris de : vive l'Empereur, et au milieu des démonstrations de joie des habitants. La poursuite continua pendant près d'une demi-lieue encore, malgré la fatigue de la journée, tant était grande l'ardeur de nos troupes. Notre perte fut légère : 70 hommes hors de combat. Celle de l'ennemi assez considérable. De leur côté, un colonel et plusieurs officiers furent tués. Le major du régiment de Kaunitz tomba entre nos mains grièvement blessé. Une pièce de canon leur fut enlevée.

Le même jour, 24, le général Dessaix se portait

avec la colonne de gauche, sur Rumilly. Les Autrichiens rejetés de positions en positions abandonnèrent la ville, franchirent le Chéran, et prirent une ligne de défense sur la rive droite du Fier, couronnant la berge qui domine ce ruisseau encaissé, et occupant encore le pont de Copet qu'ils barricadèrent.

Le 25, le général Serrant voulant se maintenir à la hauteur de Dessaix, et donner quelque repos à ses troupes, resta à Annecy. Dessaix fit quelques dispositions pour tourner l'ennemi et lui enlever le pont de Copet. A peine la canonnade eut-elle été entamée, que les Autrichiens abandonnèrent la ligne du Fier, bien qu'elle présentât une excellente position défensive, et continuèrent leur retraite jusqu'au-delà de l'embranchement des routes de Rumilly et de Seyssel. Dessaix s'empessa d'occuper ce point important, poussa ses avant-postes jusque sur les hauteurs de Carmont, et envoya une reconnaissance de 200 hommes à Seyssel. Il ne tarda pas à acquérir la certitude de l'évacuation de ce poste par les Autrichiens.

La veille, le général Marchand qui suivait tous les mouvements de la colonne de Dessaix, avait reçu la dépêche du duc de Feltre, par laquelle il lui était enjoint de coordonner ses mouvements avec ceux du duc de Castiglione et de marcher sur Genève. Il

s'empessa de répondre au ministre, que ses opérations tendaient effectivement vers ce but, mais que la division Musnier étant encore à Nantua, il n'osait s'aventurer au-delà d'Annecy avec des conscrits pleins d'ardeurs, à la vérité, mais non encore assez aguerris pour risquer avec eux seuls des tentatives hasardeuses. D'autant, ajoutait-il, que je n'ai pas de cavalerie, et en fait d'artillerie quelques pièces attelées avec des chevaux de paysans, et servies par des canonniers improvisés, ramassés à la hâte.

Dans la nuit du 25 au 26, le général Dessaix fit dire au général Serrant de s'emparer du pont de Brogny, ce qui fut exécuté dans la journée. La colonne de droite continua sa marche, menant toujours devant elle les Autrichiens qui essayèrent de défendre le pont de la Caille. Le 8^e léger et le détachement du mont Cenis, ayant à leur tête le brave capitaine Riccard, l'enlevèrent à la baïonnette.

Le 27, Dessaix fit occuper Frangy, ainsi que les belles positions de Chaumont que l'ennemi ne crut pas devoir défendre, sans doute, parce que Bubna renfermé dans Genève, et fort inquiet du mouvement des divisions d'Augereau, voulut concentrer toutes ses forces et les rapprocher de cette place.

Le général Serrant continuait aussi sa marche. Croyant avoir entendu quelques coups de canon sur sa gauche, du côté où opérait Dessaix, il chercha à

lier ses mouvements avec ceux de son chef. Entraîné par l'ardeur de ses troupes, il commit l'imprudence de s'avancer jusqu'auprès de St-Julien, à quelques lieues de Genève, chassant toujours devant lui le général Zeischmester. Il finit par s'apercevoir qu'il s'était trop engagé. Exécutant alors un changement de front devant l'ennemi, il regagna lentement avec calme et sang-froid ses premières positions, sans que les Autrichiens supérieurs en nombre, et qui s'étaient aperçus de sa faute, aient pu l'entamer ni le tourner.

Le 28, Dessaix occupa le Cluset et porta ses avant-postes un peu en avant. Serrant s'établit à Cruseilles faisant garder sur ses derrières le pont de la Caille et le village de Coponan.

Ainsi chaque jour les 5,000 hommes du général Marchand gagnaient du terrain vers Genève, les troupes d'Augereau de leur côté avaient commencé leur mouvement sur la Suisse, tout semblait faire présager que les intentions de l'Empereur allaient enfin être exécutées.

Le 1^{er} mars, dès le matin, le général-lieutenant Klebelsberg, ayant rallié la colonne qui battait en retraite depuis Albens devant Dessaix, voulut, d'après les ordres qu'il avait reçus de Bubna, tenir en avant de Genève le plus longtemps possible, espérant d'ailleurs être bientôt rejoint par la colonne autrichienne de droite. Il occupa donc avec toutes ses forces (en-

viron 5,000 hommes et une bonne artillerie) les belles positions qui s'étendent du Cluiset à Saint-Julien.

Marchand qui avait été renforcé par les deux bataillons de la brigade Pouchelon, venant de Seyssel, et qui savait son flanc gauche couvert par les manœuvres du général Bardet du côté de Bellegarde et fort l'Ecluse, Marchand qui ne doutait plus des intentions et de la coopération du duc de Castiglione, résolut de rejeter l'ennemi sur Genève. Il ordonna au général Dessaix de faire ses dispositions d'attaque. Le général Serrant recevait en même temps pour instruction de chercher à déborder la gauche de l'ennemi et de coordonner autant que possible ses mouvements offensifs avec ceux de Dessaix.

A 10 heures du matin les troupes de ce dernier étaient déjà formées en trois colonnes d'attaque. Celle de droite sous les ordres du chef de bataillon Roberjeot, et où servait comme volontaire le général Chabert, eut ordre de se porter sur le flanc de l'ennemi, derrière le château d'Ogny, et de le déborder.

La deuxième, composée d'un bataillon du 1^{er} de ligne, quelques compagnies du 79^e et la brigade Pouchelon, dut se porter sur le centre de l'ennemi par la grande route, et aborder de front le village de la Côté.

Enfin la troisième, forte d'un bataillon du 5^e de

ligne et des douaniers du commandant Adine, fut dirigée par la gauche sur les villages de Viry et de Songy.

La fusillade ne tarda pas à s'engager sur les deux ailes. Le centre de l'ennemi se replia en arrière jusqu'au bout d'une vaste plaine à l'extrémité de laquelle il avait placé une forte batterie. Dessaix s'empressa pour protéger son centre de faire avancer deux de ses pièces, mais son artillerie était trop inférieure en nombre à celle de l'ennemi pour que la canonnade pût se soutenir longtemps de notre côté, et comme les bouches à feu des Autrichiens commençaient à causer du ravage dans ses rangs, Dessaix crut devoir chercher à déposer Klebelsberg de ses positions en menaçant plus fortement ses ailes. Il renforça donc sa droite par le 1^{er} de ligne et sa gauche par la brigade Pouchelon. Ce mouvement eut un plein succès. L'ennemi se replia sur les hauteurs de St-Julien sous la protection d'une batterie de 14 bouches à feu. Dessaix fit avancer toute son artillerie, et bien qu'au bout d'un instant une de nos pièces et un obusier ayant été démontés, il ne nous restât plus que trois pièces de quatre, la canonnade continua avec fureur. Le combat était devenu général, lorsque le chef de bataillon Roberjeot se décida pour le terminer à une manœuvre des plus hardies. Il résolut de se porter brusquement et au pas de charge sur St-Julien comme pour couper

la retraite à nos adversaires. Il commençait à peine ce mouvement lorsque ses éclaireurs le prévirent qu'une colonne débouchait sur sa droite. Il dut croire que c'étaient les troupes de la brigade Serrant qui cherchaient à lier leur attaque avec la sienne et s'avança pour les reconnaître. Confirmé dans cette opinion par la conformité des uniformes, il le fut encore plus par le commandement *de colonne en avant* prononcé en très bon français par le chef de cette troupe. Une décharge terrible faite sur lui à demi-portée de fusil, le tira de son erreur. Cette attaque inattendue jeta le désordre dans ses rangs, mais, grâce à sa bravoure, ainsi qu'au sang-froid du général Chabert, et à l'énergie du chef de bataillon Garin, l'ordre fut promptement rétabli. Ces trois officiers se précipitant au devant des fuyards, les rallièrent sur le revers d'un ravin, les ramenèrent sur le plateau, et leur firent reprendre leur ordre de bataille avec tellement de promptitude qu'au moment où l'ennemi enhardi par son succès éphémère et croyant n'avoir plus affaire qu'à une troupe épouvantée, se présenta de nouveau, il fut reçu par une décharge à bout portant qui lui tua beaucoup de monde.

D'après les conseils du général Chabert, le commandant Roberjeot se porta, sans perte de temps, sur le front des Autrichiens, tandis que le commandant Garin harcelait leur flanc gauche.

Ces deux officiers firent preuve, en cette occasion, d'une grande intelligence pour exécuter les instructions du général Chabert.

Dessaix, du centre où il était placé, s'était aperçu de l'hésitation qu'avait manifestée sa droite, il voyait cette aile faiblir sensiblement, au moment même où la cavalerie ennemie s'apprêtait à charger sur ses pièces. Le moment était critique. Il ordonne alors à ses canonniers de ralentir leur feu, d'attendre la cavalerie à demi-portée de mitraille. Puis à l'instant où la décharge de ses canons vient de culbuter les premiers assaillants, il donne ordre aux compagnies du 79^e de franchir la batterie et de s'élancer au pas de charge sur les Autrichiens. Cette manœuvre coïncidant avec celle du général Chabert eut le plus heureux résultat. Le feu de l'ennemi se ralentit aussitôt sur toute la ligne, et le général Klébelsberg se retira à Saint-Julien. Le manque de munitions nous força à cesser toute poursuite (1).

(1) Pendant tout le temps que dura cette expédition, les opérations du général Marchand furent bien souvent entravées par le manque de munitions. C'est ce que prouvera la fin de la lettre suivante, lettre que nous citons en entier parce qu'elle montre, en outre, combien d'obstacles sa division eut à surmonter.

Frangy, ce 28 février 1814.

Au duc de Feltre.

Monsieur le duc, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'hon-

Ainsi se termina le combat de Saint-Julien. Il nous coûta près de trois cents hommes, mais l'ennemi éprouva une perte trois fois plus considérable.

La faible division du Dauphiné avait lutté avec une admirable bravoure contre des forces presque doubles, occupant de belles positions et soutenues par une artillerie triple de la nôtre.

De son côté, le général Serrant avait culbuté l'ennemi, et il eût opéré sa jonction avec Dessaix, le soir même, si, la nuit, la neige et la fatigue de ses troupes ne l'avaient décidé à donner quelques heures de repos à sa colonne.

A l'entrée de la nuit, Bubna ayant été informé de la prise du fort l'Ecluse, par Bardet, de la marche de la division de ce général sur Genève par la route de

neur de m'écrire le 22 du courant, et par laquelle vous me prescrivez de mettre toutes mes troupes à la disposition du duc de Castiglione.

Je suis depuis deux jours à Frangy, attendant le mouvement des troupes de Lyon, dont deux bataillons sont à Nantua. J'ai pris une excellente position sur la rivière des Ussets, et nos avant-postes sont à quatre lieues de Genève.

Bubna a réuni tout son corps devant moi, dans les environs et en avant de Carouge. Dès lors, je suis beaucoup plus faible que lui, n'ayant qu'environ cinq mille hommes formés de douze corps différents, et je croirais commettre une faute d'agir isolément, lorsque je sais que le maréchal Augereau commence seulement

Lyon, et de l'apparition de sa tête de colonne à Farges, pensa qu'il serait imprudent de laisser le général Klébelsberg plus longtemps sur la rive gauche de l'Arve. Il lui envoya donc l'ordre d'abandonner Saint-Julien, de repasser la rivière, de rompre les ponts et d'entrer dans la place.

Le 2 mars au matin, Dessaix dépassa Saint-Julien, occupa Carouge où il opéra sa jonction avec la brigade Serrant, et étendit sa ligne sur l'Arve.

On le voit, tout concourait enfin, quoique tardivement, à la réalisation du plan tracé par Napoléon au maréchal Augereau. Le 3 mars Genève était cernée de tous côtés. Sur la route de Lons-le-Saulnier, par le maréchal Musnier, qui s'approchait de Nion, et dont la brigade d'avant-garde occupait déjà Saint-Cergue ; sur la route de Lyon, par la division Bardet ; sur celle de Chambéry par la division Dessaix, en position sur

son mouvement pour porter ses troupes de Bourg dans le pays de Vaud.

J'épie tous les mouvements de l'ennemi et je ne le perdrai pas de vue, mais je ne pense pas que je doive rien compromettre dans cette circonstance, d'autant que, n'ayant eu aucun moyen pour traîner des munitions de réserve, il faut, après chaque combat, aller s'approvisionner à Chambéry ou au fort Barreaux, et ce trajet est bien long.

Voilà surtout ce qui m'oblige à agir avec prudence. Nos soldats commencent à être aguerris, ils sont pleins d'ardeur. Aussitôt qu'il en sera temps, nous agirons vigoureusement.

le plateau d'Arare, ayant à son extrême droite, à Véry, la brigade Serrant, à sa gauche la brigade Pouchelon. Enfin, en arrière de ces 14 ou 15 mille hommes, on devait croire le maréchal lui-même en marche avec la division Pannetier et la cavalerie.

Genève, sommée le 3, par Dessaix (1), était fort effrayée. Les autorités nouvelles s'empressaient de donner leurs démissions entre les mains de Bubna, et de remettre leurs pouvoirs au maire de la ville. Les habitants ne songeaient pas sans crainte à leur conduite et au châtement qui allait en être la conséquence.

Bubna était fort incertain sur le parti qu'il avait à prendre. Abandonner Genève au moment où l'on venait de décider, pour la dégager, la formation d'une armée de 50,000 hommes, c'était chose assez dure. D'un autre côté, se laisser enfermer dans une place peu susceptible de soutenir une attaque vigoureuse, une de ces attaques à la française, que nos troupes aiment tant; se laisser prendre avec sa division comme dans une souricière, n'était pas une perspective agréable. Il n'ignorait pas l'importance attachée par Napoléon à la reprise de la capitale du Léman, il voyait bien en outre, que cerné de toutes parts, et l'armée du Sud n'étant pas entrée en ligne, il lui res-

(1) Marchand était alors avec la division Bardet.

tait peu de chances de salut. Sa retraite à travers les montagnes de la Suisse devait être désastreuse, et il ne pouvait supposer qu'Augereau lui laissât un seul instant de répit, tant que nous ne serions pas maîtres de la ville.

Placé dans cette position critique, le général autrichien pensa avec raison qu'il devait avant tout gagner du temps en entrant en négociation. S'il pouvait se maintenir même par la ruse, pendant quelques jours, peut-être Augereau serait-il obligé de retirer ses troupes pour faire face à la nouvelle armée qui s'apprêtait à lui tomber sur les bras. Il commença donc par se débarrasser de sa cavalerie désormais inutile entre les murs d'une place menacée de toute part, et il l'envoya à Yverdun, puis il expédia au général Dessaix le conseiller de préfecture du Léman, Fabry. Ce dernier se présenta à notre quartier-général, non pas comme envoyé officiellement par Bubna, mais comme porteur de propositions officieuses. Sa mission, disait-il, était tolérée par les Autrichiens, et il venait traiter au nom de la ville. Dessaix lui répondit que les Genevois n'avaient qu'un moyen de prouver leur repentir : chasser les troupes ennemies de leurs murs au moyen de leur garde nationale, et nous ouvrir leurs portes.

Le 3 au soir, les négociations allaient prendre une bonne tournure pour nous ; déjà Bubna consentait à

abandonner la ville sous deux jours, si dans l'intervalle il n'était pas secouru, lorsqu'il apprit, le 4 au matin, que la division Musnier, rappelée par Augereau, avait quitté, la veille, Morey, et était venue coucher aux Petites-Chiettes ; que la division Bardet s'apprettait à se replier de son côté sur le maréchal, et que Marchand et Dessaix allaient ainsi se trouver devant Genève seuls et réduits à leurs propres forces.

A cette nouvelle inouïe, Bubna rompit immédiatement les négociations entamées et se prépara à reprendre l'offensive, persuadé que l'armée alliée du Sud s'était jetée sur le duc de Castiglione, et l'avait forcé à abandonner ses projets sur la Suisse.

Il n'en était rien cependant. L'avant-garde du général Bianchi s'approchait, mais n'était pas encore en présence de nos troupes.

Que s'était-il donc passé ?

Le voici : Le duc de Castiglione avait brusquement changé le plan qu'il paraissait la veille encore décidé à mettre à exécution. Il lui était venu tout-à-coup à l'idée de marcher sur la Franche-Comté pour faire lever le blocus de Besançon (1), oubliant que toutes

(1) Napoléon avait bien autorisé le duc de Castiglione à se porter sur Besançon pour débloquer cette place, mais seulement lorsque le maréchal aurait repris Genève. Genève était la clef de voûte de son plan, la porte qu'Augereau devait franchir avant de rien entreprendre, ainsi que cela résulte évidemment de la lettre

les combinaisons de l'Empereur reposaient sur la prise de Genève ; que tous les ordres de son souverain lui prescrivait, avant *toute chose*, de s'emparer de Genève ; qu'aucune expédition enfin ne devait être tentée par lui avant que Genève ne fût entre ses mains, parce qu'un résultat avantageux ne pouvait être obtenu et pour lui et pour la grande armée qu'après notre entrée dans Genève.

Si, au moins, pour la justification de la conduite inqualifiable d'Augereau, on pouvait dire qu'il fut inopinément attaqué par l'armée du Sud ; mais il

suivante adressée le 26 février, par l'empereur, au duc de Feltré :

Monsieur le duc de Feltré, faites mettre dans le *Moniteur* la lettre du duc de Castiglione du 21 (celle par laquelle le maréchal annonçait ses premiers succès sur Bourg et Maçon), écrivez-lui que j'approuve à ces petits succès, mais qu'il faut réunir ses vingt-cinq mille hommes, artillerie, cavalerie, infanterie, garde nationale. Que j'ai ordonné au prince Borghèse de diriger sur Chambéry une division de huit mille hommes, qu'il marche avec toutes ses forces droit à l'ennemi, culbute Bubna, reprend Genève, menace toutes les communications de l'ennemi avec la Franche-Comté, et fasse lever le siège de Besançon.

Envoyez-lui un officier pour lui faire comprendre l'importance de cette missive.

.

Faites connaître au duc de Castiglione que nos troupes sont à

n'en était rien. D'ailleurs, en supposant même ce dernier cas, au point où en étaient les choses devant Genève, il lui était bien facile de s'emparer de cette place, d'y laisser une bonne garnison, de rallier ensuite toutes ses troupes, de repasser le Rhône à Seyssel et Bellegarde, et de venir prendre position en avant de Lyon. Trois jours lui suffisaient pour cela, et certes en trois jours l'armée ennemie n'eût pas pu se trouver aux portes de la seconde ville de l'empire.

Or, voici comment le duc de Castiglione explique sa conduite.

D'après lui, Bubna, contre toute attente, se serait trouvé en mesure de défendre Genève, *grâce à de nombreuses troupes, arrivées en poste de Bâle*; le général autrichien qui d'abord avait voulu évacuer la ville n'y aurait plus songé. Le maréchal, informé *d'une manière positive de l'accroissement des forces de*

Bar-sur-Aube, que d'un autre côté elles sont entrées à Auxone, que nous allons entrer à Châtillon-sur-Seine, *que deux plans d'opération se présentent pour lui, qu'on lui en laisse le choix, l'un de se porter sur les derrières de l'ennemi, l'autre de faire sa jonction avec nous par Dijon; que dans tous les cas, il est nécessaire d'occuper Genève, et de mettre cette place en état de défense.* Il faudra désarmer les habitants et mettre leurs fusils entre les mains de nos soldats de ligne ou de nos gardes nationaux français.

Troyes, le 26 février 1814.

Bubna, voyant les inconvénients qui pourraient résulter du séjour inutile des divisions de Musnier et Bardet aux environs de Genève, se serait alors hâté de les appeler à lui ainsi que la brigade Pouchelon, laissant devant la ville, pour contenir les Autrichiens, les généraux Marchand et Dessaix auxquels devaient incessamment se joindre 6 à 8,000 hommes de la réserve d'Italie, annoncés par le prince Borghèse.

1° Il est faux que Bubna ait été secouru par des troupes venant en poste de Bâle; mais en admettant que le duc de Castiglione ait été, à ce sujet, trompé par de faux rapports, chose difficile à croire, ses troupes à lui toutes réunies, concentrées comme elles l'étaient autour de Genève, étaient plus que suffisantes pour s'emparer de la ville, même défendue par un corps d'armée.

2° Le maréchal n'ignorait pas que la division envoyée par le prince Borghèse pouvait tarder beaucoup, puisqu'on en avait si peu de nouvelles, qu'il engagea le colonel Balthazar, aide-de-camp du duc de Feltre, et qui lui avait été envoyé pour le presser d'entrer en campagne, à partir pour Turin afin de hâter la marche de ces troupes.

3° En agissant comme il le faisait, il sacrifiait Marchand et Dessaix, désobéissait une fois de plus aux

ordres les plus formels de l'Empereur, et faisait perdre à la grande armée tout le bénéfice qu'elle devait attendre de ses opérations sur la Suisse.

Nous ne voudrions pas nous faire l'écho de bruits injurieux pour la mémoire du maréchal, nous serions presque heureux de pouvoir attribuer une fois encore sa conduite, en cette circonstance, à un manque d'intelligence de grandes combinaisons stratégiques, mais, en présence des faits, en présence des documents officiels, des lettres du ministre de la guerre, des moyens employés pour arriver à l'esprit du duc de Castiglione, il n'est vraiment pas possible d'admettre qu'il ne comprit pas.

Or, voici comment on a cherché à expliquer la brusque détermination du maréchal (1).

On prétend qu'à la suite du conseil du 25 février, tenu chez le roi de Prusse, à Bar-sur-Aube, par les souverains alliés, conseil dans lequel la formation de l'armée du Sud fut adoptée, un courrier fut expédié au duc de Castiglione, et que c'est après la réception de ses dépêches que le maréchal renonça définitivement à son expédition sur la Suisse (2).

Pour nous, nous nous bornerons à résumer en

(1) Nous avons tout lieu de croire qu'un jour il sera publié une relation qui éclaircira ce point historique.

(2) Ce fait est des plus graves, aussi nous hâtons-nous de dire

quelques mots la conduite du duc de Castiglione.

Le 14 février, il peut se mettre à la tête d'une forte colonne et marcher sur Genève presque sans défense, et il ne le fait pas.

Le 17, il commence un mouvement contraire aux volontés de l'Empereur.

Le 25, il arrête la marche de ses colonnes, va reconnaître leurs positions, perd trois jours, rentre à Lyon et n'en sort qu'après avoir reçu des ordres tellement formels qu'il n'ose résister plus longtemps.

Il ne se met pas à la tête de ses troupes, reste à Lons-le-Saulnier, y retient une partie de son corps d'armée.

Malgré toutes ses fautes, Musnier, Bardet, Marchand et Dessaix se trouvent, le 3, en mesure d'enlever Genève, sur la prise de laquelle l'Empereur fonde toutes ses espérances, il ne faut pour cela que la présence de la division Musnier à Nion; il envoie l'ordre à Musnier, à Bardet et à la brigade Pouchelon de *retrograder*.

Le 2, il semble disposé à tout faire pour enlever Genève, le 3, il abandonne brusquement le projet

que, quant à nous, nous n'avons absolument aucun document qui lui soit relatif.

Comme maintenant la campagne de 1814 est du domaine de l'histoire, si nous avons des preuves, nous les donnerions.

pour l'exécution duquel l'Empereur lui a confié une armée de 20,000 hommes, dont 10,000 des meilleures troupes du monde.

Certes, une telle conduite est bien de nature à inspirer plus que d'amères réflexions!.....



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Entraves que rencontrent les ordres de l'empereur relativement aux troupes d'Italie destinées à renforcer la division Marchand. — Lettres du prince Eugène. — Composition et force de la division de Toscane, de celle du Piémont. — Départ de ces troupes de Gènes et de Turin. — Leur arrivée à Chambéry. — Détachements envoyés de la 8^e division, à l'armée du duc de Castiglione. — Mouvement, composition et force de la 2^e colonne détachée de l'armée de Catalogne. — Garde nationale. — Partisans. — Gardes d'honneur.

Avant de continuer le récit des opérations militaires dans l'est, nous croyons utile de jeter un coup d'œil sur ce qui se passa au-delà des Alpes, depuis la fin de 1813 jusqu'au milieu de mars 1814. Les ordres envoyés en Italie pour les mouvements de troupes, ordres souvent réitérés, souvent aussi modifiés par Napoléon, ayant toujours été la conséquence des événements qui avaient lieu en France, quelques explications les feront mieux comprendre et apprécier. Cela

est indispensable à l'histoire de la marche des renforts qui rejoignirent ou durent rejoindre la division du général Marchand.

L'Empire, à cette époque, comptait au-delà des Alpes quatre divisions, savoir :

La 27^e composée des départements de : Doire, chef-lieu Ivrée, Pô—Turin. Sesia—Vercell, Stura—Coni.

La 28^e formée par : Marengo—Alexandrie; Gènes—Novi; Montenotte—Acqui; Taro—Parme.

La 29^e : Méditerranée—Livourne; Ombronne—Sienna; Arno—Florence.

Enfin la 30^e n'ayant que : Trasimène—Spoleto; Rome—Rome.

Ces divisions formant jadis le Piémont, le duché de Parme, la Toscane et une partie des états de l'Eglise, avaient pour gouverneur général S. A. R. le prince Camille Borghèse; pour commandants supérieurs les généraux Fresia et Miollis, et prince Félix.

Le royaume d'Italie gouverné par le vice-roi prince Eugène, était fractionné en 24 départements formés : De l'ancien Milanais, d'une partie des états de l'Eglise, du duché de Modène et de la principauté de Lucques.

Un décret de l'Empereur en date du 18 novembre 1813 ordonnait de porter à 15,000 hommes la réserve pour l'armée du prince Eugène.

Vers le commencement de janvier 1814, 10,000 hommes se trouvaient réunis dans le Piémont à cet effet et s'apprétaient à partir pour l'armée d'Italie, lorsque l'ordre étant venu de France de jeter des garnisons dans les places d'Alexandrie, Casal, Fénestrelles et dans la citadelle de Turin, le prince Camille Borghèse qui manquait de troupes, se crut suffisamment autorisé à retenir ces dix mille hommes dans son gouvernement, jusqu'à l'arrivée des conscrits de la levée des 300 mille hommes.

Le prince Eugène dont l'armée comptait environ trente mille combattants, observait depuis le 29 décembre 1813, non-seulement les Autrichiens, mais encore les troupes napolitaines. Murat flottait indécis, ne sachant encore s'il abandonnerait notre cause, ou s'il joindrait ses armes à celles du vice-roi. Le désir de conserver sa couronne, les promesses de l'Angleterre, les menaces des souverains coalisés le faisaient pencher vers le parti de l'ingratitude.

L'armée napolitaine en position à Bologne et Rimini, à très peu de distance des avant-postes autrichiens, puisque ces derniers s'étendaient jusqu'à Ravenne et Forli, gardait une neutralité plus que suspecte pour nous. A chaque instant on annonçait l'arrivée de Murat au milieu de ses troupes, et Murat tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, ne paraissait pas. Il était à Naples où on le savait entouré et circonvenu

par les plénipotentiaires anglais et autrichiens. Nous n'étions donc avec lui ni en guerre ni en paix ; d'un moment à l'autre ; le prince pouvait voir ses forces augmentées de celles du roi de Naples, ou son armée obligée de tenir tête non-seulement aux alliés mais encore aux Napolitains. Cette position était critique, et le vice-roi était contraint à une grande prudence, à de grands ménagements. Nous n'étions pas assez forts pour rompre brusquement avec Naples.

Les choses restèrent ainsi du côté de l'Adige, jusqu'au commencement de février. Alors, il ne fut plus permis de douter des intentions hostiles de Murat, ce prince néanmoins n'entrait pas encore en opérations contre nous. Il lui répugnait de combattre des hommes dont il était l'allié ; né il craignait d'un autre côté de perdre ses états ; il eût voulu rester neutre, mais ce n'était plus possible.

Le 6 janvier, le prince Eugène craignant de se trouver tout-à-coup aux prises avec les armées réunies d'Autriche et de Naples, crut prudent d'abandonner l'Adige, il se replia sur le Mincio.

C'est alors que Napoléon informé de la défection presque certaine de Murat, s'empessa d'expédier au prince Eugène une lettre *en chiffres* contenant des ordres basés sur cette hypothèse. Le 8 février, les circonstances devenant de plus en plus critiques, l'horizon paraissant plus menaçant, il réitéra ces ordres,

ainsi que cela résulte de la lettre suivante adressée par lui, de Nogent, au duc de Feltre. « Monsieur le
« duc de Feltre, j'ai donné ordre au vice-roi, aussi-
« tôt que le roi de Naples aurait déclaré la guerre,
« de se porter sur les Alpes. Réitérez-lui cet ordre
« par le télégraphe, par estafette, et en triplicata par
« un officier. Vous lui ferez connaître qu'il ne doit
« laisser aucune garnison dans les places d'Italie, si
« ce n'est des troupes d'Italie, et qu'avec tout ce qui
« est Français, il doit venir sur Turin et Lyon, soit
« par Fenestrelles, soit par le mont Cenis ; qu'aussitôt
« qu'il sera en Savoie, il sera rejoint par tout ce que
« nous avons à Lyon. »

Ainsi l'Empereur avait alors l'intention formelle de remettre le corps du Rhône aux mains du prince Eugène ? Que n'a-t-il réalisé ce projet ? La France peut-être lui aurait dû son salut !

« Ecrivez également à la grande duchesse et au
« général Miollis, que du moment que le roi de Naples
« a déclaré la guerre, le grand duché de Toscane et
« Rome ne sont plus tenables, qu'en conséquence,
« il remettra toutes les places au roi de Naples, en y
« mettant pour condition que tous les Français et
« employés se retireront sur les Alpes, le mont Cenis
« et Briançon avec armes et artillerie. Adressez au
« duc d'Otrante, s'il se trouve encore en Toscane,

« l'ordre d'aller vers le roi de Naples pour arranger
 « cette convention. Les troupes et les employés se
 « rejoindront dans la même direction. Expliquez-
 « vous bien. Sous quelque prétexte que ce soit, au-
 » cune troupe de la France ne doit rester dans aucune
 « place d'Italie, et toutes doivent en masse revenir
 « sur Chambéry, Lyon ou Grenoble. Vous écrirez au
 « prince Borghèse que si la marche de l'ennemi obli-
 « geait à évacuer le Piémont, je pense que des gar-
 « nisons sont inutiles à Casal et à Plaisance, qui
 « sont de mauvaises places; qu'on pourrait mettre
 « dans la citadelle de Turin quelques troupes piémont-
 « taises, et, quant à Alexandrie, qu'il suffirait d'y
 « mettre 4,000 conscrits français, tout le reste re-
 « joindrait le vice-roi. Ces 4,000 hommes seront suf-
 « fisants à Alexandrie, tant que l'ennemi ne fera pas
 « de siège, et en cas d'attaque, ils auront la citadelle
 « où ils pourront se retirer. J'ai déjà donné tous ces
 « ordres, réitérez-les. Vous en donnerez connais-
 « sance au roi Joseph.

« Sur ce, etc. »

Le jour même où Napoléon écrivait cette lettre, le prince Eugène lui envoyait son aide-de-camp, Tascher, pour lui rendre compte de ses opérations sur le Mincio, et du succès qui en avait été la suite à la bataille de Roverbella, gagnée sur les Autrichiens. Les Napoli-

tains n'avaient fait encore aucun mouvement offensif.

Le vice-roi reçut le 16 la dépêche du duc de Feltre et répondit immédiatement :

« Monsieur le duc, je reçois à l'instant votre lettre
« du 9, dans laquelle vous me faites part des inten-
« tions de l'Empereur à l'égard de l'armée d'Italie,
« dès que le roi de Naples se sera déclaré contre la
« France.

« Ces instructions sont conformes à celles que l'Em-
« pereur m'a adressées il y a quinze jours, par une
« lettre chiffrée. J'agirai ponctuellement en ce sens.

« Jusqu'à ce moment, les Napolitains ne peuvent
« entrer en opération, bien que le roi ait fait un traité
« avec l'ennemi, parce qu'il en attend la ratifica-
« tion. J'ai pris tous mes mesures pour être prévenu
« à temps.

« Ainsi donc, mon mouvement rétrograde, qui
« n'est d'ailleurs que conditionnel, sera le plus lent
« possible, à moins que la présence de mon armée
« étant jugée nécessaire en France, vous ne me fas-
« siez parvenir l'ordre positif de m'y porter. Je vous
« ferai observer que dans cette hypothèse, vous devez
« vous attendre à une diminution à peu près des
« deux tiers de mes forces, puisque vous savez que
« mes régiments sont en grande majorité composés
« de Piémontais, Génois et Toscans.....

« Volta, 16 février 1814, 5 heures du matin. »

Cette dépêche fut suivie, six jours plus tard, d'une nouvelle lettre dans laquelle le prince, qui venait de recevoir le triplicata de l'ordre du 9, annonçait au duc de Feltre : que le roi de Naples ne semblait pas disposé à agir contre nous. Qu'après avoir paru un instant à Reggio, Murat était retourné à Modènes, ainsi qu'un de ses régiments. Il ajouta encore : « Tous les
 « officiers que j'envoie au roi me rapportent que son
 « intention ne serait d'agir offensivement contre les
 « troupes que je commande qu'autant qu'il pourrait
 « ou (pour parler exactement) qu'il serait forcé
 « d'entrer en communauté d'opérations avec les Au-
 « trichiens. Or, ceux-ci, depuis la bataille du Mincio,
 « ne me paraissent pas à craindre.

« L'indécision du roi de Naples me porte à penser
 « que les triomphes de l'Empereur achèveront de le
 « replacer dans notre système, d'autant qu'il est loin
 « d'avoir à se louer de s'être ainsi jeté dans les bras
 « de l'Autriche.

« J'ai cependant l'œil à tout, et j'ai disposé mes
 « troupes de façon à me trouver en mesure contre
 « tout événement.

.

« Aussi longtemps donc que toutes les opérations
 « du roi vers le Pô se réduiront à des allées et venues,
 « je pense que je pourrai attendre tranquillement ici

« le résultat des heureux événements qui se déve-
« loppent de vos côtés, et ménager ainsi à l'Empe-
« reur les avantages attachés pour lui à la conserva-
« tion de l'Italie. »

A l'époque où cette lettre était écrite, le vice-roi venait en effet de recevoir de France la nouvelle des succès importants de l'Empereur sur les coalisés. Napoléon avait réussi à se placer entre les armées de Blucher et de Schwarzenberg. Il comptait plus que jamais sur la coopération efficace du duc de Castiglione, les négociations étaient à peu près rompues, il crut devoir modifier ses ordres pour l'Italie. L'aide-de-camp Tascher fut donc renvoyé au prince Eugène avec des instructions formelles pour qu'on ne songeât plus à l'évacuation.

Telle était la situation des choses lorsque l'Empereur, mécontent des premiers mouvements d'Augereau, et voulant augmenter le corps du Rhône, résolut de faire diriger sur Chambéry les troupes de Toscane et une division du Piémont.

Ordre fut donc envoyé le 19 au prince Félix, à Gènes, et le 24 au prince Borghèse, à Turin, de faire franchir les Alpes à ses troupes, et de les expédier au comte Marchand.

Les troupes de Toscane réunies à celles de la 28^e division, et réorganisées par ordre du prince

Félix, se trouvaient le 24 à Gènes, au moment où l'on reçut la dépêche du duc de Feltre pour leur départ. Elles se composaient de 800 hommes du 1^{er} bataillon du 112^e de ligne, 700 du 4^e du même régiment, 504 hommes et 288 chevaux de la 29^e légion de gendarmerie, 1,200 hommes des 3^e et 8^e bataillons du 35^e léger.

Cette petite division reçut l'ordre de se mettre en marche les 1^{er}, 3, 5 et 10 mars, pour arriver à Suze les 12, 14, 17 et 22 du même mois. Elle devait être réunie dans cette ville sous le commandement du général de brigade Pouchain et dirigée sur Chambéry par le mont Cenis.

Le mouvement commença en effet le 1^{er} mars par le départ du 4^e bataillon du 112^e, mais le lendemain, le prince Félix, à son grand étonnement, reçut du prince gouverneur-général, Camille-Borghèse, l'invitation de mettre les troupes à la disposition du général Fresia, commandant supérieur de la 28^e division, attendu, disait la dépêche, que l'intention de l'Empereur est que les forces de la 29^e division restent dans leur position pour pouvoir se porter en avant quand les circonstances le permettront. Cette mesure étant diamétralement opposée à celle prescrite par le duc de Feltre, le prince fut fort embarrassé. Il écrivit immédiatement à Paris et au prince Camille, pour connaître la date de ce nouvel ordre il ne rappela

pas encore le bataillon parti, et se borna seulement à retarder le mouvement des 504 gendarmes. Mais le jour suivant, il reçut une dépêche du vice-roi complètement d'accord avec celle du prince Borghèse. Elle contenait entre autres choses, ceci : Depuis les dernières victoires de l'Empereur, l'intention de S. M. est qu'on tienne fortement en Italie. Le prince Félix ne crut pas devoir hésiter plus longtemps, il rappela les troupes parties et maintint le reste de la division Pouchain, à Gènes. Or, voici ce qui était arrivé. Les instructions apportées par l'aide-de-camp Tascher au vice-roi, avaient fait penser à ce dernier que toutes les troupes alors au-delà des Alpes étaient destinées à grossir son armée. Il avait donc écrit dans ce sens au prince-gouverneur général d'abord, au prince Félix ensuite.

On comprend combien toutes ces lenteurs, ces ordres, ces contre-ordres, ces fausses interprétations des volontés de l'empereur, étaient préjudiciables aux armées françaises, surtout au moment où Marchand et Dessaix étaient abandonnés avec leur faible division, devant Genève, par le duc de Castiglione. Les 3,200 hommes du général Pouchain, dont Augereau annonçait pompeusement l'arrivée à Marchand, auraient peut-être permis à ce dernier de réduire Genève et de reprendre l'offensive. Mais partout où l'Empereur n'était pas en personne, il semblait que rien ne

dût marcher. Cette remarque pénible, ne saurait toutefois s'appliquer au prince Eugène qui, en Italie comme en Russie, comme en Allemagne, en 1814 comme en 1812, fut toujours le modèle du soldat par sa bravoure, du général par sa fidélité et ses talents.

A la nouvelle de ce contre-ordre inopportun, donné à la division de Toscane, le duc de Feltre s'empressa d'écrire au prince Borghèse de laisser le mouvement s'effectuer. Précisément à la même époque, le colonel Balthazar, aide-de-camp du ministre, envoyé par ordre de l'Empereur pour presser le duc de Castiglione d'entrer en campagne, se trouvait au quartier-général du corps du Rhône. Sollicité par le maréchal de se rendre à Turin pour hâter l'arrivée des renforts qu'on attendait d'Italie, il crut devoir prendre sur lui de franchir les Alpes, et après avoir vu, en passant à Chambéry, le comte de Saint-Vallier, après avoir pris des mesures, de concert avec ce sénateur, pour accélérer le transport des troupes dès qu'elles auraient passé les montagnes, il continua sa route pour le Piémont et se trouva, le 8 mars, près du prince Camille.

Il connut alors la fausse interprétation donnée par le vice-roi aux ordres de l'Empereur, et les retards qui en avaient été la conséquence.

Depuis deux jours cependant, et par suite de nouveaux ordres du duc de Feltre, la division du Piémont,

mise sous le commandement du général de division comte Vedel, était partie de Turin, d'Aoste et d'Alexandrie pour se rendre à Suze et de là à Chambéry, mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle ait pu être portée à 8,000 hommes comme l'avait ordonné l'Empereur. En effet, sur la demande du vice-roi, la 1^{re} division et 3 bataillons de la 2^e division de la réserve d'Italie avaient été envoyés à Plaisance (1). Il avait fallu pourvoir en outre, tant bien que mal, une garnison des 27^e et 28^e divisions militaires, en sorte que le comte Vedel n'emmenait en France que 3,250 hommes et une belle batterie de 12 bouches à feu.

Ces troupes arrivèrent à Chambéry les 19, 23 et 24 mars.

D'un autre côté, la division de Toscane du prince Félix, aux ordres du général Pouchain, s'était mise aussi en mouvement de Gènes, sur Suze, pour être réunie le 26 dans cette place, et de là franchir en masse la ligne des Alpes et se diriger sur Chambéry (2).

(1) Les troupes de la réserve d'Italie ne tardèrent pas à se trouver en présence de l'ennemi; le roi de Naples, malgré les promesses verbales qu'il avait fait faire au vice-roi, s'était mis le 6 à la tête de ses troupes pour commencer le jour même ses opérations offensives contre l'armée d'Italie. Dès lors il ne fut plus possible de songer à les envoyer en France.

(2) Le prince Camille Borghèse donna ordre de retenir à Gènes

Ces troupes, grâce aux mesures concertées entre le colonel Balthazar et le commissaire extraordinaire, comte de Saint-Vallier, rejoignirent la division Marchand dans les derniers jours de mars, et lui furent d'un grand secours lors de sa retraite, ainsi qu'on le verra plus loin.

Voici la composition et la force de ces deux petites divisions.

Troupes du Piémont :

Général de division, comte Vedel, commandant; général de brigade, baron de Lafosse, commandant la 1^{re} brigade; Olivet, major du 137^e, commandant la 2^e; Dubalen, adjudant-commandant, chef d'état-major; Simpson, commissaire des guerres.

4^e bat. du 7^e de lig. 20 off. 700 h. de troupe. à Chambéry, le 19 mars.

3^e bat. du 156^e de lig. 20 id. 820 id. id. le 23 id.

7^e bat. du 20^e de lig. 15 id. 625 id. id. le 24 id.

10^e b. du 62^e de lig. 20 id. 648 id. id. id.

Détac. du 14^e de hussards, 3 off. 80 huss. 83 chevaux, id.

id. de la 13^e comp. d'ouv. d'art. 10 hommes, à Chamb., le 25 id.

1^{re} comp. du 1^{er} batail. de sap. 3 off. 149 id. id.

1^{re} comp. du 1^{er} id. des équip. 2 off. 720 id. 230 chev. id.

28^e comp. du 4^e d'artil. à pied, 2 off. 120 id. id.

Total 85 off. 3272 h. de tr. 313 chevaux.

Matériel.

8 canons de 6, 4 obusiers de 24, 3 affûts de rechange, 12 caissons

les 160 gendarmes à pied de la Toscane. Ces hommes ne rejoignirent pas la division Marchand. Ils restèrent dans la Ligurie où ils furent employés à la répression du brigandage, qui faisait dans ce pays des progrès alarmants.

de 8 chargés, 8 caissons d'obusiers chargés, 8 caissons d'infanterie contenant 120,000 cartouches et 8,000 pierres à feu, une forge de campagne, 2 charriots à munitions.

Total des voitures: 46.

Chaque homme emporta d'Italie 40 cartouches.

Troupes de Gènes.

Le général de brigade, Pouchain, commandant; Eyries, son aide-camp; l'adjudant commandant, Mariotti, chef d'état-major; le capitaine Cousin, adjoint; sous-inspecteur aux revues, Chabert; commissaire des guerres, Lambert.

3 ^e batail.	du 35 ^e léger	{ 20 offic. 418	} h. de troupe. } à Chambéry à la fin de mars.
8 ^e batail.	} du 112 ^e de lig.	{ 21 id. 739	
1 ^{er} batail.		{ 21 offic. 684	
4 ^e batail.	{ 20 id. 639		

Gendarmes à cheval des 29^e et 30^e légions.
26 officiers, 268 hommes, 294 chevaux.

Total 108 offic. 2,748 h. de troupe., 294 chevaux.

Les renforts envoyés à l'armée de Lyon par le prince d'Essling, commandant la 8^e division militaire, si l'on en excepte le régiment des gardes nationales mobiles de Toulon en ligne depuis longtemps, se bornèrent à quelques compagnies isolées. La 3^e du 2^e bataillon du 32^e léger, forte de 148 hommes dont 3 officiers, partit le 14 mars; 3 compagnies du 145^e de ligne, formant 300 hommes, se mirent en route le 18 et rejoignirent l'armée à Valence; enfin 500 hommes du 2^e d'artillerie de marine furent dirigés sur Avignon, cinq jours plus tard.

Il ne nous reste plus, pour compléter l'état des troupes qui firent partie de l'armée du duc de Casti-

glione, qu'à donner la force et la composition de la 2^e colonne venant d'Espagne.

Le duc d'Albufera reçut le 7 la lettre du ministre de la guerre, en date du 1^{er} mars, contenant l'ordre de diriger immédiatement, sur Perpignan et Lyon, une division de 10,000 hommes.

Le mouvement commença le 8 mars, les troupes fractionnées en trois colonnes arrivèrent à Perpignan les 11, 12, 13 mars, et à Lyon, ou à l'armée, les 18, 19 et 20 du même mois.

Voici l'état de cette division :

Le général de brigade, Beurmann, commandant provisoire ; l'adjudant commandant, Ricard, commandant la 1^{re} colonne d'avant-garde ; le colonel du 79^e, Gay, commandant la 2^e colonne ou 1^{re} brigade ; le colonel Grange, commandant la 3^e colonne ou 2^e brigade.

Première colonne,

Etat-major 8 officiers.

1^{er} batail. du 32^e léger. 15 offic. 885 hommes de troupes.
3^e batail. du 116^e de ligne. 16 offic. 734 id.

Deuxième colonne.

1^{er} et 2^e batail. du 79^e de ligne. 40 offic. 1,760 hommes de troupe.
1^{er} et 2^e batail. du 116^e id. 38 id. 1,462 id.

Troisième colonne.

1^{er} et 2^e batail. du 102^e de ligne. 43 offic. 1,657 hommes de troupe.
1^{er} et 2^e batail. du 115^e id. 31 offic. 1,769 id.
3^e batail. du 102^e de ligne, pris à Nîmes. 20 offic. 631 hommes.
Artillerie du train. 15 offic. 369 hommes de troupes 210 chevaux.
Gendarmes. 1 offic. 16 gendarmes. 19 id.
Ouvriers d'adminis. 151 hommes.

Totaux : 227 offic. 9,434 h. de tr. 229 chev. 34 voitures.

Cette division de l'armée de Catalogne, comme celle envoyée précédemment par le duc d'Albuféra, était composée des meilleurs et des plus braves soldats qu'il fût possible de voir. Ces 20 ou 25,000 hommes entre les mains d'un général de talent, énergique et animé de l'amour de la patrie, auraient battu une armée ennemie triple en nombre.

La garde nationale (si l'on en excepte le régiment de Toulon) (1), les partisans, les gardes-d'honneur ne peuvent réellement pas entrer en ligne de compte dans l'armée du Rhône.

En effet, sur les 12,000 gardes nationaux réunis à Lyon vers la fin de février, et qui, d'après les ordres de l'Empereur (2), devaient être organisés en six brigades et trois divisions, chacune de ces dernières ayant à sa suite une batterie, moins de cinq mille seulement formèrent une brigade dite de réserve, sous les ordres du général Rémond. Cette brigade non habillée, armée de 3,000 fusils au plus, ne rendit presque aucun service.

Il avait été prescrit aux préfets d'envoyer leurs gardes nationaux mobiles à Lyon, complètement ha-

(1) Le 2^e bataillon du régiment de Toulon, fort de 30 officiers, 794 sous-officiers et soldats, arriva à Lyon le 18, et fut envoyé le 19 à la division Musnier.

(2) Voir pièces justificatives n° 12.

billés, équipés et armés, mais cet ordre ne fut exécuté qu'en partie, et parce qu'on manquait dans les départements d'argent et de ressources nécessaires, et parce qu'on ne voulait pas ôter aux gardes nationaux sédentaires les armes qu'ils avaient.

Le duc de Castiglione et le comte de Chanteloup se plaignirent de cette infraction aux volontés de Napoléon, le duc de Feltre en écrivit au ministre de l'intérieur, ce dernier envoya aux préfets l'injonction formelle de diriger sur Lyon le complément de l'équipement, de l'armement et de l'habillement de leurs gardes nationaux. On résolut en outre de faire confectionner, à Lyon même, 12,000 blouses d'uniforme, un pareil nombre d'équipements noirs et de sacs en peau de mouton ; mais tout cela demandait du temps. Les lettres adressées à ce sujet aux divers fonctionnaires civils et militaires se croisaient encore que déjà l'armée de Lyon évacuait cette ville.

Après la retraite du duc de Castiglione sur Valence, une partie des 12,000 gardes nationaux regagnèrent leurs foyers. Ils ne pouvaient être fort regrettés par le maréchal, car ils lui avaient été un embarras plutôt qu'un secours, ainsi qu'il l'écrivait au ministre, et leur tiédeur pour la défense de Lyon l'avait en général emporté de beaucoup sur leur enthousiasme.

Vers la fin de février, on vit pendant quelques jours et pour une expédition, 4 à 5,000 gardes na-

tionaux de Saône-et-Loire réunis sous les ordres du général de brigade en retraite Bard. Ce fut au moment de la retraite de Mâcon sur Châlons du général autrichien Scheiter. Ces braves citoyens se rassemblèrent spontanément et poursuivirent l'ennemi, dont ils inquiétèrent fortement l'arrière-garde.

Le corps des partisans de Damas, le seul qui parvint à s'organiser, ne compta jamais plus de 200 fantassins et une vingtaine de cavaliers.

Enfin le 4^e régiment des gardes-d'honneur qui devait présenter à Lyon un effectif de plus de 2,000 hommes, ne réunit pas dans cette ville plus de 100 chevaux.

On le voit, on aurait grand tort de croire que le duc de Castiglione ait pu fonder quelque espérance sur des troupes autres que celles de son armée régulière.

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

CHAPITRE II.

Entrée en ligne de l'armée du Sud. — Augereau se met sur la défensive. — Affaire de Poligny. — Retraite du corps du Rhône de Lons-le-Saulnier sur Lyon par la rive gauche de la Saône. — Reconnaissance ordonnée sur Mâcon. — Musnier se laisse emporter à la suite d'un premier succès et se trouve obligé de battre en retraite. — Belle conduite du 12^e de hussards et du colonel de Colbert. — Réflexions. — Le général Bardet laissé sur la rive gauche de la Saône est forcé de se replier de Bourg sur Meximieux devant la division Hardeck. — Du côté de Genève, Marchand et Dessaix se maintiennent derrière la rivière de l'Arve. — Inaction de Bubna. — Napoléon veut remplacer Augereau par Suchet à l'armée de Lyon. — Réflexions.

Tandis que le maréchal Augereau, établi de sa personne à Lons-le-Saulnier avec la division Pannetier, la cavalerie du général Digeon et une partie de son artillerie, lançait sur la Suisse, pour les rappeler presque immédiatement, les troupes de Musnier, Bardet et Pouchelon, les corps ennemis détachés de

la grande armée alliée pour former celle du Sud, et destinés à le combattre, se réunissaient sur les deux rives de la Saône. Le prince de Schwarzenberg avait désigné pour la composer : le corps du général Bianchi, une partie de celui du prince de Lichtenstein, le 6^e corps allemand aux ordres du prince Emile de Hesse, le corps du général Wimphen, le corps du comte de Bubna. Le commandement en chef fut donné au prince héréditaire de Hesse-Hombourg.

Le général Bianchi, au moment où cette décision fut prise, se trouvait avec ses troupes et une partie de la réserve allemande à Châtillon-sur-Seine. Il lui fut enjoint de se diriger sur Châlons-sur-Saône. Le général Wimphen, occupé au blocus d'Auxonne, dut se tenir prêt à le lever dès que le corps de Bianchi se trouverait à sa hauteur. Le 6^e corps était en marche de Bedford sur Dôle, on le laissa continuer son mouvement. Bubna, prévenu de ces dispositions, eut ordre d'opposer la plus grande résistance possible.

Le 3 mars, jour où la division Musnier repliait son avant-garde de Sainte-Cergue et repassait les Rousses pour revenir aux Petites-Chiettes, le général Bianchi couchait à Beaune. Le lendemain 4, ils approcha de Seurre pour couvrir les opérations du général Wimphen, lequel ne laissant devant Auxonne que quatre bataillons et un escadron, marcha immédiatement sur Lons-le-Saulnier par la route de Dôle.

Bianchi jeta en même temps un fort détachement vers Châlons, pour renforcer la brigade Scheiter qui n'en avait pas bougé depuis sa retraite de Mâcon. Enfin une de ses divisions, celle du général Hardeck, vint coucher à Louhans, moitié chemin de Châlons à Lons-le-Saulnier.

Huit jours s'étaient donc écoulés depuis le moment où la formation de l'armée du Sud avait été décidée, jusqu'à celui où, en partie réunie, elle marchait droit au duc de Castiglione. Or, ce dernier se doutait à peine de ce qui le menaçait. L'Empereur l'avait fait seulement prévenir que quelques faibles corps de la grande armée ennemie, battus par lui, désorganisés et en pleine retraite, allaient peut-être se rabattre de son côté, et qu'il lui serait facile de les écraser entièrement. Ou l'on était bien mal informé à Paris de ce qui se passait au quartier-général des souverains, ou l'on agissait avec le maréchal bien légèrement. Appeler troupes désorganisées et battues une belle armée de 60,000 fantassins, 10,000 cavaliers, traînant à sa suite 100 bouches à feu, c'était tromper le duc de Castiglione d'une façon bien dangereuse. Aussi est-il facile de comprendre son étonnement d'abord, son indignation ensuite, lorsqu'il connut la vérité tout entière (1).

(1) Ce fait n'est consigné nulle part, mais l'auteur a bien sou-

Le général Wimphen fit prévenir les troupes autrichiennes qui, le 3 au matin, avaient abandonné Arbois, que le lendemain elles seraient soutenues par son avant-garde. Cette nouvelle leur donna de l'audace, et vers le soir elles réoccupèrent la ville. La brigade du général Gudin, avant-garde de la division Pannetier, était en position à Poligny, tout près d'Arbois. Le 4, à 7 heures du matin, les Autrichiens se présentèrent en face de ses avant-postes et les attaquèrent avec détermination. Le duc de Castiglione avait reçu avis par le maire d'Arbois de la prochaine arrivée de renforts considérables destinés à l'ennemi. Le général Gudin fit à l'instant couronner les hauteurs à droite de la route par un bataillon du 1^{er} léger, et lui-même s'avança à la tête d'une autre colonne sur la chaussée. Le combat s'engagea avec fureur, mais au bout de quelques instants, l'ennemi ne pouvant résister à notre choc se replia en désordre. N'osant effectuer sa retraite par la grande route, il se jeta dans les marais et les ravins qui la bordent à droite et à gauche, gagna le village de Ruvilly où arrivait une de ses colonnes, et repassa précipitamment Arbois, poursuivi de si près par nos voltigeurs que 100 des

vent entendu son père, chef d'état-major du maréchal, lui en parler, et lui raconter l'impression fâcheuse qu'il produisit sur le duc de Castiglione.

siens restèrent sur le champ de bataille et 400 furent faits prisonniers. Nous ne perdîmes qu'une quinzaine d'hommes, grâce aux bonnes dispositions du général Gudin, à l'énergie de sa brigade et au courage des habitants d'Arbois, dont beaucoup guidaient nos tirailleurs en faisant eux-mêmes le coup de feu.

Le soir de cet engagement, le duc de Castiglione eut enfin connaissance, d'une manière positive, de la marche sur Châlons et la Saône du corps du général Bianchi. Des courriers qu'il intercepta du comte de Bubna enfermé dans Genève, et du prince Aloys de Lichtenstein, commandant le blocus de Besançon, lui confirmèrent les projets des alliés. Il sut qu'il allait avoir sur les bras une armée nombreuse et bien approvisionnée détachée de la grande armée alliée, et que déjà 20,000 Autrichiens, en marche depuis quelques jours, s'approchaient de la Saône pour couper ses communications avec Lyon et l'isoler complètement. Dans la nuit, il fit ses préparatifs de départ, abandonnant avec raison, pour l'instant, tous ses desseins sur la Franche-Comté. Tandis qu'il dictait ses ordres, on vint le prévenir que des troupes légères franchissaient la Saône à Tournus. C'était des Hulans et des Cosaques, ces derniers encore inconnus aux habitants de cette partie de la France, qui se répandaient sur la rive gauche de la rivière, pour masquer les mouvements du corps du général Bianchi.

Le doute n'était plus permis, et il fallait faire face au plus pressé.

Un de ces corps, prétendus battus et désorganisés, annoncé au maréchal par l'Empereur, entra en ligne ; il n'y avait pas un instant à perdre pour couvrir Lyon, d'autant plus que Genève n'étant pas en notre pouvoir, toutes les forces de l'ennemi devaient naturellement se porter sur le midi de la France.

Les divisions Pannetier, Musnier et Digeon, étaient réunies autour de Lons-le-Saulnier ; Bardet et Pouchelon se dirigeaient de Farges sur Pont-d'Ain ; deux plans de conduite se présentaient donc au maréchal, marcher directement à l'ennemi, forcer le passage de la Saône à Tournus ou Mâcon, et se placer sur la rive droite de la rivière entre Lyon et les alliés ; ou bien se replier par Bourg sur la ville pour faire face à l'ennemi. Dans le premier cas, il adoptait une offensive vigoureuse, dans le second, il donnait la préférence à une défensive prudente.

On a beaucoup blâmé le duc de Castiglione d'avoir préféré le second plan au premier, mais on semble avoir ignoré qu'il n'adopta ce second plan qu'après avoir vu l'impossibilité de réaliser l'autre. Il n'hésita pas, au contraire, d'abord à essayer de forcer le passage de la Saône à Mâcon et à se porter sur la rive droite, mais, pour agir ainsi, il pensa avec raison qu'il

n'aurait pas trop de toutes ses forces réunies, il voulut donc rallier à Bourg les troupes de Bardet et Pouchelon. Or, arrivé dans cette ville, il apprit d'une manière certaine que les Autrichiens occupaient déjà Mâcon, qu'ils s'y retranchaient et qu'ils étaient en mesure de faire sauter le pont du faubourg Saint-Laurent si on les attaquait sérieusement. Le duc de Castiglione vit bien alors qu'il serait de toute imprudence de hasarder un passage de rivière de vive force, devant un ennemi dont il ne connaissait pas le nombre, et de perdre ainsi un temps précieux que ses adversaires pouvaient utiliser pour détacher sur Lyon un corps considérable et s'emparer de cette place. Le maréchal ne comptait nullement sur les quelques milliers de gardes nationaux du général Rémond. Il les savait mal armés et mal organisés. En outre, les habitants de Lyon avaient plusieurs fois montré une hésitation de mauvais augure, aucun des renforts en marche n'était encore à proximité de la ville, l'ennemi pouvait donc facilement l'occuper, détruire les ponts, et alors il se trouvait, lui, avec ses 20,000 hommes, coupé de ses communications, coupé de la division qui lui arrivait de la Catalogne, isolé complètement de ses dépôts, des ressources que lui offrait la seconde ville de l'empire, et obligé, pour rentrer en ligne, de forcer le passage ou de la Saône, rivière large et profonde, ou du Rhône, fleuve des plus dan-

gereux, n'ayant pas avec lui le moindre équipage de pont (1).

Ces considérations étaient certes bien de nature à lui faire modifier son projet primitif, aussi résolut-il de rentrer au plus vite à Lyon, en passant la Saône à Lyon même.

Se petite armée se mit en marche de Lons-le-Saulnier sur Bourg et Meximieux, le 5 mars, dans l'ordre suivant :

Le 4^e de hussards formant l'avant-garde avec trois compagnies de la division Musnier pour flanqueurs ; suivaient : une batterie d'artillerie, la division Musnier s'éclairant sur ses flancs, une seconde batterie, la division Pannetier, le parc d'artillerie, les équipages, les prisonniers de guerre, le 13^e de cuirassiers, enfin le 12^e de hussards chargé de l'arrière-garde, avec trois compagnies de la division Pannetier pour flanqueurs. Les généraux marchaient en tête des colonnes, ayant chacun près, du chef de l'état-major général, un officier d'ordonnance pour porter les instructions du maréchal.

Ordre avait été donné au général Musnier d'occuper

(1) Les auteurs militaires qui ont écrit la campagne de 1814 paraissent avoir ignoré complètement ce fait. Cela vient sans doute de ce que le rapport en date du 9 mars, du duc de Castiglione, n'en fait pas mention. Du reste, les rapports du maréchal, à partir du mois de mars, deviennent rares et surtout très laconiques.

Bourg avec ses troupes et celles du général Pouchelon, pour coopérer par la rive gauche de la Saône aux mouvements qui pourraient avoir lieu sur la rive droite, et surtout pour contenir la division Hardeck détachée du corps de Bianchi, l'empêcher de se jeter sur la division Marchand, et observer les routes de Lons-le-Saulnier et Mâcon.

L'armée arriva à Lyon le 9. Le duc de Castiglione, après avoir donné un instant de repos à ses troupes, envoya les divisions Pannetier et Musnier sur la route de Mâcon prendre position à Ville-Franche. Il les renforça d'un détachement de 2 bataillons et 50 gendarmes placés depuis la veille au faubourg de Vaise, sous le commandement du général Rémond. Le maréchal s'occupa ensuite de détails intérieurs, de la garde nationale, et des mesures à prendre avec les autorités civiles pour la défense de la ville, choses qu'il avait négligées avant ses premières opérations, ou plutôt auxquelles il n'avait pu consacrer que peu d'instant, ayant à presser l'armement de ses troupes, et surtout l'organisation de son artillerie (1). Deux

(1) Voici encore un reproche peu fondé adressé au duc de Castiglione. On prétend qu'il pouvait fortifier les approches de Lyon, armer la garde nationale, mettre cette place en état de résister quelque temps aux attaques même d'une armée ennemie, et l'on ne veut pas se reporter par la pensée au commencement de 1814, c'est-à-dire à une époque où les caisses de l'Etat étaient vides,

jours se passèrent ainsi, sans que les Autrichiens fissent aucune démonstration offensive sur la rive droite de la Saône.

Le 10, le duc de Castiglione décidé à recommencer ses opérations, mais ne sachant encore quelles forces il avait devant lui, ignorant même si Maçon était occupée par un corps nombreux, résolut, avant de rien entreprendre, de faire faire une reconnaissance qui contraignit les alliés à déployer la majeure partie de leurs troupes. Il chargea le général Musnier de cette opération délicate, dans laquelle on a vu, fort à tort, le projet d'une attaque sérieuse sur la ville de Maçon. Il ne faut que jeter les yeux sur les instructions don-

où le maréchal était obligé d'employer toutes ses ressources pour se créer un matériel, organiser une artillerie, faire confectionner des munitions. On ne veut pas comprendre la tiédeur, pour ne pas dire plus, que le brusque envahissement par l'ennemi, d'une partie de la France, avait répandu parmi les populations. On ne veut pas se faire à l'idée qu'on avait en vain cherché à Lyon et dans les campagnes environnantes des vivres pour les distribuer aux gardes nationaux réunis dans cette ville. *Armez vos gardes nationaux ! organisez-les en brigade !* écrivait le duc de Feltré, mais quant aux moyens d'exécution, quant à de l'argent, à des armes, rien, toujours rien. Et puis enfin, pour qui a étudié avec soin l'histoire de cette dernière période de l'empire, la lassitude, résultat de 20 années de guerre, n'est-elle pas évidente ? Est-il possible d'attribuer à une autre cause tout ce qui se passa après l'entrée des alliés à Paris ?

nées à Musnier, pour comprendre qu'il s'agissait seulement d'une démonstration.

Il prescrivit à cet officier général de partir le 11 au point du jour avec sa division renforcée de 2 bataillons du 24^e de ligne et d'un bataillon de la garde nationale du Rhône, pour faire *une reconnaissance sur Mâcon*. Il lui enjoignit de lui expédier sur-le-champ un officier dans le cas où l'ennemi lui paraîtrait en force, et d'agir avec une extrême circonspection afin de ne pas se trouver engagé au point d'être contraint de tenter l'enlèvement de la ville sans avoir reconnu l'ennemi et acquis *l'entière certitude de réussir*.

Le maréchal ordonna en même temps au général Bardet de se porter, pour le même objet, directement de Bourg sur Mâcon et de faire *coïncider sa reconnaissance* avec celle du général Musnier afin de partager l'attention des alliés (1).

La division Musnier dépassa donc Villefranche le 11 au matin, et arriva au village de Saint-Georges à 2 lieues de cette ville, précédée par le 12^e de hussards. Le général Scheiter dont les avant-postes s'étendaient jusque-là, surpris, eut à peine le temps

(1) Nous avons reproduit les termes mêmes dans lesquels l'ordre fut donné aux généraux Musnier et Bardet, afin de bien faire voir qu'ils ne devaient hasarder une attaque sérieuse sur Mâcon qu'après avoir acquis l'assurance d'un succès complet.

de faire sonner à cheval. Le colonel Colbert du 12^e de hussards formant son régiment en colonne par escadron, sur la chaussée, se jette brusquement sur la cavalerie ennemie qui essaie en vain de se déployer. Il la culbute et la sabre tandis que le 20^e et le 67^e de ligne attaquent l'infanterie autrichienne et obtiennent sur elle un succès égal. Deux canons sont enlevés par les hussards, et le général Scheiter blessé lui-même d'un coup de sabre et démonté est obligé de s'échapper à pied du champ de bataille. Pendant deux heures l'ennemi cherche à rétablir le combat sans pouvoir y parvenir, grâce à l'énergique conduite du brave Colbert et de ses hussards. En vain quelques escadrons de chevau-légers chargent nos cavaliers harassés de fatigue, ils ne peuvent ni les entamer ni les empêcher de faire mettre bas les armes à un bataillon tout entier qui venait de se rallier sur la gauche de la route. Les Autrichiens se mettent alors en pleine retraite. Enhardis par ce premier succès, nos troupes s'engagent imprudemment à leur poursuite qu'elles continuent jusqu'à une lieue de Mâcon, l'artillerie et la cavalerie marchant en colonne sur la chaussée, l'infanterie également en colonne sur la droite et sur la gauche. Le général Musnier séduit lui-même par l'espoir d'enlever la ville ne retient plus sa division et s'avance à sa tête, sans savoir si Mâcon n'est pas défendue par des forces considérables, oubliant l'objet de sa mission

toute spéciale, et plutôt que de manœuvrer pour forcer l'ennemi à paraître sans se compromettre lui-même, il ne songe qu'à attaquer pour tout de bon. Il enjoint au général Ordonneau de tourner l'ennemi par la gauche, tandis qu'il se présentera de front et qu'à la droite les troupes de Bardet sur lesquelles il compte et qui ne viennent pas, tiendront l'ennemi en échec. Tout allait pour le mieux, lorsqu'à deux portées de canon de la place, nos troupes se trouvent tout-à-coup en présence de 18 mille hommes dont huit régiments d'infanterie hongroise, en position sur des hauteurs fortifiées, et garnies de quarante bouches à feu. Ce déploiement de forces aussi imposantes ne fait pas renoncer Musnier à son projet.

Au lieu de prévenir le maréchal qui était à Lyon et la division Pannetier qui était à Villefranche, ou de se replier en bon ordre, heureux d'avoir rempli les intentions de son chef, il s'entête à vouloir se rendre maître de Mâcon, prescrit d'attaquer et fait mettre en batterie ses neuf pièces. Quatre sont bientôt démontées, la brigade Ordonneau vient se heurter inutilement contre la droite du général Bianchi qu'elle ne peut entamer, et sur la gauche de l'ennemi, Bardet ne paraît pas. Au bout d'une heure de tentatives infructueuses, Musnier ordonne enfin la retraite qu'il est assez heureux pour opérer tranquillement en présence des Autrichiens et sans être poursuivi par

leur nombreuse cavalerie, parce que Bianchi se figure avoir affaire à toute l'armée du duc de Castiglione.

Nous eûmes dans ce combat 500 hommes tués ou blessés, et l'ennemi en perdit 800 pris ou tués.

Cet engagement fit le plus grand honneur au courage de nos troupes et surtout aux hussards de Colbert et à leur intrépide colonel, mais il nous coûta beaucoup de monde fort inutilement, puisque Musnier avec un peu plus de prudence et en se bornant à suivre à la lettre les sages instructions qu'il avait reçues n'aurait pas placé sa division pendant une heure sous un feu meurtrier. Il devait s'estimer fort heureux de son premier succès sur la brigade Scheiter, et après avoir reconnu l'ennemi en position devant la ville avec toutes ses forces, se replier à l'instant sur Saint-Georges et Villefranche.

On prétend que le duc de Castiglione eut tort de chercher à enlever Mâcon, et de ne pas faire soutenir à temps la division Musnier, mais on prête ainsi au maréchal des intentions qu'il n'avait pas, et la preuve, c'est que la division Pannetier resta dans sa position de Villefranche. Or, s'il eût eu le projet d'attaquer réellement Mâcon, Augereau aurait employé raisonnablement pour cela toutes ses forces réunies, une expédition de ce genre ne comportant pas l'attaque partielle d'une seule division. Mais il n'en était rien, comme nous l'avons dit et prouvé par les ordres

donnés à Musnier et à Bardet, le maréchal voulait simplement faire reconnaître l'ennemi. Concentrant à peine une armée fatiguée par des marches récentes, il ne pouvait essayer de lutter de prime-abord avec les alliés, sans connaître au préalable les forces qu'ils avaient à lui opposer. Une reconnaissance d'ailleurs n'est qu'un mouvement préparatoire et non une attaque réelle. On a donc tort de blâmer Augereau. Le blâme de ce combat, qui pouvait avoir des suites désastreuses, doit retomber tout entier sur le général Musnier qui n'aurait pas dû céder à un entraînement fâcheux. Un général, même pour acquérir de la gloire, ne doit pas hasarder un combat inégal s'il n'y est forcé, lorsqu'il a reçu des instructions formelles pour l'éviter, et que de ce combat peut résulter pour les opérations postérieures de l'armée des conséquences d'une haute gravité.

Le maréchal prévenu à onze heures du soir seulement de l'affaire de Mâcon et de la retraite de Musnier, craignant que l'ennemi ne prit à son tour l'offensive pour nous replier de Villefranche, s'empressa de réunir tout ce qui restait de disponible à Lyon et à la tête de ce renfort il se mit lui-même en route pour rejoindre ses divisions. Mais Bianchi s'était borné à faire suivre par sa cavalerie le mouvement rétrograde de Musnier, sans chercher à profiter de sa grande supériorité numérique.

Voyons maintenant ce qui se passait sur la rive gauche de la Saône et du côté de Genève.

Le général Bardet, en position à Bourg, ayant en arrière de lui, à Pont-d'Ain, la brigade Pouchelon, s'était porté en avant sur la route de Mâcon, le 11 au matin, afin d'exécuter l'ordre qui lui avait été donné de coopérer au mouvement de la division Musnier. Il ne tarda pas à se trouver en face de la division ennemie du général Hardeck, forte de 7,000 hommes, et à laquelle s'était jointe en outre la brigade de cavalerie légère Vieland. Cette dernière manœuvrait sur son flanc droit pour le tourner et l'acculer à la Saône. Bardet, dont toutes les troupes réunies ne s'élevaient pas à plus de 3,500 hommes, comprit le danger qui le menaçait s'il persistait à vouloir se présenter devant Mâcon, puisqu'après avoir fait sur cette ville la diversion qui lui était ordonnée en faveur des troupes manœuvrant sur la rive droite de la Saône, il lui était impossible d'opérer sa jonction avec elles, dans le cas où il serait trop pressé par les Autrichiens. Il crut donc devoir renoncer à ce projet devenu impossible, et rétrograda sur Bourg; mais il ne put conserver longtemps cette ville, le général Hardeck continuait et chercher à couper sa ligne de retraite sur Lyon, il pouvait atteindre son but grâce à sa grande supériorité numérique, et surtout grâce à sa nombreuse cavalerie légère. Bardet pensa donc qu'il devait se

rapprocher des ponts de la Saône. Il prolongea sa retraite jusqu'à Meximieux, s'y établit le soir même sans avoir été fortement inquiété pendant sa marche.

Du côté de Genève, les choses étaient toujours dans l'état où le duc de Castiglione les avait laissées en rappelant ses divisions. Marchand, réduit à son faible corps de 5,500 hommes, avait repris dès le 4 la défensive. Espérant encore voir arriver sous peu de jours la division d'Italie qui lui était annoncée et par le maréchal Augereau et par le duc de Feltre, il prenait courage, cherchait à gagner du temps, à ne pas perdre de terrain, afin de se trouver en position dès que les renforts l'auraient rejoint, de sommer de nouveau Genève. Plus conséquent dans ses projets sur cette ville que le duc de Castiglione, comprenant l'importance attachée à sa possession, il était décidé à tout faire pour s'en rendre maître. Il écrivait donc au ministre, au maréchal, au prince Borghèse pour qu'on se hâtât de lui donner quelques bataillons; mais le duc de Feltre ne pouvait rien pour lui, Augereau, en face de 20,000, puis bientôt de 60,000 alliés, était hors d'état de lui envoyer du secours, et la division de Toscane fatalement retardée dans son mouvement, ainsi que nous l'avons expliqué au chapitre précédent, était encore de l'autre côté des Alpes. Le comte de Bubna néanmoins malade à Genève ne bougeait pas, et se bornait à se renforcer sans paraître vouloir nous

déposter de notre position derrière la rivière de l'Arve. Sans doute il attendait le commencement des opérations offensives de l'armée du Sud contre les troupes du duc de Castiglione. Si Marchand et Dessaix étaient tranquilles pour leur flanc droit et leurs communications avec l'Italie, il n'en était pas de même pour leur flanc gauche et leurs communications avec l'armée du Rhône. La retraite de Bardet sur Pont-d'Ain, Bourg et enfin sur Meximieux, laissait leur gauche entièrement à découvert. Les deux débouchés de Nantua et de la vallée de Saint-Rambert qui conduit par une belle route jusqu'à Seyssel où il existe un pont sur le Rhône, étaient ouverts à l'ennemi. Marchand sentit le danger qu'il y aurait à abandonner ces deux points, il se décida en conséquence, malgré la faiblesse de ses moyens, à détacher de sa division deux bataillons pour les occuper et les défendre le plus longtemps possible. Laissant Dessaix derrière l'Arve avec 4,000 hommes, il se porta lui-même sur Frangy. De là il dirigea un bataillon sur Châtillon de-Michaille et un autre sur Seyssel. Il avait à l'avance reconnu ces points dont la défense lui avait paru facile à organiser.

Le bataillon placé à Châtillon eut ordre de garder avec le plus grand soin l'entrée des gorges qui s'étendent de cette ville à Nantua, et dans le cas où il serait forcé, de faire sauter le pont en pierre qui se trouve vis-à-vis Bellegarde, sur la pente du Rhône, et

dé se replier sur Dessaix. L'autre bataillon, en pareil cas, devait se replier également sur la division après avoir brûlé le pont en bois de Seyssel.

Un peu rassuré sur sa gauche, Marchand prit la résolution de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée des troupes de renfort, ou tant que le maréchal Augereau n'aurait pas repoussé l'ennemi et repris Bourg et Pont-d'Ain. Jusqu'au 19 mars, aucune opération ne fut tentée, aucune démonstration ne fut faite du côté de Genève, ni par nous, ni par le comte de Bubna. Cette inaction était assez extraordinaire de la part de ce dernier. On ne conçoit guère qu'ayant plus de 8,000 hommes sous ses ordres, dans la ville, il n'ait pas essayé de nous rejeter de Carouge sur Chambéry et Grenoble, et qu'il ait attendu si patiemment le dénouement des affaires du côté de Lyon. Il s'exposait, en agissant ainsi, à se voir chassé de la capitale du Léman, si les renforts que nous attendions nous arrivaient avant l'attaque de nos troupes sur la Saône. Selon toute apparence, c'est ce qui aurait eu lieu sans la fausse interprétation des volontés de l'Empereur par le prince vice-roi. Marchand et Dessaix se trouvant à la tête de 11 à 12,000 hommes déjà aguerris, n'auraient pas hésité à attaquer Genève, et il est permis de douter que la place eût résisté longtemps.

L'Empereur, cependant, commença enfin vers cette époque à comprendre que le duc de Castiglione n'é-

tait pas décidément l'homme qu'il lui fallait à Lyon. Ses fautes tant de fois répétées, ses tergiversations continuelles, la force d'inertie que pendant si longtemps il avait opposée à ses volontés, ses mouvements inopportuns et de détails contre l'ennemi, et puis comme un bruit vague qui lui revenait de toute part, accusant le maréchal, lui firent ouvrir tout-à-fait les yeux, et il résolut de lui ôter son commandement, mais il n'était plus temps. Napoléon qui hésitait si peu ordinairement, avait cette fois montré une longanimité fatale. Le 14 mars, il écrivit au ministre de la guerre : « Monsieur le duc de Feltre, je pense qu'il
« serait utile de faire venir le duc d'Albuféra à Lyon,
« car je crains bien que le duc de Castiglione n'ait ni
« l'activité, ni les moyens nécessaires, son armée
« étant augmentée comme elle l'est. Il est vrai que
« le duc de Castiglione serait également propre pour
« commander dans les Pyrénées où il est connu.

« Faites-moi connaître votre opinion sur ce qu'il y
« a à faire à cet égard. »

En marge de cette lettre de l'Empereur, le duc de Feltre mit de sa main : Le ministre s'est réservé de répondre sur cet objet à Sa Majesté.

Maintenant quel fut l'avis du ministre ? Est-ce à lui que le duc de Castiglione dut son maintien à la tête de l'armée du Rhône, ou Napoléon crut-il devoir temporiser encore ? C'est ce que nous ne pourrions dire.

Cependant il n'est pas probable que le duc de Feltré combattit en faveur du maréchal, car quelques jours plus tard il rédigea deux rapports assez vrais et fort sévères à l'Empereur, sur la conduite d'Augereau depuis le commencement de la campagne.

Le fait est que le duc de Castiglione, pour le malheur de la France, resta à la tête de ses troupes. En faisant cette réflexion, nous sommes loin cependant de prétendre que le maréchal, à cette époque, et au point où en étaient les choses dans le sud-est, pût encore rétablir les affaires. Nous pensons au contraire que cela n'était plus possible, l'armée de Lyon avait tenu entre ses mains les destinées de l'empire dans les quinze derniers jours de février, mais dès l'instant où l'armée du Sud lui avait été opposée, son influence sur l'issue de la campagne fut complètement annulée. A partir de ce moment, son rôle se bornait forcément à lutter de tout son pouvoir, pour garantir de l'invasion les provinces confiées à sa valeur.

CHAPITRE III.

Topographie des environs de Lyon et des routes qui y aboutissaient en 1814. — Position de l'armée du Rhône après l'affaire de Mâcon, le 11 mars. — Affaires de Belleville et de Saint-Georges, les 17 et 18. — Préparatifs de l'ennemi le 19, dispositions du duc de Castiglione. — Bataille défensive de Limonest. — Evacuation de Lyon. — Réflexions.

Pour bien faire comprendre la suite de notre récit, nous croyons utile de donner une rapide description topographique du pays situé sur la rive droite de la Saône, entre Mâcon et Lyon, ainsi que des routes qui, en 1814, venaient aboutir par le sud et par l'ouest à cette dernière ville.

De Mâcon à Villefranche, c'est-à-dire dans un parcours de 9 lieues, la Saône coule dans le fond d'une vallée belle et large. La plaine, entrecoupée de légères inégalités pendant les quatre premières lieues, est parfaitement unie dans les cinq lieues suivantes. Les

berges, en pentes presque insensibles, ne commencent à s'élever qu'à 8 kilomètres de la rive droite de la rivière.

Après Villefranche, le terrain devient plus ondulé ; la vallée se resserre ; la ligne de hauteurs se rapproche de la Saône jusqu'au confluent de l'Azergues, au-dessous de la petite ville d'Anse. La Saône fait alors un coude prononcé, se dirige vers le sud-est, puis se redresse à Neuville-l'Archevêque pour couler du nord au sud, et vient tomber dans le Rhône, en formant avec le fleuve un angle très aigu.

Le pays situé entre l'Azergues et la Saône, assez plat jusqu'à Lissieu, change ensuite d'aspect. A mesure qu'on s'avance vers Limonest, il se montre plus accidenté, plus mamelonné, c'est le résultat de la proximité où l'on se trouve de la ligne de partage des eaux de la Saône et de celles de son affluent. Cette ligne se dirige par portions brisées, par Saint-Germain-au-Mont-d'Or, Limonest, Dommartin, et court sur une foule de petits sommets de forme oblongue.

Si l'on s'éloigne vers l'ouest, en prenant pour point de départ la Saône, on voit le terrain devenir difficile et coupé. Les pentes sont rapides, les ravins profonds et encaissés. La cause en est aux affluents nombreux qui se jettent dans l'Azergues. De Mâcon à Villefranche la Saône ne reçoit que quelques petits ruisseaux sans importance.

Autour de Lyon, dans un rayon d'un myriamètre de la ville, et sur la rive droite de la Saône, la structure du sol est telle que, plus on s'avance vers les faubourgs, et plus le pays est propre à une guerre de défense. Si donc les plaines qui s'étendent de Mâcon à Belleville, Villefranche et Lissieu, laissent à une armée forte en cavalerie et en artillerie légère, une liberté d'action redoutable, d'un autre côté, après Lissieu, la multiplicité des accidents de terrain permet à une bonne infanterie, aguerrie et solide de lutter avec avantage contre un ennemi bien supérieur par le nombre.

Pour marcher au duc de Castiglione, les alliés avaient plusieurs lignes. D'abord la grande route de Paris à Lyon, ensuite le chemin qui, à la hauteur de Belleville, rejoint cette grande route, puisque maîtres du pays de Mâcon à Semur, rien ne les empêchait de déboucher par Beaujeu. Enfin ils pouvaient encore étendre leur mouvement du côté de l'ouest, faire côtoyer à un détachement le pied des montagnes du Charolais, lui ordonner de gagner la route de Moulins et se présenter devant Lyon par Latour-de-Salvagny.

Décrivons maintenant le plus succinctement possible la partie des deux routes de Paris à Lyon qui avoisinent cette dernière place, en les prenant dans la situation où elles se trouvaient au commencement de 1814.

La première, à partir de Mâcon, était belle et roulante pendant l'été, mais en hiver, époque où se passaient les faits que nous racontons, elle était sujette aux boues à cause de la nature grasse des terres et de la pénurie des matériaux. Elle ne cessait de longer, d'un côté, la rive occidentale de la Saône, dont elle était toujours séparée par de vastes prairies, de l'autre, et dans un grand éloignement, les montagnes du Charolais qui se confondent avec celles du Beaujolais vis-à-vis la Maison-Blanche. Elle parcourait une plaine riche et fertile parsemée de beaux châteaux, et traversait un chemin conduisant au port Saint-Romain.

A six kilomètres au-delà de la Maison-Blanche, la route passait au milieu du village de la Croisière, et coupait une route faisant communiquer les deux petites villes de Belleville et Beaujeu. Cette dernière, située dans les montagnes et à trois lieues vers l'ouest, l'autre placée sur la rive droite de la Saône à un quart de lieue de la Croisière.

Cinq kilomètres plus loin se trouvait le village de Saint-Georges, construit sur la berge sud qui domine le petit cours d'eau de Vauxonne. A mi-chemin de Saint-Georges et de la ville d'Anse, la route franchissait Villefranche par une rue très large. Cette rue commençait par une descente et se terminait par une côte en pente douce formant un long défilé sur le

front duquel coulait le ruisseau du Nizerand. On arrivait ensuite à Anse, confluent de l'Azergues. Des vignobles tapissaient au loin les divers coteaux. Une innombrable quantité de maisons de campagne ornaient les sinuosités des collines. Quelques-unes, plus groupées que les autres, composaient, par leur réunion, le joli village de Lucenay, dominé par un superbe château.

De l'autre côté de la Saône, qui coule à une demi-lieue, s'élevait en amphithéâtre la petite ville de Trévoux, ancienne capitale de la principauté de Dombes. D'Anse au village des Échelles, la route courait au travers d'une plaine plus étroite. Aux Échelles, elle était tracée sur une pente en ligne droite, médiocrement longue, mais fort rapide, s'élevant à mi-côte du Mont-d'Or jusqu'à une hauteur de 300 mètres, et dont le sommet était tapissé de bois magnifiques.

Elle atteignait ainsi les premières maisons de Limonest, laissait à gauche et à droite des masses de pierres et de blocs provenant de la roche coquillière dont se compose le noyau de la montagne du Mont-d'Or. De ce point élevé on distingue vers le nord-est les belles plaines arrosées par la Saône, vers le sud-ouest les crêtes des mamelons qui forment les sommets de la ligne de partage.

Une descente rapide et presque continuelle conduisait ensuite au point de jonction de la route de Mou-

lins, un peu en avant du faubourg de Vaise, au travers des vignes, des bosquets, des vergers, des jardins et des maisons de campagne qui décoraient les rives de la Saône autour de Lyon, et rendaient facile la défense des approches de cette place. La route longeait, pour arriver à ce dernier point, les deux petits plateaux de Balmont et de la Duchère, l'un et l'autre d'une grande importance militaire, à cause de leur position à l'angle de deux grandes routes qu'ils dominaient. Cette importance s'augmentait encore, pour le plateau de la Duchère, de l'existence d'un château, vaste édifice irrégulier placé au point culminant.

Sept lieues avant d'arriver à Lyon, la route de Paris par Moulins franchissait la petite ville de l'Arbresle, elle se dégageait alors du pays montagneux qu'elle venait de parcourir pour traverser des contrées beaucoup moins accidentées, bien que présentant encore des mouvements assez considérables. Au sortir de l'Arbresle on gravissait la montagne du même nom par une pente très rapide. On atteignait ensuite Latour-de-Salvagny après avoir dépassé plusieurs autres rampes plus ou moins difficiles tant par leur raideur que par leur détestable pavé. Cette partie de la route était, en 1814, bien loin de présenter la facilité de parcours que des rectifications nombreuses lui ont donnée depuis.

Une pente douce et presque continue conduisait

de Latour à Lyon par un pavé dont l'extrême dégradation avait lieu d'étonner aux approches d'une aussi grande ville. Lyon ne tardait pas à s'annoncer au loin par la riche enceinte de maisons de campagne qui l'entourait, et se laissait deviner en outre par le dôme des Chartreux situé entre la Saône et le Rhône, sur la colline et dans le quartier de la Croix-Rousse. On gagnait alors l'embranchement de la route de Clermont. Une allée de platanes d'une demi-lieue, dominée par le château et les terrasses de Grange-Blanche, menait aux premières maisons du faubourg de Vaise, dont l'entrée, indiquée par la place de la Pyramide, était elle-même à 2 kilomètres du centre de la ville.

Tel était l'ensemble du pays que le duc de Castiglione avait à défendre, telles étaient les deux principales lignes stratégiques par lesquelles il devait nécessairement être attaqué.

Son armée, faible en cavalerie et en artillerie, comparativement à celle du prince de Hesse-Hombourg, pouvait opposer avec orgueil à l'ennemi 12,000 hommes de la meilleure et de la plus solide infanterie du monde, soutenus par 3 régiments de cavalerie. Il était possible d'écraser ses troupes, mais non pas de les vaincre. Le général en chef de l'armée de Lyon savait en outre, que sous très peu de jours il allait être renforcé d'une nouvelle et magnifique division de vieux soldats, arrivant de Catalogne et brûlant d'en venir

aux mains pour défendre le sol sacré de la patrie. Sa conduite était donc bien dessinée, bien nette. Il devait chercher à contenir l'ennemi en avant de Lyon, le plus longtemps possible, pour gagner quelques jours et donner aux renforts en marche le temps de le rejoindre, mais ne pas s'engager de manière à compromettre sa petite armée. Contraint de céder du terrain, il choisissait autour de Lyon une position avantageuse, s'y défendait avec la vigueur que comportait le courage et les dispositions héroïques de ses troupes, puis une fois à la tête de la seconde colonne d'Espagne, il reprenait l'offensive, dégageait complètement Lyon, rejetait le prince de Hesse-Hombourg au-delà de Màcon, menaçait le flanc gauche de la grande armée alliée, et mettait enfin à exécution le plan que lui avait tracé l'Empereur.

On objectera sans doute que même après avoir reçu la nouvelle division d'Espagne, l'armée d'Augereau n'aurait pas compté plus de 30,000 hommes en ligne, et eût été encore d'une grande faiblesse numérique comparativement aux alliés; mais quelle différence entre les vieilles bandes de Suchet et les troupes allemandes, autrichiennes et hongroises du prince de Hesse; les premiers combattant dans leur pays pour l'indépendance du sol, et avec l'ascendant que donne à de vieux soldats l'habitude de vaincre; les seconds s'avancant avec hésitation dans des provinces défen-

dues par ces Français, auxquels depuis vingt ans ils n'avaient en aucune occasion pu résister avec avantage ?

Au reste, la lutte que soutinrent autour de Lyon les faibles divisions d'Augereau, mal engagées, quelquefois mal commandées, diront mieux que nous ne saurions le faire ce qu'on pouvait attendre de l'armée du Rhône portée à 30,000 combattants.

Après l'attaque infructueuse et inopportune de Musnier sur Mâcon, le duc de Castiglione concentra à quelques lieues en avant de Lyon les troupes qu'il avait sur la rive droite de la Saône.

Le général Pannetier, avec la brigade Estève (4 bataillons présentant 2,200 bayonnettes, déduction faite des pertes éprouvées dans les combats précédents), prit position à Belleville-sur-Saône, occupant la grande route de Mâcon et se liant par Saint-Lager avec la brigade Ordonneau. Le 4^e de hussards, attaché à la division, fut destiné au service des avant-postes et à éclairer les deux routes de Lyon et Beaujeu. Il avait en ligne 500 chevaux.

La brigade Gudin, d'une force à peu près égale à celle de la brigade Estève, fut placée un peu en arrière.

Le général Musnier, avec sa première brigade et le 13^e de cuirassiers, occupa, comme réserve, les hauteurs de Saint-Georges, tandis que sa seconde brigade,

sous les ordres du général Ordonneau (4 bataillons des 20^e et 67^e de ligne), renforcée du 12^e de husards, se porta à l'extrême gauche à Beaujeu.

Le général Bardet, avec 5 bataillons de la division de Nîmes et la brigade Pouchelon (4,000 fantassins et 200 chevaux), obligé de battre en retraite le 11 et le 12 devant les forces trop considérables du général Hardeck, prolongea son mouvement sur Meximieux d'abord, puis bientôt après sur Montluel, et vint s'établir le 17 à Miribel, entre la Saône et le Rhône, à cheval sur la route de Genève par Pont-d'Ain.

De leur côté, les colonnes destinées à former l'armée ennemie, dite du Sud, n'éprouvant aucun obstacle depuis la Franche-Comté jusqu'à Mâcon, ne tardèrent pas à rejoindre dans cette dernière ville le général Bianchi. Le 11 au soir, le prince de Wied-Runckel y entra avec 4,000 hommes. Le 15, plusieurs régiments de cavalerie légère, vélites, hongrois, croates, opérèrent également leur jonction, et enfin le 16, le général en chef prince de Hesse-Hombourg arriva lui-même, suivi de 8,000 hommes. Le 17 au matin, les alliés avaient sur la rive droite de la Saône plus de 40,000 combattants, et 8 à 10,000 sur la rive gauche, sous les ordres du prince de Cobourg et du général Hardeck.

Le prince de Hesse-Hombourg, fier de sa grande supériorité numérique, se décida alors à attaquer le

duc de Castiglione. Maître des ponts de la Saône à Mâcon, il avait sur nous un avantage immense, celui de pouvoir à volonté jeter des troupes sur l'une ou l'autre rive. Le maréchal Augereau, au contraire, n'ayant pour franchir la rivière que les ponts de Lyon, était obligé à un long circuit pour obtenir le même résultat (1). Le prince avait, d'après cela, à choisir entre trois plans pour nous aborder. Laisser en face de Belleville un fort détachement pour nous contenir, passer avec le reste de ses troupes sur la rive gauche, écraser le général Bardet et se présenter devant Lyon par la Croix-Rousse entre la Saône et le Rhône ; ou bien mettre à profit sa nombreuse cavalerie légère et nous livrer bataille dans les plaines que traverse la grande route de la Saône ; ou enfin, mas-

(1) On a reproché au duc de Castiglione de n'avoir pas fait sauter les ponts de Mâcon, après s'être emparé de cette ville, afin de ne pas en laisser la libre jouissance à l'armée ennemie. Mais il ne faut pas oublier qu'au moment où le corps du Rhône chassa les troupes du comte de Bubna, il était impossible à Augereau de prévoir qu'il serait obligé, peu de jours après, d'évacuer le pays et de se replier devant une armée triple de la sienne. Il ne faut pas oublier qu'au moment où cette armée du Sud entra en ligne contre nous, le maréchal était à Lons-le-Saulnier, que ses forces étaient trop peu considérables pour qu'il lui fût possible d'en laisser une partie à Mâcon, qu'enfin lorsqu'il voulut marcher de Lons-le-Saulnier sur le chef-lieu de Saône-et-Loire, les alliés occupaient déjà fortement la position.

quer son mouvement véritable par une fausse démonstration sur Belleville, et déborder notre extrême gauche par le pied des montagnes du Charolais.

Le prince s'arrêta à ce dernier parti : c'était le moins avantageux pour lui, vu les résultats qu'il procurait, puisqu'en opérant de cette manière, on paralysait en partie l'action de la cavalerie autrichienne, et on nous rejetait naturellement sur Lyon au lieu de nous en éloigner.

Le 17 au matin, quelques troupes légères de l'armée alliée se présentèrent devant Belleville, et attaquèrent faiblement notre avant-garde, tandis que plus de vingt mille hommes se déployaient sur une ligne fort étendue, de la Saône à Beaujeu, manœuvrant dans le but de tourner notre gauche, si elle n'était pas fortement gardée, et de se borner, dans le cas où elle le serait, à une simple démonstration.

Le duc de Castiglione, convaincu de l'impossibilité de tenir à Belleville, se hâta de replier sa droite, et vint s'établir à quatre kilomètres en arrière, en avant du village de Saint-Georges. La brigade Ordonneau, pendant ce mouvement de notre droite, se maintint vigoureusement à gauche, et l'ennemi, soit qu'il crût difficile de la rejeter de sa position, soit qu'il voulût attendre au lendemain pour attaquer sérieusement, ne poussa pas plus loin, et vint bivouaquer en face de nous.

Tout présageait pour le jour suivant une affaire importante ; tout indiquait, de la part de l'ennemi, l'intention de tourner notre gauche, et de nous rejeter sur Lyon. Le maréchal le comprit, et prit ses dispositions en conséquence.

Le 17, au soir, il prescrivit à la division Pannetier de se former : la droite sur le petit mamelon de **Marné**, entre la Saône et **Saint-Georges** ; le centre, sur le plateau qui domine la rive gauche du ruisseau de **Vauxonne** ; la gauche, à **Longsard** ; le 4^e hussards occupa la grande route et couvrit ce débouché ; la brigade **Ordonneau** et le 12^e de hussards furent laissés sur les hauteurs qui s'élèvent au-dessus de la petite ville de **Beaujeu**. Le reste de la division **Musnier** et le 13^e de cuirassiers, formant la réserve, se rapprochèrent de la division **Pannetier**, et vinrent s'établir sur le plateau des **Arnas**, observant l'embranchement des routes de **Beaujeu** et de **Mâcon**.

Bardet conserva sa position de **Miribel**, ayant en face de lui la division **Hardeck** qui n'avait pas bougé pendant la reconnaissance de la journée.

Le 18, à dix heures du matin, le prince de **Hesse-Hombourg** prononça son mouvement offensif. Une partie du corps du général **Wimphen** appuyé par la brigade **Hessoise**, du général **Gall** (10,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux), marchèrent par la grande route droit au général **Pannetier**. La division

Bianchi (8,000 hommes) se présenta devant Longsard, tandis que la division Wied-Runckel (9,000 combattants) aborda la brigade Ordonneau. Un faible détachement fut dirigé le long de la rive droite de la Saône pour inquiéter notre extrême droite, et le reste du corps de Wimphen (environ 8 à 10,000 hommes) avança en 2^e ligne, manœuvrant pour déborder notre gauche et appuyer l'attaque du prince de Wied-Runckel.

Plus de 30,000 hommes et 50 bouches à feu venaient donc heurter les deux faibles divisions Musnier et Pannetier, soutenues par trois régiments de cavalerie et 24 canons ou obusiers. Le duc de Castiglione allait avoir à lutter contre des forces presque triples des siennes. Ce n'était plus assez pour lui du courage du soldat, il lui fallait le génie manœuvrier et le coup d'œil d'un général habile et expérimenté.

Le combat commença par l'attaque du plateau de Marzé. La droite de la division Pannetier, abordée assez franchement par la tête de colonne du général Wimphen, se défendit vigoureusement pendant plus d'une heure. Forcée de céder au nombre, elle se replia en bon ordre sur le centre, aux mains, en avant de Saint-Georges, avec toute la division Bianchi.

Après deux heures d'un engagement des plus vifs, durant lequel tous les efforts de l'ennemi vinrent se briser contre la valeur de nos braves troupes de Cata-

logne, la réserve allemande, deuxième colonne du général Wimphen commençant à entrer en ligne sur notre gauche, et la division Wied-Runckel ayant profité de ce renfort pour se placer entre le général Ordonneau et notre centre, le général Pannetier fut contraint d'évacuer sa position, et de se replier sur la partie de la division Musnier établie aux Arnas ; et formant notre réserve.

Le maréchal sentit aussitôt la nécessité d'arrêter les progrès de l'ennemi qui ne tendaient à rien moins qu'à nous couper de notre gauche. Le général Ordonneau tenait toujours à Beaujeu. Il fit soutenir les brigades Gudin et Estève en leur prescrivant de reprendre l'offensive. En ce moment même la brigade hessoise s'abandonnait, sans discernement, à la poursuite de nos troupes en retraite. Le 4^e de husards, commandé par le colonel Christophe, profite de cette faute, il se forme en colonne par escadron, se jette sur le général Gall, culbute, sabre sa brigade, dont il détruit presque en entier un des régiments. Le 20^e de ligne s'arrête, se rompt en colonne d'attaque, et reprend au pas de charge le village de Longsard qu'il vient d'abandonner. En vain, le général Haugwitz, l'un des lieutenants de Bianchi, cherche à s'opposer au torrent, il est grièvement blessé, sa brigade recule, le désordre commence à se mettre dans toute la division. Le général Wim-

phen, à cette vue, accourt avec des troupes fraîches, une batterie nouvelle, rallie la division Bianchi, rétablit le combat, et le feu recommence avec acharnement au centre : jusqu'au soir, et malgré notre infériorité numérique, nos braves régiments soutiennent le choc de l'ennemi.

Vers les cinq heures, les quatre divisions alliées engagées contre nous, s'étant renforcées des troupes de leurs nombreuses réserves, la division Pannetier fut obligée d'évacuer une fois encore sa position. Le duc de Castiglione, qui s'était bravement exposé à plusieurs reprises, qui même avait failli être sabré lui et son escorte, par le régiment des dragons de Latour, au moment où il s'avancait pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, le duc de Castiglione, dont la faible armée se battait depuis le matin avec une héroïque constance, convaincu qu'il ne pouvait lutter plus longtemps sans s'exposer à un désastre, donna l'ordre de la retraite.

Il le marqua sur Limonest à une lieue en avant du faubourg de Vaise. Il était temps. La brigade Ordonneau commençait à être tellement coupée qu'elle dut s'ouvrir un passage de vive force au travers de la division Wied-Runckel, tandis que le 13^e de cuirassiers, pour favoriser son mouvement et dégager une batterie de réserve fortement compromise, exécutait une charge des plus brillantes, protégée par le feu du 7^e de ligne.

La retraite continua alors sous la protection de la brigade Ordonneau. Elle s'effectua dans le meilleur ordre. Au moment où la gauche de la division Pannetier franchissait le défilé de Saint-Georges, le général Bianchi, dans l'espoir de culbuter notre arrière-garde, lança contre elle la brigade des cuirassiers de Lédérer. Le 67^e de ligne laissa ces cavaliers s'approcher jusqu'àuprès d'eux, puis faisant brusquement volte-face, il les reçut à bout portant par une décharge qui leur démontra 200 hommes. Ce coup de vigueur ralentit immédiatement la poursuite.

Grâce à la valeur de nos vieux cavaliers, grâce à l'aplomb de notre infanterie d'Espagne, le 18 au soir, le duc de Castiglione put s'établir à Limonest. Nul doute que cette affaire de Saint Georges n'eût été désastreuse pour nous, si notre petite armée n'avait été composée de soldats aussi braves et aussi aguerris.

Notre perte (1,000 hommes tués ou blessés), bien que moitié de celle de l'ennemi, n'en était pas moins d'autant plus sensible que nos forces étaient très inférieures aux siennes. Il eut 2,000 hommes hors de combat. Le village de Saint-Georges était couvert de ses morts.

Pendant toute une journée, la faible armée du duc de Castiglione avait eu la gloire de lutter avec avantage contre des forcés presque triples. Le maréchal, si ses manœuvres ne sont pas exemptes de critique,

puisque'une de ses ailes avait été quelque temps compromise, avait au moins retrouvé à ce combat l'énergie de ses premières années.

Dans la nuit du 18 au 19, la première colonne de la 2^e division d'Espagne entra à Lyon. Elle se composait d'un bataillon du 32^e léger, et un du 116^e de ligne, formant 31 officiers et 1,619 hommes de troupes. Elle était sous les ordres supérieurs du général de brigade Beurmann, commandant provisoire de toute la division, et sous le commandement direct de l'adjudant commandant Ricard. Dans la journée du 19 arriva la 2^e colonne, les deux premiers bataillons du 79^e de ligne composés de 40 officiers et 1,760 sous-officiers ou soldats sous les ordres du colonel du régiment, Gay, et les deux premiers du 116^e, 1,250 combattants.

La journée du 19 se passa de part et d'autre en préparatifs. L'ennemi concentrait ses forces pour livrer une bataille décisive dont allait dépendre le sort de Lyon. Le duc de Castiglione décidé à l'accepter, mais ne se croyant pas assez fort pour prendre à son tour l'offensive, chercha à deviner les projets du prince de Hesse, et expédia ses ordres. La position qu'il avait fait occuper à ses troupes sur les hauteurs de Limonest était belle et facile à défendre, elle couvrait les abords de la ville, pouvait être disputée avec avantage par des troupes aussi bonnes que les siennes, et tout

devait lui faire espérer un succès qui donnerait au reste de la division d'Espagne le temps d'arriver (1).

Le 18, après l'affaire de Saint-Georges, l'armée de Lyon avait été formée en avant de Limonest. La division Musnier et le 4^e de hussards en première ligne et à cheval sur la grande route de Mâcon. La division Pannetier et les deux régiments de cavalerie du général Digeon, avec l'artillerie en deuxième ligne. L'ennemi porta ses avant-postes au village des Échelles.

Les mouvements de l'armée alliée, dans la journée du 19, pour se rapprocher des confluent de la Brevenne et de l'Azergues vers Lozanne, indiquaient trop son intention d'agir sur notre extrême gauche par la route de Moulins, et détourner ainsi la position de Li-

(1) Le colonel Kock dit dans son ouvrage (tom. 2, pages 254 et 255) : Le maréchal avec ses 10,000 hommes ne pouvait cependant se flatter d'y arrêter les anglais, jusqu'à l'arrivée de la 2^e division, tirée de Catalogne, etc.

D'abord nous prouvons par des chiffres pris sur les situations officielles que le duc de Castiglione disposait au 20 mars de plus de 10,000 hommes ; nous ajouterons qu'une partie de la 2^e division d'Espagne arriva assez à temps pour prendre part à l'affaire, et que le reste de ces belles troupes entra à Lyon au moment où l'on se décidait à l'évacuation, que par conséquent il ne s'agissait pas pour le maréchal de gagner plus d'un jour. Enfin, nous prouverons par le récit même de la bataille de Limonest que sans la faute du général Musnier, l'affaire était loin de tourner à l'avantage de l'ennemi.

monest, pour que le duc de Castiglione pût prendre le change. Aussi, le 20 dès l'aurore, nos troupes se rangèrent de la manière suivante :

L'aile droite, sous les ordres du général Musnier, occupa la suite des hauteurs qui s'étendent de Couzon au ruisseau de Semonet par Limonest, coupant à angle aigu la grande route de Mâcon. En première ligne se déployèrent : le 2^e bataillon du 32^e léger, 588 combattants ; le 1^{er} du 2^e régiment de Toulon, 600 ; le 6^e du 24^e de ligne, 700 ; 6 bouches à feu servies par 150 canonniers de divers corps. En seconde ligne, la brigade Ordonneau, 1^{er} et 2^e bataillons des 20^e et 67^e de ligne, 1,940 hommes officiers compris. Sur les ailes, 1,090 chevaux des 4^e de hussards et 13^e de cuirassiers.

Le centre sous le commandement du général Pannetier se déploya de Dardilly au ruisseau de Semonet. Il était formé par la brigade Gudin, 1^{er} et 2^e bataillons des 1^{er} léger, 16^e de ligne, 2,400 hommes et 6 bouches à feu servies par 120 canonniers.

La 2^e brigade de la division Pannetier, sous les ordres de son chef le général Estève, se plaça entre Dardilly et Grange-Blanche. Elle se composait des 1^{er} et 2^e bataillons des 7^e de ligne et 23^e léger, 2,200 combattants, 6 bouches à feu, 100 canonniers.

L'aile gauche, sous les ordres du général Digeon, prit position à Grange-Blanche, à l'embranchement

des grandes routes de Moulins et de Clermont, et sur le plateau d'Écully. Elle se composait : de la brigade d'avant-garde de la 2^e division d'Espagne, 1^{er} bataillon du 32^e léger, 908 hommes; 1^{er}, 2^e et 3^e du 116^e de ligne, 2,250, arrivés dans la nuit du 18 au 19, et commandés par le général Beurmann; du 12^e de hussards, 420 chevaux, et 6 pièces servies par 130 artilleurs.

Cent chevaux, dont la plupart du 4^e des gardes-d'honneur et un bataillon des gardes nationaux du général Rémond, furent envoyés à Latour-de-Salvagny. Le reste de la brigade Rémond fut laissé à Lyon avec 9 pièces de réserve.

Le général Bardet resta en position entre la Saône et le Rhône. Il se maintint à Miribel avec quatre bataillons de la division de Nîmes, 6^{es} des 60^e de ligne, 10^e et 23^e léger, 7^e du 67^e, en tout 2,120 combattants; deux bataillons de la brigade de Pouchelon, 2^e du 24^e, détachements des 16^e et 145^e réunis, 1,080 hommes; 200 chevaux des 1^{er} de hussards, 4^e et 31^e de chasseurs; 6 bouches à feu servies par 75 canonniers (1).

(1) Ces 6 bataillons de la division de Nîmes furent l'objet des réclamations du maréchal Augereau, qui trouva ces troupes mal équipées, lorsqu'elles lui arrivèrent à Lyon. Il s'en plaignit au duc de Feltré; celui-ci envoya la lettre du duc de Castiglione à

Le 7^e bataillon du 60^e de ligne avait été laissé au général Marchand lors de la marche sur Genève.

Le 6^e bataillon du 115^e de ligne, fort de 570 combattants, ayant pour s'éclairer 24 gendarmes à cheval, prit position à Caluire, sur le plateau qui commande la rive gauche de la Saône et la rive droite du Rhône, en avant de la Croix-Rousse et à peu de distance de l'embranchement des routes de Genève par Bourg et Pont-d'Ain. Le duc de Castiglione renforça cette troupe par les deux premiers bataillons du 79^e de ligne, arrivés à Lyon dans la nuit du 19 au 20 mars, sous le commandement du colonel Gay, 1,800 hommes.

On voit par cet exposé que le maréchal Augereau, au moment de la bataille de Limonest, avait en ligne :

1^o Sur la rive droite de la Saône, 11,580 hommes d'infanterie, 1,510 de cavalerie, 24 bouches à feu servies par 500 canonniers, une avant-garde de 500 fan-

l'empereur, ce dernier répondit au ministre de la guerre le 26 février :

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de Castiglione
« qu'il est ridicule qu'il croit ne pouvoir pas compter pour la
« campagne sur les troupes de Nîmes. Faites-lui connaître que
« j'ai à mon armée beaucoup de monde en habits de paysans et
« beaucoup de troupes de ligne qui ne sont sous les drapeaux que
« depuis trois jours. *Que si jeune que soit l'infanterie française,*
« *elle est toujours plus brave que l'infanterie wurtembergoise,*
« *autrichienne ou bavaroise.* »

tassins et 100 chevaux à Latour-de-Salvagny, une ré-
de 3,500 gardes nationaux et 9 pièces à Lyon;

2° Sur la rive gauche, 5,570 fantassins, 224 cava-
liers, 6 bouches à feu et 75 artilleurs.

Total général, 19 à 20,000 hommes de troupe de
ligne, 4,000 de gardes nationaux, et 39 bouches à feu.

Le général Musnier eut ordre de défendre à ou-
trance les hauteurs de Limonest, Saint-Romain, les
crêtes du Mont-d'Or et la route de Mâcon.

Le général Pannetier d'appuyer, avec la brigade
Gudin, soit la division Musnier, soit la brigade Es-
tève, selon que l'ennemi attaquerait plus ou moins vi-
goureusement notre droite ou notre centre.

La brigade Estève, placée à Dardilly, au-dessus du
ruisseau encaissé des Planches, occupant les sommets
boisés qui commandent la route de Moulins, eut pour
mission de tenir dans sa forte position, de prendre à
revers les colonnes qui déboucheraient par Latour-de-
Salvagny, et de lier les généraux Pannetier et Di-
geon.

Ce dernier faisait face à la grande route de Moulins
et à celle de Clermont, devait couvrir les abords de
Lyon, du côté de Fourvières et du faubourg de Vaise.
Son poste était des plus importants et des plus péril-
leux, puisque les mouvements préparatoires de l'en-
nemi faisaient présumer que tous ses efforts seraient
dirigés contre notre gauche.

Quant au général Bardet , le duc de Castiglione , pour toute instruction , lui dit que l'armée tout entière se trouverait obligée d'abandonner ses positions sur la rive droite de la Saône , et de rentrer précipitamment dans les murs de Lyon , dès l'instant où lui-même quitterait Miribel et Caluire.

De son côté , le prince de Hesse-Hombourg avait fait ses dispositions d'attaque. Après le combat de Saint-Georges, persévérant dans son système de déborder notre gauche , voulant , en outre , couvrir la route de Mâcon , double résultat que la grande supériorité de ses forces lui permettait facilement d'atteindre , il plaça le 6^e corps allemand en réserve à Anse, étendit ses autres troupes sur sa droite, en sorte que le corps de Bianchi s'approcha de Dommartin , celui de Wimphen gagna Chasselay, et que, le 19 au soir, ces généraux étaient établis sur deux lignes entre les deux routes de Lyon.

Le prince pouvait , sans nul doute , abrégé la bataille qu'il allait livrer, en portant la masse de ses forces le long des deux rives de la Saône pour rejeter de Lyon le duc de Castiglione et le général Bardet ; car, dans ce cas, s'il réussissait à se placer, d'une part, entre la Saône et Limonest , de l'autre entre la Saône et Miribel , il forçait ses deux adversaires à battre en retraite par deux lignes divergentes , l'une menant aux montagnes de l'Auvergne, l'autre à celles

du Dauphiné. Dans le cas où il éprouvait trop de résistance, il les inquiétait assez pour les contraindre à se renfermer promptement dans Lyon. Néanmoins il n'adopta pas ce plan. Peut-être, malgré sa nombreuse armée et sa forte artillerie, craignit-il de s'engager dans le demi-cercle du pays accidenté et difficile qui s'étend entre la route de Mâcon et la Saône, en avant et sur la gauche de la Croix-Rousse, surtout sachant quels adversaires il avait à combattre.

Quoi qu'il en soit, il préféra opérer par sa droite. Le général Bianchi avec 12,000 hommes d'infanterie, 3,000 chevaux et 50 bouches à feu, reçut l'ordre de se diriger, le 20, dès l'aurore, sur Latour-de-Salvagny, d'emporter cette petite ville, et de se déployer immédiatement entre la route de Moulins et Dommartin; de former ses colonnes d'attaque partie sur la route, partie en face le col situé entre les sources des ruisseaux de Semonet et des Planches. Il devait alors marcher sur Grange-Blanche et Lyon, tandis que 6 ou 700 tirailleurs, s'étendant sur les hauteurs à droite, chercheraient à tourner, ou du moins à inquiéter notre extrême gauche, s'avancant par les crêtes depuis Latour-de-Salvagny jusqu'à Saint-Germain et Francheville.

Une fois le terrain déblayé entre Dommartin et Lissieu, la colonne du général Wimphen devait entrer en ligne contre notre centre. Elle se composait

de 12,000 fantassins, 1,000 cavaliers et 24 bouches à feu.

Une forte brigade de 5,000 hommes détachée de ce corps, celle du général Mumb, avait pour mission de filer, dès le commencement de la bataille, le long de la rive droite de la Saône, d'attaquer et d'enlever les hauteurs de Couzon, de maintenir notre droite et de l'empêcher de porter secours au centre et à la gauche.

La division Hardeck et la brigade Cobourg (4,500 fantassins, 1,000 cavaliers et 24 bouches à feu), opposées au général Bardet, devaient faire tous leurs efforts pour le culbuter et jeter sur la route de Vienne leur cavalerie, afin d'inquiéter nos derrières, et de compléter au besoin le blocus de Lyon.

Le 6^e corps allemand, 16,000 fantassins, 1,200 chevaux et 60 pièces, formant la réserve, ne devait pas abandonner la grande route de Mâcon, et se rapprocha de Limonest.

Le combat s'engagea en même temps vers notre droite et à Latour-de-Salvagny. Ce dernier point, abordé par la tête de colonne du général Bianchi, fut évacué par notre faible avant-garde, tandis que la division Musnier luttait avec la brigade Mumb.

Le corps de Bianchi ne tarda pas à se présenter avec des forces considérables, et surtout une artillerie formidable devant la position de Dardilly. Le général

Pannetier, malgré l'inégalité du nombre, soutint d'abord le choc ; mais par une fatalité déplorable, au moment où nos troupes luttaient avec vigueur au centre, le général Musnier, voyant sur sa droite filer une partie de la brigade Mumb, au lieu de l'attaquer, de la culbuter des hauteurs de Couzon et de la jeter dans la Saône, prit l'alarme, se figura être tourné, pensa qu'il allait se trouver coupé de sa ligne de retraite sur Lyon, et abandonna sa position. Par une autre fatalité non moins déplorable, le duc de Castiglione quittait en cet instant le terrain où sa présence eût été si nécessaire, pour rentrer dans la ville.

Ainsi, les ordres formels du maréchal étaient enfreints par un lieutenant inhabile qui, dans cette circonstance, montra une faiblesse inqualifiable, et le maréchal lui-même, oubliant le premier, le plus simple devoir d'un général en chef, celui de ne pas perdre de vue son armée pendant l'action, s'éloignait du champ de bataille. Qu'allait-il faire à Lyon ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais il nous est permis de croire que s'il eût agi le 20 à Limonest, comme il l'avait fait le 18 à Saint-Georges, il eût aperçu Musnier se repliant devant la gauche de l'ennemi, mettant à découvert le général Pannetier, il eût pu remédier au mal, se porter à la tête de notre droite, la ramener au combat, empêcher son chef de céder à son aberration inconcevable, et les conséquences de cette

faute capitale n'eussent pas rejailli sur tout le reste de la bataille.

Le général Pannetier, cependant, voyant la droite faire une retraite qui le laissait à découvert, ne pouvant qu'avec beaucoup de peine répondre à l'artillerie bien supérieure de l'ennemi, pensant, d'après la conduite du général Musnier, que ce dernier avait été contraint de céder à des forces par trop considérables, crut inutile et même imprudent de prolonger sa résistance. Il lui sembla que se maintenir plus longtemps pouvait compromettre le salut de l'armée, celui de Lyon, et il envoya l'ordre au général Estève d'évacuer la belle et forte position de Dardilly. Il suivit en bon ordre le mouvement rétrograde de son collègue, et gagna lentement la route de Mâcon.

Le général Bianchi, étonné de se trouver aussi facilement maître du plateau, objet de ses efforts, s'empressa de le faire occuper par une partie de ses troupes, presque toute son artillerie, et se prépara à poursuivre ses succès en descendant sur Grange-Blanche, tandis que le général Wimphen, prévenu, entra à son tour en ligne, pour appuyer ses opérations.

A notre aile gauche, les choses étaient bien différentes. Le brave général Digeon, qui comprenait son devoir autrement que le général Musnier, et qu'on avait laissé dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait à l'aile droite, observait avec calme toutes

les manœuvres de l'ennemi sur son front, se tenant prêt à faire la plus énergique résistance. Vers les onze heures, croyant le moment favorable pour opérer une diversion utile à la brigade Estève, qu'il suppose toujours à Dardilly, il ordonne au général Beurmann de prendre trois de ses quatre bataillons, deux escadrons, 4 pièces, et de marcher sur Latour-de-Salvagny. Ce mouvement offensif, dont le but était de faire une diversion en faveur du centre, s'effectuait à l'instant même où le général Bianchi se préparait à poursuivre les généraux Estève et Pannetier, et où la brigade Mumb, continuant à pousser le général Musnier, se rapprochait des faubourgs de Lyon.

Bianchi s'empresse de détacher les 8,000 hommes de la division Wied-Runckel pour les opposer à la colonne de Beurmann, et le combat s'engage vigoureusement sur la route même de Moulins, à la hauteur de Dardilly. Notre faible détachement soutient d'abord avec audace le choc de l'ennemi, mais le général Beurmann ne tarde pas à comprendre qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire au centre. En voyant les forces qu'on lance contre lui, il devine l'évacuation de la position par la brigade Estève. Le mouvement du major autrichien, Nageldinger, dont les tirailleurs forcent de marche à notre extrême gauche, le confirme dans ses prévisions. Il se replie aussitôt sur Grange-Blanche, toujours combattant et

maintenant le prince de Wied-Runckel qui ne peut l'entamer, et ne tarde pas à rejoindre le commandant de l'aile gauche.

Le général Digeon ne se dissimule pas la difficulté de la position, néanmoins convaincu de l'importance de tenir à Grange-Blanche, puisque c'est le seul moyen de rétablir les affaires, il prend immédiatement de nouvelles dispositions pour résister à toute extrémité. L'embranchement des routes de Clermont et Moulins sur Lyon est commandée à droite et à gauche par deux mamelons assez prononcés; il place sur le premier l'adjudant commandant Ricard avec le bataillon du 32^e et le 3^e du 116^e, se met lui-même à la tête des deux premiers du 116^e qu'il forme sur le second, dispose son artillerie de manière à enfiler la route de Moulins, et ordonne au brave Colbert du 12^e de hus-sards de rompre son régiment en colonne par escadrons, et de se tenir prêt à refouler tout ce qui se présentera sur la route.

Cette manœuvre effectuée, il reçoit avec intrépidité la division Wied-Runckel d'abord, puis bientôt la majeure partie du corps tout entier de Bianchi, remplacé à Dommartin et Dardilly par les troupes du général Wimphen. Jusqu'à cinq heures les alliés ont beau présenter sans cesse de nouveaux renforts, ils ne peuvent l'entamer.

Vers les trois heures cependant, notre droite et notre

centre ayant été ramenés jusqu'aux portes de Lyon, le bruit du combat finit par faire sortir le duc de Castiglione de sa singulière léthargie. Avec le courage de soldat qui était un des traits distinctifs de son caractère, plus propre à un coup de main qu'à de grandes combinaisons, il s'empresse de remonter à cheval et de se porter en avant. Il reconnaît alors par lui-même combien son absence a été préjudiciable à son armée. La retraite de Musnier et de Pannetier était trop prononcée pour qu'il fût possible de remédier complètement au mal, néanmoins le maréchal ne juge pas la bataille entièrement perdue. La gauche tenait toujours, prolongeant une défense héroïque, il comprend que là est son ancre de salut ; il se hâte d'envoyer au général Digeon le 13^e de cuirassiers, 2 bataillons de la brigade Estève, une demi-batterie légère commandés par le général Guillemet. Lui-même harangue les troupes du centre et de la droite, les guide jusque sur les hauteurs de la Duchère et de Rohecardon, couronnées par les masses imposantes de l'ennemi, fait enlever au pas de charge ces deux mamelons, culbute les Autrichiens, et se trouve bientôt maître de nouveau d'une partie des positions qu'il occupait le matin.

Le combat recommence et se soutient sur ces deux points jusqu'à la nuit.

A gauche, le général Digeon, renforcé au moment

où il allait être obligé de céder au nombre, continue son héroïque défense, mais tout le corps du général Wimphen avait eu le temps de se déployer, d'entrer en ligne, et de remplacer devant le front de sa position la division de Wied-Runckel. Ordre fut donné à ce prince de s'étendre sur sa droite, en sorte que ses tirailleurs ne trouvant plus d'obstacle du côté de Sainte-Foy, ne tardèrent pas à se trouver presque à l'entrée des faubourgs de Lyon.

La position n'était plus tenable, d'ailleurs la longue résistance de notre gauche avait épuisé ses munitions. Le jour commençait à baisser, la droite se repliait sur Lyon, il fallut songer à effectuer la retraite et à rentrer dans la ville. L'ennemi devenait de plus en plus entreprenant, un bataillon du 116^e en potence au pied du mamelon de gauche, et engagé avec les tirailleurs autrichiens, était vivement pressé; le général Digeon ordonne un mouvement à ses deux régiments de cavalerie, afin de laisser à l'infanterie et à l'artillerie le temps de se former en colonne. Le 13^e de cuirassiers prend aussitôt la charge sur la route de Moulins, le 12^e de hussards sur celle de Clermont. Le premier sabre sur ses pièces les canonniers d'une batterie ennemie et s'empare des avant-trains; le second culbute le régiment de Hiller, lui fait 400 prisonniers, dont le colonel, et tous deux reviennent avec leurs trophés.

Là se termina la bataille de Limonest. Nos troupes s'établirent au bivouac en face de celles de l'ennemi, et tout autour de la ville, tandis que le maréchal rentrait lui-même à Lyon, à neuf heures du soir. Nous avons perdu près de 1,200 hommes, l'ennemi plus de 3,000. Comme à l'affaire de Saint-Georges, notre faible armée avait eu à combattre des forces triples. Elle avait montré une contenance, une valeur admirables, mais une partie seulement des généraux avait été à la hauteur de leur noble mission et du dévouement absolu de la troupe.

Tout nous porte à penser que si, dans cette circonstance critique et décisive, le maréchal Augereau avait fait son devoir, en restant de sa personne sur le champ de bataille depuis le commencement jusqu'à la fin de l'action, il eût pu, à l'instant même où elle eut lieu, et non pas *trois heures* après, remédier à la faute du général Musnier. L'armée eût alors conservé ses positions à la droite et au centre aussi bien qu'à la gauche, et le lendemain, renforcée par le reste de la 2^e division d'Espagne, elle fût peut-être parvenue à reprendre à son tour l'offensive. Chose bizarre, les positions les plus fortes étaient celles de Limonest et de Dardilly, la plus faible celle de Grange-Blanche. Le premier point abandonné est Limonest, la perte du plateau de Dardilly en est la suite, et c'est à Grange-Blanche que la résistance se prolonge jusqu'à la nuit,

malgré les efforts d'un ennemi déjà à moitié victorieux ! La valeur et les talents du général Digeon, pas plus que les dispositions tardives du duc de Castiglione et sa bravoure personnelle ne purent, hélas ! détruire les conséquences d'un premier échec difficile à prévoir, mais dans le principe bien facile à éviter.

Tandis que l'affaire principale avait lieu sur la rive droite de la Saône, sur la rive gauche le général Bardet et le colonel Gay étaient aux prises avec les généraux Hardeck et de Cobourg.

Le général Hardeck, plus fort en cavalerie qu'en infanterie, avait cherché à effrayer le général Bardet par ses manœuvres, mais sans essayer contre lui rien de bien sérieux. Il attendait pour agir le résultat de l'attaque plus importante du prince de Cobourg sur la route de Trévoux près Caluire. En effet, si cette diversion réussissait, Bardet, pris à revers et entre deux feux, se trouvait dans une position fort critique. Vers le milieu de la journée, le prince se porta franchement sur le plateau de Caluire, mais il fut arrêté court par une défense à laquelle il ne s'attendait d'autant moins qu'il supposait la position occupée par une partie des jeunes troupes de la division Bardet, et nullement par les vieux soldats de Catalogne. Ordonnant alors à quelques escadrons de hussards de se former en colonne, il les lance sur le 79^e de ligne. Le régiment français attend la charge avec calme et sang-froid,

la reçoit à coups de fusils, culbute la cavalerie autrichienne, marche au pas de charge sur l'ennemi, le ramène jusqu'au-delà de l'embranchement des deux routes, en sorte que cette diversion, essayée par les troupes de la rive gauche, n'a aucun résultat pour le prince de Hesse.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer le récit de cette bataille qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs une partie du rapport officiel du duc de Castiglione au ministre de la guerre.

« Ce brave général (le général Digeon) opposa
« une résistance inébranlable à toutes les attaques, et
« se couvrit de gloire ainsi que ses troupes. Leur
« conduite est au-dessus de tout éloge. L'ennemi
« éprouvait un mal horrible et présentait toujours de
« nouvelles troupes qui étaient de suite culbutées. *Les*
« *résultats ne furent pas aussi heureux à la position*
« *de Limonest. Les généraux qui y commandaient ré-*
« *sistèrent faiblement aux attaques dirigées contre*
« *eux, et abandonnèrent cette position, dont ils ne sen-*
« *tirent pas l'importance, pour descendre dans le*
« *faubourg de Vaise. L'ennemi profita de cette faute,*
« *dont il sentit tout le prix, et se hâta de prendre des*
« *avantages qu'il n'eût jamais dû espérer d'obtenir.*

« Je me portai rapidement sur ce point où tout
« était en désordre. Je fis moi-même des dispositions
« qui avaient été manquées, mais qui se trouvèrent

« un peu tardives. Mes troupes tinrent avec une
 « opiniâtreté admirable contre des forces qua-
 « druples.....

« La nuit a mis fin à cette bataille où l'ennemi
 « a perdu plus de 3,000 hommes en tués, blessés et
 « pris. Les deux armées ont bivouaqué en présence,
 « en avant du faubourg de Vaise, où l'ennemi avait
 « déjà jeté plusieurs obus. »

Après la bataille de Limonest, le duc de Castiglione s'empressa de réunir un conseil où furent appelés les principaux fonctionnaires de Lyon, et à la suite duquel l'évacuation de la ville fut résolue et ordonnée. Mais laissons parler le maréchal lui-même.

« Je suis revenu le soir à Lyon, écrit-il de Vienne
 « le 21, au ministre de la guerre, j'ai convoqué le
 « sénateur comte Chaptal, commissaire extraordi-
 « naire, le comte de Bondy, le commissaire général
 « de police et le corps municipal, et j'ai interpellé le
 « maire et le conseil général d'avoir à me déclarer si
 « la ville était disposée à se défendre. Le maire m'a
 « répondu qu'il était chargé de me supplier, au nom
 « de ses concitoyens, de leur épargner les calamités,
 « suites inévitables d'une résistance inutile, puisque
 « la garde nationale n'avait que 1,000 mauvais fusils,
 « qu'il n'y avait pas pour quatre jours de subsistances
 « et aucun espoir de s'en procurer, l'ennemi étant
 « maître des deux rives de la Saône et de la Bresse ;

« Que l'occupation momentanée de Lyon, toute douloureuse qu'elle était pour des cœurs français, serait
« moins nuisible pour cette malheureuse ville qu'une
« attaque de vive force qui entraînerait le pillage, la
« dévastation, et serait le prétexte de la ruine irréparable de ses nombreuses manufactures.

« D'après cette déclaration, ajoute le duc de Castiglione, et d'après le vœu fortement exprimé des
« habitants, persuadé d'ailleurs moi-même de l'impossibilité de résister efficacement à une nouvelle
« attaque d'une armée qui a offert hier en ligne plus
« de 40,000 hommes, et ne voulant pas sacrifier et
« enfermer dans une ville, celle que je commande et
« qui peut être si utile à l'empereur et à la patrie, je
« me suis décidé à ordonner l'évacuation de Lyon,
« évacuation qui s'est opérée la nuit dernière dans le
« plus grand ordre. J'ai passé sur la rive gauche du
« Rhône, et j'ai pris position en avant de Vienne. »

Cette détermination du maréchal d'abandonner Lyon était de la plus haute gravité ; ses conséquences pouvaient être des plus funestes. Sans doute elle n'eut pas une influence directe sur les affaires, les choses étant trop avancées à la fin de mars. D'ailleurs la grande question se tranchait autour de Paris entre les armées de Blucher et de Schwarzenberg et celle de Napoléon, mais la conduite d'Augereau n'en est pas moins blâmable.

Le duc de Castiglione réunissant en conseil les fonctionnaires et les notabilités de Lyon, devait, non pas leur poser des questions dont il connaissait d'avance la réponse, mais chercher à ranimer leur courage, les engager à lui prêter le concours de leur influence sur la population, les convaincre de la nécessité de défendre la place et de sa résolution à lui-même de le faire, leur persuader qu'ils n'avaient d'autre parti que de l'aider par tous les moyens en leur pouvoir. Le maréchal ne faisait pas la guerre depuis si longtemps sans savoir ce qui (à de rares et glorieuses exceptions près) se passe quand l'ennemi arrive aux portes d'une ville. Alors l'autorité municipale consulte les intérêts matériels de la localité, et s'efforce d'épargner aux habitants et aux propriétés les conséquences d'une attaque ou d'un siège ; tandis que l'autorité militaire, considérant avant tout le bien de la patrie, son honneur et ce qui peut advenir de sa résolution pour les opérations ultérieures de la guerre, veut prolonger la défense. Le duc de Castiglione n'ignorait donc pas qu'en demandant au maire de Lyon si les habitants étaient disposés à combattre, il recevrait une réponse négative. Il n'ignorait pas qu'on lui présenterait le tableau des calamités attirées sur la ville par une résistance inutile et désastreuse ; qu'on mettrait en avant le manque de vivres, la difficulté de s'en procurer, le peu de citoyens armés et prêts à

combattre ; mais il devait, mieux que personne, connaître la valeur de ces assertions. Une garde nationale, une population, dans un moment suprême, animées d'un bon esprit, font arme de tout. L'ennemi n'occupant ni le Rhône, en aval de Lyon, ni la route de Vienne, il était facile de tirer des subsistances du pays situé entre ces deux villes. Le maréchal ne pouvait-il d'ailleurs, pour toute réponse, rappeler au conseil municipal ce qui s'était passé deux mois auparavant, alors que sans gardes nationaux, sans autre troupe de ligne que 1,500 conscrits, il avait sauvé Lyon ? A cette époque, il ne s'était pas enquis auprès des autorités locales du plus ou moins d'opportunité de défendre la ville. Il avait donné ordre au général Musnier de se battre, tandis qu'il courait chercher quelques renforts. Deux mois auparavant, il est vrai, on n'était qu'en janvier, Napoléon était debout, rien ne présageait la chute du colosse. Le lion s'appêtait à la lutte. Deux mois plus tard, cette lutte glorieuse avait épuisé ses forces sans lasser son courage, et bien des hommes haut placés pressentaient les événements qui allaient avoir lieu au commencement d'avril.

Le duc de Castiglione, dans sa lettre au ministre, prétend qu'il était persuadé lui-même de l'impossibilité de résister efficacement à une nouvelle attaque, et craignait de renfermer son armée dans la ville. Exa-

minons donc si Lyon se trouvait en mars 1814 hors d'état d'être défendu et de quelles forces disposait le maréchal.

La ville, située partie dans une étroite presqu'île de 1,000 à 1,200 mètres de largeur, comprise entre la rive gauche de la Saône et la rive droite du Rhône, partie sur la rive gauche du fleuve, avait alors en avant de son front nord et sur les hauteurs de la Croix-Rousse une vieille enceinte bastionnée, qui la mettait à l'abri d'un coup de main. Elle était dominée vers l'ouest par le plateau de Fourvières, occupé le 20 au soir par les troupes du général Digeon. Quatre ponts de bois faciles à détruire faisaient communiquer les deux rives de la Saône : deux au-dessous de Fourvières, deux du côté du faubourg de Vaise. Un cinquième pont, celui de la Mûlatière, établi au confluent de la Saône et du Rhône, au bout de l'allée de Perrache, aboutissait à la route de Saint-Étienne. Sur le Rhône, on trouvait le pont Morrand, conduisant de la place Sainte-Clair à la promenade et au faubourg des Brotteaux ; deux autres ponts, en bois comme le premier, et enfin à la Guillotière, un pont en pierre aussi solide que beau.

Lyon était menacé, surtout du côté de la Croix-Rousse, du faubourg de Vaise et de Fourvières. Or, après la bataille de Limonest, le duc de Castiglione avait encore en ligne 18,000 des meilleures troupes

de l'Europe et 40 bouches à feu. Il attendait le soir même 4 à 5,000 hommes de la dernière colonne d'Espagne. Quelques milliers de gardes nationaux, une population belliqueuse et dont il n'était pas impossible de ranimer les instincts guerriers, pouvaient lui servir de réserve. Certes, une fois les troupes du général Digeon ~~reposées et~~ placées à Fourvières, celles de Pannetier sur les hauteurs qui commandent le long défilé de la rue du faubourg de Vaise, celles de Musnier à la Croix-Rousse, celles de la rive gauche de la Saône aux Brotteaux et à la Guillotière, il n'était nullement impossible, ainsi que l'écrivit Augereau au ministre, de défendre la ville. En le supposant ~~con-~~traint de céder au nombre et de se replier, il faisait sauter les ponts et s'établissait à Lyon même. Il est fort douteux que le prince de Hesse Hombourg, avec ses 50,000 hommes, eût osé s'aventurer à franchir la Saône en face de l'armée et de la population; il est plus douteux encore qu'il se fût décidé à chercher à rallier l'armée du duc de Wellington, ainsi que le craignait le duc de Castiglione, laissant sur son flanc 22,000 hommes bien organisés qui pouvaient se renforcer du corps de l'Isère.

Enfin, l'ennemi fût-il parvenu à occuper de vive force la ville de Lyon, il restait toujours au maréchal le parti qu'il prit dès le 20 au soir, celui de se replier sur Vienne et Valence. Comment! Augereau,

en janvier, n'hésite pas à lutter sans armée, sans artillerie, sans le concours de la population, contre les 12,000 Autrichiens du comte de Bubna, et deux mois après, lorsqu'il est à la tête de 18,000 hommes, d'une belle artillerie, lorsqu'il va recevoir un renfort de 4,500 fantassins, lorsque rien ne manque à son armée belliqueuse, il ne croit pas pouvoir défendre la même ville contre 50,000 alliés? Et qu'on ne croie pas qu'il pouvait douter des dispositions de ses troupes, on se tromperait étrangement; car tous, officiers et soldats, pleins d'ardeur, animés du désir de vaincre, appelaient les combats: tous ils blâmaient hautement la détermination du maréchal, et au milieu des murmures qu'il put facilement distinguer sur son passage, Augereau ne fut pas sans entendre de la bouche même des simples soldats un parallèle peu flatteur pour lui entre sa conduite et celle du duc d'Albuféra.

Vers minuit, les ordres ayant été expédiés et les préparatifs terminés, les bagages, les ambulances et le parc d'artillerie s'acheminèrent en silence par le faubourg de la Guillotière sur la route de Vienne. Les malades, les blessés, les magasins partirent dans le plus grand ordre. L'armée elle-même, très mécontente d'abandonner à l'ennemi une ville qu'il était possible de défendre, se mit en marche entre une heure et deux heures du matin. L'arrière-garde, for-

mée par les quatre bataillons du général Beurmann, et la cavalerie du général Digeon, fut placée sous les ordres de ce dernier. A son arrivée à Saint-Vallier, le 22, la brigade Beurmann fut relevée par les troupes de Bardet.





CHAPITRE IV.

Occupation de Lyon par les alliés. — Retraite du duc de Castiglione sur Vienne et Valence. — Lettre du duc de Feltré. — Le ministre envoie un de ses aides-de-camp à l'armée du maréchal. — Position des armées de Lyon et du Sud. — Combat de Romans. — Suspension d'armes. Attaque du fort l'Écluse. — La division Marchand se replie sur Grenoble. — Belle retraite de la brigade aux ordres du colonel de Cubières. — Affaire en avant de Voiron. — Combat de Voreppe. — La division se concentre sous Grenoble. — Armistice. — Proclamation d'Augereau. — Dissolution de l'armée de Lyon.

Le lundi 21 mars, à huit heures du matin, deux parlementaires autrichiens vinrent demander la reddition de Lyon, menaçant de pillage en cas de refus. Le maire sortit en voiture à neuf heures, et remit les clefs de la ville au prince de Hesse-Hombourg. A dix heures, les alliés firent leur entrée et se rangèrent en bataille place Belle-Cour (1).

(1) On doit rendre aux alliés la justice de dire qu'ils ne commirent aucun excès à Lyon. Logés chez les habitants, ils se contentèrent de ce qui avait été fixé par leurs généraux eux-mêmes.

Le 25 , l'empereur d'Autriche, ayant rétrogradé jusqu'à Dijon, reçut dans cette ville les clefs de Lyon.

Les alliés dans leur bulletin sur l'occupation de la place prétendirent qu'ils avaient pris 6 pièces de canon, 1,720 fusils (la plupart neufs), beaucoup de boulets, d'obus et de grenades.

Tout cela est assez difficile à admettre. Que l'armée ennemie, maîtresse du champ de bataille de Limonest, ait ramassé sur le terrain quelques armes échappées à nos soldats morts en combattant, c'est possible ; qu'elle ait trouvé dans la ville quelques mauvaises pièces de position abandonnées comme inutiles par le maréchal, rien de mieux ; mais qu'elle se soit emparée de 1,720 fusils neufs, alors que la garde nationale n'était pas même entièrement armée, c'est plus que contestable.

Augereau, d'après ce même bulletin, se serait retiré avec une grande précipitation emmenant *les restes* de son armée. Cela est si peu vrai, que le duc de Castiglione ne laissa à Lyon ni malades pouvant être transportés, ni équipages, ni chevaux.

Les Français se replièrent sur Vienne, traversèrent cette ville le 21, et atteignirent Saint-Vallier sur le Rhône le 22. Là, le maréchal reçut une dépêche qui lui annonçait l'occupation de Bordeaux par les Anglais, et lui prescrivait de faire partir immédiatement et en poste pour Libourne, par Clermont, six des dix

mille hommes de la 2^e division d'Espagne. En conséquence, le général Beurmann passa le Rhône et se mit en marche avec les 79^e, 102^e et 115^e de ligne.

En quittant Lyon, Augereau avait envoyé l'ordre au comte Marchand d'abandonner le mont Blanc et de venir le joindre sur l'Isère. De Saint-Vallier, il écrivit au duc de Feltre pour le prévenir qu'il allait prendre provisoirement cette ligne et s'établir à Valence. Il pria en outre par sa lettre le ministre de lui faire connaître les intentions de l'empereur sur ses opérations ultérieures.

Le maréchal hésitait entre les trois partis suivants : attendre sur la ligne de l'Isère l'armée autrichienne et s'y maintenir le plus longtemps possible, ou bien se porter dans la Savoie pour réunir ses troupes à celles de Marchand et reprendre Genève, ou bien enfin (et ce dernier parti lui paraissait le meilleur) franchir le Rhône à Pont-Saint-Esprit, et marcher sur Toulouse contre l'armée du duc de Wellington. Il envoya immédiatement deux bataillons de gardes nationaux pour occuper le Pont-Saint-Esprit, cette place étant désignée par les alliés comme devant être le point de jonction de leurs armées du Sud et d'Espagne.

Sa retraite s'effectua du reste sans que l'ennemi s'opposât à la marche de ses troupes, et il arriva le 23 à Valence.

Le jour même où le duc de Castiglione évacuait Lyon, le duc de Feltre lui écrivait pour se plaindre de n'avoir pas de lettres de lui depuis le 12, pour lui dire que l'empereur espérait de grands résultats de ses opérations, et éprouvait à cet égard une très juste impatience. Il annonçait en outre au maréchal que Napoléon avait remporté, la veille encore (le 20), un avantage sur l'ennemi; que S. M. avait fait attaquer et emporter de vive force Méry-sur-Seine, que les généraux Souham et Alix s'avançaient sur la gauche des alliés, lesquels se disposaient à évacuer Sens et à se replier sur Troyes. « Dans cet état de choses, ajoutait
 « le ministre de la guerre, une bonne et forte diversion de votre part viendrait bien à propos, et je ne
 « saurais trop vous rappeler qu'elle doit avoir une
 « influence décisive sur les opérations de la grande
 « armée. L'empereur en est persuadé et se repose
 « avec confiance sur votre zèle, votre dévouement,
 « votre activité pour le seconder convenablement.
 « S. M. vous a laissé le choix des dispositions;
 « c'est donc de vous seul que vous devez prendre conseil pour arriver à votre but : rien ne peut vous
 « gêner.

« Je ne doute point que vous ne répondiez à l'attente de l'empereur, et à la confiance qu'il vous témoigne; mais je dois vous faire observer que tous
 « les moments sont précieux pour agir; que le moins

« dre retard peut avoir des suites incalculables, et
 « que les plus justes combinaisons resteront sans résul-
 « tât, si elles n'étaient exécutées avec toute la célé-
 « rité, l'activité et l'énergie que les événements
 « exigent de vous.

« Alix est maître de Sens, l'ennemi s'est retiré, je
 « l'apprends à l'instant. »

Cette lettre écrite le 21 mars semble prouver d'une manière positive que le duc de Feltre ni l'empereur n'avaient une idée exacte de la position dans laquelle se trouvait Augereau depuis le 5 mars, et que l'un et l'autre s'abusaient encore étrangement, malgré les rapports du maréchal, sur les forces de la nouvelle armée que ce dernier avait à combattre. La vérité ne tarda pas à se faire jour : les deux affaires de Saint-Georges et Limonest, l'évacuation de Lyon, dissillèrent enfin les yeux. Le duc de Feltre, averti déjà depuis quelques jours, par des lettres anonymes et des avis indirects, des murmures qu'excitait parmi les vieilles troupes d'Espagne la conduite d'Augereau, venait de se décider à envoyer de nouveau à l'armée de Lyon son aide-de-camp, le colonel Balthazar, et à provoquer le remplacement du duc de Castiglione (1). lorsqu'il reçut à la fois ses deux rapports du 19 et du 21.

« Monsieur le maréchal, s'empressa-t-il de lui ré-

(1) Voir pièces justificatives, n° 13 et note A.

« pondre, j'ai reçu en même temps vos deux lettres
« du 19 et du 21 , je les ai transmises à l'empereur.
« S. M. n'aura pu apprendre qu'avec beaucoup de
« peine et d'étonnement la malheureuse issue des
« affaires dont vos lettres rendent compte , mais je
« ne veux rien préjuger sur l'opinion qu'elle pourra
« manifester à cet égard. Je me bornerai à rappeler
« à V. E. que l'intention de l'empereur, en rassem-
« blant un corps d'armée à Lyon , a toujours été de
« couvrir le midi de la France, et que ce serait agir
« en sens contraire, si , non content d'avoir aban-
« donné Lyon , vous vouliez encore vous retirer jus-
« qu'au Pont-Saint-Esprit, comme vous en avez ma-
« nifesté l'intention. Je ne puis donc trop insister sur
« la nécessité de ne point céder le terrain à l'ennemi
« autrement que pied à pied , et en le lui faisant ache-
« ter aussi cher que possible : c'est la seule manière
« d'agir selon les vues de l'empereur , en attendant
« de savoir si S. M. a d'autres ordres à donner à l'oc-
« casion des derniers événements.

« Le porteur de ma lettre est M. le colonel Bal-
« thazar , mon aide-de-camp , qui est chargé de se
« rendre au quartier général de V. E. , et d'y rester
« jusqu'à nouvel ordre. Cet officier supérieur sup-
« pléera par sa correspondance aux détails que vos
« occupations ne vous permettent pas de me donner,
« et dont S. M. veut être informée. »

Le colonel Balthazar arriva le 1^{er} avril au quartier général du duc de Castiglione (1). Il trouva les troupes établies sur la ligne de l'Isère, et le maréchal peu disposé à essayer de reprendre l'offensive. Ordre avait été expédié de nouveau au général Marchand de se retirer sur Grenoble pour opérer sa jonction avec l'armée principale, et dans le cas où les mouvements de l'ennemi ne lui permettraient pas d'atteindre ce but, de prolonger son mouvement par Gap pour gagner le Pont-Saint-Esprit.

Les Autrichiens, de leur côté, fidèles à leur système de lenteur méthodique, avaient perdu trois jours à Lyon, au lieu de profiter des avantages qu'ils avaient obtenus sur nous. Le 23 seulement, le prince de Hesse - Hombourg dirigea sur la route de Saint-Étienne à Feurs et Roanne des partis chargés de lever des contributions, et envoya au comte de Bubna la division Hardeck, précédée d'un corps aux ordres du colonel de Linage. Le 24, il porta son quartier général à Vienne, tandis que le même jour un détachement commandé par le prince de Cobourg entra à Saint-Étienne.

Le duc de Castiglione, prévenu par le général Panetier que l'ennemi commençait à montrer de fortes

(1) Voir pièces justificatives, n° 14.

têtes de colonne, donna l'ordre à son chef d'état-major général de faire rompre les ponts de l'Isère, en sorte que les communications entre les deux rives n'eurent plus lieu qu'au moyen de bacs et de traillles. Jusqu'au 1^{er} avril, il n'y eut aucun engagement sérieux, on avait enlevé quelques petits postes à l'ennemi, échangé avec lui quelques coups de feu d'une rive à l'autre. Mais dans la matinée du deux, 4,000 fantassins, 2,000 chevaux et une batterie se présentèrent en face de Romans à l'extrême droite de la ligne française. Nos avant-postes repassèrent l'Isère, abandonnant de nouveau la rive droite et laissant les alliés maîtres de la route de Grenoble. L'armée d'Augereau se trouvait ainsi coupée en deux parties qui ne pouvaient plus rien l'une pour l'autre, car Marchand n'était pas assez fort pour se porter sur Romans par une marche de flanc, faite devant l'ennemi, ayant en avant et en arrière des forces doubles des siennes, la montagne à droite, l'Isère à gauche, et le duc de Castiglione s'il essayait de passer sur la rive droite pour marcher au-devant de la division du Dauphiné, abandonnait aux alliés le cours du Rhône, tout le midi de la France, et s'isolait complètement. Ce fractionnement de nos forces était des plus fâcheux ; si le maréchal avait pu rallier les troupes de Marchand, il se fût trouvé à la tête de près de 28,000 hommes, tandis qu'il n'en avait avec lui, entre Valence et Romans, depuis le

départ d'une partie de la 2^e division de Catalogne, que 17 à 18,000 (1).

Le combat en avant de Romans fut la dernière affaire qui eut lieu entre les troupes directement sous les ordres d'Augereau et celles du prince de Hesse-Hombourg. Jusqu'au 12 avril, les deux armées manœuvrèrent, celle du Rhône pour se rapprocher du Pont-Saint-Esprit, celle du Sud, pour se placer tout entière entre le corps du maréchal et celui de Marchand. Dans ce but, les Autrichiens portèrent une grande partie de leurs forces du côté de Grenoble, contre la division du Dauphiné. Le 12, le prince de Hesse ayant été informé officiellement des événements de Paris, en fit part au duc de Castiglione. Cette communication amena une suspension d'armes qui termina les opérations militaires de ce côté (2).

Il ne nous reste plus pour clore ce précis historique qu'à reprendre le récit des faits qui se passèrent à la division Marchand pendant les derniers jours de mars et le commencement d'avril. Nous éprouvons d'autant plus de plaisir à le faire, que, les opérations de cette division, sa retraite, les combats qu'elle soutint sur la gauche de Grenoble, semblent un manteau glorieux jeté sur la fin du drame impérial.

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

(2) Voir pièces justificatives, n° 16.

Nous avons laissé Marchand en position à Carouge.

Le 9 mars, il apprit d'une manière certaine la retraite sur Lyon du maréchal Augereau. Cette nouvelle le jeta dans les inquiétudes les plus vives et les mieux fondées. Néanmoins, après avoir adopté pour couvrir son flanc gauche les quelques dispositions que nous avons rapportées plus haut, il conserva sa ligne sur l'Arve espérant toujours un retour offensif du duc de Castiglione et comptant sur l'arrivée prochaine des renforts d'Italie.

Jusque vers le milieu du mois, il n'eut à repousser aucune attaque sérieuse des Autrichiens, mais à cette époque, le général Wimphen ayant fait occuper St-Claude par un fort détachement de sa division, le comte de Bubna résolut de profiter de cette circonstance pour enlever l'Écluse (dans lequel Bardet n'avait pu laisser que cent hommes de garnison), et pour rétablir les communications de Genève avec l'armée du Sud. En conséquence de ce projet, le général Klébelsberg reçut ordre de se porter sur le fort, à la tête de 2,500 fantassins, quelques escadrons et une batterie de quatre pièces et trois obusiers.

Le 18, les gardes nationales de Belley et de St-Rambert eurent un engagement assez vif avec un parti de cavalerie ennemi, qu'elles repoussèrent. Elles furent ralliées le jour même par un renfort de 50 homme du 18^e léger, envoyé par Marchand vers

Ambérieu, pour protéger ces braves gens et tâcher d'obtenir des nouvelles de l'armée de Lyon dont on manquait complètement à Carouge.

Le jour suivant, 19, dès neuf heures du matin, le général Klébelsberg déboucha du côté du fort l'Écluse et commença à gravir l'un des versants de la montagne escarpée qui le domine, tandis que sa batterie brisait le pont-levis et lançait des obus jusqu'au centre des bâtiments. Heureusement le général Marchand à qui l'importance du défilé commandé par le fort n'avait pas échappé, avait pris à l'avance quelques dispositions. Par ses ordres, 200 hommes du 79^e, placés à Bellegarde sous le commandement du chef de bataillon Jomard, doivent, au premier coup de canon, se porter sur l'Écluse, tandis que les maires des communes voisines feront sonner le tocsin et réuniront les hommes de bonne volonté pour soutenir le détachement.

Ceci, joint à l'énergie du capitaine Bonnet du 23^e léger qui commande la garnison, sauve momentanément le fort. Sommé de se rendre, le brave commandant refuse avec fermeté. Ses quatre pièces de petit calibre répondent à la batterie autrichienne, démontent un obusier et une pièce et donnent le temps aux deux compagnies du 79^e et aux intrépides paysans de Collonge d'arriver. Le général Klébelsberg, qui croit n'avoir affaire qu'aux cent hommes renfermés

dans l'Écluse, se trouve tout à coup en face du commandant Jonard soutenu par près de 3,000 volontaires qui escaladent la montagne. La fusillade s'engage bientôt avec vivacité de part et d'autre, le combat se soutient pendant plus de quatre heures, enfin, l'ennemi, qui ne peut se rendre maître des hauteurs, se décide à se borner à une canonnade qui ne cesse que vers six heures du soir (1).

Malgré ce succès, la position de la division Marchand devenait de jour en jour plus critique. Les troupes exténuées de fatigue, bivouaquant nuit et jour le sac au dos, n'osaient s'éloigner pour pourvoir à leur nourriture, et ne recevaient de subsistances que celles fournies par les habitants dévoués à la France. La saison rigoureuse ajoutait encore à leurs maux. On n'avait de nouvelles ni de Lyon ni de Grenoble, en sorte que toutes ces circonstances, jointes aux mauvaises nouvelles que les Autrichiens répandaient à dessein, commençaient à influencer d'une manière fâcheuse sur le moral de la division. Déjà des murmures se faisaient entendre, on parlait sourdement au bivouac de trahison (2), il était urgent de prendre au plus vite un parti décisif.

(1) Voir pièces justificatives, n° 17.

(2) Voilà un trait qui peint bien le soldat français. Le colonel du 18^e léger, après le combat de Saint-Julien, voulant agir sur l'imagination de ses soldats, et se souvenant que Jules César

Le colonel de Cubières du 18^e léger, à qui le général Marchand avait, lors de la reprise de Chambéry, confié le commandement de sa première brigade (1), faisait, depuis quelques jours, de vains efforts pour avoir des nouvelles certaines de l'armée du duc de Castiglione, quand enfin, dans la nuit du 22 au 23 mars,

avait, à la tête de la 10^e légion romaine, campé sur les bords de l'Arve, dit à sa brigade : Si César vous commandait, il vous conduirait à Carouge, car vous valez sa 10^e légion, qui ne craignait pas de camper à la barbe de l'ennemi. Vingt jours plus tard, la brigade établie vers Carouge se trouva dans une position critique ; le colonel, parcourant un soir ses bivouacs, entendit un vieux soldat marmoter entre ses dents : Allons, décidément César nous a f.... dans de vilains draps.

(1) Le colonel de Cubières, du 18^e léger, se rendit auprès du général Marchand, vers le commencement de février. Cet officier supérieur arrivait de Mayence. Les bataillons sous ses ordres avaient été détruits au village de Costeim qu'il avait défendu 48 heures contre tout le corps russe du général Sacken. Il ne tarda pas à recevoir le commandement de la 1^{re} brigade de la division placée sous les ordres supérieurs du général Dessaix. Il combattit à la tête de cette brigade depuis Chambéry jusqu'à Carouge. A Saint-Julien, il reprit, à la tête des quelques cavaliers que nous avions, deux pièces de canon enlevées par les hulans autrichiens. Le colonel de Cubières, un des plus jeunes et des plus brillants officiers supérieurs de l'armée française, en 1814, rendit à la division de Marchand les services les plus signalés, et eut la gloire d'attacher son nom à la dernière affaire soutenue par nos braves soldats.

un officier envoyé en reconnaissance jusqu'à Nantua vint lui annoncer l'évacuation de Lyon. Au même instant, le général Dessaix quittait l'armée pour entrer à Genève avec un sauf conduit que venait de lui expédier Bubna, disant au colonel d'avoir à effectuer sa retraite comme il le pourrait (1). Le jour commençait à poindre, et cette circonstance rendait plus périlleuse la tâche laissée au commandant de la première brigade. Cependant, l'hésitation n'était pas permise, chaque minute de retard pouvait augmenter le danger et diminuait les chances de salut. Il était évident que les Autrichiens, n'ayant plus à craindre l'armée d'Augereau, allaient se hâter de profiter des succès de l'armée du Sud, pour reprendre l'offensive et pousser sur Chambéry et Grenoble la faible division qui leur était opposée. Le colonel de Cubières, laissé seul à Carouge, puisque Dessaix se retirait et que Marchand était à Grenoble où arrivait la division d'Italie, résolut de battre en retraite sans perdre un instant. Il fait prendre les armes aux troupes, dirige vers St-Julien une reconnaissance à la suite de laquelle il fait marcher tous les hommes blessés ou malades, confie au lieutenant Vanwelt du 18^e léger la garde du pont sur l'Arve, et commence son mouvement rétrograde. La retraite était d'autant plus difficile à effec-

(1) Voir pièces justificatives, note B.

tuer qu'il fallait, avant d'arriver aux terrains accidentés, franchir une vaste plaine, et que si la cavalerie ennemie parvenait à déboucher au moment où on la traversait, elle pouvait nous faire beaucoup de mal. Grâce à une pluie torrentielle et à la belle défense du lieutenant Vanwelt, qui succomba à son poste après avoir brûlé sa dernière cartouche, les Autrichiens n'atteignirent notre escadron arrière-garde qu'au moment où les troupes gravissaient les hauteurs. La retraite continua en échelons, en bon ordre et sous la protection de nos quelques cavaliers ; néanmoins il était urgent de ne pas se laisser gagner de vitesse, et d'arriver à Albens avant les alliés. Nos troupes marchèrent donc trente heures sans autre repos que des haltes de quelques instants. Elles étaient suivies d'un assez grand nombre d'habitants qui aidaient les soldats, soutenaient les blessés, portaient les sacs des éclopés.

De son côté, le général Serrant opérait sa retraite sur la droite, tandis que Marchand envoyait l'ordre aux détachements de Seyssel, l'Écluse et de Bellegarde de rétrograder et d'occuper Moirans.

Bubna avait rétabli à la hâte les ponts sur l'Arve et lancé contre nous la brigade Zeischmester. Le major Bayer qui se trouvait à St-Claude voyant nos soldats se retirer s'était porté sur Nantua et n'avait pas tardé à reconnaître que le fort l'Écluse était évacué

ainsi que tous les postes sur le Rhône et les avait occupés. Ses troupes, celles du général Hardeck, celles de la division de Genève s'étant alors donné la main commençaient à enfermer la division Marchand dans un demi-cercle qui tendait à se retrécir d'instant en instant.

Le 25, grâce à une marche forcée, la division française atteint Frangy. Elle y trouva un officier d'état-major expédié par le général Du Casse (1), et portant des ordres du maréchal. Deux bataillons de renfort poussés en avant par le général Marchand la rallièrent au moment où l'ennemi montrait sa tête de colonne. Le 18^e léger faisant aussitôt volte-face contint les alliés, et la retraite continua jusqu'à la pointe du lac du Bourget. Arrivé là, le colonel de Cubières divise ses troupes. Il dirige deux bataillons sur Pont-Beauvoisin et les Échelles pour couvrir la ligne du Guiers, et se jette lui-même avec les autres dans la montagne, tandis que les deux bataillons de renfort continuent leur retraite sur Chapareillan sous les ordres du major Thilorcé.

Le même jour, la division Hardeck occupait Bourgoin, poussant ses avant-postes du côté de Moirans embranchement des routes de Grenoble sur Lyon et

(1) L'adjudant commandant du Casse avait été nommé général de brigade par un décret impérial du 3 mars.

Valence, indiquant ainsi l'intention bien arrêtée de se placer entre Augereau et Marchand. Les hauteurs de la Grande-Chartreuse, situées au nord de Grenoble, au-dessous du passage des Échelles et sur la droite de Voiron et Voreppe, devenaient, par suite des mouvements de l'ennemi et des nôtres, le pivot des opérations de la défense de la vallée de l'Isère. Le colonel du 18^e léger le comprit parfaitement et s'empessa de détacher sur ce point l'intrépide major Olivet à la tête d'un bataillon du 126^e (1).

Le 28, nos troupes entrèrent à Voiron et se préparèrent à défendre cette petite ville que traverse la route de Grenoble, contre les forces de la division Hardeck, avant-garde de la partie de l'armée que le prince de Hesse-Hombourg avait destinée à agir contre les défenseurs du Dauphiné.

Marchand venait d'envoyer au colonel de Cubières un bataillon et un escadron arrivant d'Italie, le colonel, de son côté, se hâta de rappeler à lui ses postes de Pont-Beauvoisin qui n'étaient plus tenables, et le bataillon placé à la Chartreuse à l'exception de deux compagnies, et se préparait à faire tête à l'orage qui le menaçait sur la gauche.

(1) Le 126^e de ligne avait été formé en 1814 de la garde du sénat de Hambourg. Ainsi, ces hommes nés à l'embouchure de l'Elbe, poussés par les circonstances au pied des Alpes, furent les derniers défenseurs de Napoléon.

Le lendemain 29, malgré la supériorité numérique des alliés, le colonel de Cubières, jeune, intrépide et plein de confiance dans ses troupes, prend l'offensive, marche audacieusement à la rencontre de l'avant-garde de la division Hardeck qu'il trouve près de Chirens et engage avec elle un combat qu'il soutient jusqu'à la nuit. Apprenant alors que le prince de Hesse-Hombourg se dirige avec des forces considérables sur Moirans, il se replie sur Voreppe pour couvrir Grenoble, emportant ses blessés. A la pointe du jour, il était déployé sur les hauteurs de Voreppe et se trouvait en mesure de repousser l'ennemi qui cherchait à pénétrer dans la vallée de l'Isère (1). Mais les Autrichiens ne crurent pas prudent de livrer tout de suite un nouveau combat ; ils se concentrèrent à Moirans, laissant à nos troupes plusieurs jours de répit, qu'elles employèrent à fortifier leur position. La maison de poste située à l'angle des routes de Moirans et de Voiron est crénelée. En arrière de ce point, formant le saillant de la défense, depuis la chaussée de Grenoble jusqu'à l'Isère, on ouvre des boyaux de tranchée ; deux pièces de position et quatre de 12 sont placées en batterie à mi-côte du rocher de Voreppe.

Jusqu'au 9 avril les alliés ne tentèrent rien contre

(1) Il est indispensable, pour bien saisir les opérations autour de Grenoble, d'avoir sous les yeux une bonne carte.

nous de ce côté, le prince de Hesse-Hombourg manœuvrait contre le duc de Castiglione vers Romans et Valence. Le colonel de Cubières seulement, par une guerre de chicane, cherchait à fatiguer ses adversaires et à entretenir l'ardeur de ses soldats (1).

Le 9, les Autrichiens se décidèrent enfin à aborder notre ligne de Voreppe, et à nous rejeter sur Grenoble afin de nous isoler complètement du duc de Castiglione. En conséquence, d'épaisses colonnes s'avancent vers nous. A midi le combat était engagé de toute part. Tandis qu'une partie des alliés marche par la route, d'autres troupes se glissent avec précaution à travers les saules qui couvrent les prairies de l'Isère.

(1) Le 8, M. de Cubières tenta lui-même un coup de main des plus hardis, mais bien imprudent, et qu'excuse seule une ardeur rendue plus grande peut-être encore par la tiédeur de beaucoup d'autres :

Un habitant de Moirans s'étant offert à introduire les Français dans la maison occupée par le général Hardeck, le colonel du 18^e prend avec lui 60 hommes de son régiment, tourne la ligne des sentinelles, et pénètre dans la ville. Éveillé par le coup de feu de son factionnaire, le général autrichien parvint à s'échapper. On ne prend que son portefeuille. Cependant le détachement du 18^e n'a plus le temps, avant l'aurore, de parcourir le long circuit qu'il a fait autour des postes ennemis. M. de Cubières se décide à opérer sa retraite à travers le camp lui-même, et, grâce au désordre et à la confusion que la présence de nos soldats jette partout, il est assez heureux pour regagner Voreppe.

Le feu des bataillons français embusqués dans les boyaux de tranchées arrête quelque temps l'ennemi et le fait même rétrograder, mais il revient bientôt à la charge, cherche à culbuter notre gauche et à se placer entre la rivière et nous. Le colonel de Cubières attendait ce moment pour prendre en flanc les Autrichiens. Un bataillon du 79^e se tenait dans ce but massé et caché derrière la maison de poste. Il allait s'ébranler quand une compagnie du 18^e, placée au saillant des zigzags de tranchée, se croyant tournée par l'ennemi qui se prolonge vers sa gauche, quitte précipitamment son poste. Cet exemple fatal devient contagieux ; en quelques instants les tranchées sont abandonnées, et l'ennemi, se rabattant sur la chaussée, se trouve ainsi maître de la route de Grenoble. Dans cette circonstance critique, où une déroute générale est à craindre, le colonel de Cubières s'efforce de rendre la confiance aux troupes qui lui restent. Le 79^e n'est point ébranlé, et ce brave régiment s'élance avec résolution sur les bataillons autrichiens qui déjà interceptent la route de Grenoble. Le 11^e de ligne suit le mouvement, et la retraite commence en bon ordre. Le commandant Roberjot cependant est parvenu à rallier le 18^e, il tombe sur la colonne qui intercepte les communications. A son tour cette colonne ennemie est prise entre deux feux et forcée de regagner précipitamment les rives de l'Isère, en sorte que nous n'a-

vous plus d'adversaires entre nous et Grenoble (1).

A dix heures du soir, nos troupes prennent position à la Briqueterie où le général Marchand établit son quartier général. L'ordre avait été envoyé, au moment où la retraite commençait, au major Olivet d'évacuer la Chartreuse, de se faire jour en passant sur le corps de l'ennemi, de traverser les montagnes et de rejoindre la division pendant la nuit, à la Briqueterie ; au capitaine Grimpen enfermé dans la maison de poste, de s'y défendre jusqu'au lendemain à midi.

A trois heures du matin, un qui vive parti de la montagne et suivi d'un cri de joie annonce l'arrivée du major Olivet. Cet intrépide officier qu'aucun obstacle n'avait pu arrêter, ramenait le 126^e, après avoir enterré ses canons et brûlé leurs affûts.

Le 10, on s'attendait à une nouvelle affaire, lorsqu'un parlementaire vient annoncer au général Marchand les événements qui ont eu lieu dans la capitale. Les hostilités sont aussitôt suspendues, et la division campe auprès de Grenoble (2).

Ainsi se terminèrent les opérations des deux corps qui formaient l'armée de Lyon.

(1) Pendant tout ce combat, on vit le brave général en retraite de Belle faire le coup de feu à la tête de nos tirailleurs et les diriger. Cet intrépide officier-général était sorti en grand uniforme de sa maison pour se mêler aux défenseurs de Voreppe.

(2) Voir pièces justificatives note C.

Le duc de Castiglione ne rougit pas d'adresser, le 16 avril, à ses troupes la proclamation suivante :

Valence, le 16 avril.

Soldats !

Le sénat, interprète de la volonté nationale, lassé du joug despotique de Napoléon Bonaparte, a prononcé, le 2 avril, sa déchéance et celle de sa famille.

Une nouvelle constitution monarchique forte et libérale et un descendant de nos anciens rois remplacent Bonaparte et son despotisme.

Vos grades, vos honneurs et vos distinctions vous sont assurés.

Le corps législatif, les grands dignitaires, les maréchaux, les généraux et tous les corps de la grande armée ont adhéré aux décrets du sénat, et Bonaparte lui-même a, par un acte daté de Fontainebleau le 11 avril, abdiqué pour lui et ses héritiers les trônes de France et d'Italie.

Soldats, vous êtes déliés de vos serments; vous l'êtes par la nation en qui réside la souveraineté; vous l'êtes encore, s'il était nécessaire, par l'abdication même d'un homme qui, après avoir immolé des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pu mourir en soldat.

La nation appelle Louis XVIII sur le trône; né Français, il sera fier de votre gloire et s'entourera avec orgueil de vos chefs; fils de Henri IV, il aura votre cœur; il aimera le soldat et le peuple.

Jurons donc fidélité à Louis XVIII et à la constitution qui nous le présente; arborons la couleur vraiment française qui fait disparaître tout emblème d'une révolution qui est finie, et bientôt vous trouverez dans la reconnaissance et dans l'admiration de

vosre roi et de vosre patrie une juste récompense de vos nobles travaux.

Ne croirait-on pas entendre un émigré de Coblenz?

Le colonel de Cubières, lui aussi, adressa une proclamation à la brigade dont on lui avait confié le commandement ; mais son langage fut tout autre :

« Laissons, dit-il en parlant de l'empereur, laissons à ceux qui l'ont ridiculement encensé dans la prospérité, l'infamie d'outrager le malheur, la grandeur déchue !

« Que les soldats se rallient tous au gouvernement royal, sans se souvenir de l'appui que lui prêtent les armées étrangères..... Puisse ce gouvernement de paix rester gardien fidèle de l'honneur national et trouver dans la réunion du peuple et de l'armée la force de résister à d'injustes prétentions, si les coalisés voulaient un jour insulter ou démembrer la France. »

Le 24 avril, l'empereur passant à Valence, fit justice en quelques mots de la ridicule proclamation du duc de Castiglione. S'adressant au maréchal lui-même : « Ta proclamation est bien bête, lui dit-il. Pourquoi ces injures contre moi ? Il fallait simplement dire : Le vœu de la nation s'étant prononcé en faveur d'un nouveau souverain, le devoir de l'armée exige de s'y conformer. »

L'armée de Lyon exista jusqu'au 10 juin , époque où elle fut complètement dissoute. Le mouvement des divers corps qui la composaient avait commencé dès le 29 mai. La ville , jusqu'au 14 du même mois , fut gouvernée par le général autrichien baron de Mylius. Ce jour même le général remit les rênes de l'administration du département du Rhône aux mains du comte de Bondy. Le 30 avril , la brigade d'infanterie des troupes alliées occupant la ville s'était mise en marche pour retourner en Allemagne.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET

NOTES.

1. The first part of the document is a list of names and addresses.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ET

NOTES.



Pièces justificatives N^{os} 1 et 2.

Extrait d'une lettre confidentielle du baron Capelle, préfet de Léman au ministre.

Genève.

« Il résulte d'une lettre que je reçois de notre ministre en Suisse que les puissances coalisées n'ont point encore reconnu la neutralité helvétique, qu'elles se disposent à violer, en passant le Rhin à Bâle.

« Nous savions depuis quelque temps que, malgré les délibérations de la diète, un parti assez considérable et fort ardent dont les chefs sont à Berne, n'avait cessé d'appeler les ennemis en Suisse.

« Quoique ce parti ne forme point à beaucoup près la majorité d'un canton, les circonstances lui donnent de l'audace et on le craint.

« D'autre part on a si peu rassemblé de troupes pour défendre

la neutralité qu'on ne doit s'attendre de leur part à aucune résistance.

. »

Extrait d'une dépêche de M. le comte de Rambuteau, préfet du Simplon, au ministre de la guerre, en lui envoyant une lettre de M. Reding, député à la diète, lettre adressée à l'un des principaux négociants de Francfort.

« La majorité des cantons a été pour la neutralité, mais dans l'intérieur, la masse du peuple pense autrement. Les cantons détestent la France; *Zurich* et *Berne* surtout. *Bâle* sera pour le parti qui lui offrira le plus d'avantage pour son commerce. *Vaud*, *Thurgovie*, *Urgovie*, *Saint-Gall* ont seuls des chefs partisans de la France, mais non le peuple.

« Les meilleures têtes de la Suisse jugent le moment favorable pour le soustraire au joug de Napoléon. Ils n'ont point oublié les menaces faites aux députés suisses à Paris en 1814, de faire marcher 60,000 hommes et de les réunir à l'Empire au premier mécontentement.

« La majorité de la nation est pour les alliés. Si l'on viole les frontières, il n'y aura résistance que pour la forme. Les coalisés passeront jusqu'à Genève sans obstacle. Dans le Valais, une insurrection doit éclater le 26, etc. »

. »

N° 3.

Extrait de deux lettres du baron Capelle au ministre, écrite, la première de Nantua le 30, la seconde de Bellegarde près l'Ecluse, le 31 décembre 1813.

« J'étais sorti de Genève le 29, à 2 heures du matin, pour

me porter sur plusieurs points de la Savoie où l'on m'annonçait qu'une insurrection allait éclater, et où j'avais diverses mesures à prendre. De là je me suis rendu de nouveau au fort l'Ecluse où je n'ai rien négligé pour remonter l'énergie du commandant.

« J'ai fait couper sur le Rhône toutes les communications qui ont pu l'être. »

« J'apprends que l'ennemi est entré le 31 au matin à Genève. Je ne sais si c'est par capitulation ou autrement. Si j'avais eu des armes et quelques jours de plus, j'aurais trouvé dans l'ancien pays de Gex, seule partie du département ayant des sentiments français, au moins 4.000 hommes de bonne volonté.

« Est-ce que de la Roche, prévenu depuis longtemps par Jordy, ne devrait pas être à Genève pour défendre sa division? (1). »

N° 4.

Le comte de Saint-Vallier au ministre de la guerre.

« Grenoble, 17 janvier.

« Nous avons à Grenoble trois dépôts qui reçoivent journellement des conscrits, nous les habillons tant bien que mal, mais nous manquons d'armes et ne savons où en prendre. Nous n'avons presque rien dans nos caisses, et tous les services manquent à la fois, je ne sais plus que faire. »

(1) Ces diverses lettres étant fort longues nous avons cru n'en devoir citer que les passages les plus importants.

Le comte de Chanteloup au ministre.

« Lyon, le 8 janvier.

« Les retardataires sont nombreux pour la levée des 300,000 hommes. 800 sur 2,400 ont pu être mis en route. Il n'y a pas d'argent dans les caisses, *j'avance de mes deniers.*

« On fabrique des cartouches, *j'ai avancé de mes deniers* pour ce travail. . . . »

« Clermont, le 20 janvier.

« Je ne puis rien n'ayant pas d'argent, je me décide à faire prêcher une nouvelle croisade par les curés. »

N° 5.

Le comte de Saint-Vallier au ministre de la guerre.

« Grenoble, le 19 janvier.

« Nous n'avons aucune garde nationale, ni fusils, ni argent. J'ai arrêté chez les receveurs, payeurs et autres détenteurs de deniers publics tout ce qu'ils ont et pourront recevoir. . . . »

« Grenoble, le 21 janvier.

« La population est excellente, mais nous sommes sans fusils, envoyez-nous-en. . . . »

Le préfet de la Drôme au ministre.

« Valence, le 24 janvier.

« Nous pourrions à peine compléter le premier bataillon de

la garde nationale. On a bonne volonté, mais les moyens manquent. Plusieurs compagnies sont organisées, mais ce sont des hommes sans armes, sans équipement, ne pouvant en cet état rendre aucun service. »

N° 6.

Le comte de Chanteloup au ministre.

« Lyon, le 12 janvier.

« Mon appel aux militaires en retraite ou en congé produit peu. Je viens de prendre une mesure plus active. . . .

« Les caisses sont dégarnies; les magasins d'habillement et d'armement sont vides; les conscrits partiront avec le schakos seulement, sous le commandement du général Musnier.

« L'ennemi a annoncé qu'il ne ferait pas de quartier aux gardes nationales, surtout à celles qui n'étaient pas habillées de l'uniforme militaire. . . . »

N° 7.

Extrait d'une lettre du duc de Castiglione au comte Bertrand, grand maréchal du palais.

« Lyon, le 27 janvier 1814.

« Quant aux piques que V. E. m'engage à suppléer à l'insuffisance des armes à feu, il n'y en a pas, et, y en eût-il, les habitants des campagnes ont de la répugnance à s'en servir. Ils sont frappés de stupeur, et par le défaut d'armes, et par les menaces que contiennent les proclamations de l'ennemi qui

ne veut reconnaître pour soldats que des hommes régulièrement armés et en uniforme. »

Le comte de Chanteloup au ministre de la guerre.

« Lyon, le 4 janvier.

« L'abattement des Lyonnais est à son comble, le découragement est extrême. Le préfet et la municipalité jouissent de la confiance publique, et je me consulte avec eux.

« Il y a 3,000 hommes de gardes nationales, et dans très peu de temps on en aura 4,000, bien que le décret n'en exige que 1,500. Mais nous n'avons pas de fusils. Il n'y a pas de pièces de canon dans la 19^e division, et les corps francs que l'on pourrait organiser en demandent pour aller à l'ennemi.

« J'ai fait partir ce matin pour Guéret les 250 prisonniers espagnols que nous avons ici. Ils avaient abandonné les travaux de Tarare, sous prétexte que les entrepreneurs ne les payaient pas. Ils tenaient des propos dans la ville, étaient liés avec la canaille, et les honnêtes gens de Lyon les redoutaient. »

N° 8.

Le maire de Bourg à M. Rivet, préfet de l'Ain.

« Bourg, le 11 janvier.

« La colonne commandée par le comte de Bubna et un général de division logé chez moi (car le général en chef est à la préfecture) est entrée ici à onze heures du matin dans le plus grand ordre. L'affaire de l'avant-veille avait donné de l'humeur sur notre ville et j'ai d'abord été très mal reçu ; cependant, sur mes explications, son excellence (Bubna) a paru sa-

tisfaite. L'entrée s'est opérée sans aucune résistance militaire.

Du même au même.

« Bourg, le 14 janvier.

« Le 14, 8,000 hommes ont couché à Bourg et au bivac à une demi-lieue d'ici. »

La soldatesque se conduit bien, les généraux Bubna et Klopotchik la maintiennent.

N° 9.

Extrait d'une lettre du comte de Saint-Vallier au ministre.

« Grenoble, le 20 janvier 1814, à onze heures du soir.

« Le général de la Roche, en se retirant a donné l'ordre à un poste de 100 hommes qu'il avait au passage des Echelles de se replier, ce qui laissait la route de Lyon et de Grenoble absolument à découvert. Aussitôt que je l'ai su, j'ai fait partir 200 hommes de Grenoble avec 2 pièces de canon, pour défendre ce poste important. Je ne sais si nous serons à temps. La population du pays est bonne et nous secondera bien si nous avons le temps d'arriver. J'ai autorisé, en cas de nécessité absolue, le commandant du détachement à faire sauter la voûte. Un ingénieur a été envoyé pour diriger cette opération, si elle est jugée convenable..... »

N° 10.

Le baron Dennié, à monsieur Gérard, chef de la 3^e division du ministère de la guerre.

« Paris, 4 février 1814.

« Mon cher collègue, je m'empresse de vous remettre la

copie d'une lettre de l'ordonnateur de la 7^e division militaire, relative aux approvisionnements des places fortes de son arrondissement,

« Cette lettre explique pourquoi l'approvisionnement de Grenoble n'était pas encore commencé le 29 janvier dernier, et elle annonce qu'on était encore *incertain* s'il était nécessaire de s'en occuper, et dans quelle proportion il devait être fait.

« La délibération du comité de défense du 2 janvier, ainsi que l'ordre du 29 décembre de l'empereur, a prescrit son approvisionnement pour 1,200 hommes et 50 chevaux, pendant 3 mois. Je ne conçois donc pas comment la notification d'une disposition semblable a pu laisser le moindre doute sur la fixation de cet approvisionnement et sur la nécessité de le former sans aucun retard.

.

Le comte Marchand, au ministre de la guerre.

« Grenoble, le 3 février 1814.

« Je viens de recevoir la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire pour me faire connaître que l'intention de l'empereur était que la ville de Grenoble soit mise à l'abri d'un coup de main, et des incursions des partis ennemis, au moyen de ses fortifications actuelles qui ont été jugées en état d'être restaurées.

« Depuis le moment de la tenue du conseil de guerre, dont M. le comte de Saint-Vallier vous a fait parvenir le procès-verbal, il a été impossible de travailler à réparer trois brèches considérables qui existent à la muraille d'enceinte sur la montagne. La gelée continuelle et une grande quantité de neige ont présenté des obstacles insurmontables. Il pourrait

entrer par ces brèches de 40 à 50 hommes de front. Cela n'empêche point qu'avec des soldats un peu solides, on pourrait considérer Grenoble comme un bon poste de campagne.

« Le poste des Echelles, gardé par 900 hommes d'infanterie de ligne vient d'être enlevé, quoique la route fût coupée au-dessous de la Grotte, d'une manière à être entièrement impraticable.

« Je regardais ce poste comme imprenable; surtout par la présence d'un excellent chef de bataillon qui commandait nos troupes.

« Nous n'avons pas assez d'armes pour armer les conscrits des régiments, et par conséquent il est impossible d'en donner aux gardes nationales, aussi, les ressources qu'on pouvait en tirer dans ce moment pour renforcer les garnisons sont tout-à-fait nulles.

« J'ai fait partir pour Lyon, 6 pièces de canon, que le maréchal duc de Castiglione m'avait fait demander.

« Quoique la ville de Grenoble soit armée, nous n'avons pas un seul canonnier pour manœuvrer les pièces.

. »

N° 11.

Extraits de lettres du duc de Feltre au duc de Castiglione.

« Le 20 février.

.

« S. M. m'ordonne de vous dire qu'elle veut que vous sortiez de Lyon et que vous réunissiez toutes vos troupes pour marcher sur Genève et sur le canton de Vaud.

.

« Vous vous appellerez aussi que l'empereur, l'armée et la

France entière ont les yeux sur vous, que les moments pressent, que des difficultés de circonstance ne doivent pas vous arrêter. et, qu'avec une volonté énergique et bien prononcée on parvient à vaincre tous les obstacles.

.....

« Au moment où je termine cette lettre, j'en reçois une nouvelle de S. M., avec l'ordre de vous écrire encore qu'elle compte que vous vous mettez en marche, et qu'avec les troupes que vous avez, elle ne doute pas que vous ne fassiez beaucoup de mal à l'ennemi. »

« Le 21 février.

.....

« J'ai rendu compte à l'empereur de la reprise du poste des Echelles. S. M. apprendra avec satisfaction ce succès, mais je vous ai fait connaître par mes lettres des 12, 16 et 20 courant, que l'empereur attend de vous des opérations plus décisives. Un nouvel ordre de S. M. qui me parvient en ce moment me prescrit de vous envoyer un courrier pour vous presser d'entrer en campagne.

« Je dois à cette occasion vous faire connaître que les armées alliées se retirent en désordre sur Troyes, etc...

« Dans cet état de choses, l'empereur trouve absolument nécessaire que vous entriez en opération sans aucun délai. Il me charge de vous dire que vous devez réunir sous votre commandement tout ce qu'il y a dans les 7^e, 8^e, 19^e divisions militaires et avec ces moyens qui vous donnent une armée supérieure à celle de l'ennemi, sous tous les rapports; l'empereur veut que vous cherchiez à vous emparer de Genève, et que vous vous portiez dans le canton de Vaud.

« Ce mouvement seul opérera nécessairement une grande

diversion dont les résultats peuvent être de la plus haute importance.

« Le mouvement que vous avez ordonné dans les départements de Saône-et-Loire et de l'Ain, peut sans doute nous procurer quelques avantages momentanés, mais, fait isolément, il ne saurait avoir sur l'ensemble des opérations la même influence que le mouvement ordonné par l'empereur.

« Il faut d'ailleurs éviter le danger de fatiguer les troupes par des opérations partielles, et épargner leurs forces pour les faire agir par grandes masses et de manière à obtenir des résultats décisifs.

« Je vous engage donc, monsieur le maréchal, à vous conformer le plus tôt possible aux ordres de l'empereur, en quittant Lyon pour entrer en campagne avec toutes les forces dont vous pouvez disposer, et à vous porter en avant contre le général Bubna, qui peut difficilement vous tenir tête.

« Je ne saurais assez vous répéter à cette occasion, qu'il n'y a pas un instant à perdre pour agir, que plus vous mettez de célérité et de vigueur dans vos opérations, plus vous les rendrez décisives et utiles à l'empereur ; enfin, que S. M. attend avec impatience d'apprendre l'exécution de ses ordres et les résultats que vous obtiendrez. »

• Le 22 février.

• S. M. Impériale, à laquelle j'avais transmis votre lettre du 16, m'ordonne de vous faire connaître qu'elle en a été très peu satisfaite. Qu'elle n'a pu voir qu'avec étonnement l'énumération des difficultés que vous mettez en avant dans les circonstances actuelles.

• • • • •

« Enfin, monsieur le maréchal, l'empereur m'ordonne de

vous dire qu'elle veut que *12 heures après la réception de ma lettre*, vous sortiez de Lyon pour entrer aussitôt en campagne et marcher avec tout ce qui pourra vous suivre pour tomber sur les derrières de l'ennemi. L'empereur ne veut plus entendre parler ni de retard ni de difficultés, etc.

« Je reçois à l'instant la lettre que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire le 19 du courant, et je vais la mettre sans perte de temps sous les yeux de l'empereur.

« Elle ne peut rien changer aux dispositions prescrites par S. M., qui me charge d'écrire au général Marchand et au sénateur Saint-Vallier, de remettre tout ce qu'ils ont de disponible sous les ordres de V. E., afin que toutes ces forces réunies puissent se porter en avant et opérer *dans le sens indiqué par ma lettre du 21 courant.* »

« Le 23 février.

« Je reçois en ce moment des ordres de l'empereur auquel j'avais transmis la lettre de V. E. en date du 18 courant. S. M. me charge de vous faire connaître qu'elle a vu avec peine que vous ayez disséminé vos troupes pour des expéditions de détail d'un intérêt secondaire, lorsqu'il eût été si important de les tenir réunies pour les faire agir en masse d'une manière décisive.

« Il faut donc, monsieur le maréchal, réunir vos troupes, marcher en avant et culbuter ce général Bubna, dont le nombre et l'espèce de troupes ne lui permettent en aucune manière de vous résister. Les faibles colonnes qu'il a poussées de tout côté et qui ont jeté l'alarme dans les départements qui vous environnent, seront toutes coupées par le fait et forcées de se replier en toute hâte à l'instant où vous marcherez sur le point qui leur sert de noyau.

« Vos gardes nationales seront ensuite plus que suffisantes pour achever de nettoyer le pays et occuper les points qui auraient besoin de l'être.

« Je dois au reste supposer que les ordres très formels de l'empereur que j'ai eu l'honneur de vous adresser par mes lettres précédentes, vous auront déterminé à agir d'une manière plus conforme à ses intentions, et que ma lettre vous trouvera déjà en mouvement pour opérer contre l'ennemi.

.

Le 25 février, le duc de Feltre écrit encore au duc de Castiglione dans le même sens. Cette lettre se trouvant citée presque en entier et textuellement dans l'ouvrage du colonel Koch, pages 235, 236 et 237 du 2^e volume. Nous ne la transcrivons pas ici.

N° 12.

Le duc de Castiglione au duc de Feltre.

« Lyon, 28 février 1814.

.

« Je reçois dans ce moment la lettre que V. E. m'écrit en date du 25. J'ai reçu celles des 21, 23 et 24, mais il m'a été impossible d'y répondre en détail, n'en ayant pas le temps. Je suis étonné que l'empereur n'ait point approuvé que les divisions Musnier et Pannetier se soient battues, puisque l'ennemi tenait en force les positions de Mâcon et Meximieux, et qu'il fallait nécessairement les culbuter pour se faire jour et s'ouvrir passage (1).

(1) Le maréchal semble ergoter ici sur les mots. Il devait bien savoir

« Ce qui induit sans doute V. E. en erreur à cet égard, c'est qu'elle ignore, peut-être, que les troupes qui étaient à Châlons et Mâcon ne font point partie du corps de Babna, mais bien de celui du prince de Hesse-Hombourg.

« Il fallait donc nécessairement dégager le point de Mâcon, avant que de se porter en masse sur la Suisse.

« C'est donc un mouvement préparatoire et indispensable qui se rattache au but principal de l'opération que j'ai fait, et non des détachements isolés que j'ai disséminés dans différentes directions, comme V. E. parait le croire.

Note A et pièce justificative N° 48.

Le 24 mars, deux jours avant que l'on connût à Paris la bataille de Limonest et l'évacuation de Lyon, une note confidentielle fut rédigée dans les bureaux de la guerre et remise au duc de Feltre; elle disait :

« La lettre confidentielle écrite de Lyon, sous la date du
 « 19, est entièrement d'accord avec d'autres avis parvenus
 « ici à d'autres personnes. Il n'y a qu'un cri dans l'armée et
 « dans Lyon, sur l'incapacité de celui qui commande, et tout
 « le monde est convaincu d'avance des malheurs qui résulteront
 « infailliblement de la manière dont les opérations sont
 « dirigées dans cette partie de l'Empire. Si S. E. ne juge pas
 « convenable d'envoyer à l'empereur la lettre anonyme qu'elle
 « a reçue de Lyon, il serait aisé de faire un rapport à S. M. pour

que l'empereur voulait dire par là qu'il désapprouvait que les divisions Musnier et Pannetier eussent été engagées séparément.

- « lui faire connaître ce qui se passe et propre à faire juger de
- « la nécessité de prendre des mesures efficaces à cet égard.
- « On attendra pour cela des ordres de S. E.

En marge de cette note, le ministre écrivit :

- « Faire un rapport à l'empereur et envoyer M. Balthazar à
- « l'armée de Lyon pour y séjourner. Il faudrait au maréchal
- « des instructions dont il ne pût s'écarter. »

Deux rapports à l'empereur, le second motivé par l'évacuation de Lyon, furent rédigés immédiatement, mais les événements se succédèrent si rapidement autour de Paris, que ni l'un ni l'autre ne purent être suivis d'effet.

Les voici :

Rapport à sa majesté l'empereur sur les manœuvres et les lenteurs du maréchal Augereau.

- « Le 22 de ce mois, j'ai eu l'honneur de transmettre à Votre
- « Majesté, une lettre du duc de Castiglione, en date du 18 cou-
- « rant, dans laquelle il annonçait en finissant qu'il serait at-
- « taqué sur tous les points par des forces très supérieures et
- « qu'il écrirait la nuit suivante pour faire connaître le résul-
- « tat. Depuis lors, je n'ai reçu aucune nouvelle directe du
- « maréchal, mais des renseignements particuliers qui me sont
- « parvenus, assurent que le duc de Castiglione forcé par l'en-
- « nemi d'évacuer Villefranche, s'est replié le même jour sur
- « Limonest à une lieue de Lyon, après avoir essuyé des pertes

« considérables par suite des fausses manœuvres qui ont été
« faites dans cette journée.

« Il paraît que le maréchal ayant été débordé sur les
« deux ailes, une de ses divisions a été coupée et s'est fait
« jour à la baïonnette. Une autre, à la tête de laquelle se
« trouvait le 13^e de cuirassiers a passé sur le ventre de l'en-
« nemi qui cherchait aussi à la couper, et qui doit avoir beau-
« coup perdu de son côté. L'arrivée de la 2^e division de l'ar-
« mée de Catalogne qui a eu lieu les 18, 19 et 20 de ce mois
« a pu rétablir un peu l'équilibre, et mettre le duc de Cas-
« tiglione à même de tenir encore tête à l'ennemi ; mais dans
« l'état actuel des choses, il est difficile d'espérer que le ma-
« réchal parvienne à les rétablir.

« Sans entrer dans l'examen approfondi de ses dispositions,
« je me bornerai à exposer à V. M. la lenteur avec laquelle
« il a agi dans le principe, malgré les ordres pressants et
« réitérés que je n'ai cessé de lui transmettre à cet égard.

« Dès le 12 février, j'adressai à M. le duc de Castiglione,
« de la part de V. M., l'ordre exprès d'entrer sans délai en
« opération, et le lendemain, 13, j'eus soin de le lui rappé-
« ler. Le 16, je lui mandai qu'il n'y avait pas un moment à
« perdre. Le 20, je lui envoyai de nouveau l'ordre de sortir
« de Lyon et de marcher à l'ennemi. Le 21, je le lui réitérai
« de la manière la plus pressante. Le 22, je fis connaître au
« maréchal que l'intention de V. M. était qu'il sortît de Lyon,
« douze heures après avoir reçu ma lettre. Enfin, le 23, le 25, le
« 28 février, j'ai renouvelé tous les ordres qu'il avait déjà reçus,
« en lui faisant connaître qu'ils étaient émanés directement
« de V. M. J'y ai ajouté toutes les considérations qui pouvaient
« engager le maréchal à mettre dans leur exécution, l'acti-
« vité, le zèle et l'énergie que les circonstances rendaient si
« nécessaires.

« Enfin, c'est après avoir reçu huit dépêches consécutives
« sur le même objet, que le duc de Castiglione prit le parti
« de se mettre en mouvement, et le 2 mars, il écrivit de Lons-
« le-Saulnier pour rendre compte des premières opérations
« entreprises, qui paraissent avoir commencé le 28 février.
« Voilà donc un retard de quinze jours environ, pendant les-
« quels on a fait quelques mouvements insignifiants sur les
« deux rives de la Saône, qui ont donné l'éveil à l'ennemi,
« et qui l'ont décidé à envoyer le corps du général Bianchi
« sur Châlons. Alors le maréchal s'est vu forcé de rappeler
« les troupes qui marchaient sur Genève et de revenir à
« Lyon. Il expose, dans sa lettre du 9, les deux partis qu'il lui
« restait à prendre, et ajoute qu'il s'est arrêté à celui de
« repasser par Lyon pour prendre l'ennemi à revers, tandis
« que la division Bardet ferait une fausse attaque sur Mâcon
« par la rive gauche. Mais dans les lettres suivantes, il n'est
« plus question de l'attaque de Mâcon, et l'on voit que l'en-
« nemi, resté maître de cette ville et du pont de la Saône,
« tient notre armée divisée et peut agir, à son gré, sur l'une ou
« l'autre rive, selon qu'il trouve à le faire avec avantage, et
« que le maréchal est toujours obligé de passer par Lyon pour
« se porter d'une rive à l'autre. S'il eût gardé le pont de
« Mâcon, en force à sa première attaque, où qu'il l'eût détruit
« en abandonnant la ville à l'ennemi, il aurait évité à son
« armée un grand détour à faire et réduisait son adversaire à
« la nécessité de se concentrer en entier sur l'une des rives
« de la Saône, ce qui donnait au maréchal la faculté d'agir
« avec la totalité de ses forces contre l'ennemi, sans être obligé
« de se diviser comme il l'a fait et de faire dépendre la suite de
« ses opérations du plus ou moins de résistance du général
« Bardet à Miribel. En effet, le maréchal, dans sa dernière
« lettre, parle dans le cas où ce général serait forcé de van

« Lyon de se retirer par Vienne sur le pont Saint-Esprit, c'est-à-dire à près de 50 lieues en arrière, abandonnant ainsi Lyon et les départements des 7^e et 19^e divisions militaires à la merci de l'ennemi.

« Dans cet état de choses, je crois devoir rappeler à V. M. les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre dans ma lettre du 19 courant (le remplacement du maréchal Augereau). Une décision des plus promptes à cet égard devient chaque jour plus nécessaire, et je n'ai pour en convaincre V. M. rien à ajouter à l'exposé que j'ai cru devoir mettre sous ses yeux. »

Ce premier rapport, vrai dans toute la partie qui concerne les ordres donnés au duc de Castiglione, et les lenteurs fatales qu'il apporta à s'y conformer, devient partial dès qu'il est question de ses opérations lors de l'entrée en ligne de l'armée ennemie du Sud. En effet, le maréchal ne pouvait ni conserver Mâcon, puisque toutes les instructions de Napoléon et du duc de Feltre lui disaient de *marcher avec toutes ses forces réunies* sur Genève, ni détruire le pont, dans la prévision que la ville serait occupée par une armée formidable, puisque le ministre et l'empereur ne lui faisaient nullement entrevoir la brusque création de cette armée de 60 mille hommes, commandée, non par le général Bianchi, mais par le prince de Hesse-Hombourg.

Le second rapport, daté, du 26 mars, et dont nous ne donnerons que des extraits, parce qu'il est, en

beaucoup de points, le résumé du rapport précédent, contient quelques appréciations malheureusement trop justes de la conduite du duc de Castiglione, et conclut également à son remplacement à l'armée de Lyon.

« J'ai eu l'honneur de transmettre à V. M., dans mon rapport de ce jour, deux lettres du duc de Castiglione, sous la date des 19 et 21 du courant, par lesquelles on voit qu'à la suite de deux combats dont le résultat a été en faveur de l'ennemi, le maréchal a cru devoir évacuer Lyon et se retirer sur Vienne.

« Quoiqu'on pût être préparé à cet événement par toutes les dispositions précédentes du duc de Castiglione, on doit encore s'étonner qu'à l'instant même de l'arrivée des nouveaux renforts venant de Catalogne, le maréchal n'ait vu d'autre parti à prendre que celui de consulter les autorités civiles, pour savoir ce qu'il devait faire en pareille circonstance. En admettant même ses calculs sur les forces de l'ennemi, qu'on peut cependant regarder comme très exagérés, la disproportion de force n'était assurément pas de nature à justifier tout ce qui s'est passé, etc., etc. . . .

« Quand le duc de Castiglione a commencé son mouvement sur Genève, il était trop tard, et le corps ennemi arrivait sur la Saône, tandis que, huit jours plus tôt, Genève était prise sans coup férir.

« Pour remédier au mal, si c'est possible, je ne puis que rappeler à V. M. les propositions que j'ai eu l'honneur de lui soumettre le 19 de ce mois. »

N° 14.

Nous ne croyons pas sans utilité de donner ici la copie d'une lettre adressée au ministre par M. le colonel Balthazar.

Valence, 14 avril 1814.

Monseigneur,

L'opinion que je mettais en avant dans ma lettre du 2 n'est malheureusement que trop fondée, c'est-à-dire qu'il ne faut pas espérer de voir cette armée reprendre, d'ici à assez longtemps, l'offensive contre l'ennemi. En voici les raisons :

M. le maréchal, en s'éloignant de Lyon, a donné ordre à M. le général Marchand de venir le rejoindre sur l'Isère. J'ignore s'il lui a prescrit un itinéraire où s'il l'a laissé maître de choisir sa route. Il a pris celle de Grenoble. Il a voulu couvrir cette ville et il a défendu les positions qui la protègent. Il s'est battu à Tullins et à Voreppe. On n'a pas de nouvelles directes de lui depuis le 31 mars, mais on sait par des rapports indirects que l'ennemi est entré avant-hier à Voreppe, et que conséquemment il coupe la route qui conduit de Grenoble à Valence, qui suit la vallée de l'Isère et qui longe la rive droite de cette rivière, qu'elle traverse à Romans.

Le voilà donc sur Grenoble. Je veux croire qu'il n'y sera pas forcé, mais il n'en est pas moins coupé de M. le maréchal, il ne peut plus faire de jonction avec lui que par la route de Gap, qui le conduit en Provence. Ainsi, soit qu'il prenne cette route, soit qu'il tienne sa position, il est à peu près nul pour M. le maréchal, qui ne peut le faire concourir à aucune opération. Or, il a avec lui : 1° ses propres troupes et celles

du général Dessaix ; 2° celles amenées par le général Lafosse ; 3° celles arrivées avec le général Pouclain. Je ne prétends élever ici aucune accusation contre le général Marchand , puisque j'ignore les motifs qui ont dirigé sa conduite ; j'établis seulement un fait , c'est qu'il est séparé de l'armée, dont il a auprès de lui une bien forte portion. Je dois cependant faire remarquer à Votre Excellence que M. le maréchal annonce lui avoir donné l'ordre positif de le venir joindre.

La portion de l'armée qui est à Valence a été suivie jusqu'à Vienne par un corps ennemi qui paraît avoir été très nombreux, et ensuite jusque sur l'Isère, par un autre corps ou du moins par une partie de ce premier corps dont j'ignore la force. Il paraît qu'il a été jugé très nombreux. Il m'a semblé que M. le général Pannetier était prévenu de s'être exagéré de beaucoup les forces de l'ennemi et d'avoir fait à M. le maréchal, à cet égard, des rapports tels, que M. le maréchal, qui devait bien l'en croire, a autorisé la rupture des ponts de l'Isère.

Après cette opération, on a fait des préparatifs pour rétablir ces ponts, à volonté ; on a même passé la rivière pour fixer l'attention de l'ennemi et l'empêcher de se porter ailleurs. Des partis lui ont enlevé plusieurs postes. Alors l'ennemi s'est porté sur Romans, nous a forcés à retirer quelques troupes qu'on y avait placées, et est demeuré de nouveau maître de l'autre rive et de la route de Grenoble.

Voilà donc l'armée divisée en deux parties, qui ne peuvent rien l'une pour l'autre, car si le général Marchand a été forcé de quitter la position de Voreppe, il est douteux qu'il la reprenne ; mais quand bien même il la reprendrait, il ne pourrait assurément faire devant l'ennemi, qu'il a en tête, un mouvement de flanc pour se porter sur Romans. Il aurait l'ennemi devant et derrière, la montagne à droite et l'Isère à gauche.

D'un autre côté, ce qui est ici ne pourrait passer l'Isère qu'avec de bien grandes difficultés, et si elle réussissait à passer sur la rive droite, et qu'elle entreprit de se porter sur Grenoble, elle se trouverait dans la même position que je viens de décrire. D'ailleurs qu'irait-elle faire à Grenoble, où elle porterait la disette, ne serait-ce pas enfin abandonner à l'ennemi le cours du Rhône et renoncer à toute communication avec la France.

Il y a du remède à tout : je ne sais quel est celui qu'on choisira ; mais, quel qu'il soit, le résultat en sera long, et je le regrette, parce que je pense que la guerre défensive n'est pas celle qui nous convient dans une pareille crise ; parce que les troupes du général Marchand réunies à celles-ci, je ne crois pas devoir évaluer l'armée à moins de 28 mille hommes de troupes de ligne dont une partie est excellente, et qu'avec une pareille armée, on peut entreprendre et exécuter de grandes choses, même contre un ennemi supérieur en nombre.

Le prince de Hesse-Hombourg était de sa personne à Tain, avant-hier 2 avril. Pendant que l'attaque dirigée sur Romans s'effectuait, 40 mille hommes environ ont passé à Tain, venant de Vienne et descendant le Rhône. Des témoins oculaires l'attestent. D'un autre côté, des officiers présents à l'attaque de Romans évaluent de 6 à 7 mille hommes les forces ennemies qui y ont pris part. Ainsi donc, l'ennemi a sur le Bas-Isère de 16 à 18 mille hommes.

Le défaut de correspondance avec M. le général Marchand empêche qu'on ne sache à quoi s'en tenir sur les forces ennemies qu'il a en tête. Quelles qu'elles soient, dès-lors qu'il ne les force pas, en les additionnant avec ce qui est devant Valence, avec ce qui est sur la rive droite du Rhône, avec ce qui occupe Lyon, et enfin avec ce qui est intermédiaire entre Lyon et l'Isère, il en résulte ou que l'ennemi n'a rappelé per-

sonne en Bourgogne, ou qu'il a employé contre Lyon des moyens bien considérables.

J'aurai l'honneur de remettre demain, à Votre Excellence, une situation précise de l'armée.

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de Votre Excellence, le très-humble serviteur.

Le colonel **BALTHAZAR**,
son aide-de-camp.

P. S. Au moment de fermer ma lettre, j'apprends que l'estafette est passée à mon insu : elle ne partira donc que demain.

N° 15.

Armée de Lyon,

Commandée par M. le maréchal duc de Castiglione, à Valence.

1^{re} DIVISION. — *Le général Musnier, commandant.*

		Officiers.	S.-offic. et soldats.	Chevaux de troupe.
20 ^e régiment de ligne,	1 ^{er} et 3 ^e bataillons.	35	744	»
67 ^e —	1 ^{er} et 2 ^e —	25	883	»
32 ^e régiment d'inf. légère,	2 ^e —	21	606	»
2 ^e régiment de Toulon,	1 ^{er} et 2 ^e —	20	397	»
24 ^e régiment de ligne,	2 ^e et 6 ^e —	41	1,120	»
Bataillon formé des 16 ^e et 145 ^e de ligne.		30	1,057	»

2^e DIVISION. — *Le général Vedel, commandant.*

7 ^e régiment de ligne,	1 ^{er} et 2 ^e bataillons.	35	887	»
16 ^e —	1 ^{er} et 2 ^e —	39	944	»
1 ^{er} régiment d'inf. légère,	1 ^{er} et 2 ^e —	40	1,101	»
28 ^e —	1 ^{er} et 2 ^e —	36	918	»

5^e DIVISION. — Le général Bardet, commandant.

		Officiers.	S.-offic. et soldats.	Chevaux de troupe.
23 ^e léger,	6 ^e bataillon.	19	480	»
60 ^e de ligne,	6 ^e —	21	434	»
67 ^e —	6 ^e —	20	407	»
29 ^e —	6 ^e —	20	514	»
115 ^e —	6 ^e —	20	542	»

Brigade formée des troupes restées, de celles arrivées d'Espagne. — Le général Ordonneau, commandant.

116 ^e régiment de ligne,	1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e bataillons.	60	1,820	»
32 ^e léger,	1 ^{er} —	19	740	»

Division de Grenoble. — Le général Marchand, commandant.

8 ^e léger,	3 ^e bataillon.	14	260	»
18 ^e —	1 ^{er} —	18	618	»
1 ^{er} de ligne,	2 ^e —	18	580	»
5 ^e —	4 ^e —	18	756	»
11 ^e —	4 ^e —	19	703	»
23 ^e —	3 ^e —	16	360	»
60 ^e —	7 ^e —	4	290	»
79 ^e —	7 ^e —	14	288	»
84 ^e —	7 ^e —	13	261	»
Douaniers,	détachement.	66	140	»
Corps franc,	—	11	280	»
4 ^e Chasseurs,	—	5	98	37
31 ^e —	—	1	22	22
Artillerie à pied.	—	1	28	»
Gendarmerie départementale,	—	4	92	29

Troupes venant d'Italie.

		Officiers.	S.-offic. et soldats.	Chevaux de troupe.
112 ^e de ligne,	1 ^{er} et 4 ^e bataillons.	43	1,395	»
25 ^e léger,	4 ^e et 8 ^e —	35	1,200	»
29 ^e et 30 ^e légions de gendarmerie.		39	504	»
7 ^e régiment d'inf. de ligne,	4 ^e —	20	700	»
20 ^e —	— 7 ^e —	20	500	»
62 ^e —	— 7 ^e —	20	460	»
156 ^e —	— 3 ^e —	20	754	»
4 ^e régiment d'artillerie à pied,	4 ^e comp ^e . bis.	2	120	»
1 ^{er} bataillon de sapeurs,	1 ^{re} compagnie.	3	150	»

*Division de cavalerie. — Le général Digeon,
commandant.*

4 ^e rég. de hussards,	1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e , 4 ^e escadrons.	30	571	610
12 ^e — —	1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e —	25	365	407
13 ^e rég. de cuirassiers,	1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e , 4 ^e —	36	509	487
1 ^{er} régiment de hussards,	détachement.	4	183	190
4 ^e de chasseurs à cheval,	—	2	62	60
31 ^e — —	—	1	31	36

*Artillerie — Le général Dewaux, com-
mandant.*

3 ^e d'artillerie à pied,	28 ^e compagnie.	2	94	»
4 ^e — —	28 ^e —	1	114	»
7 ^e — —	26 ^e —	3	75	»
Quatre compagnies de canoniers marins.		16	468	»
2 ^e d'artillerie à cheval,	7 ^e compagnie.	3	89	80
5 ^e — —	7 ^e —	3	72	71
9 ^e et 13 ^e compagnies d'ouvriers d'artillerie.		»	47	»
3 ^e bataillon du train.		1	87	105
3 ^e compagnie du 4 ^e bataillon (bis) du train.		1	78	90
Compagnies provisoires du train.		2	297	444
9 ^e bataillon du train des équipages.		1	112	130
TOTAL général.		1,044	27,090	2,798

N° 16.

A S. A. S. le prince de Bénévent, vice-grand-électeur.

Au quartier-général, à Valence, le 12 avril 1814.

Monseigneur,

Les papiers publics, dont le prince de Hesse-Hombourg, général en chef de l'armée autrichienne, qui est en face de moi, a bien voulu me donner connaissance, annoncent des évènements de la plus haute importance. J'en attends vainement, depuis plusieurs jours, l'avis direct et officiel. Dans la cruelle incertitude où me jette cette ignorance de tout ce qui se passe, position qui a les plus graves inconvénients pour mon armée, j'ai cru devoir provisoirement, et à tout événement, conclure avec le général en chef autrichien une suspension d'armes jusqu'au retour d'un de mes aides-de-camp (le major Deleau), que j'expédie à Votre Altesse; je la prie de me faire connaître le véritable état des choses et de me réexpédier cet officier dans le plus court délai possible. Ma position vis-à-vis l'ennemi et envers ma propre armée exige impérieusement que je sois fixé sur les évènements qui se sont succédé depuis le 31 mars.

Le maréchal d'empire, **AUGEREAU,**
duc de Castiglione,

N° 17.

Rapport du général Dessaix sur l'attaque du fort l'Écluse.

Carouge, le 20 mars 1814, 3 heures après-midi.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence les détails de

l'attaque que l'ennemi a tentée, hier 19, sur le fort de l'*Ecluse* : depuis plusieurs jours, il poussait des reconnaissances de cinq à dix hommes à cheval, jusqu'à la vue du fort. Les 17 et 18, ses patrouilles furent plus fréquentes ; enfin, le 19, l'ennemi a fait ses dispositions pour attaquer le fort. A neuf heures du matin, un parlementaire s'est présenté de la part de Bubna, et a sommé le commandant du fort (*M. le capitaine Bonnet, du 23^e léger*) de le rendre ; le commandant a répondu avec cette noble fierté qui caractérise les braves, qu'il était officier français, que l'honneur et vingt-un ans de services lui faisaient un devoir de le défendre, et qu'il le défendrait jusqu'à la dernière extrémité ; le parlementaire parut recevoir cette réponse avec beaucoup d'humeur, et assura que les dispositions étaient prises pour tirer sur le fort. *Tirez tant que vous voudrez*, répondit le capitaine, *je vous répondrai*. La canonnade a commencé par un feu très vil, qui, au bout de deux heures, avait endommagé le pont-levis ; les deux chaînes ont cassé l'une après l'autre, par l'effet du boulet ; l'activité du commandant y a suppléé de suite par des cordages ; le pont a été réparé autant qu'il a été possible dans le premier moment, et il le sera tout-à-fait demain.

L'ennemi s'était emparé des hauteurs de la montagne avant que la troupe de renfort qui nous venait de Bellegarde fût arrivée, mais, dans l'après-midi, cette même troupe, aidée par les paysans, a repris ces positions vivement et en a culbuté l'ennemi ; nous n'y avons perdu qu'un seul homme, qui, emporté par le feu de l'action, s'est précipité malheureusement dans un ravin. On essaierait en vain de donner une idée de l'énergie, du courage et du bon esprit des habitants ; toutes les communes environnantes rivalisaient de zèle et d'amour pour la patrie. On cite surtout les communes de Sessery, Longeret et Léa.

M. Béatrix, adjoint du maire de Collonges et, ancien commandant de la garde nationale, s'est mis lui-même à la tête des habitants, et a partagé avec eux et nos soldats les périls et la gloire de cette journée : son exemple est suivi par toute la population de ces contrées, les maires le donnent à leur tour ; je citerai avec plaisir, parmi ces derniers, **M. de Serraval**, maire de Viry ; il a lui-même servi de guide à mon aide-de-camp **M. Nass**, chargé par moi de conduire et faire placer une batterie composée d'une pièce de douze et une de quatre, qui a été établie cette nuit sur la rive gauche du Rhône, en face du fort, et que j'ai fait soutenir par une compagnie d'infanterie ; ces deux pièces assurent la défense de la place, si l'ennemi était tenté de s'y présenter de nouveau.

L'artillerie du fort a paru faire du mal à l'ennemi, on a vu enlever beaucoup de blessés ou tués par les boulets et la mitraille, nous leur avons démonté une pièce de canon et un obusier ; nous avons à regretter, dans cette journée, deux hommes tués et six blessés, dont trois le sont légèrement.

L'éloignement progressif du feu des bivouacs de l'ennemi a fait penser qu'il se disposait à la retraite pendant la nuit. Le commandant du fort se loue beaucoup des canonniers qui ont servi ses pièces ; il mérite lui-même les plus grands éloges, non-seulement pour sa bravoure, mais pour le zèle et le talent avec lesquels il sait tirer parti de l'esprit public qui règne autour de lui ; il a distribué des fusils et des cartouches aux militaires retraités et à beaucoup de paysans qui accourent de bonne volonté pour s'armer et aller faire feu sur l'ennemi ; toutes les communes prennent les armes ou en demandent, et le tocsin sonnera partout au premier signal.

L'ennemi a fait tirer quelques coups de canon et plusieurs coups de fusil sur un groupe de femmes et d'enfants que la curiosité avait conduits au bord du Rhône, heureusement per-

sonne n'a été blessé. Cette conduite doit apprendre aux Français ce que l'on peut attendre de ces hommes barbares qui, par un raffinement de perfidie, s'annonçaient comme les libérateurs de la France !

Agréé, monseigneur, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis votre très humble, très obéissant serviteur.

Le général de division, comte **DESSAIX**.

P. S. Au moment où je clos ma lettre, trois heures après midi, j'apprends que l'ennemi est rentré dans Genève et que les avant-postes sont à une lieue en-deçà du fort.

Dans l'affaire qui a eu lieu sur la montagne du fort l'Ecluse, un des paysans a été blessé à la jambe.

Note B.

Le général **Dessaix**, intrépide soldat et officier-général de mérite, qui, malgré ses blessures et l'état de sa santé, combattait depuis le commencement de l'invasion, abandonna tout-à-coup l'armée pour entrer à Genève. Dans la nuit du 22 au 23 mars, sa fille, mariée dans cette ville, lui apporta un sauf conduit du comte de **Bubna**. **Dessaix** fit appeler le colonel du 18^e, commandant la brigade en position à **Carouge**. Il était revêtu d'habits bourgeois. « Colonel, lui dit-il, l'empereur est trahi par ses maréchaux, il n'y a plus rien à faire pour les vieux défenseurs de la France, tâchez de vous en tirer. » Mon général, répond le colonel de **Cubières**, les jeunes se feront tuer jusqu'au dernier.

Il est d'après cela absolument impossible d'admettre, avec les auteurs militaires, que le général **Dessaix** battit en retraite, prit position à la **Chavanne**, etc., etc. **Aucun rapport de Des-**

saix, postérieur à celui du 20 mars, ne se trouve aux archives, ce qui s'explique très-bien par ce que nous venons de dire. Nous croyons donc que le récit de la retraite de la division Marchand est entaché de grandes erreurs, dans les ouvrages de MM. Koch et Vaudoucourt.

Note C.

Nous n'avons pu trouver nulle part aucune trace officielle des opérations du général Serrant après le 23 mars ; comme nous ne voulons écrire que d'après des documents positifs, nous avons cru devoir laisser au général Vaudoucourt la responsabilité du récit qu'il fait du combat du pont de la Caille. Nous sommes fondé à croire aussi que cet auteur, lorsqu'il parle des positions occupées entre Montmeillan et les Echelles par Serrant, à la fin de mars, et à la Chavanne, par Dessaix, est encore dans l'erreur. Peut-être confond-il les positions tenues par la division Marchand à la fin des opérations, avec celles occupées par ces mêmes troupes au commencement des hostilités, lors de la reprise de l'offensive.

En tout cas, comme presque toutes les forces du général Marchand étaient, après la retraite de Carouge, concentrées autour de Grenoble, vers Voiron et Voreppe, c'est sur ces points que nous avons porté principalement nos investigations.

AVIS IMPORTANT.

Forcé de quitter plusieurs fois Paris pendant que cet ouvrage était sous presse, nous n'avons pu en surveiller nous-même l'impression, c'est ce qui explique les quelques fautes qu'on y remarque. Nous indiquerons seulement ici celles qui peuvent nuire au sens :

Page 11, ligne 4, au lieu de *et lui eut été*, lisez : *il lui est*;

Page 13, ligne 22, au lieu de *Lyon*, lisez : *Nyon*.

Page 21, ligne 18, au lieu de *écrivit*, lisez : *écrit*.

Page 51, ligne 8, au lieu de *Mezimian*, lisez : *Mezimieux*.

Pages 63 et 64, au lieu de *Iralde*, lisez : *Ivaldi*.

Page 83, ligne 11, au lieu de rive *gauche*, lisez : rive *droite*.

Page 100, ligne 19, au lieu de flanc *droit*, lisez : flanc *gauche*.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
PRÉFACE.	v
PREMIÈRE PARTIE.	
CHAPITRE PREMIER.	
Dénûment des places frontières des 6 ^e , 7 ^e et 19 ^e divisions militaires à la fin de 1813, etc.	1
CHAPITRE II.	
Évacuation du Simplon. — Le général de la Roche se porte à Chambéry, etc.	26
CHAPITRE III.	
Arrivée des sénateurs Chaptal et Saint-Vallier à Lyon et Grenoble. — Situation de ces deux villes, etc.	54
CHAPITRE IV.	
Opérations du comte de Bubna, sa marche de Bourg sur Lyon, etc.	84
DEUXIÈME PARTIE.	
CHAPITRE PREMIER.	
Le général Zeischmester prend l'offensive. — Affaire de Rumilly, etc.	105

CHAPITRE II.

- Réflexions sur la conduite du comte de Bubna. — Différentes phases de l'organisation de l'armée du duc de Castiglione, etc. 135

CHAPITRE III.

- Napoléon ordonne, dès le commencement de février, au duc de Castiglione d'entrer en campagne. Ce dernier se trouve hors d'état encore d'obtempérer à cet ordre, etc. 157

CHAPITRE IV.

- Napoléon se détermine à augmenter encore l'armée d'Augereau. — Mouvement ordonné par le duc de Castiglione, etc. 189

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

- Entraves que rencontrent les ordres de l'empereur. — Lettres du prince Eugène, etc. 217

CHAPITRE II.

- Entrée en ligne de l'armée du Sud. — Augereau se met sur la défensive, etc. 237

CHAPITRE III.

- Topographie des environs de Lyon. — Combat de Saint-Georges. — Bataille de Limonest, etc. 257

DES MATIÈRES.

XXXV

CHAPITRE IV.

Occupation de Lyon par les alliés. — Retraite du duc de Castiglione, etc.	302
PIÈCES JUSTIFICATIVES ET NOTES.	1
ERRATA.	XXXI
TABLE DES MATIÈRES	XXXIII

FIN DE LA TABLE.

Vertical line of text or artifacts on the left side of the page.

LIBRAIRIE
MILITAIRE, MARITIME

ET

POLYTECHNIQUE.

J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE.



PARIS
RUE CHRISTINE, N° 1.

—
OCTOBRE 1848.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser le Catalogue de mes livres de fonds.

Je m'occupe en ce moment de la rédaction de Catalogues d'Assortiments et d'ouvrages spéciaux. Vous les recevrez prochainement.

Outre les livres dont je suis éditeur et à la vente desquels je m'étais jusqu'à ce jour exclusivement consacré, vous trouverez désormais chez moi tous ceux édités soit à Paris, soit dans les départements, ainsi que les plus remarquables publications de l'étranger.

C'est avec plaisir que je vous accorderai toutes les facilités possibles et je vous offre de vous ouvrir un compte chez moi.

Les maisons avec lesquelles je ne suis pas en relation devront me mettre à même de prendre les renseignements d'usage.

Je suis avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très humble serviteur,

J. CORRÉARD,
ancien ingénieur.

CATALOGUE

DES

LIVRES DE FONDS.

- ALGÉRIE et L'OPINION (P)**, broch. in-8, 1847. 5 fr. 50
- ALLIX (Lieutenant général)**. Sur l'Ordonnance relative au personnel de l'Artillerie, broch. in-8, 1832. 1 fr. 25
- ANDRÉOSSY (le comte)**, lieutenant général. Opérations des pontonniers français en Italie pendant les campagnes de 1795 à 1797, et Reconnaissance des fleuves et rivières de ce pays, avec planches, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50
- ANNUAIRE DES ARMÉES** de terre et de mer. Cet ouvrage embrasse complètement l'histoire des armées françaises et étrangères et présente des notions étendues sur toutes les armées du monde, 1 vol. in-8 de 500 pages, avec plans, 1836. 7 fr. 50
- APERÇU HISTORIQUE ET CRITIQUE** sur le Ministère de la guerre du royaume de France, broch. in-8, 1852. 1 fr. 25
- ARCY (le chevalier d')**, membre de l'Académie royale des sciences. Mémoire sur la théorie de l'Artillerie ou sur les effets de la poudre et sur les conséquences qui en résultent par rapport aux armes à feu, avec planche, broch. in-8, 1846. 2 fr. 75
- ARMÉE et le PHALANSTÈRE (P)**, ou lettre d'un libre intelligent à une plume inflexible, broch. in-8, 1846. 2 fr. 30
- ARTILLERIE A CHEVAL (P)**, dans les combats de cavalerie. Opinion d'un officier de l'artillerie prussienne. Traduit de Falkemund par le général baron Ravichio de Petersdorf, avec plans, broch. in-8, 1840. 2 fr. 75
- AUGOYAT**, lieutenant-colonel de cavalerie. Mémoires inédits du maréchal de Vendôme sur Landau, Luxembourg et divers sujets, extraits des papiers des ingénieurs. Hue de Caligny, et précédés d'une notice historique sur ces ingénieurs, siècles de Louis XIV et de Louis XV, 1 vol. in-8, 1841. 7 fr. 50
- BARDIN (le baron)**, général, auteur du Manuel d'Infanterie, du Mémorial de l'officier d'infanterie, membre de l'Académie des sciences de Turin, collaborateur du complément du Dictionnaire de l'Académie française, du Dictionnaire de la Conversation, de l'Encyclopédie des gens du monde, etc., etc. Dictionnaire de l'Armée de terre, ou Recherches historiques sur l'art et les usages militaires des anciens et des modernes. L'ouvrage sera publié en 14 ou 16 parties d'environ 5 à 400 pages chacune. Petit in-4. Le prix de chaque partie est fixé à 7 fr. Neuf parties sont en vente. 1848.
- BARDIN (général)**. Notice historique sur Guibert (Jacques-Antoine-Hippolyte comte de), broch. in-8, 1856. 2 fr.
- BARRE-DUPARCQ (de La)**, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. De la Fortification, à l'usage des gens du monde, broch. in-8, avec planche, 1844. 2 fr. 50
- BIRAGO (le chevalier de)**, major au grand état-major général autrichien. Recherches sur les Equipages de ponts militaires en Europe, et Essai sur tout ce qui a rapport à l'amélioration de ce service. Traduit de Falkemund par Tiby, capitaine d'artillerie, avec 4 planches, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50
- BORDA (le chevalier de)**, membre de l'Académie des sciences. Mémoire sur la Courbe décrite par les boulets et les bombes en ayant égard à la résistance de l'air, avec planche, broch. in-8, 1846. 3 fr.
- BORN**, lieutenant-colonel d'artillerie. Notice historique sur les Ponts militaires depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, 1 vol. in-8, 1858. 8 fr.
- BORN**, lieutenant-colonel d'artillerie. Relation des Opérations de l'artillerie française, en 1825, au siège de Pampelune, et devant Saint-Sébastien et Lerida, suivie d'une Notice sur les opérations de l'artillerie dans la vallée d'Urgel en 1825, broch. in-8, 1855. 4 fr.
- BORN**, lieutenant-colonel d'artillerie. Comparaison des Avant-trains d'affût de campagne anglais et anglais modifié, considérés principalement sous le rapport des atelages, broch. in-8, 1854. 3 fr.
- BOUDIN (J.-Ch.-M.)**, médecin en chef de l'hôpital militaire de Versailles. Etudes d'Hygiène publique sur l'état sanitaire, les maladies et la mortalité des armées de terre et de mer. L'ouvrage paraîtra en 4 parties formant 2 vol. in-8, chaque partie, 5 fr. 75 La 1^{re} partie du tome 1^{er} est en vente. 1848.
- BOURG (général du)**, auteur des Questions de Politique européenne en 1828, d'un plan

- de colonisation de l'Algérie, etc., etc. Organisation défensive de la France, broch. in-8, 1841. 2 fr. 75
- BOURG** (Général du). Sommaire d'un Plan de colonisation du royaume d'Alger, indiquant les moyens de rendre la possession de cette belle conquête avantageuse à la France, broch. in-8, 1856. 4 fr. 50
- BREITHAUPT** (lieutenant-colonel). Leçons sur la théorie de l'Artillerie, destinées aux officiers de toutes armes. Traduit de l'allemand par le général baron Ravichio de Peretsdorf, 1 vol. in-8, avec planches, 1842. 7 fr. 50
- BURG**, capitaine d'artillerie, professeur à l'École royale du génie et d'artillerie de Prusse. Traité de Dessin géométrique ou Exposition complète de l'art du dessin linéaire de la construction des ombres et du lavis, à l'usage des industriels, des savants et de ceux qui veulent s'instruire sans le secours de maîtres, 2^e édition complètement relouée; traduit de l'allemand par le docteur Regnier, 2 vol. in-4 dont un de 30 planches, 1847. 25 fr.
- CAMP** (W.-J.), capitaine du génie au service de Sa Majesté le roi des Pays-Bas. Mémoire sur la Fortification, contenant l'indication et le développement de moyens efficaces de défense, 1 vol. in-8, avec planches, 1840. 7 fr. 50
- CAMPS AGRICOLES** de l'Algérie, ou Colonisation civile par l'emploi de l'armée, broch. in-8, 1847. 5 fr. 50
- CANITZ** (le baron de) Histoire des Exploits et des Vicissitudes de la cavalerie prussienne dans les campagnes de Frédéric II. Traduit de l'allemand. 1 vol. in-8. 4 fr.
- CARRÉ**. Expériences physiques sur la Réfraction des balles du mousquet dans l'eau et sur la résistance de ce fluide, broch. in-8, avec planche, 1846. 2 fr. 50
- CAVALLI** (J.), capitaine d'artillerie de Sa Majesté sarde, chevalier de l'ordre du Mérite civil de Savoie, chevalier de 4^e classe de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie, et de 5^e classe de l'Aigle rouge de Prusse. Mémoire sur les Equipages de ponts militaires, 1 vol. in-8, avec 10 planches, 1843. 7 fr. 50
- CHEVALIER**. Des Effets de la poudre à canon, principalement dans les mines, broch. in-8, 1846. 2 fr.
- CHOUMARA** (Th.), ingénieur militaire, ancien élève de l'École polytechnique. Considérations militaires sur les Mémoires du maréchal Suchet et sur la bataille de Toulouse, deuxième édition, augmentée de la correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington sur cette bataille, 2 vol. in-8, avec plan, 1840. 9 fr.
- CHOUMARA** (Th.), ancien capitaine de gé-
- nie. Mémoires sur les Fortifications de Paris, avec plans. Premier mémoire. Comparaison du projet de Vauban avec celui des généraux Haxo et Valazé, broch. in-8, 1835. 5 fr.
- COLLECTION** de Plans généraux d'ensemble et de détail, représentant les bâtimens, machines, appareils et outils actuellement employés dans les fonderies de la marine royale à Ruelle et Saint-Gervais. Publication faite avec l'autorisation du ministre de la marine et des colonies, atlas grand in-fol. cartonné, 1842. 50 fr.
- COOPER** (J.-F.). Histoire de la Marine des Etats-Unis d'Amérique. Traduit de l'anglais par Paul Jessé, avec plans, 2 vol. in-8, en quatre parties, 1845 et 1846. 25 fr.
- COQUILHAT**, capitaine d'artillerie. Expériences sur la résistance produite dans le forage des bouches à feu faites à la fonderie de canons, à Liège, en 1840 et 1841. broch. in-8, avec planches, 1843. 3 fr. 50
- COQUILHAT**, capitaine d'artillerie. De la Quantité de travail absorbée par les frottemens dans le forage des bouches à feu à la fonderie royale de canons de Liège, broch. in-8, 1847. 1 fr. 50
- CORDA** (le baron). Mémoires sur le Service de l'artillerie, spécialement sur le meilleur mode de chargement des bouches à feu, avec planches, 1 vol. in-8, 1843. 7 fr. 50
- CORNULIER** (M.-E.), lieutenant de vaisseau. Mémoires sur le Pointage des mortiers à la mer, et sur les améliorations du système des hausses marines, avec planches, broch. in-8, 1841. 3 fr.
- CORNULIER** (Ernest de), lieutenant de vaisseau. Propositions et Expériences relatives au pointage des bouches à feu en usage dans l'artillerie navale, avec planches, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50
- CORRÉARD** (J.), ancien ingénieur. Histoire des Fusées de guerre, ou recueil de tout ce qui a été publié ou écrit sur ce projectile, suivie de la description et de l'emploi des obus à mitraille dits Shrapnels, et des balles incendiaires, 1^{er} vol. in-8, avec atlas, 1841. 15 fr.
- CORRÉARD** (J.), ancien ingénieur. Recueil de Documents sur l'expédition de Constantinople par les Français, en 1837, pour servir à l'histoire de cette campagne, 1 vol. in-8, avec atlas in-folio. 1838. 15 fr.
- CORRÉARD** (J.), ancien ingénieur. Recueil sur les Reconnaissances militaires, d'après les auteurs les plus estimés, formant un Traité complet sur la matière, 1 vol. in-8, et atlas, 1845. 15 fr.
- COURS** sur le Service des officiers d'artillerie dans les fonderies, approuvé par le ministre secrétaire d'Etat de la guerre, le 10 octobre 1839, 1 vol. in-8, et atlas, 1841. 15 fr.
- COURS** sur le Service des officiers d'artillerie dans les forges, approuvé par le ministre de

- la guerre, le 3 août 1837, deuxième édition, revue et considérablement augmentée, 1 vol. in-8, et atlas, 1846. 15 fr.
- DAMITZ** (le baron), officier prussien. Histoire de la Campagne de 1813, pour faire suite à l'histoire des guerres des temps modernes, d'après les documents du général Grolnau, quartier-maître général de l'armée prussienne, en 1813, avec plans, traduite de l'allemand, par Léon Grillon, revue et accompagnée d'observations par un officier général français, témoin oculaire. 2 vol. in-8, 1842. 25 fr.
- DAVIDOFF** (Denis), général. Essai sur la Guerre de partisans, traduit du russe par le comte Héraclius de Polignac, colonel du 25^e léger; et précédé d'une notice biographique sur l'auteur, par le général de Brack, commandant l'École de cavalerie à Saumur, 1 vol. in-8, 1841. 6 fr.
- DECKER** (Ch. de), colonel, commandant la 1^{re} brigade d'artillerie prussienne. Batailles et principaux combats de la guerre de Sept ans, considérés principalement sous le rapport de l'emploi de l'artillerie avec les autres armes, traduit de l'allemand, par Messieurs le général baron Ravichio de Peretsdorf et le capitaine Simonin, traducteur du ministère de la guerre; revu, augmenté, accompagné d'observations et d'une notice sur le service de l'artillerie en campagne, par J. H. Le Bourg, chef d'escadron au 7^e régiment d'artillerie, 1 vol. in-8 et atlas in-4, 1839 et 1840. 22 fr. 50
- DECKER** (Ch. de), général major au service de Prusse. De la Petite guerre selon l'esprit de la stratégie moderne, traduit de l'allemand, par L.-A. Unger, avec planches, 1 vol. in-12, 1843. 6 fr.
- DECKER** (M.-C.-D.), colonel, commandant la 1^{re} brigade de l'artillerie prussienne. Rassemblement, campement et grandes manœuvres de troupes russes et prussiennes, réunies à Kali-ch pendant l'été de 1853, avec plans, suivi de deux notes supplémentaires sur le camp de Krasnoe-Selo, et l'autre sur la nouvelle organisation de l'armée russe, traduit par Haillot, capitaine d'artillerie, broch. in-8, 1846. 5 fr. 75
- DECKER**. Supplément à la troisième édition de la Petite guerre, traduit de l'allemand par le général baron Ravichio de Peretsdorf, archiviste pour la partie technique et scientifique de l'artillerie et du génie au ministère de la guerre, broch. in-8, 1840. 2 fr. 75
- DECKER**. Expériences sur les Shrapnels faites chez la plupart des puissances de l'Europe, accompagnées d'observations sur l'emploi de ce projectile. Ouvrage traduit de l'allemand et notablement augmenté par Terquem, professeur aux écoles royales d'artillerie, bibliothécaire du dépôt central d'artillerie et Favé, capitaine d'artillerie, 1 vol. in-8, avec quatre planches, 1847. 8 fr.
- DELPRAT** (J.P.), major dans le corps du génie hollandais. Théorie de la Pousée des terres contre les murs de revêtement, suivie d'applications numériques des principales formules au calcul des dimensions de ces murs, traduit du hollandais, broch. in-8, avec planches, 1846. 5 fr. 50
- DES DÉFAUTS ET DES QUALITÉS** de l'ordonnance sur l'Exercice de l'Infanterie, publiée le 4 mars 1851, par un général d'infanterie, broch. in-8, 1852. 1 fr. 25
- DOCUMENTS** relatifs au Coton détonnant, broch. in-8, 1847. 3 fr. 50
- DOCUMENTS** relatifs à l'emploi de l'Électricité, pour mettre le feu aux fourneaux des mines, et à la démolition des navires sous l'eau, broch. in-8, avec planche, 1844. 3 fr.
- DOCUMENTS** relatifs à l'Organisation de l'Académie royale militaire de Turin, traduit de l'italien, par le général baron Ravichio de Peretsdorf, secrétaire archiviste du ministère de la guerre, broch. in-8, 1843. 5 fr.
- DU HAMEL**. Expériences sur quelques Effets de la poudre à canon, brochure in-8, avec planch., 1846. 2 fr. 50
- DUPUGET**. De la Construction des batteries dans la pratique de la guerre, avec une notice de M. Favé, capitaine d'artillerie, auteur du Nouveau système de défense des places fortes, etc., broch. in-8, 1846. 2 fr.
- DUSAERT** (Edouard), capitaine d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Essai sur les Obusiers, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50
- ESPIARD DE COLONGE**, maréchal de camp d'artillerie française, mort en 1788. Artillerie pratique employée sous les règnes et dans les guerres de Louis XIV et Louis XV; ouvrage inédit, mis au jour par son petit-neveu, le baron Alfred d'Espiard de Colonge, attaché pendant six ans à la légation de France en Bavière. Seules tables de l'artillerie française avant Gribeauval, 2 vol. in-4, dont 1 de planches, 1846. 50 fr.
- ESSAI** sur les Chemins de fer, considérés comme lignes d'opérations militaires suivi d'un projet de système militaire de chemins de fer pour l'Allemagne; traduit de l'allemand par L.-A. Unger, professeur, 1 vol. in-8, avec une carte, 1844. 8 fr.
- ÉTUDES** sur quelques détails d'Organisation militaire en Algérie. 1 vol. in-8, 1843. 5 fr. 75
- EXAMEN** du Système d'Artillerie de campagne de M. le lieutenant général Allix (janvier 1826), broch. in-8, 1841. 2 fr.
- EXAMEN DE L'AFFÛT DE SIÈGE**, nouveau modèle (juillet 1825), broch. in-8, 1841. 2 fr.
- EXPÉRIENCES** auxquelles ont été soumis en 1835, à bord de la frégate *la Dryade*, divers objets relatifs à l'artillerie, broch. in-8, 1857. 2 fr. 50
- EXPÉRIENCES** comparatives faites à Brest

- et à Lorient en 1840. sur les pitons à
fourches et les crochets avec mailles, broch.
in-8, 1841. 5 fr.
- EXPERIENCES comparatives faites à Gavre**, en 1836, entre des lances à feu en
fonte de fer d'origines française, anglaise et
suédoise, avec tableaux et dessins, broch.
in-8, 1837. 5 fr.
- EXPERIENCES d'Artillerie exécutées à Gavre** par ordre du ministre de la marine,
pendant les années 1850, 1851, 1852, 1854,
1855, 1856, 1857, 1858 et 1840. 1 vol.
in-4, avec planches, 1844. 40 fr.
- EXPERIENCES (suite des) d'Artillerie exé-**
cutées à Gavre par ordre du ministre de la
marine. Recherches expérimentales sur les
déviations des projectiles. Ce rapport est
suivi d'un mémoire sur les déviations
moyennes des projectiles, 1 vol. in-4,
1844. 6 fr.
- EXPERIENCES d'Artillerie exécutées à Lor-**
ient à l'aide des pendules balistiques par
ordre du ministre de la marine, 1 vol. in-4,
avec tableaux, 1847. 8 fr.
- EXPERIENCES faites à Brest**, en janvier
1821, du nouveau système de Forcés na-
vales proposé par M. Paishans, chef de
bataillon d'artillerie de terre; suivies des
Expériences comparatives des canons de
80 avec ceux de 56 et 24, et caronades de
ces deux derniers calibres, exécutées en
vertu d'une dépêche ministérielle en date
du 10 août 1824; la première en rade de
Brest, sur un ponton servant de batterie,
et la deuxième sur une batterie installée à
terre pour cet effet, broch. in-8, 1837. 3 fr.
- EXPERIENCES faites à Esqueredes en 1834**
et 1835, entre les Poudres fabriquées par
les moulins et les poudres fabriquées par les
pitons; en conséquence des ordres de M. le
lieutenant général vicomte Tirlet, inspec-
teur général d'artillerie, broch. in-8, 1839.
2 fr. 75
- EXPERIENCES sur différentes espèces de**
Projectiles creux, faites dans les ports en
1829, 1831 et 1835, broch. in-8, avec un
grand nombre de tableaux, 1837. 3 fr.
- EXPERIENCES sur les Poudres de guerre**,
faites à Esqueredes, dans les années 1832,
1835, 1834 et 1835, suivies de notices sur
les Pendules balistiques et les pendules-
canons, avec figures et tableaux, broch. in-8,
1837. 5 fr.
- FAVÉ**, capitaine d'artillerie, ancien élève de
l'École polytechnique. Nouveau système de
Défense des places fortes, 1 vol. in-8, avec
atlas in-folio, 1841. 42 fr.
- FAVÉ**, capitaine d'artillerie. Des nouvelles
Carabines et de leur emploi. Notice histori-
que sur les progrès effectués en France de-
puis quelques années dans l'accroissement
des portées et dans la justesse de tir des ar-
mes à feu portatives, broch. in-8, 1847.
2 fr. 50
- FISCHMEISTER (J.)**, lieutenant en premier
dans le corps R. I. des bombardiers. Traité
de Fortification passagère, d'attaque et de
défense des postes et cotranchements, suivi
d'un Appendice sommaire sur les Pontons mi-
litaires, à l'usage des écoles d'artillerie
d'Autriche, avec atlas, traduit de l'Alle-
mand par Bieffel, professeur de sciences
appliquées à l'École d'artillerie de Vie-
nnes. 1 vol. in-8, avec atlas, 1845. 45 fr.
- FORCE ARMÉE (la)** mise en harmonie avec
l'état actuel de la société, par un officier
étranger, broch. in-8, 1856. 2 fr. 50
- FRANQUE**, avocat. Lois de l'Algérie du 5
juillet 1830 (occupation d'Alger), au 1^r
janvier 1841, avec une Table alphabétique
des matières, 3 part. in-8, à 5 fr. chacune,
1844. 15 fr.
- GAUCHERT**, capitaine au corps royal de gé-
nie, ancien élève de l'École polytechnique,
et membre de plusieurs sociétés savantes.
Mémoire sur le Recrutement de l'armée fran-
çaise, broch. in-8, 1858. 2 fr. 75
- GERARDIN (A.)** lieutenant général remis de.
Des Inconvénients de fortifier les villes ca-
pitales et d'avoir un trop grand nombre de
places fortes, br. in-8, 1839. 2 fr. 75
- GRIVET**, capitaine du génie. Aide-Mémoire
de l'ingénieur militaire, ou Recueil d'études
et d'observations; comprenant l'histoire,
l'organisation et l'administration du corps
du génie, les services de paix et de guerre
et plusieurs résumés scientifiques sur les
mathématiques élémentaires et transcen-
dantes, la mécanique; le dessin linéaire, la
géométrie descriptive, le dessin de la carte
et de la fortification, la géodésie, l'astron-
omie, la géologie, la physique et la chimie,
1 fort vol. in-8, avec dix planches, 1839.
12 fr. 30
- GRIVET**. Examen critique du Projet de loi
relatif à l'avancement de l'armée, suivi
d'un supplément sur le Recrutement de l'ar-
mée, contenant un projet d'organisation
générale, broch. in-8, 1852. 2 fr.
- GRÆVENITZ (Henning-Frédéric de)**. Mé-
moire sur la Trajectoire des projectiles de
l'artillerie, suivi de Tables et de Règles
pratiques pour la détermination des por-
tées. Traduit par Bieffel, professeur à
l'École d'artillerie de Vienne, broch.
in-8, 1845. 4 fr.
- GUIDE pratique pour l'enseignement de ser-**
vice de troupes en campagne dans les com-
pagnies de bataillon; par un officier d'infanterie
saxonne; traduit de l'Allemand par un officier
d'aide-major, broch. in-12, 1844. 2 fr.
- GUIDE pour l'instruction tactique des of-**
ficiers d'infanterie et de cavalerie; traduit de
l'Allemand par L.-A. Ungar, avec carte,
trois parties in-8 à 5 fr. chacune, 1846.
15 fr.
- GURWOOD (colonel)**. Recueil des principa-
les pièces de la correspondance du sold.

- maréchal duc de Wellington pendant les dernières guerres ; traduit de l'anglais et suivi d'un Résumé historique publié par J. Corréard, ancien ingénieur, directeur du Journal des Sciences militaires, in-8, tom. 1^{er}, 1^{re} livraison, 1840. 3 fr. 50**
- HAILLOT (C.-A.), chef d'escadron au 15^e régiment d'artillerie (pontonniers). Nouvel Équipage de ponts militaires de l'Autriche, la description détaillée, applications, manœuvres diverses et dimensions de toutes les parties de l'équipage de ponts militaires de l'armée autrichienne, conformément aux documents les plus récents ; suivie d'un examen critique de ce nouveau système, 1 fort volume in-8, avec atlas in-4 de 43 planches, 1846. 55 fr.**
- HERRERA GARCIA (don José), colonel d'infanterie et lieutenant-colonel des ingénieurs espagnols. Théorie analytique de la Fortification permanente, mémoire présenté à son excellence l'ingénieur général et dans lequel on trouve l'analyse des systèmes de fortification les plus connus et l'explication d'un nouveau système inventé par l'auteur ; traduit par Ed. de La Barre Duparcq, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique, 1 vol. in-8 avec atlas in-4, 1847. 45 fr.**
- HISTOIRE résumée de la Guerre d'Alger, broch. in-8, avec portrait, 1850. 4 fr. 50**
- HUE de CALIGNY (Louis-Roland), directeur général des fortifications des places et ports des Haute et Basse-Normandie, commandant en chef du génie à l'armée de Bavière, etc. Traité de la Défense des places fortes, avec application à la place de Landau, rédigé en 1723, précédé d'un avant-propos par M. Favé, capitaine d'artillerie, avec plan, ouvrage orné du portrait de l'auteur, 1 vol. in-8, 1846. 7 fr. 50**
- HUMFREY (J.-N.), lieutenant-colonel, chevalier de l'ordre de Saint-Ferdinand, au service de Sa Majesté catholique, ex-officier du corps royal d'état-major et de l'artillerie royale, auteur de notes sur la campagne de 1800 en Italie et de notes sur la bataille d'Una en 1806, etc., etc., récemment ingénieur commandant sur la côte de Biscaye. Essai sur le système moderne de Fortification adopté pour la défense de la frontière rhénane, et suivi en totalité ou en partie dans les principaux ouvrages de ce genre construits maintenant sur le continent ; présenté dans un mémoire étendu sur la forteresse de Coblenz, prise comme exemple, et illustré par des plans et coupes des ouvrages de cette place ; traduit de l'anglais par Napoléon F., 1 vol. in-6 folio, cartonné, 1845. 12 fr.**
- INSTRUCTION sur le Pointage des bouches à feu, à l'usage des sous-officiers de l'artillerie de la marine, avec Tables supplémentaires pour le tir du canon de 12 court et des obusiers de 0 mètre 22 cent., et 0 mètre 27 cent., broch. in-12, 1844. 1 fr.**
- INSTRUCTION sur le service et les manœuvres de l'Équipage de pont d'avant-garde et de divisions, à l'usage de l'artillerie, approuvée par le ministre secrétaire d'Etat de la guerre le 9 juillet 1840, broch. in-8, 1841. 5 fr.**
- JACOBI (A.), lieutenant d'artillerie de la garde prussienne. Etat actuel de l'Artillerie de campagne en Europe. Ouvrage traduit de l'allemand, revu et accompagné d'observations par M. le commandant d'artillerie Mazé, professeur à l'École d'application du corps royal d'état-major 5 fr. 75**
- Artillerie anglaise. 5 fr. 75**
 — bavaoise (2 liv.) 11 fr. 50
 — française. 5 fr. 75
 — néerlandaise. 5 fr. 75
 — wurtembergeoise. 5 fr. 75
 In-8, 1844-1845, les livraisons, 54 fr. 50
- Nota.* L'ouvrage complet sera composé de 20 à 24 livraisons environ, in-8, accompagnées de tableaux et de planches.
- JOURNAL de l'Expédition et de la Retraite de Constantine en 1836, par un officier de l'armée d'Afrique, broch. in-8, 1837. 4 fr.**
- LABORIA, capitaine d'artillerie de marine, officier de la Légion d'honneur. De la Guyane française et de ses colonisations, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50**
- LABORIA, capitaine d'artillerie de marine, officier de la Légion d'honneur. Notice sur la Défense des côtes maritimes de France, broch. in-8, 1844. 2 fr. 75**
- LACABANE (Léon). De la Poudre à canon et de son introduction en France, broch. in-8, 1845. 2 fr.**
- LALANNE (Ludovic), ancien élève de l'École des Chartes. Recherches sur le Feu grécois, et sur l'introduction de la Poudre à canon en Europe ; mémoire auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné une médaille d'or, le 25 septembre 1840, 2^e édition, corrigée et entièrement refondue, in-4^o, 1845. 7 fr. 50**
- LAMARE (général). Nouvelles considérations sur les Travaux de défense projetés au Havre, broch. in-8, 1846. 2 fr.**
- LAMBERT. Mémoire sur la Résistance des fluides, avec la solution du problème balistique, 1 vol. in-8, avec planche, 1846. 7 fr. 50**
- LAVILLETTE, capitaine d'artillerie, aide de camp du général d'artillerie Lariboisière, en 1806. Mémoire sur une Reconnaissance d'une partie du cours du Danube, de l'Inn. de la Salza, et d'une communication entre ces deux rivières. 1 vol. in-8, avec carte, 1850. 6 fr.**
- LEBOURG (J.-H.), lieutenant-colonel d'artillerie. Essai sur l'Organisation de l'artillerie et son emploi dans la guerre de campagne, 2^e édit., revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 vol. in-8 avec planches, 1845. 7 fr. 50**

- LEGENDE**, ancien professeur de mathématiques à l'École royale militaire de Paris, et, depuis, membre de l'Académie des sciences de France, etc. Dissertation sur la question de Balistique, proposée par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, pour le prix de 1782, lequel a été adjugé à l'auteur dans l'Assemblée publique du 6 juin. 4 vol. in-8, avec planche, 1846. 7 fr. 30
- LESPINASSE-FONMARTIN** (de), officier de marine. Etude sur la Marine militaire. 4 vol. in-8, 1839. 7 fr. 50
- LETTRE** du chevalier Louis Cibario, à son Excellence le chevalier César de Saluces, sur l'Artillerie du XIII^e ou XVII^e siècle, traduite de l'Italien et annotée par M. Terquem, professeur aux écoles de l'artillerie. broch. in-8, 1847. 2 fr. 50
- MADLAINE** (J.), capitaine d'artillerie. Considérations sur les avantages que le gouvernement trouverait à former dans Paris un établissement pour la construction d'une partie du matériel de guerre (affûts, voitures et attraits d'artillerie), broch. in-8, 1852. 4 fr. 50
- MADLAINE** (J.), capitaine en retraite, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification de Coblenz.—Observations sur cette place importante.—Examen de l'essai sur le système moderne de fortification adopté pour la défense de la frontière rhénane, présenté dans un mémoire étendu sur la forteresse de Coblenz prise comme exemple, par le lieutenant-colonel Humphrey, traduit de l'anglais par Napoléon F***. Appréciation de la valeur relative des tracés angulaires, comparés aux tracés bastionnés ; avec des notes diverses, 1 vol. in-8, 1846. 6 fr.
- MADLAINE** (J.), capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. De la Défense du Territoire. Fortifications de Paris, broch. in-8, 1840. 50 c.
- MADLAINE** (J.), capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification permanente.—Défauts des fronts bastionnés en usage.—Modifications nécessaires.—Bases d'un nouveau système, 4 vol. in-8, 1844. 4 fr.
- MADLAINE** (J.), capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification permanente.—Défauts des Fronts bastionnés en usage, supplément au mémoire précédent, broch. in-8, 1845. 4 fr. 75
- MARION** (général d'artillerie). De l'Armement des places de guerre, avec planche, broch. in-8, 1845. 4 fr.
- MARION** (général d'artillerie). De la Force des garnisons, broch. in-8, 1841. 2 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Journal des Opérations de l'artillerie au siège de Schweidnitz, en 1807, broch. in-8, 1842. 5 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Mémoire sur le lieutenant général d'artillerie baron Sé-
- narmont (Alexandre), rédigé sur les pièces officielles du dépôt de la guerre et des archives du dépôt central de l'artillerie, sa correspondance privée et des papiers de famille, 1 vol. in-8, 1846. 5 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Notice sur les Obusiers, broch. in-8, 1842. 2 fr. 75
- MARION** (général d'artillerie). Recueil des Bouches à feu les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour.
- L'ouvrage sera divisé en 5 parties :
- La 1^{re} partie sera composée des planches 1 à 80 (livraisons 1 à 20).
- La 2^e partie sera composée des planches 81 à 100 (livraisons 21 à 25).
- La 5^e partie sera composée des planches 101 à 120 (livraisons 26 à 50).
- Cette publication se fera par livraisons successives de quatre planches grand-in-folio accompagnées de deux feuilles in-4^e de texte, 6 livrais. sont en vente, 1847. Chaque livraison : 15 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Statistique militaire de la Belgique, broch. in-8, 1841. 2 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Vocabulaire allemand-français des principaux termes d'artillerie, broch. in-18, 1840. 4 fr. 50
- MARION** (général d'artillerie). Vocabulaire hollandais-français des principaux termes d'artillerie, broch. in-18, 1839. 4 fr. 50
- MASSAS** (de), capitaine d'artillerie, attaché au bureau central. Etudes sur les Faibles percentans d'infanterie, sur les amorcez fulminantes, les approvisionnements de munitions, et les distributions aux soldats en campagne, broch. in-8, 1840. 2 fr. 75
- MASSÉ** (J.), lieutenant-colonel d'artillerie. Aperçu historique sur l'introduction et le développement de l'Artillerie en Suisse, 1^{re} et 2^e partie, avec planches, 2 broch. in-8, 1846. à 5 fr. 50, 7 fr.
- MAUDUIT** (Hippolyte de). L'ami du soldat, projet d'améliorations et traité d'organisation militaire sous le rapport du personnel, du matériel et du budget de l'armée. 4 vol. in-8, 1854. 4 fr.
- MAURICE** (baron P.-E. de Sellon), capitaine de génie, ancien élève de l'École polytechnique. Considérations sur l'avantage ou le désavantage d'entourer les villes maritimes de France d'une enceinte continue fortifiée, tirées des résultats pratiques de l'expérience du tir à la mer, broch. in-8, 1847. 2 fr.
- MAURICE** (baron P.-E. de Sellon), capitaine de génie, ancien élève de l'École polytechnique. Examen du nouveau système de Ponts de chevalets proposé par le chevalier de Birago, major au grand état-major général autrichien, suivi de l'exposé d'un nouveau système de ponts militaires à supports flottants, broch. in-8, avec planches, 1847. 2 fr. 50
- MAZÉ**, commandant d'artillerie, professeur à

- L'École d'application du corps royal d'état-major, Artillerie de campagne en France, description de l'organisation et du matériel de cette arme en 1843, conforme aux documents les plus récents, et précédée d'observations, 1 vol. in-8 avec 5 planches, 1843.**
5 fr. 75
- MÉMOIRES militaires de Vauban, et des ingénieurs Hue de Caligny, précédés d'un avant-propos par M. Favé, capitaine d'artillerie, 1 vol. in-8, avec 5 planches, 1846.**
7 fr. 50
- MÉMOIRE sur la Défense et l'Armement des côtes, avec plan et instructions approuvés par Napoléon, concernant les batteries de côtes, et suivi d'une notice sur les tours maximiliennes, accompagnée de dessins, 1 vol. in-8, 1857.**
5 fr.
- MÉMOIRE sur le Jet des bombes, ou, en général, sur la projection des corps, broch. in-8, 1846.**
2 fr.
- MÉMOIRE sur le Matériel d'artillerie des places, dans ses rapports avec la fortification et les principes généraux de la défense, avec deux planches, broch. in-8, 1858.**
2 fr. 75
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie au service de S. M. le roi des Pays-Bas. Essai sur les différentes méthodes, tant anciennes que nouvelles, de construire les murs de revêtement, particulièrement ceux avec arceaux ou voûtes en décharge et les casemates défensives à l'épreuve de la bombe; suivi de Considérations sur les expériences faites en 1854 par l'artillerie saxonne sur les batteries blindées; traduit du hollandais et annoté par H. C. Gaubert, capitaine du génie, ancien élève de l'École Polytechnique, avec approbation du ministre de la guerre, 1 vol. in-8, avec atlas in-folio, 1841.**
12 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie en premier, membre de la société batave de la philosophie expérimentale, de la société des sciences et arts d'Utrecht, et de la société des sciences mathématiques d'Amsterdam, maintenant major du génie, aide de camp de S. M. le roi des Pays-Bas. Examen raisonné des progrès et de l'état actuel de la Fortification permanente, dans lequel on compare les diverses applications qui ont été faites du système bastionné aux principes fondamentaux admis de nos jours en fait de fortification et de défense des places, suivi de la description de quelques projets où l'on a réuni et mis en application les différents principes reconnus, soit en vue de réaliser des tracés tout à fait nouveaux, soit seulement en vue d'améliorer des tracés anciens, traduit du hollandais, 1 vol. in-8, avec plan, 1846.**
7 fr. 50
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine de 2^e classe du génie, membre de la société batave de Rotterdam, maintenant major du génie, aide de camp de S. M. le roi des Pays-Bas.**
- Projet d'un modèle de Magasin à poudre à l'abri de la bombe, avec tous ses détails et accessoires, d'après une construction nouvelle moins dispendieuse, et remplissant mieux les exigences actuelles que les magasins ordinaires, pouvant contenir en temps de paix 75 à 100,000 kilogr. de poudre, en superposant les barils à trois ou quatre assises, et susceptible d'une contenance double en temps de guerre au moyen d'un étage que l'on pourrait y adapter, broch. in-8, avec planches, 1845.**
3 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie, aide de camp de S. M. le roi de Hollande. Projet d'une nouvelle Fortification, ou tentatives d'améliorations dans le système bastionné, destiné pour les seuls fronts d'attaque d'une place, tant pour un terrain bas et humide que sec et élevé (sauf quelques modifications faciles à saisir) et exigeant, par front, un quart en moins de dépenses pour la maçonnerie, qu'un front bastionné exécuté au complet d'après l'école de Mézières, 1 vol. in-folio, cartonné, 1843.**
6 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie, aide de camp de S. M. le roi de Hollande. Résumé général concernant les différentes formes et les diverses applications des Redoutes casematées, des petits forts, des tours défensives et des grands réduits, considérés sous les deux points de vue de la défense des places et de la défense des côtes, avec planches; traduit du hollandais par R******
1 vol. in-8, 1843.
7 fr. 50
- MICALOZ, ingénieur civil, auteur de Pouvrayage anonyme ayant pour titre Exposé succinct de nouvelles idées sur l'Art défensif. Recherches sur l'art défensif, broch. in-8, avec planches, 1858.**
3 fr.
- MICALOZ. Exposé succinct de nouvelles idées sur l'art défensif, contenant l'aperçu d'une nouvelle théorie sur cet art, et de quelques dispositions propres à confirmer l'efficacité de cette même théorie, suivi d'un appendice, broch. in-8, avec planches, 1858.**
5 fr. 75
- MONHAUPT, général de l'artillerie prussienne. Tactique de l'Artillerie à cheval, dans ses rapports avec les grandes masses de cavalerie; traduit de l'allemand par le général baron Ravichio de Perestoff, 1 vol. in-8, avec 8 planches, 1840.**
5 fr. 75
- MORDECAI (Alfred), capitaine de l'artillerie américaine. Expériences sur les Poudres de guerre faites à l'arsenal de Washington, en 1845 et 1844, publiées avec l'autorisation du gouvernement; traduites de l'anglais par Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de Vincennes, 1 vol. in-8, avec planches, en deux livraisons, 1846.**
20 fr.
- MORITZ-MEYER, capitaine prussien. Manuel historique de la Technologie des armes à feu; traduit de l'allemand par Rieffel, professeur à l'École d'artillerie de Vincennes, avec des annotations et des additions**

- LEGENDRÉ**, ancien professeur de mathématiques à l'École royale militaire de Paris, et, depuis, membre de l'Académie des sciences de France, etc., etc. Dissertation sur la question de Ballistique, proposée par l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, pour le prix de 1782, lequel a été adjugé à l'auteur dans l'assemblée publique du 6 juin. 1 vol. in-8, avec planche, 1846. 7 fr. 50
- LESPINASSE-FONMARTIN** (de), officier de marine. Etude sur la Marine militaire. 1 vol. in-8, 1839. 7 fr. 50
- LETTRE** du chevalier Louis Cibrario, à son Excellence le chevalier César de Saluces, sur l'Artillerie du XIII^e ou XVII^e siècle, traduite de l'italien et annotée par M. Terquem, professeur aux écoles de l'Artillerie. broch. in-8, 1847. 2 fr. 50
- MADÉLAINE (J.)**, capitaine d'artillerie. Considérations sur les avantages que le gouvernement trouverait à former dans Paris un établissement pour la construction d'une partie du matériel de guerre (affûts, voitures et attraits d'artillerie). broch. in-8, 1832. 4 fr. 50
- MADÉLAINE (J.)**, capitaine en retraite, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification de Coblenz.—Observations sur cette place importante.—Examen de l'essai sur le système moderne de fortification adopté pour la défense de la frontière rhénane, présenté dans un mémoire étendu sur la forteresse de Coblenz prise comme exemple, par le lieutenant-colonel Humphrey, traduit de l'anglais par Napoléon F***. Appréciation de la valeur relative des tracés angulaires, comparés aux tracés bastonnés; avec des notes diverses, 1 vol. in-8, 1846. 6 fr.
- MADÉLAINE (J.)**, capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. De la Défense du Territoire. Fortifications de Paris, broch. in-8, 1840. 50 c.
- MADÉLAINE (J.)**, capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification permanente.—Défauts des fronts bastonnés en usage.—Modifications nécessaires.—Bases d'un nouveau système, 1 vol. in-8, 1844. 4 fr.
- MADÉLAINE (J.)**, capit. d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Fortification permanente.—Défauts des Fronts bastonnés en usage, supplément au mémoire précédent, broch. in-8, 1845. 4 fr. 75
- MARION** (général d'artillerie). De l'Armement des places de guerre, avec planche, broch. in-8, 1845. 4 fr.
- MARION** (général d'artillerie). De la Force des garnisons, broch. in-8, 1841. 2 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Journal des Opérations de l'artillerie au siège de Schweidnitz, en 1807, broch. in-8, 1842. 5 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Mémoire sur le lieutenant général d'artillerie baron Sé-
- narmant (Alexandre), rédigé sur les pièces officielles du dépôt de la guerre et des archives du dépôt central de l'artillerie, sa correspondance privée et des papiers de famille, 1 vol. in-8, 1846. 5 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Notice sur les Obusiers, broch. in-8, 1842. 2 fr. 75
- MARION** (général d'artillerie). Recueil des Bouches à feu les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour.
- L'ouvrage sera divisé en 3 parties :
- La 1^{re} partie sera composée des planches 1 à 80 (livraisons 1 à 20).
- La 2^e partie sera composée des planches 81 à 100 (livraisons 21 à 25).
- La 3^e partie sera composée des planches 101 à 120 (livraisons 26 à 30).
- Cette publication se fera par livraisons successives de quatre planches grand-in-folio accompagnées de deux feuilles in-4^o de texte, 6 livrais. sont en vente, 1847. Chaque livraison : 45 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Statistique militaire de la Belgique, broch. in-8, 1841. 2 fr.
- MARION** (général d'artillerie). Vocabulaire allemand-français des principaux termes d'artillerie, broch. in-8, 1840. 4 fr. 50
- MARION** (général d'artillerie). Vocabulaire hollandais-français des principaux termes d'artillerie, broch. in-8, 1859. 4 fr. 50
- MASSAS** (de), capitaine d'artillerie, attaché au bureau central. Etudes sur les Fusils percuteurs d'infanterie, sur les amorces illuminantes, les approvisionnements de munitions, et les distributions aux soldats en campagne, broch. in-8, 1840. 2 fr. 75
- MASSÉ** (J.), lieutenant-colonel d'artillerie. Aperçu historique sur l'introduction et le développement de l'Artillerie en Suisse, 1^{re} et 2^e partie, avec planches, 2 broch. in-8, 1846. à 5 fr. 50, 7 fr.
- MAUDUIT** (Hippolyte de). L'ami du soldat, projet d'améliorations et traité d'organisation militaire sous le rapport du personnel, du matériel et du budget de l'armée. 4 vol. in-8, 1854. 4 fr.
- MAURICE** (baron P.-E. de Sellon), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Considérations sur l'avantage ou le désavantage d'entourer les villes maritimes de France d'une enceinte continue fortifiée, tirées des résultats pratiques de l'efficacité du tir à la mer, broch. in-8, 1847. 2 fr.
- MAURICE** (baron P.-E. de Sellon), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Examen du nouveau système de Ponts de chevalets proposé par le chevalier de Birago, major au grand état-major général autrichien, suivi de l'exposé d'un nouveau système de ponts militaires à supports flottants, broch. in-8, avec planches, 1847. 2 fr. 50
- MAZÉ**, commandant d'artillerie, professeur à

- L'Ecole d'application du corps royal d'état-major. Artillerie de campagne en France, description de l'organisation et du matériel de cette arme en 1843, conforme aux documents les plus récents, et précédée d'observations, 1 vol. in-8 avec 5 planches, 1843.**
5 fr. 75
- MÉMOIRES militaires de Vauban, et des ingénieurs Hue de Caligny, précédés d'un avant-propos par M. Favé, capitaine d'artillerie, 1 vol. in-8, avec 5 planches, 1846.**
7 fr. 50
- MÉMOIRE sur la Défense et l'Armement des côtes, avec plan et instructions approuvés par Napoléon, concernant les batteries de côtes; et suivi d'une notice sur les tours maximiliennes, accompagnée de dessins, 1 vol. in-8, 1837.**
5 fr.
- MÉMOIRE sur le Jet des bombes, ou, en général, sur la projection des corps, broch. in-8, 1846.**
2 fr.
- MÉMOIRE sur le Matériel d'artillerie des places, dans ses rapports avec la fortification et les principes généraux de la défense, avec deux planches, broch. in-8, 1838.**
2 fr. 75
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie au service de S. M. le roi des Pays-Bas. Essai sur les différentes méthodes, tant anciennes que nouvelles, de construire les murs de revêtement, particulièrement ceux avec arceaux ou voûtes en décharge et les casemates défensives à l'épreuve de la bombe; suivi de Considérations sur les expériences faites en 1854 par l'artillerie saxonne sur les batteries blindées; traduit du hollandais et annoté par H. C. Gaubert, capitaine du génie, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, avec approbation du ministre de la guerre, 1 vol. in-8, avec atlas in-folio. 1841.**
12 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie en premier, membre de la société batave de la philosophie expérimentale, de la société des sciences et arts d'Utrecht, et de la société des sciences mathématiques d'Amsterdam, maintenant major du génie, aide de camp de S. M. le roi des Pays-Bas. Examen raisonné des progrès et de l'état actuel de la Fortification permanente, dans lequel on compare les diverses applications qui ont été faites du système bastionné aux principes fondamentaux admis de nos jours en fait de fortification et de défense des places, suivi de la description de quelques projets où l'on a réuni et mis en application les différents principes reconnus, soit en vue de réaliser des tracés tout à fait nouveaux, soit seulement en vue d'améliorer des tracés anciens, traduit du hollandais, 1 vol. in-8, avec plan, 1846.**
7 fr. 50
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine de 2^e classe du génie, membre de la société batave de Rotterdam, maintenant major du génie, aide de camp de S. M. le roi des Pays-Bas.**
- Projet d'un modèle de Magasin à poudre à l'abri de la bombe, avec tous ses détails et accessoires, d'après une construction nouvelle moins dispendieuse, et remplissant mieux les exigences actuelles que les magasins ordinaires, pouvant contenir en temps de paix 75 à 100,000 kilogr. de poudre, en superposant les barils à trois ou quatre assises, et susceptible d'une contenance double en temps de guerre au moyen d'un étage que l'on pourrait y adapter, broch. in-8, avec planches, 1843.**
3 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie, aide de camp de S. M. le roi de Hollande. Projet d'une nouvelle Fortification, ou tentatives d'améliorations dans le système bastionné, destiné pour les seuls fronts d'attaque d'une place, tant pour un terrain bas et humide que sec et élevé (sauf quelques modifications faciles à saisir) et exigeant, par front, un quart en moins de dépenses pour la maçonnerie, qu'un front bastionné exécuté au complet d'après l'Ecole de Mézières, 1 vol. in-folio, cartonné, 1843.**
6 fr.
- MERKES (J.-G.-W.), capitaine du génie, aide de camp de S. M. le roi de Hollande. Résumé général concernant les différentes formes et les diverses applications des Redoutes casematées, des petits forts, des tours défensives et des grands réduits, considérés sous les deux points de vue de la défense des places et de la défense des côtes, avec planches; traduit du hollandais par R***.**
1 vol. in-8, 1843.
7 fr. 80
- MICALOZ, ingénieur civil, auteur de Pouvraige anonyme ayant pour titre Exposé succinct de nouvelles idées sur l'Art défensif. Recherches sur l'Art défensif, broch. in-8, avec planches, 1858.**
5 fr.
- MICALOZ. Exposé succinct de nouvelles idées sur l'Art défensif, contenant l'aperçu d'une nouvelle théorie sur cet art, et de quelques dispositions propres à confirmer l'efficacité de cette même théorie, suivi d'un appendice, broch. in-8, avec planches, 1858.**
5 fr. 75
- MONHAUPT, général de l'artillerie prussienne. Tactique de l'Artillerie à cheval, dans ses rapports avec les grandes masses de cavalerie; traduit de l'allemand par le général baron Ravichio de Peressdorf, 1 vol. in-8, avec 8 planches, 1840.**
5 fr. 75
- MORDECAI (Alfred), capitaine de l'artillerie américaine. Expériences sur les Poudres de guerre faites à l'arsenal de Washington, en 1845 et 1844, publiées avec l'autorisation du gouvernement; traduites de l'anglais par Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'Ecole d'artillerie de Vincennes, 1 vol. in-8, avec planches, en deux livraisons, 1846.**
20 fr.
- MORITZ-MEYER, capitaine prussien. Manuel historique de la Technologie des armes à feu; traduit de l'allemand par Rieffel, professeur à l'Ecole d'artillerie de Vincennes, avec des annotations et des additions**

- de traducteur, 2 vol. in-8, 1857-1858, 15 fr.
- MORITZ-MEYER**, attaché au ministère de la guerre, en Prusse. Expériences sur la fabrication et la durée des Bouches à feu en fer et en bronze. Traduit de l'allemand et augmenté de notes relatives à cet art en général, terminé par un résumé d'expériences de 1785 à 1813, par Ravichio de Peretsdorf, 1 vol. in-8, avec planches, 1853. 5 fr. 50
- MULLER** (François), sous-lieutenant au 50^e régiment royal-impérial d'infanterie de ligne, baron Palombini. Traité des Armes portatives ou de toutes les espèces de petites armes à feu et blanches, actuellement (1844) en usage dans l'armée autrichienne; précédé d'un Précis historique, et suivi d'une Instruction sur l'art du Tir; traduit de l'allemand, avec une planche, 1 vol. in-8, 1846. 7 fr. 50
- NAVABRO-SANGHAN** (général). Système de Pointage généralement applicable à toutes les bouches à feu de l'artillerie; traduit de l'espagnol, avec planche, broch. in-8, 1858. 2 fr. 75
- NOTE** sur quelques Modifications à faire aux bata de l'artillerie de montagne, et note sur les harnais et sur le mode d'attelage de l'artillerie de campagne, par un ancien officier supérieur d'artillerie, broch. in-8, 1857. 1 fr. 25
- NOTICE** sur la nouvelle Organisation militaire du royaume de Sardaigne, broch. in-8, 1834. 2 fr. 50
- OBSERVATIONS** sur les Applications du fer aux constructions de l'artillerie, avec planches; broch. in-8, 1853. 5 fr.
- OBSERVATIONS** sur la réception des effets de harnachement pour les corps d'artillerie, broch. in-8, 1842. 2 fr. 75
- ORGANISATION** (de l') de l'Artillerie en France, 1^{re} et 2^e partie, 1 vol.; 3^e partie, 1 vol.; par M^{tes}, capitaine d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique, 2 vol. in-8, 1843-1847, à 6 fr. 12 fr.
- OTTO** (J.-C.-F.), capitaine dans l'artillerie de la garde royale de Prusse. Théorie mathématique du Tir à ricochet, suivie de Tables pour l'application de ce tir, 1853; traduit de l'allemand par Rieffel, professeur à l'École d'artillerie de Vincennes, 1 vol. in-8, 1845. 6 fr.
- OTTO** (J.-C.-F.), capitaine dans l'artillerie de la garde royale de Prusse. Tables balistiques générales pour le Tir élevé; traduit de l'allemand par Rieffel, professeur à l'École royale d'artillerie de Vincennes, 1 vol. in-8, 1845. 7 fr. 50
- PASLEY**, directeur de l'École du génie de Chatham. Règles pour la conduite des opérations d'un siège, déduites des expériences soigneusement faites; traduit de l'anglais par E. J., 3 parties in-8, avec planches, 1847; chacune à fr. 12 fr.
- PERARD-BOURLON**, lieutenant au 3^e régiment de sapeurs. Développement moral sur le Service intérieur des troupes, broch. in-8, 1846. 1 fr.
- PIDOLL** (de), conseiller aulique. Codes militaires de la Russie, comparés aux codes militaires de l'Autriche; traduits par Unger, broch. in-8, 1847. 5 fr.
- PLOTTO** (Charles de), colonel prussien. Capitulation de Dantzick; traduite de l'allemand par P. Hily, avec observations critiques, par le général baron de chemont, directeur des fortifications et commandant du génie pendant la défense de place, broch. in-8, 1841. 2 fr.
- PLOTTO** (Charles de), colonel prussien. Relation de la bataille de Leipzig (16, 17, et 19 octobre 1813); traduit de l'allemand par Philippe Hily, suivi de la relation autrichienne de l'affaire de Lindenau, de combat de Hanau, et accompagné de notes d'un officier général français, témoin oculaire, 1 vol. in-8, 1840. 6 fr.
- POTVIN** (P.-L.), professeur de fortification à l'École d'artillerie de la marine à Lunéville. Fortification. Notions sur le défillement, vol. in-folio cartonné, 1844. 10 fr.
- PRÉVAL** (général). Observations sur l'Administration des corps, broch. in-8, 1846. 2 fr.
- PRÉVAL** (général). Mémoires sur l'Avancement militaire et sur les matières qui y rapportent, 1 vol. in-8, 1842. 9 fr.
- Ces mémoires sont précédés d'un avis propos très remarquable, contenant, sur l'histoire des divers modes d'avancement une appréciation des graves événements de 1814 et 1815, appuyée de documents et de faits peu connus et du plus haut intérêt.
- RABUSSON** (A.). De l'Aggrandissement de l'enceinte des fortifications de Paris du côté de l'est, considéré dans ses rapports à la défense de la ville et avec la défense générale du royaume, 1 vol. in-8, 1842. 4 fr.
- RABUSSON** (A.). De la Défense générale du royaume dans ses rapports avec les moyens de défense de Paris, 1 vol. in-8, 1843. 6 fr.
- RAVICHIO** de PERETSDFORF, maréchal de camp d'artillerie honoraire, archiviste pour la partie scientifique et technique des armes d'artillerie et du génie au ministère de la guerre. Suite de la notice sur l'Organisation de l'armée autrichienne, broch. in-8, 1853. 2 fr.
- RELATION** de la Défense de Schwedlitz commandée par le général feld-marschall lieutenant de Guasco, et атаqué par le lieutenant général Taucenzeln, depuis le 20 juillet jusqu'au 9 octobre 1702, sur la capitulation; avec une notice de M. F. capitaine d'artillerie, anisier du Noveau système de défense des places fortes; broch. in-8, avec plan, 1840. 4 fr.
- RÉPONSE** à l'auteur de l'Article sur l'É

- major général de l'armée, par un officier supérieur en retraite, broch. in-8, 1846.
4 fr. 25
- RESSONS (de).** Méthode pour tirer les bombes avec succès, broch. in-8, 1846.
2 fr.
- RETHAITE** et destruction de l'armée anglaise dans l'Afghanistan en janvier 1842, Journal du lieutenant Eyre, de l'artillerie du Bengale, sous-commissaire d'ordonnance à Caboul; suivi de notes familières écrites pendant sa captivité chez les Afghans; traduit de l'anglais sur la 3^e édition par Paul Jessé, avec plan., 1 vol. in-8, mars 1844.
7 fr. 50
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Nouveau système d'appareils contre les dangers de la foudre et les effets de la grêle, broch. in-8, 1825.
1 fr. 25
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Mémoire sur l'emploi de la Houille dans le traitement métallurgique du minerai de fer et sur les procédés d'affinage de la fonte pour bouches à feu et projectiles de guerre, broch. in-8, 1824.
3 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Relation de la Campagne de Syrie, spécialement des sièges de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acro, 4 vol. in-8, avec atlas in-4. 1839.
40 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Essai sur les véritables Principes de la défense des places et l'application de ces principes, broch. in-8, 1838.
2 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Etat (de l') de la question sur le Système d'ensemble des places fortes, broch. in-8, 1844.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Projet (du) de fortifier Paris, ou Examen d'un système général de défense; broch. in-8, 1859.
2 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Réponse aux observations de M. le lieutenant général de génie, vicomte Rogniat, sur l'ouvrage intitulé : du Projet de fortifier Paris, ou Examen d'un système général de défense, broch. in-8, 1840.
2 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Examen de l'ouvrage ayant pour titre : de la Défense du territoire. Fortification de Paris, broch. in-8, 1841.
1 fr. 25
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Un Dernier mot sur la Défense de Paris, d'après les principes militaires et stratégiques, suivi d'un résumé relatif au même sujet de la Philosophie de la fortification du lieutenant-colonel du génie Delaigo; broch. in-8, janvier 1841.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Yauban, expliqué en ce qui concerne les moyens de défense de Paris. Même système, broch. in-8, février 1841.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Organisation (de l') des principaux ports du service de l'Artillerie, broch. in-8, 1842.
2 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Ecole polytechnique. Organisation, régime, conditions d'admission; deuxième article, ou réfutation d'objections diverses et de principes contraires au but de son institution, broch. in-8, 1842.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Réfutation complète de l'opinion opposée au système des forts détachés sous les deux rapports militaire et politique, broch. in-8, janvier 1844.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Recrutement (du) de l'Armée dans ses rapports avec la faculté du remplacement, le temps de service nécessaire sous les drapeaux, et l'époque des libérations; broch. in-8, 1845.
2 fr. 75
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Des conditions de force de l'armée et de sa réserve sans augmentation de dépenses, broch. in-8, 1846.
2 fr.
- RICHARDOT,** lieutenant-colonel d'artillerie. Les Batteries à pied montées, mises en mesure de rivaliser avantageusement avec les batteries à cheval, br. in-8, 1846.
2 fr.
- RIEPEL,** professeur aux écoles d'artillerie. Description et usage du Télégoniomètre, instrument proposé pour la mesure des angles et des distances à la guerre, avec planche, broch. in-8, 1838.
2 fr. 75
- ROCHE (A.),** professeur aux écoles d'artillerie de la marine. Traité de Balistique appliquée à l'artillerie navale, avec planches, 1^{re} partie, in-8, 1841.
5 fr.
- ROCHE.** Des Abus en matière de Recrutement, 2^e édition, augmentée d'une réponse à M. Pagoza de Bourdailiac, broch. in-8, 1829.
2 fr.
- ROGNIAT (général).** Réponse à l'auteur de l'ouvrage intitulé : du Projet de fortifier Paris, ou Examen d'un système général de défense, broch. in-8, 1840.
2 fr. 75
- ROGNIAT (général).** A l'auteur de la Réponse aux observations du général Rogniat, sur les Fortifications de Paris, broch. in-8, 1840.
1 fr. 25
- ROQUET (général).** Des Lignes de circonvallation et de contrevallation, avec planches, 1 vol. in-8, 1852.
4 fr.
- ROQUET (général).** De l'Emploi de l'armée dans les grands travaux civils, broch. in-8, 1851.
2 fr.
- ROQUET (général).** De la Vendée militaire, avec carte et plans, 1 vol. in-8, 1854.
8 fr.
- ROQUET (général).** Essai théorique sur les Guerres d'insurrection, ou suite à la Vendée, 4 vol. in-8, 1856.
6 fr. 50
- ROQUET (général).** Expériences sur le Pétard faites à Metz, broch. in-8, avec planche, 1858.
2 fr. 75

- RUDTORFFER** (colonel). Géographie militaire de l'Europe; traduite de l'Allemand par Unger, 2 vol. grand in-8, à 2 colonnes, 1847. 20 fr.
- BYCKMANS**. Mémoire sur un projet de Casernate mobile, broch. in-8, avec planche, 1852. 1 fr. 25
- SAINTE-CHAPELLE** (Ch.). Eléments de Législation militaire, améliorations des retraites anciennes et nouvelles, avec amortissement de leur charge au profit de l'Etat et de l'armée, broch. in-8, 1836. 5 fr.
- SCHARNHORST** (général). Traité sur l'Artillerie; traduit de l'Allemand, par M. A. Pourcy, ancien officier supérieur d'artillerie, bibliothécaire à l'Ecole polytechnique; revu et accompagné d'observations, par M. le commandant d'artillerie Mazé, professeur à l'Ecole d'application d'état-major, publié en 9 livraisons, formant 5 vol. petit in-4, 1845. 51 fr. 75
- SCHWINCK**, major au corps royal des ingénieurs de l'armée prussienne; chevalier de seconde classe de la croix de Fer, et de cinquième classe de l'ordre de Saint-Georges. Les Eléments de l'art de fortifier; Guide pour les leçons des écoles militaires et pour s'instruire soi-même; traduit de l'Allemand par Théodore Parmentier, officier du génie ancien élève de l'Ecole polytechnique. Première partie. Fortification passagère, 1 vol. in-8, avec atlas in-4, 1846. 10 fr. Seconde partie. Fortification permanente, 1 vol. in-8, avec atlas in-4, 1847. 10 fr.
- SICARD**. Atlas de l'histoire des institutions militaires des Français, composé de plus de 200 figures, 1 vol. grand in-8, 40 fr.
- SIMMONS** (T.-F.), capitaine de l'artillerie royale anglaise. Considérations sur les Effets de la grosse artillerie employée par les vaisseaux de guerre et dirigée contre eux, spécialement en ce qui concerne l'emploi des boulets creux et des bombes; traduit par E. J., avec 5 planches, 1 vol. in-8, 1846. 7 fr. 50
- SIMMONS** (T.-F.), capitaine de l'artillerie royale anglaise. Considérations sur l'Armement actuel de notre marine. Supplément aux considérations sur les Effets de la grosse artillerie employée par les vaisseaux de guerre et dirigée contre eux; traduit par E. J., broch. in-8, 1846. 5 fr.
- TABLES** du tir des bouches à feu de l'artillerie navale, déduites des expériences de Gavre, et publiées par ordre du Ministre de la marine, broch. in-8, 1841. 75 c.
- TARTAGLIA** (Nicolas). La Balistique, ou Recueil de tout ce que l'auteur a écrit touchant le mouvement des projectiles et les questions qui s'y rattachent, composé des deux premiers livres de la Science nouvelle (ouvrage publié pour la première fois en 1557), et des trois premiers livres des Recherches et Inventions nouvelles (ouvrage publié pour la première fois en 1546); tra-
- duit de l'italien avec quelques annotations par Rieffel, professeur à l'Ecole d'artillerie de Vincennes, avec planches, 2 parties, 1845-1846. 11 fr.
- TERNAY** (le marquis de), colonel. De la défense des Etats par les positions fortifiées ouvrage revu et corrigé sur les manuscrits de l'auteur par Mazé, professeur du cours d'artillerie à l'Ecole d'état-major, 1. in-8. 7 fr.
- THIÉBAULT** (lieutenant général baron). Journal des Opérations militaires et administratives des sièges et blocus de Gênes nouvelle édition, ouvrage refait en son entier avec addition d'un second volume comprenant un grand nombre de pièces inédites officielles et d'une haute importance, 2 in-8 avec carte et portraits, 1847. 11 fr.
- « Ce journal doit être lu en son entier et médité par tous les militaires appelés à défendre les places, comme une source d'instructions précieuses, comme un exemple d'admiration de constance et d'intelligence (CANNON). » — « J'ai lu le Journal des blocus de Gênes, c'est un bon ouvrage j'en ai été content, et tout le monde en a été content (NAPOLÉON). »
- THIÉRY** (A.), chef d'escadron d'artillerie. Applications du fer aux constructions d'artillerie; seconde partie, 1 vol. in-4, avec atlas in-folio, 1841. 20 fr.
- THIÉRY** (A.), chef d'escadron d'artillerie. Description des divers Systèmes de percussion et des étoupilles à friction adoptés jusqu'à ce jour en France et à l'étranger; faits en étoffes ininflammables, broch. in-8, 1850. 2 fr.
- TIMMERHANS** (C.), lieutenant-colonel d'artillerie belge. Expériences comparées faites à Liège en 1859, entre les carbides à double rayure et les fusils de munition avec tableaux, broch. in-8, 1840. 5 fr.
- TIRLET** (le lieutenant général vicomte pair de France. Des Places de guerre broch. in-8, 1841. 2 fr.
- TRAITÉ** des Reconnaissances militaires, Reconnaissance et description du terrain au point de vue de la tactique, à l'usage des officiers d'infanterie et de cavalerie traduit de l'Allemand par L. A. Unger, professeur au collège de Jully, 1 vol. in-8, 1846, en 2 livraisons de 5 fr. 75 c. chacune. 11 fr.
- VANDEN BROECK** (Victor), docteur en médecine, ex-médecin militaire, professeur de chimie et de métallurgie à l'Ecole des mines de Haïnzout, membre de plusieurs sociétés et sociétés savantes, régimentales étrangères. Des Dangers qui peuvent résulter de l'emploi des armes à percussion dans les régiments d'infanterie de ligne, broch. in-8, 1844. 5 fr.
- VAUBAN**. Ses Oisivetés et Mémoires inédits 3 vol. in-8. 19 fr.

Chaque volume se vend séparément :

1 vol. contenant le tome IV augmenté de mémoires inédits tirés du tome II, in-8, 1842. 7 fr. 50

1 vol. contenant les tomes I, II, III, in-8, 1843. 7 fr. 50

1 vol. contenant la fin des tomes II et III, in-8, 1845. 4 fr.

VAUDONCOURT (G. Guillaume de), général. Essai sur l'Organisation défensive militaire de la France, telle que la réclament l'économie, l'esprit des institutions politiques et la situation de l'Europe, broch. in-8, 1835. 4 fr.

VAUDONCOURT (Général de). De la Législation militaire dans un Etat constitutionnel, broch. in-8, 1829. 1 fr. 50

WITTICH, major de l'artillerie prussienne. De la Fortification et de la Défense des grandes places; traduit de l'allemand par Ed. de La Barre-Duparcq, capitaine du génie, broch. in-8, avec planches, 1847. 4 fr.

XYLANDER (le chevalier J.), major au corps royal des ingénieurs de Bavière, chevalier de plusieurs ordres, membre de l'Académie royale des sciences militaires de Suède, docteur en philosophie. Etude des Armes, 3^e édition avec deux planches, augmentée par Klémens Schédel, capitaine au régiment royal d'artillerie bavaroise, prince Luitpold, professeur de tactique au corps royal des cadets; traduit de l'allemand par M. D. d'Herbelot, capitaine d'artillerie, revu, complété et suivi d'un Vocabulaire des Armes, avec planches; 3 parties in-8, 1846-1847, chacune 4 fr. 12 fr.

ZÉNI et **DESHAYS**, officiers supérieurs d'artillerie de la marine française, voyageant en Angleterre par ordre. Renseignements sur le Matériel de l'artillerie navale de la Grande-Bretagne, et les fabrications qui s'y rattachent, recueillis en 1835; publication faite avec l'agrément du ministre de la marine et des colonies, 1 vol. in-4, avec atlas in-folio, 1840. 30 fr.

JOURNAUX MILITAIRES.

JOURNAL des Sciences militaires des armées de terre et de mer.

Ce recueil, qui paraît depuis vingt-trois ans, est répandu en France et à l'étranger et renferme tout ce qui a rapport aux sciences militaires, histoire, tactique, etc.; il est publié sur les documents fournis par les officiers des armées françaises et étrangères, par J. Corréard, ancien ingénieur.

L'année se compose de 12 numéros paraissant de mois en mois par cahier de 10 à 12 feuilles.

Prix de la souscription :

Paris.	42 fr.
Départements.	48 fr.
Etranger.	54 fr.

Nota. Chaque année écoulée se vend 42 fr. Chaque numéro séparé se vend 5 fr.

JOURNAL des Armes spéciales et de l'Etat-major.

Ce recueil, qui paraît depuis quatorze

ans, est spécialement consacré aux questions d'artillerie et de génie. Depuis 1847, chaque numéro contient en outre des articles sur le corps royal d'état-major.

L'année se compose de 12 numéros paraissant de mois en mois, par cahier de 5 à 6 feuilles.

Prix de la souscription :

Paris,	20 fr.
Départements.	24 fr.
Etranger,	28 fr.

Nota. Les années 1854 à 1846 se vendent soit réunies, soit isolées, chacune 15 fr.

L'année 1847, qui commence une nouvelle série, se vend 20 fr.

Chaque numéro séparé se vend 3 fr.

JOURNAL de l'Infanterie et de la Cavalerie, 1854-1853, 2 vol. in-8, avec cartes, plans, dessins, portraits, costumes militaires, etc. 40 fr.

OUVRAGES NOUVELLEMENT PARUS.

- BLOIS (de)**, capitaine d'artillerie. *Traité des Bombardements, Guerre des Sièges*, 1 vol. in-8, avec plans. 1848. 7 fr. 50
- BORMANN**, lieutenant-colonel d'artillerie, attaché à la maison militaire de S. M. le roi des Belges. *Expériences sur les Shrapnels; Nouveaux développements sur les résultats obtenus en Belgique*, broch. in-8, avec planches. 1848. 3 fr. 50
- BRADDOCK**, directeur des poudreries anglaises dans les Indes. *Mémoire sur la Fabrication de la poudre à canon*, traduit de l'anglais, et accompagné de notes et remarques par Gabriel Salvador, capitaine d'artillerie. 1 vol. in-8. 1848. 3 fr.
- BURG**, capitaine d'artillerie et professeur à l'École royale du génie et d'artillerie de Prusse. *Traité du Dessin et lever du matériel de l'artillerie, ou application du dessin géométrique à la représentation graphique des bouches à feu, voitures, machines, etc., en usage dans l'artillerie*, 2^e édit. revue et augmentée, traduit par Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de Vincennes. 1 vol. in-8. Atlas. 1848. 50 fr.
- CORRÉARD (J.)**, ancien ingénieur. *Géographie militaire de l'Italie*, par le colonel Rudorffer et Unger, avec une carte. 1 vol. gr. in-8. 1848. 2 fr. 50
- DE LA BARRE DU PARCQ (Ed.)**, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. *Biographie et Maximes de Blaise de Montluc*, broch. in-8. 1848. 2 fr. 50
- DE LA BARRE DU PARCQ (Ed.)**, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. *Utilité d'une édition des OEuvres complètes de Vauban*. Broch. in-8. 1848. 2 fr.
- DE LA BARRE DU PARCQ (Ed.)**, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. *Capitaines anciens et modernes*, traduit de l'espagnol, du lieutenant-colonel Don Evaristo San-Miguel. Br. in-8. 1848. 2 fr.
- DÉLVIGNE (Gustave)**. Ancien officier d'infanterie, inventeur du nouveau chargement des armes rayées, des bulles cylindro-coniques. *De la création et de l'emploi de la force armée*. 1 vol. in-42. 1848. 75 c.
- DUBOURG (général)**. *Les Principes de l'organisation de la Marine de guerre, suivis de vues nouvelles sur la restauration du commerce maritime de la France*, 1 vol. in-8^o. 1848. 6 fr.
- DOCUMENTS** relatifs aux campagnes en France et sur le Rhin pendant les années 1792 et 1795, d'après des papiers militaires de S. M. le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, traduit de l'allemand par Paul Mérat, lieutenant au 24^e léger, 1 vol. in-8. 1848. 3 fr.
- ÉTUDES POLITIQUES ET MILITAIRES** - Revue du monde militaire actuel. 1848. 1 vol. in-8. 6 fr.
- GRIFFITHS**, capitaine en retraite du corps royal d'artillerie anglaise. *Manuel de l'artilleur anglais*, 3^e édit., publiée par ordre du gouvernement, traduit de l'anglais par Rieffel, professeur de sciences appliquées, à l'École d'artillerie de Vincennes. 1 vol. in-8, avec planches. 1848. 12 fr.
- HOMILIUS**, lieutenant-colonel d'artillerie saxonne. *Cours sur la construction et la fabrication des armes à feu*, traduit de l'allemand par Lenglier, capitaine d'artillerie. 1 vol. in-8, avec planches. 1848. 7 fr. 50
- INSCRIPTION MARITIME (Sur l')**, sur l'illégalité, ses vices, et les entraves qu'elle met au développement de la marine marchande et du commerce maritime, par un ancien officier de marine, broch. in-8. 1848. 2 fr.
- MAUDUIT (Hippolyte de)**. *Les Derniers jours de la grande armée, ou souvenirs, documents et correspondance inédite de Napoléon en 1814 et 1815*, 2 vol. in-8, avec carte. 1848. 16 fr.
- MAURICE (baron P. E. de Sellon)**, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. *Mémoire sur les Angles morts des retranchements de campagne et sur quelques autres points de la fortification passagère*, in-8, avec planches. 1848. 2 fr. 50
- NOLLET (Jules)**. *Biographie de général Drouot*. 1 vol. in-8, avec portrait. 1848. 5 fr. 50
- PERROT**. Carte militaire de la République française indiquant les divisions militaires et leurs chefs-lieux, les garnisons des différents corps de l'armée, tous les établissements de l'artillerie et du génie, les places fortes, les forts, les routes militaires, les gîtes d'étapes avec les distances qui les séparent, les lieux de distributions de vivres, etc., etc. *Une feuille sur colorier*. 1848. 3 fr. Collée sur toile avec étui. 6 fr.
- PERROT**. *Tableau politique de la Pologne*. Une feuille sur Jésus, enluminée. 1848. 1 fr. Collée sur toile avec étui. 2 fr.
- PRÉVAL (général)**. *Sur le recrutement et le remplacement de l'armée*. 1848. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- RICHARDOT**, lieutenant-colonel d'artillerie. *Nouveaux mémoires sur l'Armée française en Egypte et en Syrie, ou la vérité mise au jour sur les principaux faits et événements de cette armée, la statistique du pays, les usages et les mœurs des habitants*, 1

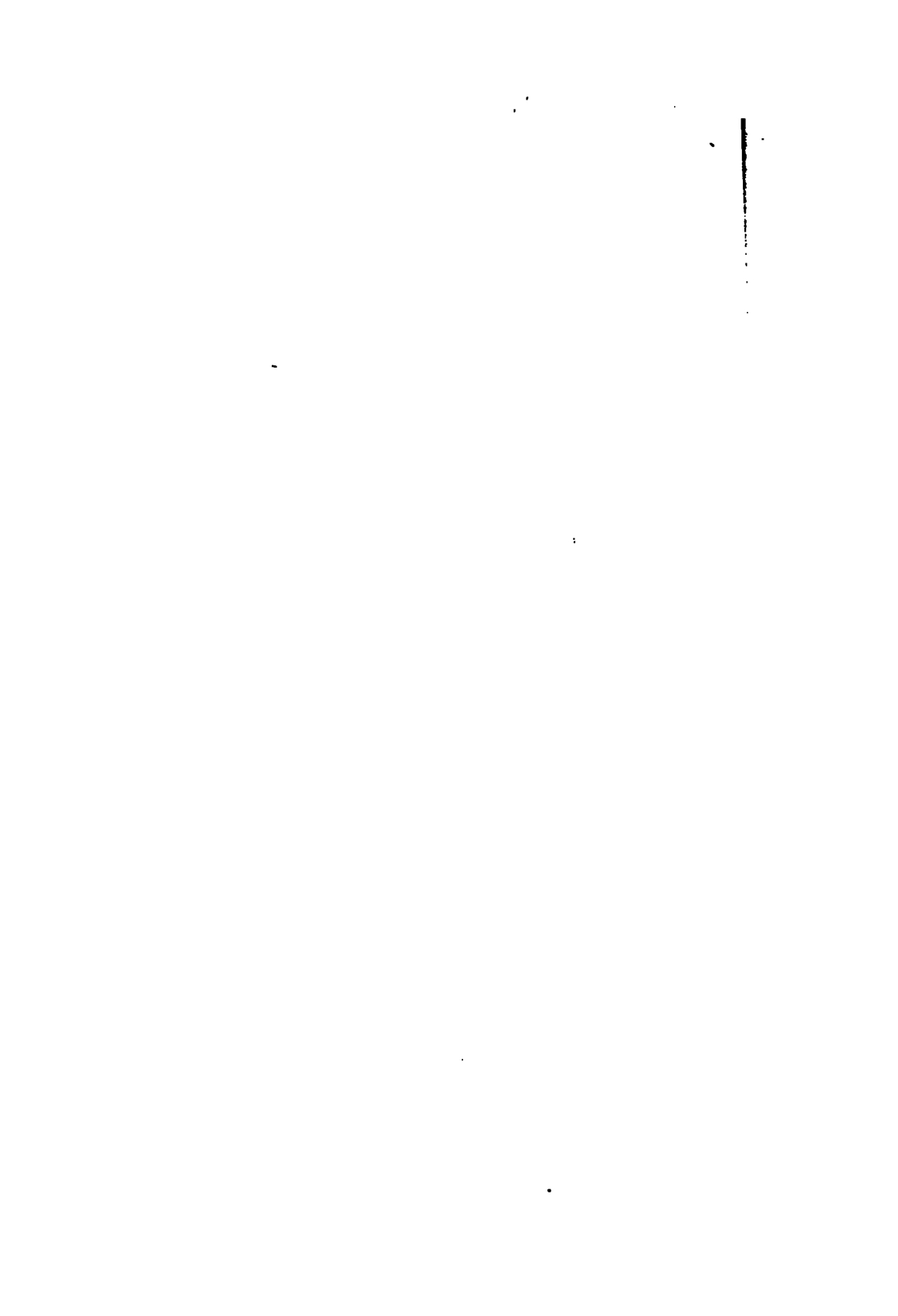
- vol. in-8, avec plan de la côté d'Aboukir, à la tour des Arabes, 1848. 6 fr.
- SPLINGARD**, capitaine d'artillerie belge. Notice sur une Fusée Strapnel, broch. in-8, avec planche. 1848. 2 fr.
- TREADWELL**. Notice succincte sur un canon perfectionné et sur les procédés mécaniques employés à sa fabrication; traduite de l'anglais par M. Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de Vincennes. in-8. 1848. 2 fr.
- ZASTROW** (de). Histoire de la Fortification permanente ou manuel des meilleurs systèmes, ou manières de fortification, rédigé d'après les sources, 2^e édition; traduit de l'allemand, par Ed. de La Barre-Dupatcq, capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique, 2 vol. in-8, et atlas in-fol. 1848. 20 fr.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

- BLANCH** (Luigi). De la Science militaire considérée dans ses rapports avec les autres sciences et avec le système social. Neuf discours trad. de l'italien par A.-F. 4 vol. in-8.
- BOARDWINE**, professeur de fortification à l'École d'Addiscombe. Mémoire sur un nouveau système de Fortification permanente, traduit de l'anglais.
- CORRÈARD** (J.), ancien ingénieur. Géographie militaire de l'Autriche.
 — de la Prusse.
 — de la Suisse.
 — de l'Allemagne.
 — etc., etc.
- DUCASSE**, capitaine d'état-major. Précis historique des Opérations de l'Armée de Lyon, en 1814, 1 vol. in-8.
- HAILLOT** (A.), chef d'escadron d'artillerie au 45^e régiment (pontonniers). Instruction sur le Passage des rivières et la construction des ponts militaires, à l'usage des troupes de toutes armes; 2^e édit., un vol. in-8, avec un bel atlas.
- JACOBI**. Etat actuel de l'Artillerie de campagne en Europe.
 — autrichienne.
 — de Nassau.
 — hessoise.
 — suédoise.
- KAMERK**. Description de la nouvelle Artillerie prussienne. Traduit de l'allemand par Longlier, capitaine d'artillerie, 1 vol. in-8, et atlas.
- LETTRES** critiques sur l'armée prussienne, traduites de l'allemand par J. de Clavrie et revues et annotées par Paul Mèrat, lieutenant au 24^e léger, 1 vol. in-8.
- MAURICE** (baron P. E. de Sellen), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Histoire de la Fortification passagère depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, 4 vol. in-8.
- MÉRAT** (Paul), Lieutenant au 24^e léger. Gymnastique militaire, 1 vol. in-8, avec planch.
- MONEY** (général). Souvenirs de la campagne de 1792. Traduit par Paul Mèrat, lieutenant au 24^e léger. 1 vol. in-8.
- PARMENTIER** (Théodore), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Vocabulaire allemand-français des termes de fortification, renfermant, en outre, les termes les plus usuels d'art militaire, d'artillerie, de construction, de mathématiques, de mécanique, etc., et la réduction en mesures métriques de toutes les mesures usitées dans les différents états de l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, la Suède, le Danemarck, la Pologne et la Russie, 4 vol. in-12.
- PRINCIPES** fondamentaux de l'Art de la guerre, suivis d'exemples raisonnés de leur application, à l'usage des officiers généraux, avec cartes.
- PRÉTOT** (P.-L.), ancien officier supérieur d'Etat-major. Des conventions militaires et de leur exécution habituelle. 1 vol. in-8.
- ROUVHOY** (colonel). Traité sur l'Artillerie, traduit de l'allemand.
- SALVADOR** (Gabriel), capitaine d'artillerie. Etudes militaires, 1 vol. in-8.
- SALVADOR** (Gabriel), capitaine. Agitation pour la Défense nationale en Angleterre, 1 vol. in-8.
- SUZANE**, capitaine d'artillerie, chef du service de l'artillerie au ministère de la guerre. Histoire de l'ancienne infanterie française. 2 vol. in-8.
- UNGER**. Histoire critique des exploits et des vicissitudes de la cavalerie pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, jusqu'à l'armistice du 4 juin 1815. 2 vol. in-8.
- Le 1^{er} est en vente. 6 fr.



Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.



En vente chez le même Éditeur :

Ouvrages nouvellement parus.

BARRE DUPARCO (Ed. de la), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Biographie et maxims de Giuseppe Montan, 6 in-8. 1848. 2 fr. 50

BODMANN, lieutenant-colonel d'artillerie, attaché à la maison militaire de S. M. le roi des Belges. Expériences sur les Shrapnells. Nouveaux développements sur les résultats obtenus en Belgique. Deuxième in-8, avec planches. 1848. 3 fr. 50

BRADDOCK, directeur des poudreries anglaises dans les Indes. Mémoire sur la fabrication de la poudre à canon, traduit de l'anglais, et accompagné de notes et remarques par Gabriel Salvador, capitaine d'artillerie, un vol. in-8. 3 fr.

BILLO, capitaine d'artillerie et professeur à l'École royale du génie et artilerie de Ponce. Traité du dessin et levée du matériel de l'artillerie, sa application du dessin géométrique à la représentation graphique des brèches à feu, voitures, machines, etc., en usage dans l'artillerie, 2^e éd., revue et augmentée, traduit par Bielfel, professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de Vincennes, un vol. in-8 et Atlas in-f^o. 50 fr.

DOCUMENTS relatifs aux campagnes en France et sur le Rhin pendant les années 1792 et 1793, tirés des papiers militaires de S. M. le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, traduit de l'allemand par Paul Méral, lieutenant au 24^e léger. 1 vol. in-8. 1848. 8 fr.

GRIFFITHS, capitaine en retraite du corps royal d'artillerie anglaise. Manuel de l'artillerie anglaise, de 1841, publiée par ordre du gouvernement, traduit de l'anglais par Bielfel, professeur des sciences appliquées, à l'École d'artillerie de Vincennes. 1 vol. in-8, avec planches. 1848. 12 fr.

HOMILIUS, lieutenant-colonel d'artillerie saxonne. Cours sur la construction et la fabrication des armes à feu, traduit de l'allemand par Lengier, capitaine d'artillerie. 1 volume in-8, avec planches. 1846. 7 fr. 50

HOUGHBOUGH MARITIME (Sir F.), sur

l'égalité, ses vices, et les entraves qu'elle met au développement de la marine commerciale et du commerce maritime, par un sociétaire officier de marine. Brest, août 1848. 3 fr.

MAURUIT (Hippolyte de). Les derniers jours de la grande armée, ou souvenirs, documents et correspondances inédites de Napoléon en 1814 et 1815. 2 vol. in-8 avec carte. 1848. 10 fr.

MAURICE (Jean P. E. de Sellen), capitaine du génie, ancien élève de l'École polytechnique. Mémoire sur les Armes combinées des colonnes mobiles européennes et sur quelques autres points de la fortification par terre, in-8, avec planches. 3 fr. 50

PREVAL (général). Sur le recrutement et le remplacement. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

RICHARDO, lieutenant-colonel d'artillerie. Souvenirs et notes sur l'expédition française en Égypte et en Syrie, en la ville même au jour sur les événements, faits et événements de cette armée, la suite des que dit pays, les usages et les mœurs des habitants. 1 vol. in-8, avec plan de la côte d'Aboukir, 3 la tour des Arabes. 1848. 5 fr.

SALVADOR (Gabriel), capitaine d'artillerie. Agitation pour la Défense nationale en Angleterre. 1 vol. in-8. 5 fr.

SPINDARD, capitaine d'artillerie belge. Notice sur une Fusée Shrapnell, Brest, in-8, avec planche. 1848. 2 fr.

THREADWELL, ancien sous-officier sur démission et sur les records militaires complètes à ses débuts, traduit de l'Anglais par M. Bielfel, professeur de sciences appliquées à l'École d'artillerie de Vincennes. in-8. 2 fr.

ZASTROW (de). Histoire de la fortification permanente au Mans et des nouvelles systèmes, de matières de fortification, rédigé d'après les sources, 2^e édition, traduit de l'allemand, par Ed. de La Harpe-Hugues, capitaine de génie, ancien élève de l'École polytechnique. 3 vol. in-8, et atlas in-f^o. 20 fr.

